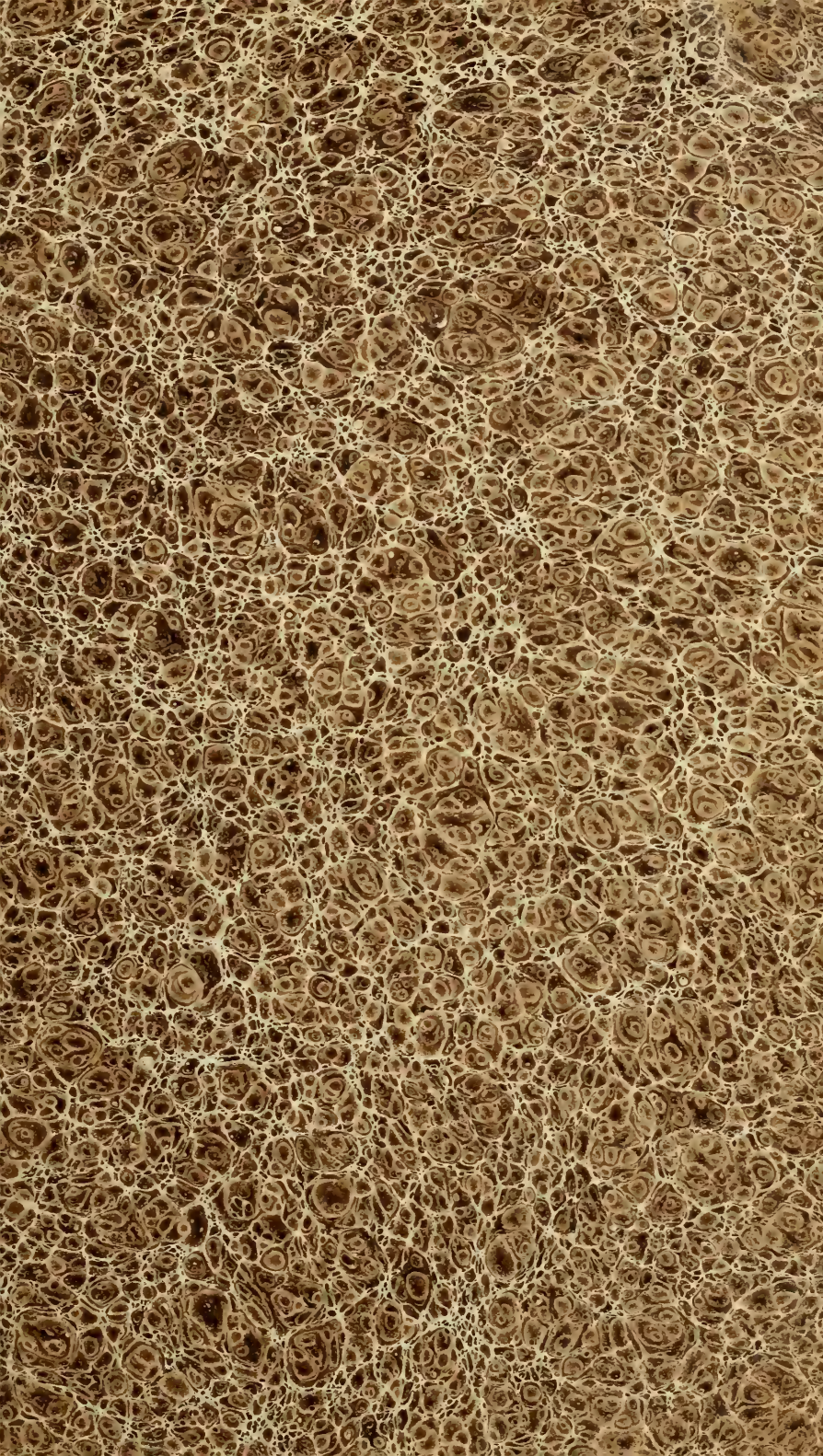




3 1761 07354376 1







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XXIX.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 3.
ROUEN	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLot, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DACALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAYOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	Aug. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG.. .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F ND . .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES

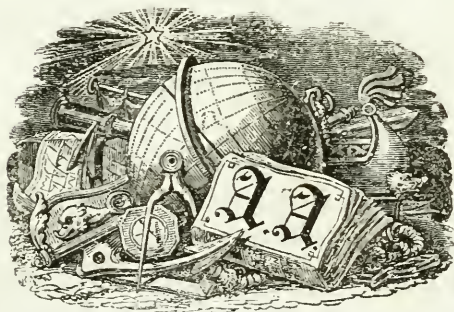
EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,
DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Recus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR.
RUE TARANNE, N^o 14.

M DCCC XXXV.

G

161

M77

1833

t. 29



VOYAGES EN AFRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

THOMPSON.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE, COMPRENANT L'ÉTAT ACTUEL
DE LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

(1823-1824.)

PRÉLIMINAIRE.

L'auteur de ce voyage se trouvait depuis 1816 au cap de Bonne-Espérance, où il se livrait à des opérations commerciales. Il profita de son séjour dans ce pays pour étudier les ressources que le territoire de la colonie pouvait offrir à un négociant. Il visita en 1821 diverses parties de la côte africaine du sud, vers la baie d'Algoa; en 1822 il se rendit chez les Hottentots, puis il parut dans le voisinage du cap des Aiguilles, et revint par le district de

Zwellendam à la ville du Cap. Ces excursions préliminaires lui permirent de recueillir une foule de documens statistiques, et le préparèrent au voyage dont la relation va suivre, et qui complète les détails donnés par Burchell sur les lieux que les deux voyageurs ont successivement parcourus, outre les autres contrées que Burchell n'a point décrites, et que Thompson a vues en observateur judicieux et souvent profond.

PREMIÈRE PARTIE.

EXCURSION A LA CONTRÉE DES BETCHOUANAS.

Objet que se propose le voyageur. Son attirail de voyage. Son itinéraire jusqu'à Graaf-Reynet. Les cochers africains. Les Sneeuwbergen ou Montagnes de neige. La chasse aux lions. Visite à un kraal de Bushimen. Arrivée à la frontière.

Le 20 avril 1823, cédant à mon vif désir d'explorer des régions inconnues, et voulant pour mon humble part contribuer à étendre la science géographique, à faire connaître plus exactement le caractère, les mœurs et l'état actuel des tribus indigènes de l'Afrique méridionale, je quittai la ville du cap de Bonne-Espérance pour gagner la frontière nord-est de la colonie, et pénétrer ensuite dans l'intérieur des terres.

D'illustres voyageurs, entre autres mon compa-

triotte Burchell, qui me précédèrent dans les pays où je vais conduire le lecteur, ont détaillé minutieusement l'immense et coûteux appareil qu'ils croyaient nécessaire d'emmener avec eux dans le désert, soit pour leur commodité, soit pour leur défense, soit afin de s'y livrer à de scientifiques investigations. Je suivrai donc leur exemple, ne serait-ce que pour exciter un sourire par la bizarrerie du contraste, par l'extrême simplicité de mon bagage. D'abord, comptant voyager à cheval, je me munis d'une forte bride et d'une bonne selle; mais dans les arçons, au lieu de pistolets, je mis deux bouteilles d'eau-de-vie. En fait d'armes, je n'emportai qu'un fusil de chasse à deux coups, avec une quantité raisonnable de poudre et de plomb. Dans une petite valise que je devais attacher derrière ma selle, je plaçai du linge et les ustensiles de toilette les plus indispensables. Puis j'emmagasinai dans les huit poches de ma redingote de chasse une multitude d'objets divers, dont les principaux étaient une excellente carte d'Afrique, une boussole, un thermomètre, un miroir ardent, plusieurs albums, une douzaine de crayons, trois couteaux, un briquet, une pelote de corde, une fiole d'eau de Cologne, quelques autres médicamens, et quatre petits volumes de poésies anglaises. Ma redingote, ainsi chargée, pesa au moins vingt-cinq livres, et devint une espèce de fardeau que, dans les chaleurs, il me

fut assez incommode de toujours porter sur moi ; mais je ne pouvais pas plus me passer des objets dont elle était garnie que les loger ailleurs. Le reste de mon accoutrement était un bonnet en peau de veau marin pour les temps froids, et un chapeau de paille à larges bords pour abri contre les rayons brûlans du soleil. Lorsque ce chapeau ne me servait pas, il était assez léger pour que sans me gêner je le suspendisse à mon dos. Quant au bonnet, rien ne m'était plus facile que de le glisser dans un des goussets de mon pantalon. J'avais aussi un vaste manteau pour m'envelopper en cas que je couchasse en plein air ; mais en route je le jetais d'habitude sur les épaules du Hottentot qui m'accompagnait en qualité de guide. Enfin, je m'étais procuré des lettres de recommandation pour les magistrats des différens districts de la colonie que je devais traverser, afin qu'ils donnassent en cas de besoin aux habitans l'ordre de me fournir des guides et des montures de louage.

Je ne m'appesantirai pas sur le commencement de l'excursion que j'entreprends de raconter, car j'ai hâte, pour que mon récit soit neuf et intéressant, d'arriver à la frontière. Je me bornerai donc à dire que tantôt en voiture, lorsque l'occasion s'en présentait, tantôt à cheval, je visitai successivement George's-Town, chef lieu ou district de même nom sur la côte méridionale de la colonie, et le havre

que forme l'embouchure de la Knysna, puis gravissant le Center-Berg, la baie Algoa qui renferme le port Élisabeth, le village hottentot de Bethelsdorp, la ville d'Uitenhage, les embouchures de la rivière Kowie et de celle du Grand-Poisson, Bathurst, chef-lieu du district de Zuureveld ou d'Albany, et Graham's-Town. De là je me dirigeai au nord vers la source de la rivière du Grand Poisson; et chemin faisant sur la rive droite, je passai en face de l'endroit où elle reçoit celle du Petit-Poisson du côté de la rive gauche. C'est dans le voisinage que résidaient autrefois les Hottentots-Gonaquas. Alors nombreuse, cette tribu, comme beaucoup d'autres clans hottentots mentionnés par d'anciens voyageurs, est aujourd'hui entièrement éteinte. Il y a quelques années les derniers des Gonaquas ont cherché refuge parmi les Cafres, et maintenant ils sont tout-à-fait incorporés à ce peuple. Sur les lieux nous rencontrâmes un vieux berger gardant les troupeaux de son maître qui semblait seul survivre à sa race. Il n'était cependant point Gonaqua, mais se rappelait bien les jours, disait-il, où cette tribu et la sienne, encore maîtresses de la contrée, faisaient paître leurs bestiaux de toute sorte sur les bords du fleuve, et y chassaient le buffle et l'élan. Aujourd'hui les blancs prétendent à la possession générale du sol, et ne permettent pas même aux anciens propriétaires d'y vivre libres de racines et d

gibier. Ceux-ci sont regardés comme une race inférieure, née pour la servitude. Ils sentent leur dégradation, mais ne peuvent s'y soustraire, et sont opprimés non-seulement par des lois injustes, mais encore par les préjugés illibéraux des colons.

Je parvins ensuite à la ville de Cradock, qui est le chef-lieu d'une subdivision de la vaste province de Graaf-Reynet. Le magistrat de la ville, chez qui je logeai, m'apprit que la contrée environnante, quoique généralement d'un aspect aride et désert, était fort riche en bétail, et que dans le cas d'une irruption des tribus indigènes sur la longue partie de frontière qu'il était chargé de garder, il pouvait en six heures réunir plus de mille fermiers, tous bien armés et bien montés. A l'époque de mon passage, les habitans étaient principalement inquiétés par les hordes de Bushimen sauvages qui infestent encore les régions montagneuses, régions qui peuvent être appelées avec justesse leur patrie, et d'où les colons avaient d'abord réussi à les expulser. Ces derniers, toutefois, craignaient d'avoir bientôt à repousser un ennemi plus formidable du côté de la frontière nord-est. A vrai dire, la tribu des Cafres-Tambookis, laquelle avait depuis quelque temps établi ses quartiers près de cette frontière sur les bords de la rivière Zwart-Kei, s'était jusqu'alors conduit de la manière la plus tranquille et la plus inoffensive; mais à l'est et au nord des Tambookis

il y avait d'autres tribus qui paraissaient en état de commotion , comme si elles eussent été hostilement poussées vers la colonie par les hordes guerrières et pillardes demeurant derrière elles. Peu de jours avant mon arrivée à Cradock , on avait trouvé dans la campagne trois fugitifs d'une tribu que les colons ne connaissaient aucunement. Malgré leur résistance on était parvenu à les arrêter, et de leurs déclarations il résultait que leur contrée natale était située au nord du territoire occupé par les Tambookis, mais fort lointaine, puisqu'ils l'avaient quittée depuis plusieurs lunes, et qu'elle avait été envahie et pillée par un peuple nombreux et fier, accouru du nord et de l'est.

Poursuivant ma route au sud-ouest, je franchis une partie de la chaîne des Sneeuwbergen, et j'arrivai le 23 mai à Graaf-Reynet. J'y fus cordialement reçu par le landdrost du district, chez qui je séjournai près d'une semaine. Le motif d'une si longue halte fut que ce magistrat était appelé par les devoirs de sa charge vers la limite septentrionale de la colonie sur les bords de la rivière Zeekoe, qu'il devait partir le 30 pour cette expédition, et qu'il eut l'extrême obligeance de me proposer une place dans sa voiture. Sans cette heureuse circonstance, il m'aurait été, je crois, impossible de traverser les montagnes de neige à cette saison de l'année ; car alors la plus grande partie des fermiers,

abandonnant leurs habitations dans cette région froide et orageuse, viennent avec leur famille et leurs troupeaux passer les mois d'hiver dans les plaines, où le climat est moins rigoureux, pour regagner leurs pénates au printemps, lorsque la fonte des neiges laisse les montagnes couvertes de végétation. Aussi le landdrost se croyait-il obligé d'emmenner avec lui un nombreux domestique et deux chariots avec des tentes, des vivres et toutes sortes de bagages. Le jour fixé pour le départ nous remontâmes quelque temps par un chemin sinueux la vallée dans laquelle coule la Sunday; puis gravissant les Sneeuwbergen par une montée longue et roide, nous atteignîmes en deux autres heures de marche la maison d'un cultivateur nommé Wandermewe, et nous y dételâmes pour la nuit. On sait quelle hospitalité on trouve toujours en de pareils lieux, l'hospitalité du bon vieux temps, et je n'en parle ici que pour mémoire. Au souper de la famille et pendant tout le reste de la soirée, notre hôte et mes compagnons de voyage ne s'entretenirent que des Bushimen; et par leur conversation j'appris que nous approchions des repaires de cette malheureuse race, qu'il y avait beaucoup de péril à traverser les montagnes, mais que ce péril provenait autant des esclaves fugitifs qui s'y tenaient cachés, et qui parfois se précipitaient sur le voyageur solitaire pour le dévaliser, que des Bushimen eux-mêmes. Tout

cela n'était pas fort rassurant, mais j'avais pris la ferme résolution de ne jamais reculer.

Comme il faisait clair de lune, nous avions projeté de nous remettre en route à trois heures du matin; mais quand nous voulûmes exécuter notre projet, la neige tombait à si gros flocons, qu'il nous fallut attendre qu'elle cessât. On fit donc simplement rentrer les chevaux dans l'écurie sans les attacher, et au point du jour on s'aperçut qu'ils s'étaient tous enfuis. Le garçon qui en prenait soin s'était couché en travers de la porte, et venant bientôt à s'endormir, les animaux lui avaient passé par-dessus le corps sans le réveiller. Nos gens furent au même instant envoyés à leur poursuite et ne tardèrent pas à découvrir qu'ils étaient tous retournés vers Graaf-Reynet, mais ne les ramenèrent qu'à trois heures et demie du soir. Nous partîmes alors, et cheminâmes long-temps après la nuit qui à cette époque de l'année vient fort vite. Il était surprenant, quoique le ciel fût couvert de nuages et l'obscurité complète, quoique le vent soufflât d'une force à renverser tout, de voir avec quelle habileté ces cochers basanés conduisaient au grand galop sur une route qu'ils distinguaient à peine et qui était en beaucoup d'endroits étroite, obstruée de rocs et coupée de ravins. Sans aucune exagération, je ne pouvais distinguer les chevaux de devant. Néanmoins nous galopions toujours, l'un des

deux cochers tenant les rênes et dirigeant les nobles animaux, l'autre les frappant à tour de bras avec son fouet gigantesque. Cette manière de conduire étonnerait en Europe le meilleur postillon, et glacerait d'effroi même les gens les plus intrépides jusqu'à ce qu'ils y fussent accoutumés. Le soir nous fîmes, comme la veille, halte chez un cultivateur.

Le lendemain, à sept heures, nous poursuivîmes notre chemin. Nous ne tardâmes guère à découvrir le faite du Compass-Berg ou *spitskop*, qui surgissait à notre gauche, et dont la hauteur est estimée à 6,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. On le regarde comme le point le plus élevé de toute la colonie, à moins que le Winterberg, qui est situé sur la frontière orientale, ne se trouve, ainsi que pensent certaines personnes, l'égaliser ou le surpasser, car l'élévation de ce dernier n'a pas encore été mathématiquement reconnue. Du versant méridional du Compass-Berg coule la principale source de la rivière du Grand-Poisson, tandis que du versant opposé sort la rivière Zeekoe qui est une vaste branche du Gariep ou fleuve *Orange*. Ainsi les eaux que recèlent les entrailles de cette montagne se rendent également dans l'océan Atlantique et dans l'océan Indien. Au coucher du soleil, après avoir franchi la partie la plus haute de la chaîne des Sneeuwbergen où l'air nous parut très vif et très piquant, nous dételâmes en pleine campagne, et

dressâmes notre tente devant un grand feu qui nous entretenait tous de bonne humeur. La nuit était étoilée, mais extrêmement froide. Nous avions huit Hottentots avec nous, et ce fut plaisir de les voir fumer leurs pipes les genoux dans les cendres, les entendre faire assaut de plaisanteries sans se gêner de la présence de leur maître. A neuf heures, le landdrost et moi nous rentrâmes dans la tente pour nous y livrer au sommeil; les Hottentots s'enveloppèrent dans leurs manteaux en peaux de moutons, et s'étendirent autour du feu.

A la pointe du jour, quand nous remontâmes en voiture, le pays à l'entour était couvert de givre, et nous vîmes dans des mares de la glace épaisse d'un pouce et plus. Depuis que nous avons dépassé le sommet des Sneeuwbergen, nous avons continuellement descendu. Notre route suivit alors le cours de la Zeekoe, qui n'était encore qu'un ruisseau qu'on voyait à peine couler. Vers midi nous fîmes halte pour dîner, et tandis que rôtissait l'éclanche de mouton qui devait rassasier notre faim, nous fûmes soudain terrifiés par l'apparition de deux lions énormes qui, passant à environ quatre cents verges des chariots, allèrent se coucher sur une hauteur voisine qui dominait notre campement, et d'où ils se mirent à nous considérer. C'était la première fois que j'avais vu de ces superbes animaux errer en pleine liberté au milieu de leurs

plaines natales. Pendant notre repas, nous tinmes l'œil attentivement fixé sur eux et nos armes toutes prêtes à notre portée en cas d'attaque. Mais ils restèrent parfaitement tranquilles, et une heure après nous repartîmes sans qu'ils bougeassent de place.

Les lions, dans cette partie de la contrée, font souvent de grands dégâts aux cultivateurs. Outre qu'ils portent le carnage dans les troupeaux de bœufs et de moutons, c'est surtout de chevaux qu'ils paraissent être friands. Aussi les colons, pour défendre leur propriété, sont-ils quelquefois obligés de leur donner la chasse, et voici de quelle manière ils s'y prennent : dix à douze d'entre eux, montés sur de vigoureuses bêtes et armés de leurs grosses carabines, parcourent le pays. Quand à l'aide de leurs chiens ou de leurs Hottentots ils ont découvert le voleur, ils s'en approchent à moyenne distance, et, mettant pied à terre, attachent solidement leurs chevaux les uns aux autres avec les brides et les licous. Ils avancent alors jusqu'à une trentaine de pas, poussant les chevaux devant eux, sachant que le lion ne s'élancera point tant qu'ils ne parcourront pas de leur côté la moitié au moins de l'espace qui les sépare, et devinant à son aspect, à ses mouvemens, s'il est disposé à prévenir leur attaque. Tandis qu'ils avancent ainsi, le lion les examine d'abord avec calme, et agite sa queue comme pour jouer et comme s'il était de bonne hu-

meur ; mais ensuite, lorsqu'ils approchent davantage, il commence à rugir, et peu à peu ramasse si bien tout le derrière de son corps sous sa poitrine qu'on ne voit plus en quelque sorte que sa crinière dont chaque poil se hérissé, et ses yeux qui brillent comme deux tisons ardents. Sa rage alors est au comble, et s'il tarde encore à se précipiter sur ses audacieux adversaires, c'est qu'il mesure sa distance. Le moment critique est venu, et à un signal donné une partie des assaillans font feu. S'ils ne réussissent pas à le tuer de la première décharge, il s'élance avec l'impétuosité de la foudre sur les chevaux. Mais, à son tour, le reste de la troupe lui envoie ses balles qui manquent rarement de l'achever. Il arrive, toutefois, dans ces dangereuses rencontres qu'un ou plusieurs chevaux, et même, ce qui est moins fréquent, que des chasseurs restent sur le champ de bataille.

Pendant que nous cheminions à travers les plaines inclinées en pente douce qui s'étendent du côté septentrional des Sneeuwbergen, nous rencontrions des milliers d'antilopes, de quaghas et de gnoos. Les quaghas sont une espèce de chevaux sauvages ; les gnoos, une espèce de buffles. Depuis ma sortie de Graaf-Reynet, je n'avais aperçu ni un arbre ni un buisson. Les montagnes elles-mêmes de la Neige, ainsi que les plaines au nord, sont tout-à-fait nues et paraissent tout-à-fait stériles. Les cultivateurs

souffrent beaucoup dans ces régions du manque de bois, et sont obligés de brûler ou de très petites broussailles ou la fiente sèche de leurs bestiaux. Les tribus ailées semblent aussi avoir déserté ces lieux tristes qui ne leur offrent ni nourriture ni asile. Les seuls oiseaux qu'on y distingue de loin à loin sont des autruches, des outardes de différentes sortes, des grues, des perdrix namaques, et des corneilles à cou blanc.

Après une marche de quarante milles, nous atteignîmes une habitation de fermier, dans un endroit appelé *Eland's-Kloof*. Il n'y avait personne au logis; tout le monde, maîtres et gens, chassé par le froid, s'était acheminé vers la rivière Zeekoe, et toutes les portes, suivant l'usage, étaient closes. Nous prîmes donc la liberté d'en briser une afin d'entrer dans la maison et nous y établir pour la nuit. Nous y trouvâmes, appendue aux solives, quantité de l'herbe nommée *dacha* par les colons et qui ressemble à du chanvre. Les feuilles de cette plante sont avidement recherchées par les esclaves et les Hottentots, qui les fument, soit seules, soit mélangées avec du tabac. Elle possède une force plus énergiquement stimulante que le tabac même, et en peu d'instans enivre à tel point les personnes qui en font un usage immodéré, que par suite elles ont de courts accès de folie complète. A vrai dire, cette vertu enivrante est la cause pour laquelle ces malheureuses créa-

tures la prisent si fort. Mais le plaisir qu'on trouve à fumer le dacha lorsqu'on s'y livre avec excès, de même que celui qui consiste à mâcher l'opium et à prendre d'autres énergiques stimulans de ce genre, est extrêmement pernicieux, et donne au bout de quelques années l'apparence de la vieillesse à ses victimes. Il est donc très extraordinaire que les blancs, qui n'usent eux-mêmes que rarement de la plante en question, la cultivent pour leurs domestiques. Mais, je crois, c'est leur unique ressource pour retenir à leur service les sauvages Bushimen qu'ils ont faits prisonniers en bas âge, dans leurs expéditions contre cette race d'indigènes.

Le 3 juin 1823, après déjeuner, nous continuâmes notre voyage à travers un pays de même nature que celui des jours précédens, et fréquenté par le même genre d'animaux. Nous parvîmes vers le milieu de la journée à une autre ferme déserte, et nous y dételâmes pour nous restaurer. Non loin, nous découvrîmes un Bushiman et sa famille dans une petite hutte de roseaux. Ces gens étaient du petit nombre de ceux d'entre leurs compatriotes qui vivaient en bonne intelligence avec les colons. Je doute qu'on puisse imaginer condition plus déplorable, misère plus profonde. Ils manquaient presque de tout vêtement dans ces froides régions qui leur fournissaient à peine même le moyen d'allumer du feu pour se chauffer. Le père avait ré-

cemment tué un gnoo d'un coup de flèche. Comme la flèche était empoisonnée, il avait coupé et jeté la partie de l'animal voisine de la blessure, puis avec sa femme et ses enfans emporté le reste dans sa hutte, où ils s'en régalaient tous quand nous arrivâmes. Ils paraissaient ne pas être aux gages d'un fermier, mais jouir sans trouble de leur indépendance. Nous avançons alors de plus en plus vers la contrée originaire de ces bandits, ou plutôt nous traversons déjà les déserts d'où ils avaient été en partie chassés par les envahissemens successifs des colons vers le nord. Le soir nous atteignîmes une autre habitation aussi déserte, où, comme de coutume, nous n'hésitâmes pas à nous introduire sans cérémonie.

Le lendemain, à midi, nous rencontrâmes une pierre qu'on avait érigée dans cette direction pour marquer les confins de la colonie, lorsqu'elle était encore au pouvoir de la Hollande; mais il y a longtemps que les Anglais ont dépassé cette limite. Jusque-là nous avons cheminé sur le bord oriental de la rivière Zeekoe, mais alors nous la franchîmes. Ce n'était encore qu'un cours d'eau peu considérable, qui toutefois formait de distance en distance ce que les colons appellent des *zeekoe-gats*, c'est-à-dire des mares assez vastes et assez profondes pour mettre à flot un navire de guerre. A trente-cinq milles au-dessous elle se jette dans la Cradock,

qui est une des principales branches du Gariep. Le confluent de la Cradock, avec ce dernier, est à une centaine de milles plus bas. Deux heures après avoir franchi la Zeekoe, nous arrivâmes à la maison ou plutôt à la hutte d'un veld-cornet, chez qui les affaires du landdrost l'obligeaient à demeurer quelques jours. Quant à moi je poursuivis ma route le matin suivant; mais ce magistrat ne voulut point borner ses bontés envers son compagnon de voyage à ce qu'il avait déjà fait. Me voyant bien résolu à continuer mon entreprise, il me pressa avec la plus gracieuse obligeance d'accepter sa voiture et deux Hottentots jusqu'au gué de la Cradock, qui était distant de deux journées de marche. En outre, il ordonna au veld-cornet de m'y accompagner avec quatre bons chevaux, que je devais garder, ainsi qu'un des Hottentots pour m'enfoncer dans le désert.

Le 5, au lever du soleil, je partis. La contrée que je parcourus me présenta d'abord le même aspect monotone; peu à peu cependant le sol parut plus fertile, et la terre se revêtit de gazon. Chemin faisant, je rencontrai nombre de cultivateurs qui avec leurs familles et leurs troupeaux s'éloignaient des Sneeuwbergen. Ils étaient tous fort curieux de savoir qui j'étais et où j'allais; et tous, quand ils apprenaient que j'avais l'intention de traverser la Grande-Rivière et la patrie des Bushimen avec un

seul Hottentot, m'en témoignaient leur étonnement, me prédisaient que je serais ou tué par les Bushimen ou dévoré par les lions, et me conseillaient de renoncer à mon entreprise. Mais, je l'ai déjà dit, j'étais fermement décidé à faire sourde oreille aux conseils de ce genre. A cinq heures du soir nous atteignîmes la source du Rhinocéros, et nous y trouvâmes une petite hutte occupée par des cultivateurs, les derniers de ceux qui osaient avec leurs nombreux troupeaux s'approcher des frontières de la colonie. Le climat en ces lieux était beaucoup plus chaud, la contrée beaucoup plus ouverte et plus belle, qu'en aucun de ceux que j'avais encore vus sur ma route depuis que j'avais quitté Graaf-Reynet. Mais de telles fermes sont si voisines des sauvages Bushimen, que les habitans se tiennent toujours sur leurs gardes et sont toujours bien armés; des fusils semblent même former le seul mobilier de leurs cabanes. Venant à savoir qu'il y avait à peu de distance un kraal de cette tribu, dont les habitans vivaient en bonne intelligence avec les colons, ou en partie travaillaient à leur compte, j'allai leur rendre visite. Impossible de se figurer des créatures humaines dans un état de dénûment plus absolu. Ces naturels étaient tout nus des pieds à la tête, et accroupis les uns à côté des autres sous quelques buissons épineux qui ne pouvaient que mal les défendre du froid rigoureux de

la nuit. Ils paraissaient cependant fort joyeux , et se mirent aussitôt à me demander du tabac , car ils l'aiment à la fureur, et il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en procurer. Ils subsistent principalement de certains petits ognons qui poussent dans les plaines environnantes, ainsi que de sauterelles. de fourmis blanches et d'autres insectes. Les ognons et les fourmis, ils les déterrent par le moyen d'un dur bâton pointu, au faite duquel est fixée une pierre qui lui donne plus de force. Vivant en paix avec les fermiers, leur rendant parfois de petits services, ils dévorent aussi les entrailles des bestiaux que leurs patrons égorgent pour les manger, et des animaux qu'ils peuvent tuer à la chasse. Cette misérable nourriture, un peu de tabac et quelques peaux de moutons suffisent à tous les besoins de ces êtres dégradés. Le soir on dressa pour moi une petite tente près de la cabane du fermier, et quatre ou cinq grands feux furent allumés près des parcs à bestiaux, tant pour réchauffer les esclaves et les Hottentots qui dormaient en plein air à l'entour, que pour tenir les bêtes de proie à une distance respectueuse.

Le 6 je poursuivis ma route, et comme j'avais alors dépassé les derniers établissemens des colons, je rencontrai bientôt plusieurs autres kraals de Bushimen, et je vis dans la plaine quantité de leurs femmes qui déterraient des racines de la manière

que j'ai tout à l'heure indiquée. C'est tout ce dont ils subsistent, à moins que de temps en temps les hommes ne parviennent à tuer une pièce de venaison avec leurs flèches empoisonnées, ou ce qui est plus rare, à prendre, soit des antilopes de grosse espèce, soit des hippopotames sur les bords de la rivière Cradock, au moyen de fosses dans lesquelles ils enfoncent un pieu soigneusement aminci. Quelques-unes des femmes répandues dans la plaine semblaient nous éviter; d'autres venaient mendier du tabac. Ce jour et le précédent, comme nous traversions des déserts où il n'y avait pas de route battue, le mouvement de la voiture dont les roues rencontraient tantôt d'énormes touffes d'herbe, tantôt des monticules de terre me sembla fort désagréable, et souvent nous courûmes grand risque de verser à cause des excavations que pratique l'animal appelé *mangeur de fourmis*, et qui sont quelquefois assez larges, assez profondes pour engloutir un homme et un cheval. A deux heures nous arrivâmes au bord de la Cradock. Elle était en cet endroit large d'environ quatre cents verges, et coulait avec impétuosité. Je n'hésitai cependant pas à tenter de la franchir; je me plaçai en selle, mon Hottentot qui s'appelait Frédéric monta aussi sur un des chevaux, et menant chacun par la bride un des deux autres, nous parvîmes sains et saufs, quoique non sans peine, à la rive septentrionale. Notre

escorte, qui ne devait pas nous accompagner plus loin, resta tout le temps sur la rive opposée à nous regarder, et quand elle nous vit hors de péril, nous salua par trois acclamations que nous lui rendîmes de bon cœur. Elle retourna alors vers l'intérieur de la colonie, tandis que Frédéric et moi nous continuâmes de marcher solitairement vers le nord.

Le kraal de Ramah. Ignorance de mon guide. Changement de route. Bivouac dans le désert. Impossibilité de franchir la Cradock. Passage de la rivière Orange.

Frédéric avait entendu dire qu'un parti de Griquas, en d'autres termes, de Hottentots de la race mêlée, résidaient non loin du gué que nous avions choisi pour franchir la Cradock. Je lui commandai donc de me conduire à leur kraal, car je désirais d'une part examiner la condition des naturels de cette classe, et de l'autre je pensais que pour nous il valait mieux trouver un abri dans les demeures d'êtres humains, si misérables qu'elles fussent, que de rester toute la nuit en plein champ exposés aux bêtes de proie. La contrée que nous parcourions alors était bien différente des déserts secs et nus que nous avions récemment traversés. Les sinuosités de la rivière se déroulaient à nos regards dans toute leur magnificence, et à l'ouest, au nord-ouest, limité seulement par l'horizon, s'étendait un immense paysage qui était orné de buissons et animé

par une multitude de quadrupèdes, tandis qu'un nombre infini de tourterelles, de pigeons ramiers, d'aigles et d'autres oiseaux ne cessaient de voltiger au-dessus de nos têtes. Le soleil se couchait lorsque nous atteignîmes le hameau en question, qu'un missionnaire voyageur avait baptisé du nom de *Ramah*; mais quel ne fut pas notre désappointement de voir qu'on l'avait totalement abandonné, et de n'y trouver que quatre ou cinq huttes en ruines? Nous prîmes néanmoins possession des deux meilleures; et dans l'une, où notre premier soin fut d'allumer du feu, nous résolûmes de passer la nuit; dans l'autre, nous attachâmes nos chevaux après les avoir laissés paître jusqu'à la nuit. Devant la porte de cette dernière, nous allumâmes aussi un grand feu pour éloigner les lions.

Dans le voisinage nous découvrîmes une source d'excellente eau. Mais ce n'était pas le tout de boire, il fallait manger aussi. Une vaste distance nous séparait encore de Griqua-Town, c'est-à-dire de la principale ville des Griquas, où je projetais de me rendre. Toutefois, croyant que sur la route nous rencontrerions beaucoup de naturels avec leurs troupeaux et qu'ils nous vendraient volontiers de la viande ou du lait, je n'avais pris avec moi aucune provision de bouche. Par bonheur, mon Hottentot n'avait pas été si imprévoyant, sa valise contenait une couple de petits pains et un saucisson:

c'était presque suffisant pour rassasier notre faim ce soir-là, mais nous dûmes songer au lendemain et modérer notre appétit.

Après souper, tandis que je me chauffais, enfoncé dans mes réflexions, je jetai par hasard les yeux sur mon guide qui était assis à côté de moi, et je le vis déjà tout abattu. Il avait en vérité raison de l'être; car, comme je le pressais de questions, il finit par m'avouer qu'il ignorait absolument la route et qu'il avait compté sur les Griquas de Ramah pour la lui indiquer. Il était bien allé à Griqua-Town quelques années auparavant avec le chariot d'un missionnaire, mais il avait depuis oublié la route, dont aucune trace n'était visible, ou prétendait l'avoir oubliée pour me décider à revenir sur mes pas. Il ajouta que d'ailleurs mon imprudence était extrême de m'être engagé dans le désert sans une suite plus nombreuse. Quoique fort contrarié d'un aveu si tardif que je recevais au milieu d'une contrée inconnue, quoique irrité aussi de la présomption du drôle qui se permettait de blâmer ma conduite, je jugeai cependant utile de cacher mon ressentiment, crainte que si je le réprimandais, Frédéric voulût me laisser seul. Je pris donc un air jovial, je le plaisantai sur sa frayeur et lui assurai qu'à l'aide de ma boussole et de ma carte, que je sortis de ma poche, je trouverais moi-même la route. Mon calme simulé ramena bientôt la confiance dans

son esprit, et après avoir babillé quelque temps comme deux vrais amis, nous ne tardâmes guère à nous endormir.

Le 7, au point du jour, nous quittâmes les ruines du hameau de Ramah, et ne pouvant plus compter sur mon guide, je résolus de me diriger vers Griqua-Town, partie d'après les indications de la boussole et partie en suivant le plus possible le cours de la Cradock. Je savais effectivement que celle-ci se réunissait à une autre vaste branche appelée la *Rivière-Jaune*, et que leur confluent n'était pas fort éloigné de la ville où je désirais parvenir. Ma première intention avait été de repasser la Cradock à environ une journée de marche au-dessous du lieu où je l'avais franchie la première fois, puis de franchir les deux rivières réunies, lesquelles forment le Gariep ou fleuve Orange, au gué de Read's-Drift, d'où la route mène en droite ligne à Griqua-Town. Mais Frédéric ne connaissant pas le pays, je me vis forcé de prendre un chemin plus long et plus compliqué.

Peu après nous être remis en marche, nous retrouvâmes la Cradock et nous la suivîmes quelque temps. Bientôt elle décrivit un immense détour vers l'ouest, et pour l'éviter, nous coupâmes à travers une plaine sablonneuse çà et là parsemée de broussailles, mais où il n'y avait pas une seule source. Nous ne tardâmes pas à souffrir du manque d'eau

vu l'élévation extraordinaire de la température, et à midi nous fîmes halte, exténués de chaleur et de soif. J'étais, quant à moi, tellement altéré, que quoique je fusse encore à jeun, je ne pus manger une seule bouchée. J'avais bien dans mes arçons deux bouteilles d'eau-de-vie, mais je ne pouvais qu'en humecter ma langue, et de bon cœur je les eusse échangées toutes deux contre un seul verre d'eau naturelle. Nous donnâmes une heure à nos bêtes pour manger, puis nous remontâmes en selle et nous poursuivîmes notre route à travers la campagne, qui était toujours parsemée d'innombrables troupes d'animaux sauvages. Chemin faisant, je voyais mon Hottentot chercher sans cesse à découvrir des pas humains, car il souhaitait ardemment que nous arrivassions à quelque kraal avant la nuit; mais les seules traces qu'il pût distinguer étaient celles des quaghas, des élans, des gazelles et surtout des lions qui les poursuivaient. Les empreintes des pattes de ces derniers étaient si fréquentes et si fraîches, que ces tyrans du désert devaient être nombreux autour de nous. Effectivement, nous en aperçûmes bientôt deux énormes couchés à cinquante verges de distance sous un mimosa. Le plus sage parti à prendre en cas de pareille rencontre, est de passer silencieusement, de ne pas proférer une parole, de ne pas montrer la moindre crainte: ce fut celui que nous prîmes. Si, au contraire,

nous avions éveillé leur attention, s'il leur avait plu de se précipiter sur nous, aucun effort n'aurait pu nous sauver. Redoublant de vitesse, après que nous les eûmes dépassés, nous parvînmes, au bout d'une heure, à une fontaine, où enfin nous étanchâmes, nos montures et nous, la soif qui nous brûlait. Dès que nous fûmes suffisamment rafraîchis, nous recommençâmes à marcher, et bientôt nous distinguâmes de loin la Cradoek; mais il ne nous en fallait pas suivre le cours. Descendant une vallée, nous trouvâmes une ligne de fosses profondes adroitement recouvertes de roseaux, sur lesquels on avait répandu un peu de sable qui nous barrait le passage. Par bonheur, quelques-uns de ces pièges, ouvrages des Bushimen ou des Corannas, avaient joué récemment, le frêle plancher qui cachait le trou avait foncé, sans quoi y tombant peut-être nous-mêmes, nous eussions été empalés sur les pieux pointus qui surgissaient du fond.

Vers cinq heures du soir nous rencontrâmes une autre source; mais comme il n'y avait pas de bois dans les environs, ni à perte de vue, comme sans feu il était à redouter que nos chevaux ne devinssent pendant la nuit la proie des hyènes et des lions, qui sans doute ne nous respecteraient pas davantage, Frédéric et moi, nous remplîmes une de mes bouteilles dont je jetai l'eau-de-vie, et nous continuâmes de galoper tant que nous ne trouvâ-

mes pas de lieu favorable pour y établir notre bivouac. Ce fut seulement aux approches du soir que, gravissant une éminence, nous découvrîmes un bouquet d'arbres de l'espèce que les naturalistes nomment *acacia girafe*. Aussitôt que nous l'eûmes atteint, nous ramassâmes un monceau de branches mortes et nous allumâmes de grands feux dans cinq ou six directions différentes, puis fouillant notre valise, nous partageâmes un reste de pain dur et de saucisson qu'elle renfermait encore, et de bon appétit nous fîmes à la fois notre déjeuner, notre souper et notre diner. Lorsque les ténèbres devinrent plus épaisses, nous attachâmes autour de nous nos montures, que jusqu'alors nous avions laissées paître en liberté. Pauvres bêtes ! elles se couchèrent avec confiance près de notre foyer, car après avoir parcouru une cinquantaine de milles dans la journée, de même que la veille et l'avant-veille, elles avaient bon besoin de repos. Moi-même, harassé que j'étais, je m'enveloppai dans mon manteau, je pris ma selle pour oreiller, je plaçai mon fusil sous ma main, et ne tardai guère à m'endormir. Au bout d'une couple d'heures de profond sommeil, je fus réveillé en sursaut par les glapissemens des jackals. Me levant, j'allai remettre du bois sur les feux, et après avoir fumé un cigare, je cherchai à faire encore un somme. Frédéric était fort étonné de mon sang-froid, qui me permettait de fermer les yeux

parmi de si grands périls. Quant à lui, le malheureux, il avait bien trop peur pour dormir et passa la majeure partie de la nuit à fumer, car la pipe est la consolation ordinaire d'un Hottentot dans toutes ses infortunes.

Le 8 nous saluâmes le retour de l'aurore par des actions de grâces à Dieu, qui nous avait protégés au milieu de tant d'animaux féroces, et sans délai nous montâmes sur nos chevaux, vu qu'il n'y avait autour de notre campement ni eau ni herbe pour eux. Au sortir d'un défilé que nous eûmes d'abord à parcourir, nous distinguâmes les montagnes situées par-delà la Rivière-Jaune. Nous marchâmes ensuite deux heures sans voir aucun objet digne de remarque. Enfin nous arrivâmes tout d'un coup sur les rives de la Cradock, et notre premier soin fut de débrider nos coursiers qui purent alors boire et manger à leur aise. Le repas de leurs maîtres ne consistait qu'en une croûte de pain aussi dure que du bois; mais nous la détrempâmes dans le courant, et nous étions si affamés que nous la mangéâmes avec délice. Avant de nous remettre en route, j'examinai la carte, et il me sembla que le plus court chemin de l'endroit où nous étions à Griqua-Town, serait de repasser la Cradock pour gagner par la traverse le gué de Read's-Drift dans la rivière Orange. Mais quand je proposai ce plan à Frédéric, il n'en voulut pas. Il prétendit en pre-

mier lieu que la rivière n'était pas guéable, et en second que les lions sur la rive droite étaient encore plus dangereux que sur la rive gauche. Toutefois je m'inquiétai peu de ses objections, ne les regardant que comme des prétextes dont il cachait sa timidité, et je ne songeai qu'à l'exécution de mon dessein. Nous sellâmes nos bêtes, je montai sur la mienne, Frédéric en fit autant; mais lorsque je lui annonçai que nous allions tenter le passage, et qu'il eût à me précéder ou à me suivre, il protesta qu'il n'en ferait rien. La seule chose que je parvins à obtenir de lui, fut qu'il passerait du moins si je parvenais sain et sauf de l'autre côté. Je ne lui eus pas plus tôt extorqué cette promesse que je me précipitai dans le courant. Jusqu'aux trois quarts de la largeur, je ne le trouvai profond que de trois pieds; encore quelques verges, et j'atteignais la terre, quand soudain j'enfoncai avec mes deux chevaux. Nous fûmes quelques secondes sans revenir à la surface; mais heureusement, lorsque nous y revînmes, ils ne refusèrent pas d'obéir à la bride. Je saisis d'une main la crinière de celui que je montais, tandis que de l'autre je lui tournai la tête vers le bord d'où j'étais parti; bientôt il retrouva le fond et me ramena au rivage. En me voyant revenir tout mouillé, Frédéric aurait volontiers, je crois, s'il l'avait osé, ri de ma folle présomption.

Ne pouvant plus songer à repasser la Cradock,

je résolus d'en longer le cours à peu de distance jusqu'à sa jonction avec la Rivière-Jaune, et franchissant celle-ci au premier endroit favorable, de me rendre par cette voie, ou à Griqua-Town, ou à Campbell's-Dorp, petit village habité par les naturels de la même race, et peu éloigné de l'eau. Peu après nous être remis en marche, nous rencontrâmes un Coranna qui trottait sur un taureau, selon la mode du pays. Nous l'accostâmes pour lui demander des renseignemens relatifs à notre route; mais nous ne pûmes par aucun moyen lui faire comprendre ce que nous voulions savoir. Les Corannas sont une tribu de Hottentots indépendans, presque alliée à celle des Namaquas qui résident sur la côte occidentale : au reste, j'aurai plus tard l'occasion de reparler de ces deux tribus. Nous venions à peine de quitter ce Coranna, que nous vîmes un Bushiman solitaire, qui de son côté parut fort surpris de nous voir. Un peu plus loin nous aperçûmes toute une troupe de ces mêmes indigènes; mais ne nous souciant pas pour le moment de faire intime connaissance avec ces soupçonneux sauvages, nous passâmes au galop. Pour leur part, ils semblèrent stupéfaits d'étonnement à notre vue, et sans bouger d'un pas nous suivirent des yeux aussi longtemps que possible.

Comme la journée était chaude, je fus bientôt sec du bain que j'avais pris. Côtayant toujours la

Craddock, nous parvîmes vers midi à l'endroit où elle se jette dans la Rivière-Jaune. Contre mon attente, cette dernière était alors la plus considérable; et je reconnus qu'il était fort chanceux, sinon tout-à-fait impossible, que j'eusse pu franchir le Gariep à Dread's-Drift, où les eaux des deux rivières sont réunies, quand même j'aurais exécuté mon désir de retraverser la Craddock. C'était donc une très heureuse circonstance que ma tentative eût été vaine. La scène, au confluent des deux grandes branches du Gariep, était la plus magnifique qui se fût encore offerte à moi dans cette contrée. L'immense largeur du fleuve qui se trouvait ainsi formé, les rives escarpées couvertes de saules majestueux, les retraites marécageuses des hippopotames qui abondaient parmi les roseaux, tout concourait à remplir l'âme d'émotions sublimes. Nous fîmes obligés de remonter pendant quelques milles les bords sinueux de la Rivière-Jaune, avant de trouver un gué où le passage ne fût point périlleux. Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs kraals Corannas, à un ou deux desquels nous fîmes halte pour prier qu'on nous indiquât ce que nous cherchions; mais il n'y avait au logis que des femmes et des enfans qui ne purent entendre ni notre langue ni nos signes. Les hommes, supposâmes-nous, étaient à la chasse. Nous finîmes par trouver un endroit qui nous parut guéable, et en effet notre traversée fut heureuse,

La Rivière-Jaune avait en cet endroit deux cents verges de large. Il est maintenant reconnu que cette rivière et la Cradock sont principalement alimentées toutes deux par les pluies périodiques qui tombent sur les montagnes voisines de la baie d'Alagoa. C'est de décembre en avril qu'elles atteignent leur plus grande hauteur, et pendant ce temps on ne peut les franchir que sur des radeaux ou à la nage. En juin, elles avaient déjà beaucoup décréu, et devaient être tout-à-fait basses en juillet.

Campbell's-Dorp. Griqua-Town. M. Melvill. Dissensions intérieures parmi les Griquas. Leur origine, leurs progrès. leur état actuel.

Après que nous eûmes franchi la Rivière-Jaune, nous débridâmes nos montures, et pendant qu'elles paissaient, nous partageâmes, mon guide et moi, la dernière croûte de pain qui nous restât, quoique pourtant nous eussions économisé nos vivres avec une merveilleuse frugalité. Il était alors une heure, et suivant ma carte nous paraissions être encore à trente-cinq ou quarante milles de Griqua-Town. de sorte que nous ne pouvions pas espérer d'y parvenir avant la nuit. D'autre part, Campbell's-Dorp se trouvait à une distance de moitié moindre, et Frédéric semblait se rendre assez bien compte de la position de ce village par rapport à l'endroit où nous étions arrêtés. Nous résolûmes donc, s'il était

possible, de gagner cette place dans la soirée, car nous n'avions pas l'ambition de bivouaquer une autre nuit au milieu des lions et des Bushimen.

La nature des lieux changea, et il nous fallut cheminer à travers un pays couvert de cailloux et de broussailles. Obligés de nous frayer une route entre des buissons épineux qui nous déchiraient les mains ou la figure, et qui emportaient à chaque instant des lambeaux de nos habits, nous étions en outre exposés sans cesse à tomber dans les nombreux trous des mangeurs de fourmis. Cette manière de voyager était d'autant plus fatigante, que crainte d'être surpris par les ténèbres nous n'osions quitter le galop; cependant nous la continuâmes tout l'après-midi. Au coucher du soleil, nulle apparence d'habitation ne se montrait encore dans l'immensité du désert. Je commençais à croire que mon Hottentot m'avait une seconde fois égaré, et que nous allions de nouveau dormir à la belle étoile sans boire ni manger. Mais au moment où le jour faiblissait déjà, nous distinguâmes au loin un nuage de poussière. Frédéric me le montra avec enthousiasme, et m'expliqua qu'il était produit par les bergers et les troupeaux des Griquas qui s'en revenaient des pâturages. Pressant donc nos malheureuses bêtes, nous atteignîmes le village en question avant que l'obscurité fût complète. En me voyant arriver, les naturels qui ne pouvaient imaginer qui j'étais ni ce

que je venais faire, furent tous fort surpris. Néanmoins ils m'accueillirent avec faveur, et un des chefs vint aussitôt m'inviter à loger dans sa maison. La nouvelle de mon arrivée se répandit comme un éclair parmi les habitans; au bout de quelques minutes, la maison où j'étais entré fut encombrée de gens qui se pressaient pour satisfaire leur curiosité. On supposa d'abord que j'étais le landdrost de Graaf-Reynet, ou quelque personne envoyée par lui à cause des dissensions qui troublaient leur communauté, et on se figura que mon escorte me suivait. Je vis plusieurs individus qui sondaient mon guide sur ces divers points. Après toutefois qu'il leur eut assuré que je n'avais aucune mission politique, et que je n'étais qu'un simple voyageur forcé de recourir par hasard à leur hospitalité, ils se déclarèrent prêts à me rendre les services qui étaient en leur pouvoir. Je m'assis sans gêne près du feu qui brûlait au centre de la hutte, et je ne tardai pas à me familiariser avec mes hôtes, qui se trouvèrent être ces trois chefs héréditaires de la tribu Griqua, Abraham, Cornelius et Adam Kok, dont parle Burchell dans la relation de son voyage. Ils ne pouvaient concevoir que j'eusse été assez hardi pour m'aventurer seul à travers la contrée des Bushimen, où, prétendaient-ils, des voyageurs même bien escortés couraient le double risque d'être attaqués par ces rusés sauvages, et de devenir la proie des

lions. A les entendre, je devais regarder mon salut comme miraculeux. Sans doute, le sort m'avait favorisé; mais à coup sûr il y avait chez ces gens, ainsi que chez les fermiers de la colonie, disposition à exagérer le péril. Comme j'avais dans la journée parcouru à cheval une soixantaine de milles, et que depuis quelque temps mes repas n'avaient été ni copieux ni succulens, je fus charmé qu'on avançât pour moi l'heure du souper; et quand j'eus satisfait mon vaste appétit, laissant Frédéric répondre aux interminables questions des naturels, j'allai me livrer au repos.

Il est, je pense, nécessaire de dire ici que deux années environ avant ma visite, le gouvernement de la colonie avait envoyé un M. Melvill résider comme agent de Sa Majesté britannique parmi les Griquas. Jusqu'à cette époque ces peuples avaient été toujours gouvernés par des chefs de leur propre tribu qui, tels que les Koks et deux ou trois autres, avaient acquis sur leurs compatriotes une espèce de puissance héréditaire; mais M. Melvill avait jugé convenable d'élever au rang suprême un individu qui se nommait Waterboer; et comme celui-ci passait aux yeux non-seulement des autres chefs, mais encore des Griquas en général, pour être de basse extraction, parce qu'il descendait d'aïeux bushimen, car les Griquas ont aussi leurs idées de noblesse, une grande partie de la tribu avait refusé

de reconnaître son autorité, et de dégoût les récalcitrans avaient abandonné Griqua-Town, leur capitale. C'était parmi les derniers que j'étais venu chercher un asile, et, quoique Frédéric m'eût averti qu'il avait eu beaucoup de peine à leur persuader que je n'étais pas un espion, je dormis sans craindre qu'ils songeassent à violer en ma personne les saintes lois de l'hospitalité.

Le lendemain, dès la pointe du jour, je fus comme la veille assailli de visiteurs. Frédéric me servant d'interprète, je les interrogeai sur les motifs des récentes discordes qui avaient éclaté dans leur sein. Tous me répondirent qu'elles étaient nées à la suite de la circonstance dont il a été plus haut fait mention : tous déclarèrent énergiquement que c'était une odieuse infraction à leurs privilèges de leur imposer ainsi un chef nouveau, qu'ils ne pouvaient la tolérer, et qu'ils avaient en conséquence résolu de ne pas s'y soumettre. A force d'instances, ils obtinrent de moi que je présenterais leurs réclamations au gouverneur de la colonie lors de mon retour à la ville du Cap, et en attendant, je leur proposai de venir avec moi à Griqua-Town pour essayer s'il n'y aurait pas encore moyen d'arranger les choses avec M. Melvill. On accepta ma proposition, et il fut convenu que les deux frères Cornelius et Adam Kok m'accompagneraient. Les naturels nous fournirent de plus à moi et à mon guide des chevaux

frais, car les nôtres étaient si exténués de fatigue, que je jugeai convenable de les laisser en arrière pour nous être le lendemain amenés au petit pas à Griqua-Town. Le village de Campbell's-Dorp consiste en quelques huttes de roseaux çà et là disséminées et en trois ou quatre maisons un peu moins mal bâties où demeurent les chefs. Il est d'ailleurs bien approvisionné d'eau, et les habitans, outre d'immenses troupeaux de bétail, possèdent un grand nombre d'excellens chevaux.

Après un déjeuner qui, comme le souper de la veille, ne se composa que de lait et de viande, car ils n'avaient ni pain ni légumes, je partis avec les deux Koks et mon Hottentot. Le pays que nous traversâmes fut, comme celui du jour précédent, criblé de pierres et obstrué d'épais taillis. Ces retraites permettent aux Bushimen de s'y cacher en dépit de tous les efforts des Griquas pour les exterminer de leur territoire. Ils causent en effet de grands dommages tant à ces derniers qu'à d'autres tribus pastorales du voisinage, et sont en conséquence poursuivis par eux et par les fermiers avec le plus cruel acharnement.

Lorsque nous entrâmes dans Griqua-Town, notre apparition sembla y exciter une surprise générale, et je remarquai que plusieurs personnes allèrent en toute hâte avertir M. Melvill qui se trouvait ne pas être chez lui. Il s'empressa de venir au-devant de

nous avec sa femme , car on lui avait dit qu'au nombre des nouveau-venus était un homme blanc , et il en avait conclu que ce devait être le landdrost du district limitrophe. Quand il s'aperçut de son erreur , il demeura stupéfait de me voir en compagnie des rebelles , de gens qui avaient juré sa mort ; mais une lettre d'introduction que je lui présentai , jointe à quelques mots que nous échangeâmes sur l'objet de ma visite , dissipèrent bientôt ses craintes. Il m'accueillit cordialement , me prit le bras dès que je mis pied à terre , et me conduisit à sa demeure. Tandis qu'on me préparait une collation , M. Melvill m'expliqua comment il s'était brouillé avec une partie des Griquas. Un sentiment de pure humanité l'avait poussé à venir demeurer parmi eux pour travailler à leur civilisation , et trouvant que les Koks , les Berends qui lors de son arrivée jouissaient de l'autorité souveraine n'étaient ni assez actifs ni assez favorables à ses desseins , il avait cru sans conséquence d'élever à la dignité de chef ce Waterboer ; mais une telle mesure , agréable aux uns , avait excité le courroux des autres , et d'anciennes querelles se réveillant , la tribu s'était divisée en deux camps hostiles. Les haines s'étaient tellement envenimées peu à peu , au dire de M. Melvill , que les mécontents avaient formé l'infâme complot de tomber sur lui , sur Waterboer et leurs principaux adhérens lorsqu'ils seraient réunis à l'église , et de

les massacrer tous de sang-froid. Ce dessein heureusement était venu à leur connaissance, et ils avaient pu se mettre sur leurs gardes pour empêcher qu'on ne l'exécutât. Je ne sais jusqu'à quel point il fallait ajouter foi au récit que j'entendais; une chose du moins certaine, c'était que l'agent colonial n'était influencé par aucune espèce d'intérêt personnel. Homme religieux, il avait tant de zèle pour la conversion des païens, qu'il s'était volontairement démis d'une place lucrative dans la colonie pour se retirer dans le désert et y seconder les efforts de la mission; et dans cette retraite où, à l'exception de sa femme et de ses fils, il n'avait d'autre compagnie que celle d'un missionnaire allemand et de grossiers indigènes, il paraissait vivre heureux.

Le 10, devant passer le reste du jour avec mon hôte, j'en consacrai le matin à examiner la ville et les environs. Elle est située dans une agréable vallée bien arrosée par plusieurs sources abondantes. Cette vallée est close au nord-ouest par une chaîne de basses montagnes argileuses qui, en raison du minéral de fer qu'elles contiennent ou par quelque autre motif, sont tellement magnétiques, qu'elles empêchent la déviation de l'aiguille aimantée. Ces montagnes recèlent une quantité considérable d'asbestos. La contrée environnante au-delà du Val de Griquatown consiste en vastes plaines de sable, couvertes

de buissons, et du même aspect triste et aride que le pays à travers lequel j'avais cheminé depuis les bords de la Rivière-Jaune. La culture du froment, tentée par les missionnaires et par quelques Griquas, n'est pas demeurée sans succès au moyen d'irrigations, mais n'a pas encore pris un bien grand développement. La nourriture des habitans se borne à du lait, de la viande et quelques pommes de terre. La contrée, au fait, est principalement propre à l'éducation des bestiaux; et les Griquas, qui n'ont été que récemment détournés par les missionnaires d'une vie tout-à-fait nomade, ne se livrent encore qu'avec répugnance aux travaux agricoles que gênent aussi l'aridité du sol et l'incertitude des saisons. Leurs discordes intestines ont également suscité depuis peu un puissant obstacle contre l'amélioration de l'agriculture.

Dans cette partie de l'Afrique, les pluies n'ont aucune régularité; ce sont de simples averses qui, l'été, arrosent la campagne. Quelquefois le manque prolongé de ces averses, non-seulement détruit les productions des champs et des jardins, mais encore dessèche à tel point les pâturages, que les habitans sont obligés de se transporter avec le plus grand nombre de leurs bestiaux près de sources lointaines où végète encore un peu d'herbe. La contrée manque pareillement de bois pour les constructions. A la vérité, l'acacia girafe abonde dans

le voisinage, où il est de belle taille; mais il est trop dur pour être employé aux usages communs, on ne le travaille qu'à force de peine et il brise souvent les outils. C'est pourquoi les indigènes sont forcés de recourir au Gariep, où du moins ils trouvent un inépuisable approvisionnement de bois, de la meilleure qualité, qui n'est pas dans les énormes saules qui bordent les rives.

Les Griquas, comme personne ne l'ignore, sont une race mêlée, qui originairement provient de l'union des colons hollandais avec des femmes hottentotes. Ne pouvant acquérir de propriétés dans la colonie, et peu à peu chassés des stations qu'ils occupaient autrefois sur la frontière, un certain nombre d'entre eux se réfugièrent il y a une cinquantaine d'années dans les régions sauvages qui avoisinent le Gariep. C'est là que le missionnaire Anderson les trouva vers 1803. Ils n'étaient à cette époque qu'en troupeaux de sauvages vagabonds et nus, ne subsistant que de pillage et de gibier. Ils avaient le corps peint en rouge, la tête chargée de graisse et de poudre luisante, et ne portaient pour vêtement que de sales peaux de moutons jetées sur leurs épaules. Sans mœurs, sans connaissances, sans aucun indice de civilisation, ils croupissaient dans le paganisme, dans l'ivrognerie, dans la débauche et dans tous les vices qui en résultent. M. Anderson, et son camarade M. Cramer, avaient erré

avec eux pendant cinq ans et demi, exposés aux périls et aux privations de tout genre inséparables d'un tel état de société, avant d'obtenir qu'ils s'établissent à l'endroit où ils sont maintenant établis. Cet endroit s'appela d'abord *Klanrwater*, mais reçut postérieurement la désignation de *Griqua-Town* d'un missionnaire voyageur, M. Campbell, qui en même temps donna le nom de Griquas aux habitans de cette communauté naissante. Le nombre des indigènes de cette race qui résident dans la ville ou dans les stations du voisinage est évalué à environ seize cents âmes. On calcule qu'il y en a encore un millier qui sont répandus dans divers établissemens plus éloignés, mais dépendant toujours du même centre, et le chiffre des Hottentots Corannas qui vivent parmi eux ou sous leur influence peut s'élever à deux mille. En trafiquant avec les fermiers, ils sont parvenus à posséder près de cinq cents mousquets, et peut-être seraient-ils un jour dangereux à la frontière septentrionale de la colonie elle-même, s'ils n'étaient pas sous la dépendance complète des autorités du Cap pour les munitions qu'il leur est permis de se procurer et qui seules les rendraient formidables. La possession d'armes à feu, cependant, même avec la très petite quantité de poudre et de plomb qu'ils peuvent se procurer, donne aux Griquas un avantage marqué sur les tribus indigènes du voisinage. A l'époque de ma visite,

ils n'avaient pas abusé de cette supériorité par aucun acte récent d'oppression envers les tribus Betchouanas ou Corannas, avec lesquelles ils vivaient en bonne intelligence. Mais à l'égard des malheureux Bushimen, je les trouvai en général animés du même esprit d'acharnement que les cultivateurs de la frontière, et les efforts de M. Melvill pour apaiser ces haines nationales avaient sans doute accru son impopularité. Le nouveau chef Waterboer était alors même absent, parce qu'il commandait une expédition contre la race pros-crite.

Arrivée de M. Moffat. Bruits au sujet des Mantatis. Grand conseil des Griquas. Départ pour Kuruman. Description de cette ville. Entrevue avec le roi. Mœurs et coutumes des Matelhapis.

Vers midi, tandis que je causais avec M. Melvill des tribus betchouanas qui résident au nord de Griqua-Town, on vint nous annoncer qu'un chariot se montrait sur la route de Kuruman ou la Nouvelle-Litakou. Il fut bientôt reconnu pour être celui de M. Moffat, un des missionnaires qui demeuraient à cette ville, et au bout de quelques instans nous en vîmes descendre le missionnaire lui-même, qui était vêtu d'une jaquette en peau de léopard, et qui portait une épaisse barbe noire longue de huit pouces. Je fus d'autant moins surpris de cette mode empruntée des Juifs, que M. Melvill

l'avait aussi adoptée, car les grandes barbes, à ce qu'il semble, et cela provient peut-être de l'excessive mesquinerie de celles des indigènes, sont des objets véritables de respect dans cette partie du monde.

Dès que M. Moffat eut pris un siège, il énonça le motif de sa visite imprévue. Ce motif n'était autre que de solliciter l'assistance des Griquas pour repousser une horde étrangère de brigands qui, après avoir répandu le pillage et la mort parmi les tribus septentrionales, marchait à grands pas vers la contrée des Matelhapis, chez lesquels s'était fixé M. Moffat. La renommée publiait à Kuruman des choses extraordinaires au sujet de ces envahisseurs. Suivant les réfugiés qui étaient parvenus à s'enfuir des tribus attaquées par eux, ils formaient une immense armée de pillards, conduite par plusieurs chefs et composée de gens qui n'avaient pas tous le même teint. Le plus grand nombre étaient noirs et presque nus; d'autres, de couleur jaunâtre comme les Hottentots, et quelques-uns parfaitement blancs. Ceux-là portaient de longs cheveux, de longues barbes et le costume européen. Leurs armes étaient, disait-on, des massues, des javelines et un instrument court, recourbé comme un cimeterre. On les regardait presque comme irrésistibles à cause de leur multitude et de leur féroce guerre. Ils étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans;

bref, on affirmait en confidence qu'ils étaient cannibales. Nul ne savait dire le point précis de leur départ; mais ils s'étaient d'abord précipités sur une tribu de Betchouanas, appelée les *Lehogas*, et située vers le sud-est. De là, ils avaient pénétré à travers la contrée au nord jusque chez les Wankits, par qui, toutefois, ils avaient été défaits et repoussés vers la colonie. Mais ensuite ils avaient battu et pillé sans exception les autres tribus, au nombre de vingt-huit, qui s'étaient trouvées sur leur passage, et alors, d'après les derniers renseignements recueillis, ils étaient en marche directe vers l'ancienne Litakou pour la détruire, disait-on, et devant, après avoir aussi saecagé la nouvelle, attaquer les Griquas. Le nom sous lequel on les connaissait parmi les Betchouanas était celui de Mantatis. Comme la plupart de ces bruits ne paraissaient que trop fondés, Matibé, roi de la tribu des Matelhapis, se préparait à fuir avec tout son peuple dans le cas où les Griquas refuseraient de leur prêter secours, pour repousser ces formidables ennemis. M. Moffat était donc venu lui-même représenter l'imminence du péril.

M. Melvill, à la suite de ce rapport, ne put s'empêcher de concevoir une sérieuse inquiétude. Sur-le-champ il convoqua une assemblée de tous les chefs Griquas alors dans la ville, sans en excepter, bien qu'ils fussent rebelles, ceux qui étaient venus

avec moi de Campbell's-Dorp. Tous se réunirent aussitôt et tinrent un conseil de guerre, où le missionnaire et moi nous fûmes admis, et après une longue et grave délibération dans laquelle tous les précédens détails furent discutés, les Griquas prirent la résolution de réunir leurs forces dans le plus bref délai possible et de marcher vers Kuruman, pour aider les Betchouanas à résister aux envahisseurs.

Des courriers furent immédiatement envoyés aux stations lointaines pour demander des hommes et des armes, et j'observai avec plaisir que tous les partis s'étaient rapprochés spontanément et de la meilleure grâce du monde pour arrêter ces énergiques mesures. Ainsi l'urgence d'un grand danger commun avait, pour un temps du moins, apaisé leurs querelles intestines et leurs jalousies. Les chefs Griquas calculèrent qu'ils pourraient en peu de jours rassembler deux cents cavaliers munis de mousquets. Si le temps l'eût permis, ils en auraient mené le double au combat. Ils promirent de se rendre à Kuruman avec ce renfort dans l'espace d'une semaine, et en attendant on convint que M. Moffat et moi nous prendrions les devans pour encourager Matibé et son peuple, et les empêcher de battre en retraite jusqu'à l'arrivée des Griquas. Le motif qui pour ma part me faisait accepter un rôle semblable était que vexé d'un obstacle inattendu qui

m'empêcherait peut-être d'avancer plus loin dans le pays, je voulais dans tous les cas connaître les Betchouanas, et juger par moi-même jusqu'à quel point il serait imprudent ou impraticable de continuer ma route.

Le 11, trouvant à louer des chevaux, je laissai les miens aux soins de Frédéric pour qu'ils se reposassent pendant mon absence, et en sa place j'emmenai un jeune Betchouana qui parlait un peu hollandais. A deux heures de l'après-midi nous montâmes en selle, et nous marchâmes jusqu'au soir sans qu'il nous arrivât rien qui mérite d'être rapporté, sinon que nous rencontrâmes une centaine de Betchouanas de la tribu des Karriharris qui allaient échanger à Griqua-Town des manteaux de chats sauvages et des peaux de jackals contre des grains de verre, des boutons, etc. Leur contrée est située tout-à-fait au nord, et distante au moins de trois cents milles. Après une cavalcade de soixante milles environ, nous atteignîmes la résidence de deux Griquas, où nous passâmes la nuit. Les hommes étaient absents, ils avaient été chasser la girafe; mais leurs femmes nous donnèrent de bon cœur du lait, de la viande, et des toisons pour nous coucher. Le lendemain il se trouva que nos hôtes étaient revenus pendant que nous dormions; nous leur apprîmes que leurs compatriotes prenaient les armes, et ils s'engagèrent à joindre les troupes de l'expédition lorsqu'elles

passeraient pour se rendre à Litakou. Après un frugal déjeuner nous continuâmes notre route, et nous vîmes bientôt l'aspect du pays s'améliorer. Ce furent de vastes plaines, revêtues de hautes herbes et parsemées d'acacias, et qui abondaient aussi en gibier. Vers le soir nous atteignîmes l'immense plateau sur lequel est bâtie la ville de Kuruman, et qui devant ne nous paraissait être borné que par l'horizon; mais sur notre gauche il y avait une chaîne de montagnes se prolongeant bien par-delà la ville qui tire son nom d'une petite rivière dont la source est peu éloignée. Comme la lune nous éclairait, nous poursuivîmes notre marche en dépit des innombrables et dangereux trous des mangeurs de fourmis, et nous entrâmes à huit heures dans la capitale des Matelhapis. Le premier soin de M. Moffat fut de demander à son collègue M. Hamilton, s'il avait appris quelque chose de nouveau sur les manœuvres de l'ennemi; mais ce missionnaire ne put que nous répéter les bruits vagues qui circulaient parmi les naturels. Pendant que nous soupions, j'entendis un grand tapage dans la ville, des chants, des cris; on m'informa qu'ils étaient occasionés par la célébration d'une espèce de fête appelée *boïalloa*, dans laquelle toutes les jeunes filles qui avaient leur treizième année se soumettent à certaines cérémonies et sont ensuite aptes au mariage.

Le 13, dès le matin, nous fûmes honorés de la

visite du roi Matibé et de la reine Mahoota, auxquels s'était joint un grand nombre des plus notables habitans de l'endroit. Sa Majesté témoigna une vive satisfaction du retour de son ami Moffat, et quand elle sut que les Griquas se préparaient à lui porter secours avec des chevaux et des mousquets, elle se confondit en remerciemens. Je lui fus alors présenté par mon camarade de voyage, qui lui expliqua qui j'étais, et que pour voir son pays j'avais parcouru une énorme distance à cheval. Matibé demanda comment je n'avais pas eu peur de m'aventurer si loin et parmi un peuple si sauvage. « C'est, répondis-je, que j'avais confiance en vous et en vos compatriotes. » Il répliqua d'un air gracieux qu'il était enchanté de faire ma connaissance, qu'il estimait les hommes blancs, et que j'étais le bienvenu à Kuruman.

Après déjeuner, je visitai la ville qui est fort étendue et dont la population ne s'élève pas à moins de huit ou dix mille âmes. Quoique bâtie sans régularité, elle offre cependant un aspect qui plaît. Tout y est d'une propreté si minutieuse, que plus on se promène dans les rues et sur les places, plus on en aime les habitans. Les maisons y sont toutes de forme circulaire, et d'une architecture appropriée au climat, en même temps que commode pour les habitudes des naturels. Le toit est élevé sur un cercle de piliers en bois qui renferme un

espace de vingt à trente pieds de diamètre. Dans l'intérieur du cercle et à deux verges environ des piliers, s'élève un mur en terre ou en petites branches recouvertes de plâtre, qui généralement ne monte pas jusqu'au toit, mais en haut duquel reste plutôt une ouverture destinée à la circulation de l'air : au centre ou dans le fond de la hutte, est construite une cellule où les habitans tiennent leurs plus précieux effets. Entre la muraille et les piliers de bois, ils se couchent ordinairement à l'ombre pendant les heures les plus chaudes du jour. Chacune de ces habitations est entourée, à six, à huit, à dix verges de distance, d'une palissade très serrée qui a sept ou huit pieds de hauteur et qui forme ainsi une cour particulière, dans laquelle le maître du logis range ses différens ustensiles de ménage. Chacune de ces cours a une petite porte, et toutes les huttes sont exactement construites dans le même style, et presque dans les mêmes dimensions, excepté celle du roi qui est le double des autres. Les habitations du roi et des principaux chefs sont chacune placées près d'un gros acacia, ce qui est une marque de distinction. Les rues sont tenues parfaitement propres; il n'est permis d'y jeter aucune espèce d'ordures. Je ne saurais mieux donner idée d'une ville betchouana qu'en disant que de loin elle ressemble à l'aire d'une immense grange: à voir les huttes avec leur toit conique et pointu, ou

les prendrait pour autant de monceaux de blé. A peu de distance de la ville est un faubourg ou village considérable qui renferme cinq cents âmes.

L'endroit où s'élevait jadis Litakou est situé à environ quatre-vingt milles au nord-est de la capitale actuelle, qui emprunte à la rivière dont elle est voisine le nom plus convenable de *Kuruman*. Les habitans du lieu portent celui de Matelhapis. D'autres tribus, alliées ou confédérées avec eux, reconnaissent aussi le roi des Matelhapis comme leur seigneur suzerain; mais la nature de leur allégeance, de même que celle des hordes cafres envers la plupart de leurs familles royales, semble être d'un genre commode et peu rigoureux. L'autorité du roi ne trouve réellement obéissance que chez les individus de sa tribu particulière.

J'allai ensuite avec M. Moffat voir Matibé dans sa propre demeure, et je lui donnai une tabatière remplie de tabac, car c'est un stimulant dont les Betchouanas de toute condition aiment passionnément à faire usage. J'offris à sa principale femme une chaîne de chrysocalle que j'eus l'honneur d'attacher moi-même autour de son bras. J'en offris une autre pareille à une de leurs filles, et une troisième à Peclu, leur fils aîné, par conséquent héritier présomptif, jeune homme de bonne mine qui pouvait être âgé de seize ans. J'entrai aussi chez plusieurs chefs, et partout on me présenta dans des

écuelles de terre du lait dont le donateur goûtait toujours le premier, afin de montrer, je présume, qu'on le pouvait boire sans crainte. En nous promenant ainsi, nous parvîmes à la maison où se célébrait la Boïalloa; nous savions bien que d'après l'usage les femmes seules devaient être admises; cependant nous courûmes le risque d'un refus, et nous demandâmes à entrer. Après quelque délibération, une respectable matrone s'écria : « Ce sont des dieux, qu'ils entrent ! » Ce mot peut donner une idée de la haute opinion que se forment ces peuples de la supériorité des blancs. Nous vîmes donc réunies toutes les jeunes demoiselles de la ville, qui se préparaient sous la surveillance de quelques vieilles dames à devenir dames elles-mêmes. Leur costume était le plus ridicule qui se puisse imaginer, et chacune d'elles avait une moitié de la figure peinte en blanc. Lorsqu'elles sortent, elles évitent autant que possible la vue des hommes, et portent toutes une longue branche d'épines pour écarter les jeunes gens trop téméraires.

Dans cette tribu, comme chez presque tous les sauvages, ce sont les femmes qui s'acquittent de la plupart des travaux manuels; ce sont elles que regarde exclusivement le soin de cultiver la terre, de semer, de recueillir et de battre le blé, même de construire les maisons. Les hommes se contentent de mener leurs troupeaux paître, de préparer leurs

vêtemens de cuir, ou de se livrer aux nobles amusemens de la guerre et de la chasse.

Les Betchouanas sont une race de beaux hommes, et par leur bonne mine surpassent même sous quelques rapports, je crois, ceux des Cafres qui ont l'air le plus viril et le plus martial. Ils se peignent le corps de la même manière que ces derniers, avec une pommade composée de graisse de mouton et d'une poudre minérale, espèce de manganèse, qui rend leurs membres très brillans. Ils ont en général fort peu de barbe, et la plupart d'entre eux sont chauves, ce qu'ils paraissent regarder comme des défauts, car ils admireraient beaucoup la chevelure noire et le menton barbu de M. Moffat.

Le matin il avait été annoncé publiquement de par le roi que le lendemain serait tenu un grand conseil extraordinaire où l'on délibérerait sur les mesures à prendre par suite de l'approche des Mantatis, et des courriers étaient partis pour toutes les villes et stations environnantes qui reconnaissaient le gouvernement de Matibé, pour convoquer les habitans à cette importante assemblée, ou *pitscho*, comme on dit en leur langue, dans laquelle devaient se discuter des choses qui touchaient à l'existence même de leur nation. Je dus me féliciter d'avoir eu le bonheur d'entreprendre mon voyage à une époque qui promettait d'être si fertile en événemens, et où le véritable caractère de cette

intéressante tribu semblait devoir se montrer au grand jour.

La critique situation de leurs affaires publiques ne les empêchait cependant pas de me suivre en foule par les rues, et de me demander avec importunité du tabac, qui, de tous les objets de luxe, paraissait être le plus recherché par eux. La manière aussi dont ils l'inséraient dans leurs narines me faisait beaucoup rire. Ce n'était pas avec les doigts ni par pincées, mais par poignées plutôt, et au moyen d'un tube de fer ou d'une petite cuiller d'ivoire que presque tous ils suspendaient à leur cou pour cet usage.

Le roi vint dîner avec nous chez M. Moffat sans y avoir été aucunement invité; mais au lieu de s'asseoir sur une chaise et autour de la table, ce qu'il trouvait ennuyeux et incommode, il s'accroupit à terre sur une peau. Matibé était un vieillard haut de cinq pieds sept pouces, mais il n'avait pas tout-à-fait la tournure aussi noble, l'air aussi prévenant que la plupart de ses compatriotes. Les naturels étaient fort cérémonieux pour s'adresser la parole les uns aux autres, et surtout quand ils avaient affaire à des chefs ou au roi lui-même. L'interprète, lorsqu'il parlait à Matibé, commençait par dire : « Je parle au père de Peeln; » et lorsque quelqu'un avait à s'entretenir avec M. Moffat, il disait d'abord : « Je parle au père de Marie. » Dans leurs oraisons,

les *Matelhapis* ¹ s'appellent les fils de *Mallahawan*; ce *Mallahawan* était père de Matibé, et leur dernier roi.

Dans l'après-midi, j'examinai les améliorations que les missionnaires avaient opérées dans l'architecture et le jardinage; je vis avec plaisir qu'outre une église de vaste dimension qui servait aussi d'école, ils s'étaient chacun bâti une très jolie chaumière, et qu'ils avaient des jardins bien cultivés, remplis d'arbres fruitiers et de légumes. L'eau dont ils les arrosaient et que consommaient les habitants de la ville provenait d'une source située à dix milles au moins de distance, qu'on avait détournée à force de peine et de travail.

Grand conseil national ou pitsho. Nouveaux bruits sur les Mantatis. Excursion à l'est. Arend le fugitif. Source du Kuruman. Retour. Deuxième excursion.

La matinée du 14 juin s'ouvrit par un grand tumulte dans toute la ville; c'était la population qui se remuait et se préparait pour le pitsho. La gravité de la circonstance, et les bizarres rumeurs qui avaient circulé sur le compte du nouvel ennemi, donnaient à la réunion un degré extraordinaire d'intérêt. Dès la pointe du jour on entendit retentir les chants belliqueux des hommes, auxquels venaient se mêler les clameurs plus aiguës des femmes

¹ Les Matelhapis sont nommés *Matchapis* par le voyageur Campbell, et *Matchapius* par Burchell.

et des enfans. Les guerriers formaient différens groupes par les rues, et semblaient discuter d'avance les points sur lesquels ils devaient avoir à délibérer. Sur les dix heures ils se dirigèrent tous vers l'endroit où se tenaient d'habitude les assemblées de ce genre, en chantant, en dansant, en se livrant même des combats simulés où ils ne déployaient pas moins d'agilité que d'adresse. En cette occasion ils étaient munis chacun d'un faisceau de javelines qu'ils nomment *hassagais*, d'un bouclier en cuir de taureau, d'un arc et d'un carquois plein de flèches empoisonnées, enfin d'une hache d'armes. L'endroit où ils se réunirent était un enclos circulaire, situé au centre de la ville, et formé par une haie à claires voies qui servait exclusivement à des réunions publiques de cette nature. Il avait environ cent cinquante verges de diamètre. Un côté était réservé aux guerriers, qui, à mesure qu'ils arrivaient, s'asseyaient à terre par rangs pressés, tenant leurs boucliers devant eux, tandis que leurs javelines, dont sept ou huit étaient fichées derrière chaque bouclier, ressemblaient à une forêt de lances. Les femmes, les vieillards et les enfans prenaient place du côté opposé. Au milieu resta un espace vide où, quand tout le monde fut présent, les chefs et les simples particuliers qui avaient tué un ennemi dans les précédentes campagnes vinrent célébrer leurs exploits par des danses et des chants.

Cette cérémonie qui dura une demi-heure avant l'ouverture des débats fut exécutée par les acteurs avec tous les gestes les plus comiques qui se puissent imaginer, et accompagnée de violens cris d'enthousiasme poussés par les spectateurs. Le roi Matibé s'avança ensuite et commanda silence, ce à quoi la masse des guerriers répondit par un murmure sourd en signe d'attention. Il tira alors une javeline de derrière son bouclier, en tourna la pointe vers le nord-est, et pour annoncer que la guerre était déclarée aux Mantatis, exhala contre eux une terrible imprécation. L'assemblée manifesta son assentiment par un bruit aigre qui s'échappa de toutes les bouches. Dirigeant aussi sa javeline vers le sud et le sud-est, le roi envoya une autre malédiction contre les mangeurs de taureaux ou *Bushimen*, à laquelle les auditeurs applaudirent de la même manière. Puis, remettant la javeline à sa place, il prononça le discours suivant : « Fils de Mallahawan ! les Mantatis sont un peuple terrible qui marche de conquête en conquête. Ils ont déjà détruit beaucoup de nations, et aujourd'hui c'est nous qu'ils viennent détruire. Moffat s'est informé pour nous de leurs exploits, de leurs armes, de leur manière de combattre, de leurs mauvais desseins. Si nous sommes à même de bien voir nos périls, rendons-en grâce à Moffat. Nous Betchouanas ou Matelhapis, Matelharroos et Myris, nous ne sommes pas capables de ré-

sister seuls aux Mantatis. Mais les Griquas ont été appelés à notre secours par Moffat. Il a tenu conseil avec leurs chefs: ils accourent sur leurs chevaux s'unir à nous contre l'ennemi. Nous devons donc, au lieu de songer à fuir, non-seulement attendre les envahisseurs de pied ferme, mais encore nous avancer à leur rencontre.» Lorsqu'il eut fini de parler, Matibé recommença les manœuvres qu'il avait déjà faites avec sa javeline, et alla se rasseoir au bruit des tonnerres d'applaudissemens. Neuf ou dix orateurs prirent ensuite la parole les uns après les autres, et tous représentèrent avec plus ou moins d'énergie que c'était l'occasion, ou jamais, de montrer du courage. Tous aussi firent précéder et suivre leur harangue de la même pantomime que le roi, et entre chaque orateur les guerriers exécutèrent des danses martiales. Lorsqu'il ne se présenta plus personne pour parler, l'air résonna d'acclamations générales; les guerriers se levèrent en masse, de même que les vieillards, les femmes, les enfans, et toute cette multitude pendant l'espace d'environ deux heures se livra aux cabrioles les plus extravagantes qu'on puisse imaginer. Avant que l'assemblée se séparât, un des serviteurs de Matibé remit de sa part à chaque chef une branche d'acacia: c'était une manière de leur donner avis qu'une réunion particulière des guerriers aurait lieu le lendemain dans les montagnes, et qu'on y discuterait

certain points qu'il n'était pas convenable de discuter en présence des femmes, des enfans et du bas peuple. On se dispersa alors, et chacun s'en retourna chez soi.

Dans la soirée, des gens du roi arrivèrent de Litakou, et répandirent la nouvelle que les Mantatis occupaient alors une ville peu éloignée de la précédente, celle des Barolongs, et que Mahoomapelo, le chef de Nokuning, autre ville située à dix-huit milles nord-est de la dernière, se préparait à fuir. Ce rapport était accompagné des plus extravagantes histoires qui exagéraient le nombre et la férocité des envahisseurs au-delà de toutes les bornes de la vraisemblance, et qui remplissaient les esprits des Betchouanas d'épouvante et de désespoir. Les Mantatis, assurait-on, s'étaient emparés du roi de la tribu des Tamachas, et l'avaient forcé de leur servir de guide, de les mener à Litakou. Il leur avait dit que s'ils s'avançaient au sud, ils y rencontreraient une puissante nation de blancs qui les détruiraient. A cela ils avaient répliqué que les blancs étaient leurs pères, qu'ils ne leur feraient point de mal, mais leur fourniraient des vivres. Quant à leur nombre, il était si considérable qu'on ne pouvait pas plus le calculer que celui des brins d'herbe qui ondulent sur les plaines du désert.

Le 15 était un dimanche. J'assistai au service divin qui fut célébré par les missionnaires dans leur

église. Il n'y vint que peu de naturels. On peut croire qu'ils étaient à cette époque trop vivement préoccupés de leurs intérêts d'ici-bas pour penser à ceux de l'autre monde; mais, à ce qu'il paraît, l'affluence des fidèles n'était jamais grande. On doit en effet réfléchir combien c'est une tâche difficile que de démontrer l'importance des vérités religieuses à des gens qui naguère ne soupçonnaient pas l'existence d'une vie future, et n'avaient qu'une vague notion de la divinité. Sans doute, il faudra encore beaucoup de temps et de patience pour convertir au christianisme les tribus betchouanas; mais elles sont dès à présent fort bien préparées à recevoir toute espèce d'instructions. La conduite inoffensive, désintéressée et prudente de MM. Moffat et Anderson a gagné la confiance de Matibé et de son peuple; et l'exemple que ces dignes hommes ont donné de leur persévérance à cultiver la terre ne sera probablement pas perdu pour les naturels.

Le 16, voyant que l'état d'alarme qui régnait parmi les tribus m'empêchait de pénétrer plus avant dans le pays, et par suite désirant retourner sans délai à la ville du Cap, je résolus néanmoins de faire un peu connaissance, s'il était possible, avec les formidables pillards dont il est parlé plus haut, ou, dans tous les cas, de chercher à me procurer sur leur compte des renseignemens plus authentiques et plus directs. Je communiquai donc à M. Moffat

mon intention d'aller jusqu'à Litakou dans ce dessein. Le missionnaire me proposa sur-le-champ de m'accompagner, et en conséquence nous partîmes à neuf heures du matin avec mon domestique Betchouana. Nous étions tous trois à cheval, et le chariot de la mission devait nous suivre dans le plus bref délai. Tandis que nous chevauchions par la ville, les habitans étonnés accoururent en foule pour nous voir, ou plutôt pour examiner nos montures, car des chevaux sont autant un objet d'admiration dans cette partie d'Afrique que des éléphants en Europe.

Nous eûmes d'abord à parcourir une contrée parsemée de nombreux mimosas et abondante en gibier; ensuite d'immenses plaines onduyantes de verdure qui semblait sans borne s'ouvrirent devant nous. Vers deux heures après midi nous atteignîmes la rivière Kraquareen, où nous comptions attendre l'arrivée du chariot, et passer la nuit. A notre extrême surprise, nous en trouvâmes un qui déjà y était stationné avec une troupe de gens. M. Moffat conjectura aussitôt que ce devait être la bande d'un esclave fugitif, nommé Arend, qu'il savait errer dans ces régions; et il ne se trompait pas, car lorsque nous approchâmes nous aperçûmes Arend monté sur son chariot, tenant d'une main son fusil, enfin prêt à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, vu qu'il nous avait pris pour des colons qui

venaient le saisir. Quand nous l'eûmes tranquilisé sur ce point, nous ne tardâmes pas à devenir bons amis, et nous fîmes société tous ensemble. Arend nous conta qu'il avait autrefois appartenu à un cultivateur du Sneeuwberg; mais que, contraint par les mauvais traitemens de son maître, il s'était enfui de la colonie, et que depuis sa fuite, c'est-à-dire depuis sept ans, il avait mené une vie errante parmi les tribus de l'intérieur. Par son trafic il s'était acquis un peu de bien, et possédait alors un chariot, un fusil, une quantité considérable d'ivoire, et quatre-vingt-dix têtes de bétail. Sa bande se composait d'un Hottentot avec sa femme, et de plusieurs Betchouanas appartenant aux tribus des Barolongs, des Morootzis et des Wankits, qu'il avait ramassés dans le cours de ses voyages. Sa dernière résidence avait été Nokuning, ville déjà mentionnée comme située à l'est de Litakou. Il en était parti à l'approche des Mantatis, et pour les fuir se dirigeait alors vers le sud. Arend, qui dans la journée avait tué une gazelle, nous régala pour souper d'un rôti de cet animal que nous mangeâmes avec beaucoup de plaisir, quoique sans pain, sans sel, sans autre assaisonnement que celui d'un vif appétit. Le soir nous formâmes autour d'un grand feu un cercle bizarre par la différence des races et des teints de ceux qui le composaient. La nuit était froide, mais belle, et une lune brillante illuminait

les solitudes dont nous étions environnés. Nous fumâmes quelque temps de compagnie, tandis qu'Arend nous amusait par des anecdotes de sa vie aventureuse, ou par des détails sur les barbares tribus qu'il avait visitées; puis nous cherchâmes tous à nous endormir parmi les mélancoliques hurlemens des hyènes et des jackals, qui seuls interrompaient de temps à autre le profond silence du désert.

Le 17 notre nouvelle connaissance Arend nous persuada qu'il n'était pas prudent de poursuivre notre voyage plus loin, à cause des maraudeurs qui infestaient le pays. Nous résolûmes donc de revenir sur nos pas; mais après avoir donné à nos gens l'ordre de s'en retourner avec le chariot par la route la plus directe, nous cheminâmes, M. Moffat et moi, vers la source du Kuruman que nous atteignîmes au bout de cinq heures de marche. C'est probablement la source d'eau la plus abondante de l'Afrique méridionale. Une forte rivière sort tout à coup du rocher par une multitude de crevasses qui forment une espèce de caverne dans le flanc d'une montagne. Nous y pénétrâmes jusqu'à une profondeur d'environ trente pieds, mais sans apercevoir rien de remarquable. L'eau, à l'instant où elle s'élançait de la source, était alors un peu chaude; en été elle est, dit-on, aussi froide que la glace. Cependant il est probable qu'elle a toujours la même

venaient le saisir. Quand nous l'eûmes tranquilisé sur ce point, nous ne tardâmes pas à devenir bons amis, et nous fîmes société tous ensemble. Arend nous conta qu'il avait autrefois appartenu à un cultivateur du Sneeuwberg; mais que, contraint par les mauvais traitemens de son maître, il s'était enfui de la colonie, et que depuis sa fuite, c'est-à-dire depuis sept ans, il avait mené une vie errante parmi les tribus de l'intérieur. Par son trafic il s'était acquis un peu de bien, et possédait alors un chariot, un fusil, une quantité considérable d'ivoire, et quatre-vingt-dix têtes de bétail. Sa bande se composait d'un Hottentot avec sa femme, et de plusieurs Betchouanas appartenant aux tribus des Barolongs, des Morootzis et des Wankits, qu'il avait ramassés dans le cours de ses voyages. Sa dernière résidence avait été Nokuning, ville déjà mentionnée comme située à l'est de Litakou. Il en était parti à l'approche des Mantatis, et pour les fuir se dirigeait alors vers le sud. Arend, qui dans la journée avait tué une gazelle, nous régala pour souper d'un rôti de cet animal que nous mangeâmes avec beaucoup de plaisir, quoique sans pain, sans sel, sans autre assaisonnement que celui d'un vif appétit. Le soir nous formâmes autour d'un grand feu un cercle bizarre par la différence des races et des teints de ceux qui le composaient. La nuit était froide, mais belle, et une lune brillante illuminait

les solitudes dont nous étions environnés. Nous fumâmes quelque temps de compagnie, tandis qu'Arend nous amusait par des anecdotes de sa vie aventureuse, ou par des détails sur les barbares tribus qu'il avait visitées; puis nous cherchâmes tous à nous endormir parmi les mélancoliques hurlemens des hyènes et des jackals, qui seuls interrompaient de temps à autre le profond silence du désert.

Le 17 notre nouvelle connaissance Arend nous persuada qu'il n'était pas prudent de poursuivre notre voyage plus loin, à cause des maraudeurs qui infestaient le pays. Nous résolûmes donc de revenir sur nos pas; mais après avoir donné à nos gens l'ordre de s'en retourner avec le chariot par la route la plus directe, nous cheminâmes, M. Moffat et moi, vers la source du Kuruman que nous atteignîmes au bout de cinq heures de marche. C'est probablement la source d'eau la plus abondante de l'Afrique méridionale. Une forte rivière sort tout à coup du rocher par une multitude de crevasses qui forment une espèce de caverne dans le flanc d'une montagne. Nous y pénétrâmes jusqu'à une profondeur d'environ trente pieds, mais sans apercevoir rien de remarquable. L'eau, à l'instant où elle s'élançait de la source, était alors un peu chaude; en été elle est, dit-on, aussi froide que la glace. Cependant il est probable qu'elle a toujours la même

température, car elle fait un long chemin sous terre, et que les variations que l'on croit y remarquer proviennent plutôt des sensations diverses de ceux qui l'examinent en des saisons différentes. Nous suivîmes ensuite le cours de la rivière jusqu'à la ville que nous avions quittée la veille, et dans le trajet nous rencontrâmes quelques individus de la dernière classe des naturels, communément appelés *Betchouanas pauvres*, qui s'occupaient à préparer du poison pour leurs flèches; l'opération consistait à faire bouillir une substance végétale jusqu'à ce qu'elle prît une consistance gélatineuse. Je ne pus cependant apprendre d'eux le nom de la plante dont ils se servaient, ni s'ils en mêlaient le jus, comme font les Bushimen, avec des poisons minéraux ou animaux.

Nos amis à Kuruman, qui ne nous attendaient pas avant dix ou sept jours, furent très surpris de notre prompt retour. Nous trouvâmes que l'inquiétude des habitans s'était encore accrue par l'arrivée de courriers que Maboomapelo, chef de Nokuning, avait expédiés pour leur dire que les Mantatis lui avaient envoyé deux femmes de la tribu des Barolongs, faites prisonnières par eux, en les chargeant de lui déclarer qu'ils venaient manger le blé et les bestiaux de tous les Betchouanas, après quoi ils marcheraient vers le sud contre les Macouas ou hommes blancs. Les Kuruamaniens paraissaient faire

avec célérité leurs préparatifs de guerre; ils confectionnaient une innombrable provision de flèches empoisonnées et d'autres armes, et au son d'une monotone musique, profitant du clair de lune, continuaient toute la nuit leurs danses martiales.

Le 18, à midi, arriva de Nokuning un nouvel exprès qui annonça que les habitans de cette ville l'avaient abandonnée, et que les envahisseurs n'en étaient plus qu'à une courte distance. L'alarme devenait de plus en plus vive parmi les Matelhapis.

Leur roi Matibé était parti avec quelques-uns des chefs pour visiter les villes voisines et rassembler des forces plus considérables. Évidemment, ils n'étaient pas encore prêts à opposer une efficace résistance. Nous n'étions pas non plus sans craindre que les envahisseurs ou quelques-unes de leurs bandes n'avancassent soudain sur nous avant que les Griquas ne fussent venus au secours de leurs voisins, et M. Moffat commençait, quoique avec répugnance, à réfléchir s'il ne fuirait pas. Ce fut bien pire dans la soirée! on apprit d'une manière certaine que l'ennemi était entré dans Nokuning. Si donc, M. Moffat et moi, nous avions continué notre excursion, nous serions précisément ce soir-là parvenus à cette place, et sans doute nous aurions couru grand risque de tomber inopinément au milieu des Mantatis. Néanmoins, les choses paraissaient prendre une tournure sérieuse. La fière et formi-

dable armée dont on parlait tant n'était plus qu'à environ quatre-vingts milles de nous, espace qui pouvait être parcouru en trois jours, d'après la célérité ordinaire que déploient les Betchouanas et les Cafres dans leurs expéditions. Et comme on n'avait pris aucune des précautions nécessaires pour empêcher une surprise, comme on n'avait pas envoyé de batteurs d'estrade épier leurs mouvemens, ces sauvages pouvaient tomber sur nous à l'improviste tandis que nous délibérions tranquillement assis. Tout ce que nous pûmes faire dans une circonstance si critique, fut de dépêcher des courriers dans toutes les directions, les uns vers Matibé pour qu'il hâtât son retour, les autres vers les Griquas pour que leur corps de troupes auxiliaires se mît en marche sans délai, d'autres à tous les villages betchouanas pour exciter les habitans à se lever en masse contre l'ennemi, et les engager à ne pas mener paître leurs troupeaux du côté qu'on présumait qu'il pût venir.

Le 19, la matinée s'écoula sans qu'aucune nouvelle vînt nous arracher à l'état d'anxiété dans lequel nous avions passé le jour précédent. Matibé ne revenait pas et nous n'entendions pas parler des Griquas. Les rayons d'espérance et de courage semblaient s'être éteints pour les timides Matelhapis. Ils ne songeaient plus qu'à ramener leurs bestiaux vers la ville et à enfouir leurs biens les plus précieux

dans la terre. Les missionnaires préparaient également leurs chariots afin de s'éloigner dès que la prudence l'ordonnerait. Pas de nouvelles des nombreux courriers qu'on avait expédiés la veille. Les bruits les plus vagues et les plus contradictoires ne cessaient de circuler. Tout enfin était crainte et incertitude. Il me vint alors dans l'idée que je ferais bien, au lieu d'endurer plus long-temps cette torture morale, et non-seulement pour sortir moi-même d'anxiété, mais aussi pour essayer à rendre la sécurité aux malheureux indigènes dont j'étais l'hôte, d'aller en personne, ainsi que j'en avais d'abord conçu le projet, reconnaître l'armée des maraudeurs. Cette résolution ne fut pas plus tôt formée, qu'elle reçut un commencement d'exécution. Après avoir renfermé quelques provisions de bouche dans mon havresac, je partis sans autre compagnon que mon guide betchouana, et en quelques minutes je perdis la ville de vue. Prenant la même route que j'avais précédemment suivie avec M. Moffat, nous atteignîmes la station de l'esclave Arend, sur la rivière Maquareen, trois heures après le coucher du soleil. Arend y était encore avec sa bande, mais comptait se mettre en marche le lendemain; toutefois, quand je l'eus informé de mon dessein, il réfléchit un peu et consentit à m'accompagner jusqu'à Litakou, afin de s'assurer lui-même s'il était vrai ou faux que l'ennemi approchât.

Voyage à Litakon. Étrange aspect de cette ville récemment abandonnée. Rencontre de l'armée des Mantatis. Retour à Kuruman. Préparatifs de fuite. Arrivée des Griquas. Autre pitsho. Réjouissances publiques.

Le 20, dès la pointe du jour, secouant la rosée de nos habits, nous partîmes seuls Arend et moi. Bientôt nous entrâmes dans une plaine parfaitement unie, couverte d'une belle herbe, et bornée de toutes parts seulement par l'horizon. Chemin faisant, j'observai une curieuse illusion d'optique, semblable à celle du mirage si souvent remarquée par les voyageurs en Afrique. Il me paraissait que nous étions dans un bassin et que la contrée s'élevait à chaque pas autour de nous, tandis que nous restions toujours au centre, à l'endroit le plus bas. En réalité, cependant, le niveau du sol était aussi parfait que possible; il n'y avait dans aucune direction ni le moindre monticule ni le plus léger petit mouvement de terrain. Les routes tracées par les indigènes sont exactement comme ces sentiers battus par les moutons, et c'est avec peine qu'on les distingue de celles que font les chevaux sauvages et les antilopes; car les Betchouanas, de même que les Cafres, lorsqu'ils voyagent, marchent toujours à la file les uns des autres.

Après avoir laissé nos chevaux se reposer quelques heures à une source que nous rencontrâmes sur notre route, nous remontâmes en selle, et des-

endant une petite éminence, nous atteignîmes l'endroit où était située la vieille cité de Litakou. A la mort de Mallabawan, père de Matibé, la ville fut transportée, selon la coutume du pays, dans une autre position, dans celle où existe le Litakou actuel, c'est-à-dire à cinq milles au nord-est. Matibé avait encore quitté cette place depuis quelques années pour venir avec une partie de la nation s'établir sur le Kuruman, tandis qu'il laissait le reste de son peuple occuper, sous le commandement d'un chef inférieur, la capitale que lui-même abandonnait. Lorsque nous eûmes traversé le lit de la rivière Litakou, qui alors n'était plus qu'une ligne de mares, nous gravîmes une colline revêtue d'un joli gazon, et ornée de beaux acacias, du faite de laquelle nous aperçûmes à peu de distance la ville en question. Pendant que nous en approchâmes, ce fut avec plaisir que nous vîmes s'étendre de toutes parts des champs immenses de mil, qui montraient que les habitans de l'ancienne capitale se livraient avec beaucoup plus d'ardeur et de succès à l'agriculture que ceux qui avaient émigré avec le roi. Le profond silence néanmoins, et la complète solitude qui régnaient dans ces champs et dans la ville même à l'entrée de laquelle nous arrivâmes alors, me frappèrent d'étonnement, et je dis à mon compagnon : « Ralentissons le pas et tenons-nous sur nos gardes : peut-être la place est-elle déjà au pouvoir de l'en-

nemi. » En conséquence nous avançâmes avec précaution, et au bout de quelques pas nous reconnûmes, comme je l'avais déjà soupçonné, que la ville avait été entièrement abandonnée par les habitans. Nous pénétrâmes jusqu'au centre sans voir un seul être humain, et une place qui peu d'heures auparavant avait contenu une population de six ou huit mille âmes était alors aussi solitaire et silencieuse que le désert le plus reculé. Nous jetâmes un coup d'œil dans plusieurs des huttes, et ce fut assez pour nous convaincre que les habitans devaient avoir fui avec beaucoup de précipitation, car tout d'abord nous y remarquâmes des ustensiles de cuisine qui renfermaient des alimens à demi préparés. C'était une preuve assez évidente qu'ils ne s'attendaient guère à l'approche de l'ennemi, et nous en conclûmes que les envahisseurs ne pouvaient pas être fort éloignés. J'observai toutefois à Arend que peut-être restait-il encore quelque vieillard, quelque infirme d'une si vaste population, et que nous devions essayer si un coup de fusil ne les ferait pas sortir de leurs cachettes. En même temps je visai un énorme vautour blanc qui se tenait perché au faite d'un grand acacia, lequel ombrageait sans doute la résidence d'un chef, et je le vis tomber à terre en tournoyant. Mais le bruit de mon arme mourut insensiblement répété par les échos, et nulle créature vivante ne se montra. « Maintenant,

dit Arend, en retraite! La ville a été subitement abandonnée par les habitans; il faut que les sauvages soient proches. Nos montures, déjà affaiblies par un long voyage, sont en outre fatiguées de la marche de ce jour; si nous allons plus loin, elles nous feront faute, et nous tomberons infailliblement au pouvoir de ces cruels cannibales.» Il y avait certes du bon sens et de la prudence dans un tel avis; mais eût été m'être mis en route pour rien que de le suivre. Je répondis donc à Arend qu'il nous fallait avancer jusqu'à ce que nous fusions à même de rapporter à nos amis quelque renseignement certain au sujet des envahisseurs. C'est pourquoi, le priant de me guider vers Nokuning, nous quittâmes le vieux Litakou, et nous cheminâmes quoique avec circonspection vers le nord-est.

Le pays que nous parcourûmes était parsemé de groupes de beaux acacias, mais n'offrait pas le moindre sentier battu. Au bout de quelques milles, hésitant de nouveau à nous aventurer plus loin sur nos chevaux fatigués, mourant de soif, nous fîmes une courte halte pour délibérer si nous gagnerions la rivière de Litakou afin de nous rafraîchir, et pour considérer quelle route nous suivrions ensuite. Mais au moment que nous venions de nous décider à descendre dans la vallée au fond de laquelle coule la rivière, Arend s'écria soudain avec terreur : « Les Mantatis! voilà les Mantatis! nous sommes en-

tourés!» Regardant du côté qu'il m'indiquait, je vis en effet une immense masse noire qui se mouvait dans la vallée que nous étions sur le point de franchir. «Ne bougeons pas, me dit aussitôt Arend avec une admirable présence d'esprit, autrement ils nous apercevraient. Nous restâmes donc quelque temps aussi immobiles que les arbres dont nous étions entourés, et à travers les avenues qu'ils formaient, nous observâmes les mouvemens des barbares. Nous reconnûmes bientôt qu'ils ne nous avaient pas aperçus, car ils continuèrent leur chemin, faisant disparaître sous leurs innombrables pieds l'herbe des belles prairies qu'ils parcouraient. Quoique un peu revenus de notre première alarme, nous ne pûmes nous empêcher de jeter de temps en temps autour de nous des regards inquiets, dans la crainte que quelque autre division ennemie n'interceptât notre retraite dans la direction opposée, et les vieux troncs, vus indistinctement au milieu des taillis, semblaient à nos yeux autant de traîneurs. Du reste, j'étais enchanté d'avoir eu l'occasion d'observer les Mantatis d'un endroit si favorable, mais je désirais encore les examiner de plus près. En conséquence, je persuadai à Arend qu'il nous fallait éprouver la vitesse de nos chevaux et tâcher d'atteindre le sommet de l'éminence qui domine l'ancien emplacement de Litakou. Là, nous devons être en face des envahisseurs et pouvoir

mieux reconnaître leurs forces. Cette manœuvre fut facilement exécutée. Nous laissâmes la ville de Litakou sur notre droite, et traversant la rivière tandis que l'avant-garde des ennemis se précipitait dans les mares à quelques cents verges au-dessus de nous, piquant nos montures, qui déployèrent plus d'énergie que je ne m'y attendais, nous gagnâmes la position avantageuse indiquée plus haut. Nous n'y étions pas depuis plus de cinq minutes, que nous vîmes les sauvages s'élancer comme des loups affamés dans cinq ou six huttes qui subsistaient de l'ancienne ville.

Au même moment ils nous aperçurent, et tout de suite nombre d'entre eux se mirent à gravir la colline dont nous occupions le faite. J'hésitai un instant si je les attendrais de pied ferme pour tâcher d'entrer en conférence, ou si nous veillerions à notre salut par la fuite. Mon camarade me représentait avec véhémence combien c'était périlleux de permettre qu'ils nous approchassent, et soutenait que très probablement, sans vouloir nous écouter, ils nous envelopperaient et nous mettraient aussitôt à mort avec leurs flèches, ou que s'ils respectaient nos vies, nos montures du moins seraient immédiatement dévorées par ces cannibales, tandis que nous serions nous-mêmes sans doute forcés de leur servir de guides vers Kuruman, au lieu de pouvoir avertir nos amis de leur proximité. Ces réflexions étaient fort justes ;

aussi, sans plus long-temps délibérer, ce dont la marche rapide des barbares ne nous laissait guère le loisir, nous piquâmes des deux et galopâmes vers une autre éminence peu éloignée. Lorsque nous en eûmes atteint le sommet, nous retournâmes la tête pour examiner les ennemis, et même nous attendîmes quelques minutes pour voir s'ils nous poursuivaient; mais ne les apercevant pas, nous fîmes route vers l'immense plaine que nous avions traversée le matin pour la franchir de nouveau. Il y avait à peine un demi-quart d'heure que nous avions quitté la dernière éminence et nous n'étions encore avancés que de cinq cents verges dans la plaine, lorsque, nous retournant, nous vîmes la hauteur que nous avions si peu auparavant descendue couronnée d'ennemis. Les rusés drôles l'avaient montée inaperçus par un ravin. Et si nous fussions partis un instant plus tard que nous ne l'avions fait, ils nous eussent entourés à l'improviste. Ils ne cherchèrent toutefois pas à nous poursuivre plus loin; mais s'arrêtant, ils nous regardèrent tant que nous fûmes visibles.

Après une course de dix milles nous atteignîmes une fontaine et nous y fîmes halte, tant pour étancher la soif qui nous dévorait que pour accorder quelque répit à nos pauvres bêtes. Le soleil allait bientôt disparaître sous l'horizon au-delà des immenses plaines de Litakon, quand nous remontâ-

mes en selle ; nos chevaux ne pouvaient plus galoper , mais nous parvînmes à leur faire tenir un bon pas qui nous conduisit vers huit heures du soir à la station d'Arend. Ces vigoureux animaux nous portèrent dans cette journée l'espace d'environ quatre-vingts milles, sans autre nourriture que l'herbe qu'ils broutaient à la hâte lorsque nous les arrêtions aux sources du désert. Je fis aussitôt seller mes deux autres chevaux , ne voulant pas prendre de sommeil avant d'avoir regagné Kuruman. Laisant donc ceux que nous avions montés , avec ordre qu'on me les ramenât le lendemain , je continuai ma route avec mon guide betchouana, et, favorisés par la lune qui brillait avec éclat dans un ciel sans nuage , nous parvînmes à la ville un peu avant minuit. M. Moffat fut étonné de mon si prompt retour , car le bruit que les Mantatis n'avaient pas encore dépassé la capitale des Barolongs, située à une vaste distance, s'était si bien confirmé, que non-seulement les Betchouanas, mais aussi les missionnaires y avaient ajouté foi. Tous s'étaient endormis dans la sécurité et avaient pensé que je ne reviendrais pas avant plusieurs jours. Mais la nouvelle de mon arrivée se répandit comme un éclair, et bientôt, malgré l'heure, la maison de mes hôtes fut assiégée par un concours de naturels. Les principaux chefs se réunirent autour de moi, et, par l'intermédiaire de M. Moffat, me demandèrent si

«c'était véritablement avec mes deux propres yeux que j'avais vu les Mantatis ;» en même temps ils tournèrent tous les index de leurs deux mains, les uns vers mon œil de droite, les autres vers celui de gauche. M. Moffat leur dit qu'ils pouvaient croire à l'authenticité de mes renseignemens, que je les avais acquis d'une façon oculaire et que mon rapport était non pas un conte de Betchouanas, mais la vérité comme les Macouas la disaient toujours. Les chefs, qui connaissaient leurs compatriotes pour les plus grands hableurs du monde, sourirent beaucoup à cette remarque du missionnaire, et ne doutant plus que l'ennemi ne fût en effet très proche, s'en allèrent peu à peu enfouir leurs plus précieux trésors.

Malgré ma fatigante promenade de la veille, je ne dormis que deux heures. MM. Moffat et Anderson ne fermèrent pas l'œil de la nuit et l'employèrent à se mettre en mesure de fuir. Dès la pointe du jour, je parcourus la ville et la trouvai tout sens dessus dessous, comme un nid de couleuvres bouleversé par un coup de bêche. Les timides Matclhapis allaient et venaient sans cesse ne sachant à quoi se résoudre, car leur roi n'était pas revenu et il n'y avait personne pour le diriger. A la fin, le plus vieux des chefs, Teysho, prit sur lui-même d'ordonner une évacuation générale. Vers huit heures elle commençait déjà à s'effectuer avec rapidité. Des

centaines de bœufs, chargés d'ustensiles de ménage, de vases en bois et en terre, de blé, de karosses; en un mot, des objets les plus indispensables aux habitans qui partaient pour l'exil, se dirigeaient sans cesse vers l'ouest. Puis, le mugissement des bestiaux, les cris plaintifs des femmes et des enfans, la faible et chancelante démarche des vieillards et des infirmes, arrachés soudain à leurs nattes de repos pour chercher leur salut dans la fuite, et le profond désespoir des guerriers, tout se réunissait pour former une scène touchante d'affreuse désolation. Sur ces entrefaites, un coup de fusil, puis un second, se firent soudain entendre à l'entrée de la ville, et bientôt des acclamations de joie poussées par la multitude annoncèrent deux cavaliers Griquas. Ces gens déclarèrent que leurs compatriotes avançaient, mais qu'ils avaient été forcés de s'arrêter à une quarantaine de milles en arrière pour faire reposer leurs chevaux, et qu'ils n'arriveraient que le lendemain, à moins d'une absolue nécessité; cas dans lequel un des deux courriers rebrousse-rait chemin sur-le-champ, pour leur en donner avis. Dès qu'on leur déclara que la chose était indispensable, il y en eut un qui sans difficulté repartit immédiatement, et qui fut chargé de dire à ses camarades que s'ils voulaient ne pas trouver Kuruman tout-à-fait désert, il leur fallait venir au secours des habitans par une marche forcée. Nous

tâchâmes ensuite de persuader à ceux-ci qu'ils se tinssent tranquilles et attendissent l'arrivée des Griquas. Les guerriers y consentirent en général; mais la majeure partie des femmes, des enfans et des vieillards s'étaient déjà éloignés avec leurs principaux effets. Après avoir ensuite obtenu qu'on envoyât des coureurs jusqu'à la rivière Maquareen, observer les mouvemens de l'ennemi pour qu'ils revinssent sans délai donner avis s'il avançait toujours, nous fûmes un peu moins tourmentés que nous ne l'avions été depuis le matin.

A midi, le roi revint. Il sembla fort effrayé de la position des affaires, et de même que les chefs, il me demanda d'abord si j'avais réellement vu les Mantatis de mes propres yeux. Les naturels, nous voyant résolus du moins à attendre que les Griquas nous eussent joints, prirent à la fin confiance et restèrent aussi. Toutefois, à mesure que les heures se passaient, nous ne nous sentions pas si à notre aise que nous jugions politique de le répéter tout haut. Nos espions ne reparaissaient pas, et nous savions que si les sauvages ne s'étaient pas arrêtés, ils pourraient atteindre Kuruman dans la soirée. Mais nous présumions cependant que c'était peu probable, et que le pillage de Litakou les occuperait bien une journée entière. Cependant, lorsque la nuit vint et que l'obscurité augmenta notre crainte d'être assiégés à l'improviste, lorsque les Griquas ne se montrèrent

pas, convaincus que nous étions de l'incapacité des Betchouanas à opposer seuls résistance aux envahisseurs, nos idées, on peut le croire, ne furent pas d'une nature très agréable. Dans la ville, à vrai dire, les guerriers étaient éveillés et sur leurs gardes ; mais nous n'ignorions pas que si l'ennemi arrivait avant les Griquas, ils étaient prêts à fuir sans résister un seul instant pour rejoindre leurs femmes sur les montagnes. Nous veillâmes ainsi jusqu'à onze heures du soir, ne cessant d'appliquer l'oreille contre terre et de chercher à saisir le bruit lointain des pas de chevaux, mais tout était enseveli dans un morne silence, et nos imaginations eurent carrière pour se représenter une immense armée d'anthropophages se précipitant sur nous à travers les ténèbres comme des hyènes affamées. Enfin, exténués de fatigues, les missionnaires et moi nous allâmes nous livrer au repos, et notre sommeil ne fut pas troublé.

Mais avec le jour recommencèrent toutes nos craintes. MM. Moffat et Anderson firent atteler les bœufs à leurs chariots pour battre en retraite avec leurs familles, sans plus de délai, car ils désespéraient d'être secourus par les Griquas. Ce que voyant, les Betchouanas perdirent tout espoir et par défiance d'eux-mêmes s'apprêtèrent aussi à fuir.

En ce moment on aperçut au sud un nuage de poussière ; il approcha rapidement, et, à notre

inexprimable joie, une troupe de cavaliers qui en sortit entra dans la ville au grand galop. Inutile de dire que c'étaient nos alliés si impatiemment attendus. Quoiqu'ils ne fussent ni disciplinés ni équipés comme des troupes régulières, quoiqu'ils portassent en place d'uniforme des haillons de mille couleurs diverses, néanmoins avec leurs mousquets luisans et leur mine hardie, ils avaient l'air martial, et furent accueillis avec des cris de plaisir et d'admiration, tels que n'en excitèrent jamais les plus belles troupes du monde. Au moyen de mes chevaux qu'ils m'amenaient, j'aurais sans doute pu m'éloigner aisément du théâtre de la guerre; mais j'aurais eu honte d'abandonner dans de si critiques circonstances, soit mes amis les missionnaires, soit même les pauvres Matelhapis. Les Griquas étaient commandés par Adam et Cornélius Kok, Berend et Waterboer. Malgré que leur nombre n'excédât guère quatre-vingts, ils paraissaient formidables, comparativement aux Betchouanas, qui n'avaient ni armes ni courage. La cause de leur retard était la peur d'épuiser leurs chevaux avant de venir en contact avec l'ennemi, car il était probable, d'après l'énorme disproportion du chiffre des combattans, que pour empêcher leur petite troupe d'être entourée, il leur faudrait toujours escarmoucher, puis prendre la fuite. Lors cependant qu'ils avaient rencontré notre dernier courrier, ils avaient telle-

ment pressé le pas qu'ils avaient atteint la veille, vers minuit, un lieu à deux milles de Kuruman. Là ils avaient tenu conseil, et craignant, vu les rapports de nos exprès, que les Mantatis ne fussent déjà en possession de la ville et que nous ne l'eussions abandonnée, ils avaient jugé prudent de ne continuer leur route qu'au lever du soleil, afin de bien distinguer les ennemis des amis et de ne pas tomber dans des embûches. Au jour, ils s'étaient remis en marche avec le dessein d'attaquer les Mantatis, s'ils eussent été maîtres de Kuruman ; mais ils avaient été fort charmés de voir qu'ils arrivaient assez à temps pour nous défendre plutôt que pour nous venger. Le roi Matibé exprima sa reconnaissance aux chefs alliés dans une courte allocution qui ne manquait ni de grâce ni d'éloquence, et ordonna aussitôt qu'on tuât une demi-douzaine de bœufs pour leur donner à manger. Alors commença un festin de véritables sauvages : avant même que le sang se fût écoulé du corps des animaux qu'on immola, les Griquas affamés leur coupèrent les jambes et sucèrent la moelle des os sans aucune préparation. La nouvelle de leur présence ramena bientôt les fugitifs qui la veille avaient quitté la ville. Avant midi on en vit une foule revenir du côté de l'ouest. Tout fut alors remuement et activité. Les deux missionnaires s'occupèrent à réparer plusieurs mousquets des Gri-

quas qui se trouvaient en mauvais état ; une partie de ces derniers fondirent des balles, et les Matelhapis, reprenant confiance, fourbirent leurs hassagais ou aiguisèrent leurs haches d'armes.

Avant la soirée, le roi convoqua un autre pitsho, et invita les alliés à l'honorer de leur présence. Il ouvrit l'assemblée par un discours à la louange des Macouas et des Griquas. Différens chefs parlèrent aussi dans le même sens ; mais quand le vieux Teysho se leva pour prendre la parole, il jeta d'abord sur ses compatriotes un regard de reproche et de mépris ; ensuite, réprimandant la plupart des guerriers sur leur lâche conduite de la veille, il leur dit qu'ils s'étaient déshonorés, eux et le nom de leur nation, aux yeux des vaillans Macouas, et que s'ils ne relevaient pas leur renommée en demeurant fermes à leur poste le jour du combat, ils seraient regardés par les autres peuples comme un peuple de femmes et d'enfans. Teysho parlait encore, quand une femme à mine héroïque s'arracha du milieu de ses compagnes, et, contrairement à l'usage du pays, interpella les Griquas avec beaucoup d'énergie : « Griquas ! leur dit-elle, si quelques-uns des nôtres tournent le dos à l'ennemi pendant la bataille, tirez sur eux, tuez-les sans compassion ; de tels poltrons ne méritent pas de vivre. » Elle accompagna ces mots des gestes les plus furibonds. Adam Kok s'adressa ensuite à l'as-

semblée en betchouana, langue qu'il parlait avec facilité. Il déclara que ses compagnons et lui éprouvaient la plus vive satisfaction de pouvoir avec leurs mousquets secourir leurs dignes amis les Matelhapis, en même temps que dans l'intérêt de leurs propres familles ils arrêtaient les progrès d'un sauvage ennemi. Après quelques autres discours, tous de compliment et de cérémonie, Matibé leva la séance, et on se sépara dans les mêmes formes que la première fois. Alors eut lieu dans la ville un festin général, et les gens de toutes les classes, tant Betchouanas que Griquas, s'abandonnèrent à la joie sans plus songer à l'imminent péril qui les menaçait encore. Les missionnaires ouvrirent leur chapelle et invitèrent les indigènes à implorer, de concert avec eux, la protection divine; mais presque personne ne répondit à leur appel. Bientôt quelques-uns des espions revinrent avec la nouvelle que les Mantatis étaient toujours à Litakou, se régaland des provisions que les habitans y avaient laissées dans la précipitation de leur fuite. Ce fait fut aussi confirmé par des Bushimen fugitifs qui avaient rencontré les Mantatis. Ainsi rassurés pour un temps, les guerriers des deux nations se livrèrent sans contrainte au plaisir. On tua de nouveaux bœufs, et à voir les innombrables rôtis dont tous les feux étaient environnés, vous auriez pu croire que les naturels s'attendaient à ne plus manger

bande d'auxiliaires, forte d'environ quatre-vingts hommes, qui, montés ceux-ci sur des chevaux, ceux-là sur des chars, quelques-uns sur des bœufs, allaient tous prendre part à cette guerre, la plus grande assurément qu'ils eussent jamais eue à soutenir depuis qu'ils vivaient en société. Après les avoir conjuré de ne pas perdre un seul instant, je poursuivis ma route, car il me restait vingt milles à parcourir avant d'atteindre le petit kraal de Griquas où j'avais passé la nuit avec M. Moffat lorsque nous avons fait ensemble le voyage de Griquatown à Kuruman. Le vigoureux petit cheval qui me portait, le même avec qui j'étais allé reconnaître les Mantatis, commençait à se ralentir au coucher du soleil, et j'avais quelque peur d'être obligé de bivouaquer en plein désert; mais la lune, dont la lumière argentée égaye si souvent le voyageur dans l'Afrique méridionale, se leva brillante pour me conduire; Priset, mon coursier, sentant l'écurie, car il appartenait à un des Griquas du kraal dont j'approchais, déploya toute l'ardeur possible, et m'amena vers neuf heures du soir devant la hutte de son maître. Les deux Griquas propriétaires de ce kraal étaient partis pour l'expédition; mais leurs femmes me traitèrent aussi bien que leurs faibles moyens le leur permettaient. Elles avaient à leur service un certain nombre de Hotténtots-Corannas et de Bushimen civilisés qui tous s'as-

sirent autour du même feu que moi, et comme moi s'occupèrent à fumer. Mais la manière dont je m'y prenais, et qui consistait à envelopper quelques feuilles de tabac dans un morceau de papier, d'après la mode portugaise, parut exciter l'étonnement et le dédain de ces experts fumeurs. Leur méthode à eux était plus élégante, et, si on peut s'exprimer ainsi, plus sociale que la mienne. Choissant un os de gigot dont ils avaient précédemment sucé la moelle, ils le chargeaient de tabac, et l'allumant par une des extrémités, appliquaient aussitôt l'autre à leurs lèvres, puis aspiraient la fumée de toute leur force, jusqu'à ce qu'elle leur ressortît par la bouche et par les narines. Ils passaient alors à leur voisin cette espèce de pipe, qui de la sorte circulait pendant toute la soirée autour du bienheureux cercle.

Le 24 je regagnai Griqua-Town. J'y trouvai un homme de la tribu des Barolongs, qu'on avait le jour même rencontré dans le voisinage presque mourant de soif et de faim. Il me raconta, par l'intermédiaire de quelques Betchouanas résidant à Griqua-Town, que son pays, situé au nord-est, était distant de Litakou d'environ cent milles, et qu'il en avait été banni par les envahisseurs. Il leur donnait le nom de Bateloquéenais. Ces sauvages, disait-il, avaient commis d'horribles dévastations à travers la contrée, et toutes les tribus betchoua-

nas avaient conçu d'eux une telle frayeur, qu'aucune ne s'était aventurée à les combattre. Leur perfidie, ajoutait-il, égalait leur férocité. Lorsqu'ils approchèrent de la ville où il demeurait, ils envoyèrent au chef un présent de trois bœufs par des ambassadeurs qui demandèrent l'amitié de la tribu. Les faibles Barolongs, ainsi trompés par les apparences, ou n'osant pas leur opposer de résistance, les avaient admis dans leur ville; mais ils n'y avaient pas été plus tôt entrés qu'ils s'étaient mis à massacrer indistinctement tous les habitans et à piller la place. C'était ainsi que la plupart des tribus avaient été perfidement vaincues et détruites par eux. Ils étaient conduits par deux chefs. Leur costume différait de celui des Betchouanas, et cependant les uns parlaient la langue de ces derniers, les autres un dialecte étranger. Il y en avait aussi qui portaient des barbes, de longs cheveux et des armes bizarres. Ces détails me confirmèrent dans l'idée qui s'était déjà présentée à mon esprit, que ces maraudeurs étaient un mélange de différentes nations et avaient avec eux quelques bâtards portugais, quelques descendans d'Européens, jadis naufragés sur la côte orientale d'Afrique.

Le 25, comme les quatre chevaux que j'avais laissés se refaire à Griqua-Town étaient en fort bon état, je poursuivis ma route de grand matin, accompagné de mon fidèle domestique Frédéric.

Après une course de cinq heures nous atteignîmes le Gariep au gué de Read's-Drift. Quoique le fleuve fût en cet endroit large de cinq cents verges, et si profond que nos montures firent à la nage une partie du trajet, nous parvîmes sains et saufs à la rive opposée. Peu après nous rencontrâmes une hutte griqua où je me procurai du lait. Quand nos bêtes eurent soufflé un instant, et que nous voulûmes remonter en selle, l'habitant du lieu nous demanda où notre intention était de passer la nuit. « Dans le désert, » répondis-je. Il secoua la tête, et répliqua que nous serions avant le jour dévorés par les lions qui étaient fort nombreux et très féroces dans le voisinage. « Mais, repris-je, y a-t-il sur notre route quelque habitation humaine que nous puissions atteindre avant le coucher du soleil? — Oui, dit-il, un kraal de Corannas, mais assez distant, et difficile à trouver sans un guide qui en connaisse exactement la position. » Quelques minutes me suffirent pour décider l'homme qui tenait ce langage à nous y accompagner. Il sella un bidet, et bientôt chevaucha avec nous.

De Read's-Drift, notre plus court chemin eût été de nous diriger à travers champ et en droite ligne vers le lae de Burder; mais à cause du manque d'eau occasioné par la saison, nous fûmes obligés de suivre les bords du Gariep, et ensuite ceux de la Cradock jusqu'à l'endroit où je l'avais

d'abord franchie. La contrée que nous parcourûmes était obstruée d'une maudite espèce d'acacias dont les épines nous gênèrent beaucoup. Trois heures environ après la chute de la nuit, nous arrivâmes au kraal en question, à l'extrême surprise des habitans qui s'attroupèrent autour de moi avec une soupçonneuse curiosité. Néanmoins, après une courte explication de notre guide, ils nous firent un accueil hospitalier; et comme toutes leurs huttes étaient pleines, ils se mirent aussitôt à me construire un abri temporaire. Ce fut l'ouvrage d'un instant; ils fichèrent quatre ou cinq pieux dans le sol sur une ligne demi-circulaire, prirent une natte de jonc longue de huit pieds et large de trois, l'attachèrent aux pieux par une des extrémités de manière que l'autre descendît jusqu'à terre, et formèrent ainsi un rideau suffisant pour me garantir du vent de la nuit qui soufflait piquant et glacial. En face de ce croissant ils allumèrent un feu, et une vieille matrone m'apporta du lait dans une écuelle de bois. J'étais l'homme le plus heureux du monde; étendant sur moi un bon manteau betchouana en peaux de jackals, et tirant mon album, je m'occupai du soin d'y consigner les événemens du jour, ce qui excita plus que tout le reste l'étonnement des simples Corannas par rapport à moi. Jeunes et vieux m'entourèrent; et quand je levai la tête, je vis plus de trente figures empreintes de tous les de-

grés de la stupéfaction ; mais ils ne tardèrent pas à éclater de rire dès que je commençai à fumer mon cigare de papier. Je confectionnai plusieurs cigares du même genre dont je leur fis cadeau, et qu'ils fumèrent sur-le-champ à l'imitation de leur hôte, se les passant les uns aux autres avec de bruyans accès de gaiété. La nouveauté de ma visite semblait avoir éveillé la bonne humeur de tous les naturels, et quelque temps je causai avec eux aussi bien que je le pouvais faire au moyen de deux interprètes ; mon guide griqua traduisait la conversation à Frédéric dans son propre dialecte, et celui-ci me la transmettait en hollandais. Enfin le froid renvoya mes visiteurs à leurs habitations, et moi-même, m'enveloppant de mon manteau de fourrure, je m'abandonnai au sommeil.

Le 26, lorsque j'ouvris les yeux au point du jour, une scène curieuse se présenta devant moi. J'étais au milieu d'un kraal considérable situé sur une hauteur d'où on apercevait au loin les sinuosités de la Grande-Rivière. Ce kraal, ou parc à bestiaux, était formé en partie par les huttes des indigènes rangées en forme de demi-lune, en partie par une haie d'épines qui complétait le cercle. Les habitans du lieu étaient au nombre d'une cinquantaine, et possédaient environ deux cents têtes de bétail. Leurs habitations, qui toutes avaient la porte en dedans du cercle, étaient simplement construites de nattes

étendues sur un châssis en forme de ruche, et n'offraient qu'un assez mauvais abri contre les intempéries de l'air; mais il leur était facile de les emporter avec eux sur leurs bœufs de somme lorsqu'ils changeaient de station; et quoiqu'elles fussent excessivement sales, quoiqu'elles fourmillassent de vermine, elles paraissaient répondre à toutes leurs idées de bien-être. Les Corannas ne diffèrent pas beaucoup, pour les manières ni pour l'extérieur, des Hottentots-Namaquas. Comme eux, ils portent l'antique costume de peaux de moutons, et conservent encore des usages qui remontent à plus d'un siècle, usages que les Hottentots de la colonie ont depuis long-temps oubliés et perdus. Certaines de leurs coutumes que j'ai moi-même observées indiquent à coup sûr qu'ils sont peu avancés sous le rapport tant physique que moral, et même le sont moins que les Cafres. C'est pourtant une race d'hommes que recommandent et leur bon naturel et leur bonne mine; la plupart d'entre eux ont la tête bien faite et les traits fortement prononcés. Ils mènent une vie indolente et vagabonde, ne se nourrissant le plus souvent que du lait de leurs troupeaux, et ne s'éloignant guère des sites du Gariep ou de ses affluens. Leurs bestiaux ressemblent à ceux des Betchouanas et des Cafres, mais sont plus petits que ceux des colons ou des Namaquas.

Après avoir récompensé le Griqua qui m'avait

servi de guide, je dis adieu à ces simples enfans du désert, qui, avant mon départ, remplirent de lait chaque bouteille de mes arçons. Nous eûmes à parcourir un pays abondant en gibier, mais qui, pour mériter une description particulière, ne différerait pas assez de celui que nous avons parcouru les jours précédens. A notre gauche, vers dix heures, nous eûmes la jonction de la Rivière-Jaune et de la Cradoek ou du Ky et du Nu-Gariep; à notre droite, le Grand-Désert qui s'étend de cinq ou six cent milles vers l'ouest jusqu'à l'embouchure du Gariep, région seulement fréquentée par des hordes errantes de Bushimen et de Corannas, par des lions et par les autres animaux sauvages dont ils font leur nourriture. A midi nous fîmes une courte halte pour manger, et nous traversâmes ensuite une plaine nue sans eau, sans arbres, sans buissons. A une grande distance au-delà coulait la Cradoek, et nous cheminâmes avec toute la rapidité possible pour en atteindre les bords avant la nuit, afin d'avoir de l'eau et du bois. Le soleil se couchait lorsque nous les atteignîmes. Nous profitâmes du crépuscule pour ramasser des branches mortes, et nous allumâmes plusieurs feux autour de nous. Quand nous eûmes frugalement soupé, et qu'il se fit tard, nous attachâmes près de notre foyer central nos montures que nous avions laissées paître jusqu'alors, et bientôt nous fûmes endormis; mais à minuit, je fus

soudain réveillé : mes vêtemens brûlaient : le feu avait pris aux longues herbes au milieu desquelles nous étions couchés, et elles brûlèrent autour de moi, même sous moi, avant que je m'en aperçusse par l'odeur de mon beau manteau de fourrure qui grillait. Sauf toutefois qu'il fut un peu endommagé, je ne souffris pas autrement de cet accident qui du reste est fort commun aux voyageurs lorsqu'ils n'ont pas soin d'empêcher leurs feux de s'étendre en brûlant d'abord les herbes sèches à quelque distance à l'entour, et en éteignant la flamme avec une branche verte.

Le 27, vers trois heures du matin, nous osâmes détacher nos pauvres chevaux pour qu'ils prissent leur déjeuner, car il nous fallait dans la journée atteindre les premières habitations de la colonie ; et lorsque le soleil commençait à dorer les montagnes voisines, nous mîmes le pied dans l'étrier.

Nous remontâmes le cours de la Cradock, non sans craindre de tomber dans quelqu'une des nombreuses fosses creusées par les Bushimen et les Corannas pour prendre les monstrueux hippopotames qui abondaient sur les rives, et après cinq heures de galop continu, nous atteignîmes Vanderwalt's-Drift, le gué où j'avais la première fois franchi la rivière dans mon excursion vers le nord. Là, nous rentrions pour ainsi dire en pays connu, et Frédéric me montra dans le lointain une montagne

près de laquelle, disait-il, demeurait le fermier qui avait ordre de me fournir des chevaux. Mais nous en étions encore éloignés, suivant son calcul, d'environ sept heures de marche, en d'autres termes d'une quarantaine de milles. Nous n'avions donc pas de temps à perdre. Aussi, déjeunant avec notre dernière croûte de pain tandis que nos bêtes paissaient, nous continuâmes notre route vers une heure de l'après-midi. Nous eûmes d'abord à parcourir dans la direction ouest-sud-ouest de vastes plaines qui s'élevaient graduellement à mesure qu'elles s'éloignaient de la rivière. Au-delà se présentait une barrière de montagnes nues; mais ces montagnes, lorsque nous en approchâmes, se divisèrent en collines détachées, entre lesquelles nous passâmes sans avoir à gravir. Deux heures après le coucher du soleil, nous cheminions toujours; et notre espérance de rencontrer ce soir-là un lieu habité par des hommes allait s'évanouir, quand nous aperçûmes au loin une lumière. Cependant il nous fallut encore parcourir trois ou quatre milles avant d'arriver à un endroit où stationnaient plusieurs fermiers avec leurs chariots, leurs bergers et leurs troupeaux. C'était le manque de paturages qui les avait contraints de tant s'approcher de la frontière; mais ils comptaient rétrograder le lendemain vers la colonie, de sorte que je fus fort heureux de ne pas arriver un jour plus tard. Après les compliments

d'usage, quand j'eus pris place à leur feu et obtenu qu'ils fissent silence, je leur racontai les étranges choses qui se passaient dans la contrée des Betchouanas, les dévastations des Mantatis, et ce que j'avais moi-même vu à Litakou. Mon dessein n'était pas de les effrayer inutilement, mais de les engager à se tenir sur leurs gardes. Nous soupâmes ensuite avec gaité; puis on me donna asile dans un des chariots où je m'endormis de meilleur cœur que si j'eusse été forcé de passer la nuit à la belle étoile.

Le 27 je fus éveillé dès le matin par le bêlement des moutons, par le mugissement des vaches, et ces sons que je n'étais plus habitué à entendre frappèrent agréablement mes oreilles. La contrée dans laquelle je me trouvais alors est renommée parmi les colons pour la belle herbe dont elle est couverte. A une quarantaine de milles vers l'ouest, s'étend un espace de pays que les missionnaires ont appelé *lac de Burder*. C'est une vallée longue d'environ cinquante milles, et occupée par une chaîne de mares. Ces mares, quoiqu'elles soient souvent elles-mêmes à sec pendant toute une saison, forment néanmoins sur une certaine longueur le lit de la Brak, rivière périodique qui ne coule qu'après d'abondantes pluies. Un des fermiers qui se nommait *West-Huizen*, et qui possédait un grand nombre de chevaux, me proposa de me conduire dans sa voiture jusqu'au premier relais. Je me séparai donc

de Frédéric, qui alla rejoindre son maître le landdrost de Graaf-Reynet, en tournée sur les rives de la Zeekoe, et nous partîmes avec West-Huizen. Nous traversâmes avec rapidité une contrée montagnueuse qui abondait en gibier, mais qui manquait généralement d'eau, et nous atteignîmes la ferme de Jakhal's-Fonteyn, située dans le district de Winteweld, qui s'étend entre la montagne de ce nom et celle de Nieuweld. C'était là que commençait à être exécuté l'ordre signé des magistrats dont j'étais porteur, et qui intimait à tous les habitans de me fournir, dès que j'en ferais la requête, des relais de chevaux et de guides. Mais là, comme partout ailleurs, je n'eus pas besoin d'exhiber cet ordre. Les nouvelles que je pouvais donner relativement aux Mantatis me suffisaient pour obtenir tout ce dont j'avais besoin. Aussitôt que West-Huizen eut communiqué à la matrone de Jakhal's-Fonteyn une partie des renseignemens que je lui avais donnés sur les envahisseurs : « Que le Seigneur, s'écria-t-elle, pâle d'épouvante, nous protège, nous, nos enfans et les enfans de nos enfans ! » Puis, malgré qu'elle eût d'abord déclaré ne pouvoir mettre un seul bident à ma disposition, elle se hâta de faire seller deux excellens chevaux. Par le même moyen je continuai sans peine ma route les jours suivans ; il était seulement dommage que la nécessité d'aller d'une ferme à l'autre m'obligeât quelquefois à d'é-

normes détours. Dans la matinée du 1^{er} juillet, je commençai à gravir la chaîne du Nieuweld, première montagne qui se rencontrât sur mon passage depuis que j'avais quitté les bords du Gariep. Cette chaîne, continuée à l'est par celle du Sneeuwberg, du Boschberg, du Cahaberg, du Winterberg et de la Cafrerie, se prolonge jusqu'à courte distance de la baie Delagoa. Quand j'eus franchi le Nieuweld, je me trouvai sur le bord du Grand-Karro. Le mot *karro*, qui en langue hottentote signifie un désert aride, s'applique particulièrement à cette vaste solitude qui s'étend entre les Zwaarbergen ou Montagnes-Noires d'une part, et la chaîne du Nieuweld et du Sneeuwberg de l'autre : cette plaine a environ trois cents milles de long, sur quatre-vingts de large. Le soir j'atteignis le village de Beaufort, qui est situé sur la limite. Le 2, je me remis en marche pour traverser le Karro : il était à cette époque d'une affreuse aridité ; on n'y voyait pas un brin d'herbe, pas la moindre verdure, à l'exception des mimosas qui bordaient le lit de la Dwykaou *rivière du Rhinocéros*, alors complètement desséchée. Ce ne fut que dans le milieu de la journée du 4 que je parvins au pied du Swartberg, chaîne qui s'élève à l'extrémité méridionale du Grand-Karro, et par une barrière presque insurmontable le sépare du Lange-Kloof, de la vallée de l'Oliphant's-River, et d'autres divisions des dis-

tricts de Georges et de Swellendam. La Gamka et plusieurs torrens, qui prennent leur source à la base du Nieuweld et du Sneeuwberg, après avoir arrosé la plaine du Karro, traversent la chaîne des Montagnes-Noires par d'étroites brèches, et occasionent les inondations des rivières Gauritz et Chamtoos. A moins de ces ouvertures, le bassin du Grand-Karro formerait sans doute, surtout dans les saisons pluvieuses, le fond d'un lac ou d'un marais de prodigieuse étendue.

Le 5, la région que j'eus à parcourir présenta encore un aspect aride et nu. Depuis que je m'étais éloigné des monts Nieuweld, à peine si un seul animal sauvage s'était offert à mes yeux, tandis que je trouvais sur ma route les cadavres d'un grand nombre de bestiaux qui avaient péri en traversant le désert.

Mais le 6, par suite de pluies qui étaient tombées récemment, le pays devint peu à peu moins triste, et à mesure que j'approchai des monts Bokkeveld, je commençai à revoir des oiseaux et des animaux. Franchissant la haute chaîne qui borde l'Hex-River, j'atteignis au coucher du soleil la romantique vallée de même nom, et ce fut avec une joie qui ne peut aisément se décrire que je contemplai devant moi une contrée riche de végétation, parsemée de fermes et coupée de ruisseaux, après avoir parcouru un espace de sept cents milles de-

puis le Gariep, sans rencontrer un seul courant, une seule prairie.

Le 7 j'atteignis dans la matinée le village de Worcester, je passai ensuite la rivière Breede, et le soir je fis halte à l'entrée du Franschhoek-Pass. Le lendemain j'allai déjeuner à Stellens-Bosch; et avant la nuit je fus de retour à la ville du Cap.

Marche de l'armée griqua. Défaite des Mantatis. Barbare conduite des Betchouanas. Langage, costume, armes des envahisseurs.

Maintenant que j'ai terminé le récit de mon excursion à la contrée des Betchouanas, je reviens aux événemens qui s'y passèrent après mon départ. Outre l'intérêt qu'ils présentent par eux-mêmes, je crois nécessaire de les détailler ici, afin de mettre le lecteur à même de mieux comprendre mes subséquentes remarques et de lui présenter un tableau plus complet des mœurs et de l'état actuel des indigènes dans cette partie de l'Afrique méridionale. Ces détails, d'ailleurs, sont parfaitement authentiques, puisque je les ai tous extraits des relations écrites de MM. Melvill et Moffat.

Dès l'arrivée de M. Melvill à Kuruman, les missionnaires et les chefs griquas tinrent un conseil où il fut arrêté que Waterboer commanderait l'expédition contre les Mantatis, et que MM. Melvill et Moffat en feraient partie pour tâcher d'établir, s'il

était possible, des rapports d'amitié avec les sauvages et pour employer leur influence à empêcher une inutile effusion de sang humain. Matibé fut invité à se joindre aux Griquas avec ses guerriers ; mais sous cette condition que dans le cas où la bataille deviendrait inévitable, les Betchouanas ne massacraient ni les femmes ni les enfans, comme ils en avaient la barbare coutume, et que tous ceux des ennemis qui déposeraient les armes recevraient quartier comme prisonniers de guerre. Le roi parut se soumettre de bon cœur à cette condition et promit de donner des ordres pour qu'elle fût rigoureusement exécutée par les siens. Mais on verra par la suite de quelle manière fut tenue cette promesse.

Avant que l'armée expéditionnaire quittât Kuruman, on distribua quinze cartouches à chacun des Griquas, l'exiguité des munitions qu'on était parvenu à recueillir ne permettant pas de leur en distribuer davantage. Ce fut le 24 juin qu'ils partirent. A la rivière Maquareen, Matibé la rejoignit avec cinq cents hommes, et d'après les demandes qu'il avait adressées aux habitans des villes de l'ouest, un pareil nombre de guerriers devait encore rejoindre. Comme on ne pouvait aucunement ajouter foi aux rapports des Betchouanas, un détachement de dix Griquas conduits par Waterboer et accompagnés de M. Moffat fut envoyé à la reconnaissance de

l'ennemi. « Après avoir, dit M. Moffat, galopé pendant quatre heures dans la direction où nous pensions devoir le rencontrer, nous fîmes halte jusqu'au jour suivant. Lorsque reparut le soleil, nous continuâmes notre chemin avec toute la célérité possible, et vers dix heures nous vîmes en vue d'une partie de l'armée des Mantatis qui était couchée sur une pente, à peu de distance du sud de Litakou. Une autre division plus nombreuse occupait la ville elle-même. Waterboer et moi nous montâmes jusqu'à une jeune femme que nous aperçûmes dans un des ravins. Je lui adressai différentes questions en betchouana; elle me répondit que les envahisseurs venaient d'une contrée fort lointaine, mais nous ne pûmes tirer d'elle aucun autre renseignement qui présentât de l'intérêt. Nous avançâmes ensuite jusqu'à deux portées de fusil de l'endroit où les sauvages se reposaient, et nous y trouvâmes un vieillard avec son fils, étendus à l'ombre d'un quartier de roc. Le fils ne présentait plus aucun signe de vie, et le père n'eut qu'à peine la force de nous dire qu'ils se mouraient de faim. Il nous supplia d'avoir compassion de lui et nous lui donnâmes un morceau de pain; mais il se mit à le dévorer si avidement que nous ne parvîmes plus à lui arracher une seule parole.

« Nous restâmes environ une demi-heure à la même place, tenant nos montures par la bride, pour

montrer aux ennemis que nous ne les craignons pas et que nous ne leur voulions pas de mal. Cependant nous envoyâmes un des nôtres instruire l'armée, qui était à vingt milles en arrière, de la situation des choses. Tandis que nous étions ainsi arrêtés, nous observâmes que les Mantatis se hâtaient de rassembler leurs bestiaux et de les enfermer au milieu d'eux. Lorsque cette opération fut terminée, quelques hommes munis d'armes se détachèrent du corps principal et se précipitèrent vers nous; mais voyant que nous les attendions avec sang-froid, ils battirent promptement en retraite. Nous remontâmes alors en selle et au pas nous approchâmes de leur ligne à moins de cent verges. Il avait été convenu que seul avec un compagnon je m'avancerais désarmé vers les ennemis, et que j'inviterais deux ou trois d'entre eux à venir conférer avec nous. Mais ils ne m'en laissèrent pas le temps. Nous venions de faire halte à la distance ci-dessus indiquée, lorsque les sauvages poussant un cri affreux se mirent tous en mouvement. Je ne pus que m'écrier : « Garde à nous ! voici qu'ils nous attaquent. » Aussitôt plusieurs centaines de furieux accoururent sur nous avec tant de vitesse, que nous ne dûmes notre salut qu'à l'extrême agilité de nos chevaux. Après avoir fui quelque temps, comme nous n'étions pas poursuivis, nous fîmes une pause afin de délibérer, et perdant l'espoir d'amener l'ennemi à une conférence,

nous gagnâmes une hauteur voisine, d'où l'on pouvait encore l'apercevoir. Là, nous débridâmes nos bêtes, et tuant deux pintades nous les fîmes cuire sous la cendre pour notre dîner, pensant que peut-être notre pacifique manière d'agir inspirerait confiance à nos adversaires et les exciterait à venir en pourparler. Mais la journée se passa sans qu'ils parussent vouloir le faire. Au coucher du soleil je laissai l'avant-garde sous le commandant de Waterboer, et m'en retournai vers M. Melvill pour m'entendre avec lui et chercher quelque moyen d'éviter les affreuses conséquences d'une bataille. Toutefois, comme nous avions jusqu'alors échoué dans toutes nos tentatives pour amener une espèce d'arrangement à l'amiable, et que nous ne comptons guère le lendemain voir mes bienveillantes intentions couronnées d'un meilleur succès, nous jugeâmes convenable de donner aux Mantatis une haute idée de nos forces et de leur montrer les terribles effets des armes à feu pour les arrêter du moins par la crainte, puisque nous ne pouvions y réussir par les voies de la douceur.

« En conséquence, le 25, dès la pointe du jour, l'armée se mit en marche et peu après le lever du soleil rejoignit les éclaireurs qui avaient passé la nuit derrière une colline, à un mille environ des sauvages. A huit heures, quand leurs chevaux se furent suffisamment reposés, les Griquas galopèrent

vers eux. Ils étaient campés dans une plaine ouverte et ne bougèrent pas, ne parurent pas le moins du monde alarmés de notre approche; seulement nous en vîmes quelques-uns charger leurs taureaux. Tant hommes que femmes et enfans, ils pouvaient être au nombre de quinze mille, et entouraient un immense troupeau de bétail. Nous nous rangeâmes en face à cent cinquante verges de distance; mais la moitié des Griquas n'était pas encore arrivée, lorsque soudain les Mantatis poussèrent leur effroyable cri de guerre, et firent marcher leurs deux ailes comme pour nous enfermer. En même temps, des centaines d'entre eux se détachèrent du corps principal et fondirent sur nous avec leurs massues ou leurs javelines. Cette attaque fut si subite, si impétueuse, que nous eûmes à peine le temps de tourner bride et de galoper hors de la portée de leurs projectiles. Ces guerriers avaient un aspect vraiment formidable. C'étaient des hommes grands, athlétiques, tout-à-fait noirs, sans autre vêtement qu'une espèce de tablier attaché autour de leurs reins. Ils portaient sur la tête de hauts panaches en plumes d'autruche, et leurs armes consistaient en lances, en javelines, en haches et en massues. Ils avaient aussi tous un large bouclier ovale, et pour courir ils le tenaient de la main gauche très près du sol.

« Voyant que nous avions à combattre un ennemi plein d'audace, les Griquas s'abstinrent de

tirer sur-le-champ pour le faire plus tard avec plus de sang-froid, et ne pas brûler inutilement la petite quantité de poudre que nous possédions. Aussitôt donc que nous fûmes à distance convenable, les Griquas se retournèrent; Waterboer et quelques autres mirent pied à terre, ajustèrent les Mantatis les plus proches, et les étendirent morts. A cette vue, ceux qui formaient les ailes, un peu intimidés, se replièrent sur le corps principal en se baissant derrière leurs boucliers toutes les fois qu'ils entendaient une nouvelle détonation. Cependant les Betchouanas descendirent des hauteurs environnantes pour participer au combat; mais leur coopération ne fut pas d'une grande utilité, car un petit nombre seulement eurent le courage de s'aventurer assez loin pour atteindre l'ennemi avec leurs flèches, et tous détalèrent avec la plus grande précipitation dès qu'une trentaine de Mantatis s'élancèrent pour leur tenir tête. Les Griquas, après le léger avantage qu'ils avaient remporté, marchèrent en avant et approchèrent des sauvages plus que la première fois. Mais ceux-ci, au moment que nous y songions le moins, lancèrent de nouveau sur nous leurs bandes armées, plus nombreuses et plus ardentes qu'elles ne l'étaient au premier choc. Nos hommes avaient mis pied à terre pour mieux viser, car les coups qu'ils tiraient à cheval produisaient peu d'effet, et nous n'avions pas de munitions à perdre; mais ce

mode de combat n'était pas sans de grands dangers; l'attaque des ennemis était si imprévue, si impétueuse, et ils couraient avec tant de vitesse, essayant à chaque fois d'envelopper notre petite troupe, que nous avions seulement quelques secondes pour regimber en selle et fuir.

« Tandis que de cette manière les Griquas avançaient et reculaient alternativement, et que de temps à autre ils s'arrêtaient pour laisser aux Mantatis moyen de s'aboucher avec eux, au cas où la chose leur paraîtrait convenable, l'action dura au moins deux heures et demie. Les sauvages se montrèrent d'abord aussi hardis que déterminés; ils s'élançaient sans cesse sur nos cavaliers, et marchaient sur les cadavres de leurs compatriotes avec le courage furieux que donne le désespoir. Mais quand ils virent que tous leurs efforts pour nous entourer où nous surprendre étaient vains, et que leurs plus braves guerriers recevant la mort par des armes invisibles contre lesquelles leurs boucliers ne les défendaient pas jonchaient en grand nombre le champ de bataille, leur audace commença à languir; mais ils ne parurent pas encore disposés à battre en retraite. Les Griquas avaient tâché de les attirer aussi avant que possible dans la plaine, puis galopant entre eux et le corps principal, de les en séparer tout-à-fait et de décider ainsi la victoire. Mais les sauvages avaient bientôt deviné ce dessein, et s'étaient rapprochés

davantage du cercle de femmes et d'enfans qui entouraient leurs bestiaux , paraissant résolus à ne pas s'en éloigner. Les Griquas s'avancèrent alors plus qu'ils ne l'avaient encore fait, et une partie d'entre eux mettant pied à terre gravit une éminence d'où ils purent choisir et viser à leur aise les guerriers qu'ils avaient refoulés sur la multitude. Chaque coup était mortel ; le plus grand désordre ne tarda guère à se manifester parmi les Mantatis, et bientôt aussi tout leur bétail se précipitant hors de l'enceinte dans laquelle il était retenu, tomba en la possession des Griquas. Hommes, femmes et enfans, tous formant une masse compacte, se mirent à la fin en mouvement pour effectuer leur retraite. D'abord ils ne purent se retirer qu'avec lenteur, mais ensuite ils pressèrent peu à peu le pas. Après qu'ils eurent fui un demi-mille dans la direction de Litakou, ville où campait l'autre division de leur armée, les Griquas tournèrent leur flanc gauche dans le dessein de les chasser vers l'est, et d'empêcher une jonction de leurs forces. Mais furieux d'être ainsi détournés de leur route, ils gravirent une colline, puis profitant de la pente firent volte-face, et se jetèrent sur ceux qui les poursuivaient avec non moins de furie qu'au commencement de l'action. Aussi fut-ce un miracle si beaucoup des Griquas, qui alors marchaient sur leurs talons, ne tombèrent pas entre leurs mains. Les Mantatis par-

vinrent donc à reprendre le chemin de Litakou, et en dépit du feu destructeur des nôtres, rejoignirent leurs compatriotes. Au moment où ils entrèrent dans la ville, renforcés par plusieurs milliers de guerriers frais, ils revinrent encore une fois à la charge, et ce fut seulement lorsqu'ils eurent reconnu l'inutilité de leurs tentatives pour se mesurer corps à corps avec leurs adversaires, seulement lorsqu'ils eurent vu tomber leurs deux principaux chefs que, désespérant du succès de la journée, ils se retirèrent à travers des monceaux de morts.

« Toute la horde réunie évacua donc la ville, mais non sans y avoir auparavant mis le feu. La fumée et les flammes qui s'élançaient hors des huttes recouvertes en chaume, les nuages de poussière que soulevait la fuite des Mantatis, et qui roulaient au-dessus de leur armée que les cavaliers Griquas poursuivaient avec acharnement, enfin le soleil radieux qui éclairait le carnage et l'incendie, tout concourait à former un bizarre spectacle qui ne peut se décrire. Mais aussitôt que les sauvages furent sortis de Litakou, ils tentèrent de nouveau d'entourer les Griquas qui, dans leur poursuite, étaient à chaque pas arrêtés par les maisons, et que la poussière et la fumée aveuglaient à demi. Une bande de leurs guerriers s'était glissée inaperçue entre les broussailles, et venait par derrière lorsqu'ils furent aperçus. Un détachement des nôtres fut sur-le-

champ envoyé à leur rencontre, et les força bientôt à regagner le corps principal. Ils continuèrent à se retirer lentement vers le nord-est avec plus d'ordre qu'on aurait pu s'y attendre. Ceux qui avaient des armés se placèrent en queue ou sur les flancs, et de temps à autre se retournèrent sur les Griquas, qui les poursuivirent jusqu'à huit milles au-delà de Litakou. Ceux-ci rétrogradèrent à trois heures, et dès lors tous les Mantatis s'assirent pour se reposer de leurs fatigues. Lorsque leurs deux divisions étaient parvenues à se réunir, ils avaient semblé être extrêmement nombreux. C'était une masse pressée qui couvrait un espace de pays long de cent verges et large de cinq cents, et en supposant que chaque individu occupait seulement une verge carrée, cette horde se composait au moins de cinquante mille âmes.»

Tandis que les Griquas poursuivaient au loin les Mantatis, les Betchouanas, qui sur les hauteurs d'alentour épiaient l'issue de l'action, n'eurent pas plus tôt vu l'ennemi prendre la fuite, qu'ils se ruèrent sur le champ de bataille comme des loups féroces, afin de dépouiller les morts et les mourans, afin d'assouvir leur vengeance par le massacre des blessés, ainsi que des femmes et des enfans laissés sans protecteurs. Lors en effet que les guerriers avaient fui, beaucoup de femmes étaient restées en arrière. et voyant que les Griquas leur témoignaient

quelque compassion, n'avaient pas craint de se déclarer leurs prisonnières. Mais quand les lâches qui n'avaient pas osé combattre leurs maris ou leurs frères, se précipitèrent sur elles, ce fut vainement qu'elles tombèrent à genoux, et que, découvrant leur sein, elles s'écrièrent dans leur langue qui était un dialecte du betchouana : « Je suis femme ! je suis femme ! » Rien ne put amollir le cœur de ces monstres. Malgré que leurs chefs eussent promis qu'ils les empêcheraient de se livrer au carnage, ils firent de sang-froid la plus horrible boucherie qui se puisse imaginer. L'effusion du sang n'aurait même cessé peut-être que faute de victimes, si MM. Melvill et Moffat n'étaient arrivés à temps pour y mettre un terme. Encore ne parvinrent-ils à obtenir des meurtriers qu'ils cessassent leur atroce besogne qu'en les menaçant de leur faire sauter la cervelle. Il faudrait un volume pour rapporter tous les traits de barbarie qui se commirent en ce jour. Qu'on juge des autres par celui-ci : une malheureuse femme tendait complaisamment les bras à un de ces brigands, afin qu'il pût lui détacher ses bracelets ; mais le Betchouana n'en pouvant venir à bout assez vite, les lui coupa tous les deux avec sa hache d'armes, et s'en alla tranquillement avec sa proie. L'indomptable courage des guerriers mantatis contrastait d'une manière frappante avec la poltronnerie des Betchouanas. Beaucoup d'entre les pre-

miers qui avaient été blessés par le feu des Griquas étaient demeurés, après la fuite de leurs compatriotes, étendus sur le champ de bataille. La plupart furent achevés sans merci, car ils étaient incapables d'opposer la moindre résistance aux assassins. Mais il y en eut qui malgré leurs blessures se défendirent avec une bravoure désespérée, vraiment digne d'un meilleur sort; il y en eut un, entre autres, qui, quoique forcé de se tenir à genoux pour combattre, quoique percé de dix javelines et d'autant de flèches, les arracha successivement de son corps pour les lancer à une trentaine d'ennemis qui l'assaillaient, et ainsi les tint long-temps à distance respectueuse. Aucun ne semblait songer ni à se rendre ni à demander grâce, probablement parce que dans leurs guerres ils n'étaient accoutumés ni à faire ni à recevoir quartier. « Les blessés et les mourans, dit M. Melvill, ne manifestaient pas ces signes de douleur que leur situation nous semblait devoir leur arracher. Les enfans eux-mêmes, sauf ceux qui étaient tombés des bras de leur mère tandis qu'elle fuyait ou lorsqu'on l'avait assassinée, ne poussaient pas le moindre cri; ils semblaient peu affectés de leur infortune. Plusieurs fois, pendant que j'allais et venais pour secourir des enfans et des femmes, je faillis être victime des coups de lance ou de hache que dirigeaient soudain contre moi des hommes qui me semblaient privés de la vie.

Les femmes elles-mêmes, qui d'abord avaient eu confiance en nous, effrayées ensuite de l'indigne conduite des Betchouanas, ne se décidaient qu'avec peine à nous accompagner. M. Moffat et moi, lorsque nous en eûmes réuni une centaine, nous voulûmes les emmener loin du champ de bataille, pour les soustraire à la fureur de ces bouchers; mais chemin faisant nous arrivâmes à l'endroit où leurs compatriotes avaient campé, et où des vivres étaient de toutes parts jonchés à terre. Elles s'y arrêtrèrent, se mirent à manger gloutonnement, et refusèrent de plus faire un pas. A la place où la bataille avait commencé, nous trouvâmes une multitude de femmes et d'enfans qui, groupés autour de petits feux, s'occupaient tranquillement à préparer leur souper au milieu des cadavres, et nous ne pûmes, par aucun moyen, leur persuader de s'aller établir ailleurs. L'apathie de ces créatures était frappante. Le sauvage est naturellement insensible, mais la prolongation de la misère et de la famine semblait avoir privé ces malheureuses femmes de ce reste même de sensibilité que leur sexe conserve encore d'habitude dans les positions les plus dégradées de la vie. Il fut plus tard reconnu que les Mantatis, non par goût, mais par nécessité, étaient réellement cannibales. Tous paraissaient avoir horriblement souffert de la faim. La plupart des prisonniers étaient d'une faiblesse extrême, faute de nourri-

ture, et dès qu'ils en trouvaient la dévoraient avec l'avidité des bêtes de proie. Les guerriers qui périrent, quoiqu'ils eussent dans le combat déployé une force et une agilité rares, étaient eux-mêmes maigres et décharnés. L'ennemi laissa plus de cinq cents morts, tant les mousquets des Griquas lui furent fatals; mais nous n'eûmes pas à regretter de notre côté la perte d'un seul combattant.

« Parmi cette horde barbare, les hommes étaient grands et musculeux. Leur peau enduite d'un mélange de charbon et de graisse paraissait aussi noire que de la poix; mais leur teint véritable n'était pas beaucoup plus foncé que celui des Betchouanas, auxquels ils ressemblaient ainsi beaucoup pour les traits du visage. Leur langage également semblait n'être qu'un dialecte du betchouana, qui différait si peu de celui des Matellapis, que je conversais avec les prisonniers presque aussi aisément qu'avec les habitans de Kuruman. Leur costume se bornait en général à une pièce de cuir jetée sur leurs épaules. Quelques-uns des chefs avaient des manteaux plus élégans, et même de grands schalls en coton. Mais la plupart des femmes ne portaient presque aucun vêtement, et n'avaient pour couvrir leur nudité qu'un petit bout de peau suspendu autour des hanches. Les hommes pendant le combat furent entièrement nus; ils quittèrent toute espèce de karosses, et ne gardèrent par un sentiment de dé-

cence que leur ceinture de cuir. Leurs ornemens étaient des aigrettes en plumes noires d'autruche sur leur tête, de larges cercles de cuivre quelquefois au nombre de six ou huit autour de leur cou, de nombreux anneaux du même métal aux bras et aux jambes, enfin aux oreilles d'autres anneaux ou de larges plaques semblables. Leurs armes consistaient en lances, haches d'armes et massues; et beaucoup d'entre eux en portaient une d'un genre tout particulier. C'était une lame de fer de forme arrondie, avec un côté fort tranchant, attachée sur un bâton qui avait une lourde tête, et servant soit comme projectile, soit pour combattre de près. Ils avaient aussi de grands boucliers en cuir de taureau qui, comme ceux des Cafres, leur couvraient presque tout le corps.

« Nous apprîmes par les prisonniers que les Mantatis avaient eu l'intention de se mettre en route vers Kuruman, le jour même que nous les avons attaqués. Après avoir chassé hors de leurs demeures les habitans de Nokuning, ils avaient pillé et brûlé cette ville, et comptaient en agir de même à l'égard de Litakou, lorsque le tonnerre et les éclairs des Griquas, comme ils appelaient la mousqueterie, les forcèrent de prendre la fuite.

« Pendant toute la soirée, nous eûmes beaucoup de peine à empêcher les Betchouanas de se porter à de nouvelles cruautés envers les femmes. Le len-

demain, comme il était indubitable que celles qui tomberaient en leur pouvoir seraient tôt ou tard massacrées par eux s'ils ne les laissaient pas mourir de faim, nous les distribuâmes toutes parmi les Griquas dont elles devinrent les esclaves. Nous partageâmes aussi entre ces courageux indigènes, au grand déplaisir des Matelhapis, tous les bestiaux que l'ennemi avait abandonnés, et chacun se mit en route pour regagner sa demeure. »

Remarques générales sur les tribus cafres. Les Betchouanas. Les Amakosæ et les Amatymbæ. Tribu d'origine européenne. Conquêtes de Chaka, chef des Zoolas.

Après avoir suffisamment détaillé dans les précédens paragraphes, et les événemens qui eurent lieu parmi les tribus betchouanas que je visitai lors de l'invasion des Mantatis, et les différentes circonstances de leur rencontre avec les Griquas, je vais maintenant soumettre au lecteur quelques remarques d'une nature plus générale, afin de mieux faire connaître le caractère et la condition présente des principales divisions de la grande race cafre. Le nom de Cafre ou mécréant fut primitivement appliqué aux habitans des côtes sud-est de l'Afrique par les Maures qui naviguaient dans l'océan Indien, ou emprunté d'eux par les Portugais. Plus tard, lorsque les colons hollandais du Cap vinrent en relation avec la tribu la plus

méridionale des Cafres, celle des Amakosis, la dénomination mauresque commença à leur être exclusivement donnée; et c'est dans ce sens restreint qu'elle a été employée par quelques voyageurs, et que même elle l'est encore généralement par les colons hollandais et anglais. Personne cependant n'ignore que les Cafres méridionaux et les nombreuses tribus qui par rapport à eux sont situées au nord et à l'est, sont seulement des subdivisions d'une grande nation à laquelle, faute d'aucun autre terme assez compréhensible, on applique le nom collectif de *Cafres*; et pour être compris, je suis forcé d'en faire autant.

L'immense étendue de pays qu'occupe cette race d'hommes si remarquable n'est plus aujourd'hui une chose douteuse. D'après le concours d'un grand nombre de preuves diverses, on peut regarder comme évident que les tribus ordinairement appelées *Cafres* ou *Koosas*, ou encore *Amakosæ*, les Tambookis ou Amatymbæ, les naturels de Hambona, de Natal, de la baie Delagoa et de Mozambique, les Damuras sur la côte occidentale au-delà de Namaqualand, et les nombreuses tribus betchouanas qui occupent l'intérieur du continent sur un rayon non encore exploré, ne font pas seulement partie d'une source commune, mais de plus ont ensemble une ressemblance si frappante pour le langage, les coutumes et la manière de vivre, qu'il

est aisé de les reconnaître comme subdivisions d'une seule grande famille. Sous le rapport du langage surtout, au moyen duquel on suit aisément le lignage des nations barbares, ces diverses tribus sont évidemment sœurs. Le dialecte betchouana ou *sichuama*, comme on l'appelle aussi, prévaut universellement parmi les tribus intérieures qui ont été jusqu'à ce jour visitées, et ne diffère que peu de celui des Damiras et des Delagoans sur les deux côtes opposées. La langue amakosa, que parlent aussi les Amatymbæ et autres tribus avoisinantes, s'en éloigne davantage, mais non pas au point qu'on l'a imaginé. Le fond de tous ces dialectes est le même, et quelles que puissent être les diversités d'idiome et de construction, il est prouvé que les indigènes de ces diverses tribus, lorsqu'ils sont mis en contact les uns avec les autres, parviennent après un peu de pratique à tenir aisément conversation. Jusqu'à quelle distance ces affinités de langage et de race peuvent s'étendre vers le nord, je ne puis avoir la prétention de le déterminer; mais j'ai vu un vocabulaire de la langue de Joanna, une des îles Comoro, dressé par un missionnaire qui dans ces derniers temps y résida, et ce vocabulaire montre que les habitans de l'île en question, et sans doute aussi les aborigènes de Madagascar, parlent un dialecte très intimement allié à ceux de Cafrerie et de Mozambique.

Mais, laissant à de plus érudits le soin de décider ces questions relatives à la communauté de race et de langue, je vais présenter quelques courts détails sur l'état actuel,

1° Des tribus betchouanas;

2° Des Cafres méridionaux, c'est-à-dire des Amakosa, des Amatymbæ, etc.;

3° Des Zoolas ou Watwahs, et des tribus errantes appelées *Mantatis* et *Ficani*.

Les mœurs des Betchouanas ont été récemment décrites par Burchell, et on peut dire que la description qu'en a donnée ce voyageur est aussi exacte que minutieuse. Mon intention n'est donc pas d'entrer ici dans de grands détails; mais comme j'ai visité la tribu des Matelhapis dans des circonstances tout-à-fait extraordinaires, il est probable que sous certains rapports leur caractère réel a dû se dévoiler à mes yeux d'une manière moins équivoque qu'à ceux de mes prédécesseurs. Je dirai, par exemple, que Lichtenstein se trompe lorsqu'il les représente comme des hommes francs, loyaux, généreux, dédaignant dans leurs négociations toute espèce de ruse et de chicane, car c'est tout le contraire de la vérité. Comme chez la plupart des sauvages, chez eux l'habileté politique consiste à savoir user de finesse et de mauvaise foi, et leurs guerres ne sont habituellement que des incursions sur le territoire de leurs voisins plus faibles. Ils les entreprennent dans le

seul but de leur voler leurs bestiaux, et ont toujours soin de ne s'exposer que le moins possible. Leurs expéditions contre les Bushimen sont surtout déshonorantes; ils y déploient la férocité insidieuse, mais non l'intrépidité des sauvages de l'Amérique ou de la Nouvelle-Zélande. La conduite de Matibé et de ses gens à l'égard des Mantatis blessés et des femmes prisonnières, après le combat de Litakou, montre encore d'une façon plus patente la basse méchanceté de ces barbares, leur manque absolu de pitié, d'honneur ou de reconnaissance, et leur brutal égoïsme. Ce n'est pas parmi les Betchouanas assurément qu'il faut aller chercher ou l'innocence que les poètes assignent aux anciens peuples pasteurs, ou les rudes vertus des temps héroïques. Entre autres faits qui montrent combien toutes les nations cafres sont peu civilisées, un des plus frappans est la condition dans laquelle ils retiennent les femmes. C'est sur elles que retombent tous les travaux, toutes les fatigues; elles seules bâtissent les maisons, cultivent la terre, sèment et récoltent le grain, préparent les alimens; au lieu que sans la confection des manteaux de cuir, les hommes, quand ils n'ont à s'occuper ni de chasse, passent la majeure partie de leur temps à dormir ou à tenir de sottes conversations.

Au reste, parmi toutes les nations sauvages, la dégradation du beau sexe est une chose ordinaire.

Le mépris de la vieillesse est moins universel. Le respect et la gratitude qu'on doit aux vieillards sont des sentimens si naturels qu'ils se retrouvent chez beaucoup de peuples qui, sous une infinité de rapports, ne sont pas plus civilisés que les Betchouanas; mais chez ces derniers la complète indifférence qu'ils éprouvent pour l'âge et pour le malheur est encore plus révoltante que l'esclavage des femmes. Les chefs seuls semblent obtenir quelque différence, malgré le nombre de leurs années.

A présent que j'ai noté ces défauts d'un genre capital, la justice, d'autre part, m'ordonne d'avouer que ces tribus ne manquent pas de qualités plus aimables. Les Betchouanas sont en général bons et obligeans, soit à l'égard des étrangers, soit les uns à l'égard des autres; et, si ennuyé que puisse être un voyageur par leur acharnement à solliciter des cadeaux, il ne court le risque d'être ni volé ni maltraité tandis qu'il voyage parmi eux, quelle que soit la faiblesse de son escorte. Les pérégrinations des missionnaires, celles de l'esclave Arend et de diverses personnes parmi ces tribus, qui n'ont jamais rencontré ni danger ni obstacle, prouvent suffisamment le fait que j'avance, et je ne puis m'empêcher de croire que Burchell s'est un peu trompé sur cette partie de leur caractère. Ils ne tardèrent pas en effet à s'apercevoir que ses compagnons étaient timides et ne lui portaient pas un

vif attachement ; aussi les chefs ne manquèrent-ils pas de profiter de sa position embarrassante pour extorquer de lui tout ce qu'ils pouvaient par leurs importunes sollicitations ou en le trompant lorsqu'ils contractaient ensemble des marchés ; mais il n'est ni prouvé ni vraisemblable, je pense, que leur cupidité fût allée plus loin.

Une chose assez remarquable, c'est que les Betchouanas, qui ont rapidement fait les premiers pas vers la civilisation, soient restés depuis si long-temps stationnaires au point où ils en sont aujourd'hui. Par exemple, ils se mirent avec ardeur et succès à l'agriculture, mais sur une échelle qui n'est point assez étendue pour qu'ils tirent du sol plus qu'une addition précaire et insuffisante aux alimens que leur procurent leurs troupeaux et la chasse. Ils possèdent aussi l'art de travailler le fer et le cuivre, mais n'ont encore appliqué cette connaissance qu'à la fabrication de javelines, de cognées et d'objets de parure. Leurs villes sont souvent si considérables, qu'elles renferment une population de plusieurs mille âmes ; et cependant au moindre caprice d'un chef elles peuvent changer de place comme un camp arabe. Leur système de gouvernement est monarchique ; la noblesse, chez eux, se transmet par héritage ; l'autorité du chef principal paraît être absolue ; néanmoins il est évident que la puissance sur les capitaines inférieurs et sur

les clans séparés est excessivement faible et circonscrite.

Les Cafres semblent avoir demeuré déjà des siècles dans cet état douteux, entre la vie civilisée et la vie sauvage, entre la vie sédentaire et la vie nomade, à la fois et en même temps chasseurs, pasteurs et agriculteurs; et ils y demeureront des siècles encore, à moins que les travaux des missionnaires ne soient couronnés d'un plein succès. Dès qu'ils seront convertis au christianisme, leur civilisation devra nécessairement faire d'immenses progrès, ou plutôt les améliorations physiques et politiques iront de pair avec les améliorations morales.

Les rapports des Européens avec toutes les nations sauvages, sauf les cas malheureusement trop rares où il en résulte à la longue des efforts désintéressés tendant à augmenter leur bien-être, aboutissent d'ordinaire à leur asservissement, à leur destruction complète, à leur dégradation morale. La condition actuelle des Cafres qui résident le long de la frontière sud-est de la colonie ne contredit pas mon assertion; bien au contraire. Depuis que nous sommes en contact avec eux, loin d'avoir avancé dans la route du progrès, ils ont sous certains rapports rétrogradé. C'est encore pourtant une mâle race d'hommes; et, quoiqu'un peu inférieurs aux Betchouanas pour les arts mécaniques, ils les sur-

passent de beaucoup en courage, en hardiesse, et surtout en humanité. Barrow et Lichtenstein, malgré de légères inexactitudes, n'ont pas exagéré les belles qualités de ces indigènes. Je les ai moi-même visités en 1821, et n'ai eu qu'à me louer de ma visite. Le despotisme des chefs sur les classes inférieures est beaucoup moins oppresseur chez eux que chez les Betchouanas, beaucoup plus facile à éviter. Chez eux non plus il n'y a pas de classe qui, comme celle des Betchouanas pauvres, vive dans un état d'esclavage absolu. Le pouvoir et l'influence des chefs dépendent tellement de leur popularité, les tribus abandonnent si aisément un chef pour s'en choisir un autre, que l'arbitraire de l'aristocratie de naissance rencontre toujours des obstacles suffisans. Dans leurs guerres intestines ils déploient en général peu d'animosité. Leur habitude est de laisser la vie aux prisonniers faits dans le combat, ainsi qu'aux femmes et aux enfans; et dans leurs guerres avec les colons, ils ont quelquefois montré un esprit plus vindicatif : il est probable que leur férocité provenait des indignes et cruels traitemens qu'ils ont souvent éprouvés de la part des chrétiens. Les crimes sont parmi eux jugés en séance publique par le chef et son conseil, et toutes les affaires qui intéressent la nation entière se discutent dans des assemblées pareilles aux petshos des Betchouanas. Le plus grand malheur est que, comme ces der-

niers, ils croient à la sorcellerie; croyance qui les pousse à commettre en maintes occasions de criantes injustices et d'atroces cruautés. Mais à raison des progrès que les missionnaires ont récemment faits sur leurs esprits, il est à espérer que le fantôme des superstitions sera bientôt mis en fuite par l'influence d'une religion qui, aussitôt qu'elle est connue, élève l'âme et éclaire l'intelligence.

La tribu des Amakosæ occupe la partie de l'Afrique méridionale qui s'étend le long de la côte depuis la frontière de la colonie jusqu'à la rivière Bashi ou Saint-Jean. Cet espace a deux cents milles de long sur soixante ou soixante-dix de large, et la population qui le couvre peut être évaluée à cent mille âmes. Leur contrée est donc plus peuplée qu'aucun district de la colonie, et même que le pays des Betchouanas. Comme ils ont été récemment dépossédés du territoire compris entre la Keiskamma et la rivière du Poisson, leurs kraals sont maintenant entassés les uns sur les autres, à ce point qu'ils ont à peine assez de pâturages pour leurs bestiaux; et s'ils n'empruntent aux colons leur mode plus perfectionné de culture, la famine régnera de temps en temps parmi eux jusqu'à ce que leur nombre redevienne proportionné à l'étendue des champs qu'ils cultivent d'après leur mode actuel. Tant qu'un tel changement n'aura point lieu, il sera peut-être impossible de réprimer tout-à-fait

les pillages qu'ils commettent dans la colonie.

Le nom que ces indigènes portent dans leur propre langue est celui d'Amakosæ, et ils appellent leur pays Amakosina. Ces deux mots sont l'un le pluriel, l'autre le dérivé de *Kosa*, qui s'emploie pour désigner un seul individu de la nation; car, à ce qu'il paraît dans la langue des Cafres, les pluriels et les dérivés se forment le plus souvent en ajoutant devant les mots la particule *amma* ou *am*. De même, un Cafre Tambookie s'appellé un Tymba ou Tembu, tandis que la tribu entière des Tambookies s'appellera tribu des Amatymbæ. De même encore, un Hottentot se nommera un Umlas, tandis que la nation hottentote se nommera nation ammulao.

J'ai peu de chose à dire des Tambookies ou plutôt des Amatymbæ, car pour le langage, les manières et les mœurs, ils ressemblent exactement à leurs voisins les Amakosæ. Leur territoire s'étend de la rivière Zwart-Kei, sur la frontière de la colonie, à la côte de la mer. On ne sait pas précisément jusqu'à quelle distance ils occupent la contrée vers le nord-est, et même il n'est pas facile de les distinguer des tribus cafres adjacentes qui sont généralement connues parmi les colons sous la dénomination corrompue de Mambookies. Le fait paraît être que ces diverses tribus, au moins jusqu'à la Pointe-de-Natal, ressemblent autant pour le langage, l'ex-

térieur et le genre de vie aux Cafres dont elles sont limitrophes, que les clans betchouanas se ressemblent entre eux. Les Amakosæ, les Amatymbæ, les Hambonas, ne sont encore ni les uns ni les autres réunis de manière à former une seule communauté, mais se subdivisent en une multitude de sections indépendantes gouvernées par leurs chefs respectifs.

Il n'y a guère que dix ou douze ans que les Amatymbæ se sont étendus à l'ouest jusqu'à la frontière de la colonie. Autrefois les plaines élevées dans lesquelles coule la rivière Kei étaient occupées par une tribu de Hottentots ou de Bushimen; et il est mentionné par Sparrman que les fermiers de son temps avaient coutume de faire des incursions dans ces régions pour enlever de vive force ou acheter les naturels qu'ils transformaient en esclaves. Une chose certaine, c'est que, persécutés par les chrétiens d'un côté et de l'autre par les Cafres, les habitans primitifs ont été presque entièrement détruits. Sur ce point la rivière Zwart-Kei forme aujourd'hui la limite entre les colons et les Amatymbæ. Ceux-ci se sont jusqu'à présent comportés en bons et paisibles voisins, formant ainsi un singulier contraste avec l'animosité, les haines et les agressions réciproques qui ont si long-temps régné sur la partie plus méridionale de la frontière.

En suivant la côte au nord-est nous rencontrons

les tribus des Amapondas et des Hambonas. Ce sont des clans de Cafres qui, semblables à ceux déjà décrits, n'ont pas besoin d'une description particulière; mais dans cette direction se trouve aussi la résidence d'une petite horde dont l'origine est européenne. Ce sont des descendants d'Européens qui naufragèrent sur cette côte, y fondèrent un établissement faute du moyen de retourner dans leur patrie, et s'allièrent par des mariages avec les naturels. En 1791 une expédition, envoyée par le gouvernement hollandais du Cap à la recherche de l'équipage d'un autre navire qui neuf années auparavant avait aussi naufragé dans les mêmes parages, rencontra à son arrivée sur le territoire des Hambonas la horde en question, alors nombreuse de quatre cents âmes, et dans ce nombre étaient trois vieilles femmes blanches. Ces femmes apprirent aux gens de l'expédition hollandaise que toutes petites elles avaient été jetées à la côte pendant une tempête, et que les naturels les avaient élevées, puis prises pour femmes; mais elles avaient entièrement oublié leur langue maternelle, et ne purent dire ni le nom du vaisseau qu'elles montaient, ni la contrée d'où elles étaient parties. La horde de mulâtres à laquelle appartenait ces femmes possédait d'ailleurs d'immenses troupeaux, et cultivait de grands et beaux jardins remplis de blé cafre et de blé indien, de cannes à sucre, de pommes de terre, de bananes,

de fèves et d'autres légumes. Toutefois il s'est écoulé bien du temps depuis 1791, et on ne sait pas si ces mulâtres n'auront pas été chassés de leurs établissemens dans l'Hambona, ou du moins dispersés en partie, à la suite des vastes conquêtes que les Zoolas ont faites sous le commandement du roi Chaka dont il va être parlé.

Depuis la frontière des Amapondas ou Cafres-Hambonas au sud, jusqu'à la rivière Mapoota et la baie Delagoa au nord, et aussi pour le moins dans l'intérieur de la grande chaîne de montagnes dans le versant occidental de laquelle le Gariep a ses principales sources, toute la contrée est aujourd'hui sous la domination d'une tribu formidable, gouvernée par un chef nommé Chaka. Originellement souverain d'un peuple obscur mais guerrier, qui s'appelle les Zoolas ou Vatwahs, cet homme, après avoir, dans l'espace des huit ou neuf dernières années, conquis ou exterminé toutes les tribus naturelles, sans exception, qui résidaient de la baie Delagoa à l'Hambona, s'est formé en royaume barbaresque de vaste étendue, qu'il régit d'après un système de despotisme militaire; ce qui, soit dit en passant, contraste d'une manière frappante avec le gouvernement doux et patriarcal auquel sont soumises en général les autres tribus cafres.

Les moyens dont Chaka s'est servi pour parvenir à l'autorité arbitraire qu'il exerce aujourd'hui sur

ses sujets ne sont pas encore précisément connus; mais on peut présumer qu'ils ressemblent à ceux qu'emploient ordinairement ces héros sauvages pour s'élever à l'empire, savoir, la ruse et l'audace. Je vais parler tout à l'heure de ces guerres destructives qui ont été si fatales aux autres tribus d'indigènes; mais il faut d'abord que je dise quelques mots du nouvel établissement britannique qu'il a permis de fonder sur ses domaines.

En 1825, un lieutenant de marine en demi-solde, M. Farewell, s'embarqua au Cap sur un petit navire avec un certain nombre de compagnons, et se rendit au Port-Natal. Après avoir obtenu de Chaka la concession du territoire environnant, il érigea un petit fort dans le dessein de protéger le commerce qu'il se proposait de faire avec les naturels. Malgré la perte de deux petits navires sur la côte, l'espoir de spéculations avantageuses semble si flatteur à ces négocians, qu'ils persévèrent dans leur entreprise. M. Farewell et quelques autres Anglais ont récemment visité le roi Chaka dans sa résidence principale de Zoola, à cent quarante milles de leur établissement, et d'après leurs récits, il paraît que le barbare possède assez d'esprit pour sentir quels avantages commerciaux peuvent résulter de relations amicales avec les Européens. Mais il lui est impossible de prévoir que l'admission dans ses États de quelques marchands aventureux finira sans doute

par amener l'anéantissement de son royaume et l'asservissement de sa postérité. La puissance despotique de ce monarque conquérant est, dit-on, soutenue par une armée permanente de quinze mille hommes qui n'obéissent qu'à lui, et qui sont toujours prêts à exécuter sans hésitation les ordres les plus périlleux et les plus sanguinaires de leur maître. On assure que quand ses satellites manquent de ponctualité dans l'exécution de ses caprices, ou même se laissent battre par l'ennemi, il les punit tous de mort, chefs et simples soldats. Telle est la discipline à laquelle il habitue ses troupes. Les forces de la nation zoola ne sont pas évaluées à moins de cent mille combattans, nombre qui, bien entendu, comprend tous les individus du sexe masculin en état de porter les armes. Le but des guerres de Chaka avait été d'abord de piller plutôt que de subjuguier les tribus voisines. Dans l'état actuel des choses, le territoire, en effet, n'a de valeur que pour les pâturages qui le couvrent, et la seule richesse des habitans consiste en bestiaux. Mais ensuite la continuité du succès a gonflé le cœur de ce despote à tel point, qu'il avoue aujourd'hui sa détermination de détruire toutes les tribus qui existent encore entre lui et les limites de la colonie. Pour peu qu'il survive seulement une dizaine d'années, on peut craindre qu'il n'accomplisse cette menace; et dans ce cas nous aurons sur la frontière

orientale le plus formidable voisin que le gouvernement du Cap ait jamais eu. Chaka paraît ne manquer que d'armes à feu pour rivaliser en audace aussi bien qu'en cruauté avec un roi d'Ashanty.

Les malheurs qui ont déjà résulté pour les Cafres et les Betchouanas des guerres de ce barbare sont incalculables, et il s'en faut beaucoup qu'ils se forment au massacre et à la destruction directement exécutés par ses armes. En pillant, en chassant devant lui les peuples qui l'environnent, il les a forcés de devenir pillards à leur tour, et de porter la terreur et la dévastation jusque dans les parties les plus lointaines de l'Afrique méridionale. En un mot, les peuples dépossédés par Chaka sont devenus ces maraudeurs, ces cannibales qui portent le nom de Mantatis, et dont je vais essayer dans le paragraphe suivant de retracer l'origine et les progrès.

Origine des Mantatis. Leur irruption dans l'intérieur et leurs ravages. Les Ficani, les Amazizi. Leurs attaques contre les Cafres. Amatymbæ. Leurs progrès vers la colonie.

La grande chaîne de montagnes, connue dans la colonie sous le nom de *Nieuweld-Bergen*, *Sneeuw-Bergen*, *Rhinoster-Bergen*, *Zuure-Bergen*, et *Storm-Bergen*, se prolonge à travers ce qu'on appelle le *pays de Mambookie* et celui des tribus qui résident au-delà jusque dans le voisinage de la baie Delagoa. Cette prolongation de la grande chaîne de l'inté-

rieur a été admise sur l'autorité d'informations émanées de diverses sources, et plus particulièrement des missionnaires Wesleyens qui ont pénétré sur les branches du Gariep plus avant qu'aucun autre Européen. Quoique la continuation de la chaîne dont il s'agit, à travers le pays des Cafres, soit représentée sur la carte avec une ombre plus claire, il est probable qu'en s'étendant au nord-est, elle conserve une élévation égale, sinon supérieure à celle de la principale partie du Sneeuwberg, d'autant plus qu'il est maintenant constaté que les sources les plus importantes du Gariep sortent des montagnes du Mambookie, indépendamment de plusieurs rivières très considérables qui se jettent dans l'océan Indien.

On remarquera que j'ai placé le pays natal des hordes de maraudeurs appelés *Mantatis* parmi les montagnes et les plateaux élevés qui confinent au territoire des Zoolas. Telle paraît avoir été leur véritable origine. J'offre maintenant l'abrégé suivant de leur histoire, comme le résultat des renseignements que j'ai été à même de recueillir sur ce sujet.

Tous les Cafres tirent leur principale subsistance de la chair et du lait de leurs troupeaux, et pendant leur guerre l'agriculture bornée à laquelle ils se livrent est presque toujours entièrement négligée. S'ils viennent à être dépouillés de leur bétail, ils sont par conséquent réduits au plus absolu

dénûment, et dans la nécessité de devenir voleurs à leur tour ou de mourir de faim. C'est ce qui arriva aux Mantatis : incapables de résister aux forces supérieures de la tribu zoola, ils se virent ruinés et expulsés de leur pays ; ils se joignirent à d'autres clans qui avaient eu le même sort, et, devenus formidables par leur nombre et leur désespoir, ils se précipitèrent comme une avalanche sur les faibles et paisibles tribus de l'intérieur ; ils étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, et emmenaient sans doute avec eux le peu de bétail qu'ils avaient pu sauver du pillage ; mais une grande partie de cette misérable horde, principalement les femmes et les vieillards, paraissent avoir été en proie à la faim, depuis le moment où ils sortirent de leur pays jusqu'à celui où ils rencontrèrent les Griquas, environ deux années plus tard. D'après les récits des prisonniers, il n'est que trop certain que le bruit répandu parmi les Betchouanas qu'ils étaient cannibales n'était pas sans fondement, quoiqu'ils paraissent avoir été poussés par la famine plutôt que par la férocité de leur naturel à se nourrir de la chair de leurs ennemis et de leurs camarades morts.

Au sortir de la grande chaîne de montagnes, les Mantatis suivirent le cours du principal bras du Gariep, soumettant sur leur route différens clans de la nation Lehoya. Ils s'avancèrent ensuite vers le nord, pillant et dispersant tous les clans de Bet-

chouanas qu'ils rencontrèrent au nombre, dit-on, de vingt-huit. La populeuse cité de Kurrechein, capitale des Morootzi, fut entre autres prise d'assaut et brûlée par eux; ils rencontrèrent Makabba, intrépide et belliqueux chef des Wankits qui, tombant à l'improviste sur les Mantatis au moment où ils étaient divisés en deux corps, les battit, en fit un grand carnage, et détourna ce torrent dévastateur du territoire de sa patrie.

Après cette défaite, la première qu'ils paraissent avoir essuyée depuis qu'ils avaient quitté leur pays, les usurpateurs éprouvèrent un moment de confusion; et comme ils manquaient de provisions, au lieu de continuer la guerre avec Makabba, ils tournèrent brusquement vers le sud, et tombèrent avec furie sur une branche de la famille moins belliqueuse des Barolongs qu'ils dépouillèrent sans peine, et aux dépens de laquelle ils firent un butin considérable en blé et en troupeaux; continuant leurs courses vers le sud, ils arrivèrent chez les Tamachas, tribu peu nombreuse dont ils triomphèrent aisément et dont ils emmenèrent le chef prisonnier, le forçant à leur servir de guide et à les conduire aux villes des Barolongs, des Myries et des Matelhapis.

Déjà depuis long-temps le bruit de leurs dévastations s'était répandu dans le pays des Betchouanas, mêlé à une foule de contes fabuleux. Les circons-

tances les plus merveilleuses de ces récits trouvèrent aisément créance auprès de la majorité des faibles et timides Betchouanas, d'autant plus que ce qui se disait de leur multitude, de la nouveauté de leurs armes, de leur cannibalisme, et surtout de leur valeur désespérée dans les combats, était pleinement confirmé par les prisonniers qui s'étaient échappés de leurs mains. Ces récits et leurs succès continus avaient répandu la terreur des Mantatis dans tout le pays, et en quelque lieu qu'ils se présentassent, ils trouvaient les habitans entièrement paralysés par l'effroi qu'inspirait leur nom, et comme les oiseaux qui tremblent sous l'œil fascinateur du serpent, également incapables de résister ou de s'enfuir.

Tel était l'état des affaires lorsque j'arrivai dans la capitale des Matelhapis. On connaît les événemens qui survinrent pendant mon séjour et la défaite des Mantatis par les Griquas près de Litakou.

Les Mantatis perdirent dans l'affaire de Litakou leurs deux rois ou principaux chefs qui furent frappés l'un et l'autre au moment où ils s'élançaient intrépidement contre les Griquas. Cet événement ne contribua pas peu à hâter leur retraite, et, heureusement pour les Betchouanas, à amener immédiatement après leur désunion; obligées de battre en retraite, les deux principales tribus paraissent s'être séparées; l'une d'elles reprit la route du nord-

est jusqu'à ce qu'elle fût de nouveau attaquée et repoussée par Makabba ; ils firent ensuite alliance avec la tribu des Morootzi qu'ils avaient pillés précédemment, et suivant les nouvelles les plus récentes, s'établirent sur leur territoire près de Kur-rechein. Le second corps, revenant vers son pays natal par l'Hambona, dispersa et pilla sur son passage un grand nombre de tribus qui leur avaient échappé lors de leur invasion ; par suite de cet événement des milliers d'individus se trouvèrent réduits à la plus affreuse misère, faute de nourriture, et commencèrent à arriver dans la colonie, espérant y obtenir un asile et des moyens de subsistance.

En 1824 une bande d'environ trois cents hommes fit une irruption dans le Tarka Veld-Cornetey, et s'empara de quelques troupeaux ; ils furent poursuivis par un corps de fermiers enrégimentés ; atteints bientôt et attaqués avec des armes à feu, ils manifestèrent la plus grande surprise, et abandonnèrent leur butin sans résistance. Quelques-uns d'entre eux furent faits prisonniers : on les interrogea en langue cafre, et ils dirent qu'il faisaient partie d'une tribu nommée *Kouss* qui résidait au loin vers l'est, et que leur pays ayant été envahi et dévasté par une peuplade errante, ils s'étaient vus réduits par la famine à piller les autres pour pourvoir à leur subsistance. Leur maigreur attestait la vérité de ce récit ; et après les avoir avertis de ne plus re-

paraître sur le territoire de la colonie, on les congédia. Ces Kouss étaient sans doute un des clans qui avaient été pillés par les Mantatis lors de leur retour vers le sud.

La première collision entre ces hordes de maraudeurs et les Cafres du sud paraît remonter à 1822. Sur la fin de cette année les Amatymbæ furent attaqués par une horde errante qu'ils appelaient *Ficani*, et qu'ils eurent quelque peine à repousser. Le mot de *ficani*, en langue cafre, signifie, à ce qu'il paraît, *envahisseurs* ou *maraudeurs*, et est par conséquent synonyme du nom betchouana de *Mantatis*, suivant l'interprétation la plus répandue. En 1824 les Ficani (vraisemblablement les Mantatis à leur retour du pays des Betchouanas) renouvelèrent leur incursion chez les tribus cafres, ainsi que l'atteste l'extrait suivant d'une lettre écrite de Chumi par le missionnaire Brownlee, et datée du mois de juillet 1824.

« Nous avons dernièrement entendu dire que les Ficani, qui ont attaqué les Tambookies il y a environ dix-huit mois, s'avançaient de nouveau; ils ont tout dernièrement fait une incursion chez une tribu nommée *Amaponda*, qui réside sur la côte, à l'est des Tambookies; ils ont dispersé cette tribu, lui ont enlevé son bétail, et quantité de fugitifs ont été chercher un asile chez les Tambookies et chez le peuple d'Hinza. Nous avons aussi reçu la visite des

fugitifs appartenant à une autre tribu qui disent s'appeler *Amazizi*, et que leur pays natal est situé sur une rivière du même nom. Je suppose, d'après les renseignemens qu'ils ont donnés, qu'il doit se trouver dans l'intérieur en partant de la baie de Delagoa. Ils paraissent à quelques égards se rapprocher davantage des Betchouanas que des Cafres; cependant ils font mention d'un peuple qui réside plus bas qu'eux sur la rivière *Amazizi*, et qui parlent la langue cafre.»

Cette rivière *Amazizi* est, selon toute probabilité, la rivière *Mapoota*, ou l'un de ses principaux bras qui coule à travers des plateaux élevés, semblables à ceux qui existent près des sources de la rivière *Kei*.

En 1825 les ravages des *Ficani*, chez les tribus cafres, se renouvelèrent; et en pénétrant dans le pays des *Tambookies* au nord-est, ils approchèrent assez de la frontière pour donner de vives inquiétudes sur la sûreté de la colonie. Voici l'extrait d'une lettre de M. Brownlee relative à cet événement, datée de Chumi le 21 mai 1825.

« Il nous est arrivé depuis peu différens bruits relatifs aux mouvemens qui ont eu lieu parmi les *Tambookies*, par suite d'une seconde invasion de la horde des maraudeurs appelés *Ficani*, qui les avaient déjà attaqués. Il paraît que cette fois ils se sont avancés en plus grand nombre, et que le combat a été plus désavantageux pour les *Tambookies*,

qui ont été surpris à l'improviste pendant la nuit et qui ont perdu la majeure partie de leurs troupeaux. Par suite de cet événement, plusieurs des tribus Tambookies ont abandonné leurs demeures et se sont réfugiées plus près de la frontière de la colonie sur le point où elle se rapproche du Tarka. Il paraît que les envahisseurs pour arriver jusqu'à eux avaient traversé une partie du pays sauvage des Bushimen situé au nord-est. Les Ficani se sont pour le moment établis dans les kraals des Tambookies, qu'ils ont chassés. »

Ces renseignemens sont parfaitement d'accord avec ceux qui sont contenus dans une lettre qui m'a été écrite par M. Pringle, dans le courant de mai 1825, de son établissement sur la rivière de Bavian, ainsi qu'on en pourra juger par l'extrait suivant.

« Les bruits alarmans qui ont circulé sur la marche de nos vieilles connaissances, les Mantatis vagabonds, vers notre frontière, nous ont dernièrement engagé à prendre quelques mesures de précaution pour empêcher que notre petit établissement ne fût surpris et dévasté par une irruption soudaine de ces sauvages ; et afin de recueillir des renseignemens authentiques, deux de mes amis ont fait il y a quelques jours, à mon instigation, une excursion dans le pays des Tambookies, où ils ont visité quelques-uns de leurs kraals un peu au-delà de la rivière de Zwart-Kei. Ils ont eu une longue

conférence avec deux chefs subalternes, nommés Quassa et Pewana, qui leur ont dit que la horde des pillards nommés Ficani avait erré long-temps dans leur voisinage, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, et qu'ils avaient défait il y a environ deux mois les forces combinées des Tambookies et du chef cafre Hinza, dont les pertes avaient été grandes puisque six de leurs principaux capitaines et une foule de guerriers étaient restés sur le champ de bataille. Cette rencontre a eu lieu près d'une montagne que l'on appelle *Hanglip* dans la colonie, et qui n'est pas éloignée d'ici de plus de deux jours de marche. Les Tambookies disent que le quartier général des Ficani est maintenant sur la rivière Jomo, un des bras du Whitekei, mais qu'ils envoient fréquemment des parties de maraudeurs piller les kraals des habitans, quelquefois à force ouverte et en plein jour, quelquefois à la faveur de la nuit, et que non-seulement ils enlèvent le blé et les troupeaux, mais qu'ils massacrent impitoyablement tout ce qui leur tombe entre les mains sans distinction d'âge ou de sexe. Ils les représentent comme étant armés les uns de massues et de javelines, à l'exemple des Cafres, les autres de haches de bataille et de faux courbes fixées à un manche court, semblables à celles que les Mantatis avaient à Litakou. Quassa et Pewana avaient perdu un grand nombre de leurs adhérens, ainsi qu'une

portion considérable de leurs troupeaux. Ils avaient été obligés d'abandonner leurs kraals et leurs champs de grains du côté de l'est. Ils firent voir plusieurs soldats qui avaient été grièvement blessés dans la dernière bataille et dont les cicatrices n'étaient pas encore fermées. Ils ajoutèrent que s'ils n'obtenaient point de secours de la colonie ils seraient forcés, à la première invasion, de fuir en masse vers la frontière et de chercher un asile sous les canons des chrétiens.

« Interrogés sur l'origine ou le pays natal de ces sauvages, ils répondirent qu'ils avaient appris par les fugitifs que cette horde avait émigré d'un pays situé très loin au nord-est, et qu'ils avaient été chassés de leur propre territoire par une nation plus puissante, parmi laquelle se trouvaient des hommes de la couleur des Hottentôts, qui portaient une longue barbe et de longs cheveux. »

Dans le cours de la présente année (1826), il a couru différens bruits sur le retour des Mantatis; mais d'après les mesures que le gouvernement colonial a prises pour surveiller leurs mouvemens, on n'a plus de motifs raisonnables de craindre qu'ils puissent passer la frontière. Toutes les demandes des Tambookies pour obtenir des secours contre eux ont été jusqu'à présent rejetées. Les tribus cafres devront donc défendre courageusement leur existence ou périr comme celles qui ont déjà été vain-

cues par ces dévastateurs. Sans leurs dissensions intestines et leurs rivalités, le caractère hardi et belliqueux des clans de la frontière me ferait croire qu'ils opposeront aux envahissemens des Mantatis une résistance plus énergique que celle qu'ils ont éprouvée de la masse des timides Betchouanas.

On ne saurait se faire une idée exacte des calamités et des pertes que les tribus cafres ont eues à souffrir par suite des envahissemens et des dévastations de la horde des Mantatis. le calcul le plus modéré ne porte pas à moins de cent mille le nombre d'individus moissonnés par la guerre ou la faim. Dans ces deux dernières années plus de mille fugitifs, la plupart réduits à la plus affreuse détresse, sont venus chercher un asile dans la colonie, ce qui avait été jusque-là sans exemple. Ces fugitifs ont été par les soins du gouvernement colonial donnés en qualité de domestiques, pour six années, aux colons des districts de l'est qui ne possèdent pas d'esclaves; des précautions ont été prises, et je les crois efficaces, pour qu'aucun de ces malheureux exilés ne soit maltraité ou réduit par la suite à l'état d'esclave.

DEUXIÈME PARTIE.

EXCURSION DANS LE PAYS DES BUSHIMEN, DES KORANNAS
ET DES NAMAQUAS.

Voyage à Roggeveld. Colons de la frontière du nord. Guerre avec les Bushimen. Bandes de Cafres émigrants. Origine de l'animosité contre les Bushimen. Conduite plus humaine de quelques colons.

Le 24 juin 1824 je partis de la ville du Cap dans l'intention d'explorer la contrée déserte qui se trouve sur les bords de la rivière de Gariep ou d'Orange, et de vérifier par moi-même si la partie inférieure de son cours peut offrir quelques facilités pour établir des relations commerciales avec les tribus de l'intérieur.

Cette partie du sud de l'Afrique n'a encore été visitée par aucun voyageur européen, si ce n'est par le révérend M. Campbell. Mais son ouvrage ne traitant que des objets qui intéressent les missions, il renferme peu de renseignemens propres à éclairer sur la conformation géographique ou sur les ressources commerciales de ce pays. Je ne veux point par-là rabaisser le mérite du livre de ce vertueux et modeste philanthrope, mais je veux montrer que ne m'étant pas proposé le même objet que lui, n'ayant point suivi la même route, j'arrive maintenant sur un terrain entièrement neuf pour les Eu-

ropéens, et qui n'a été visité que par d'audacieux contrebandiers et par quelques missionnaires qui s'étaient dévoués à la propagation du christianisme parmi les tribus errantes de ces régions désolées.

Équipé aussi simplement que pour mon excursion dans le pays des Betchouanas, et muni, par la protection de son excellence le gouverneur, d'une injonction officielle aux habitans de la colonie de me rendre tous les services dont je pourrais avoir besoin, je voyageai sans m'arrêter avec des chevaux que je louais de village en village jusqu'à Bloem Fonteyn, résidence du weld - commandant Nel, dans le Roggeveld, où j'avais l'intention de prendre les arrangemens nécessaires pour m'avancer au-delà de la frontière de la colonie. J'avais traversé jusque-là une contrée dont le caractère a été minutieusement décrit par Lichtenstein; je ne me suis pas aperçu qu'il soit survenu de changemens importants dans la condition ou les mœurs des habitans depuis qu'il les a visités il y a trente ans. Les planteurs du Roggeveld sont toujours comme les autres colons de la frontière, des hommes francs, hospitaliers, mais sans culture, affectueux pour les voyageurs, mais perpétuellement en querelle les uns contre les autres ou engagés contre les misérables Bushimen dans une guerre barbare, qui n'est qu'une suite d'incursions réciproques.

Le weld-commandant, dans la demeure duquel

je me trouvais, était un riche fermier propriétaire de troupeaux considérables. Les cultivateurs, dans cette partie de la colonie, s'occupent exclusivement des pâturages, auxquels véritablement la nature du sol est singulièrement favorable. Je visitai avec Nel et un autre planteur le pic le plus élevé des montagnes voisines, appelé *Uitkyk* (observatoire), d'où ma vue planait sur le pays dans toutes les directions avec une netteté extraordinaire, puisque j'apercevais distinctement le sommet des montagnes de Hex-River couronnées de neige, à environ quatre-vingts milles de distance, tandis que le pays des Bushimen, entrecoupé seulement par des lits de torrens desséchés, s'étendait sous mes pieds bien loin au nord. Du haut de ce pic je terminai avec le compas la situation de plusieurs points remarquables, les montagnes de Bokkeveld, Cedarberg, Hantam et de Nieuwveld, situation qui a été indiquée d'une manière inexacte sur les anciennes cartes.

Je passai la journée à causer avec mon hôte et un autre fermier nommé *Plok*, homme franc et communicatif. J'obtins de ces deux individus les informations les plus intéressantes, tant sur leur manière de vivre que sur la condition des tribus indigènes qui dépendent d'eux. Les Bushimen de la frontière, quelle que puisse avoir été la condition primitive de leurs ancêtres, ne possèdent maintenant

ni troupeaux ni aucune autre espèce de propriétés, et comme le gros gibier a été presque entièrement détruit ou chassé du pays par les carabines des planteurs et des Griquas, ils sont réduits aux expédiens les plus misérables pour se procurer une subsistance précaire; leur principale nourriture se compose de racines sauvages, de sauterelles et d'autres insectes. Les hordes errantes de cette nation sont disséminées sur un territoire très étendu; mais tellement maigre et aride, que sa plus grande partie ne peut servir d'habitation permanente à aucune espèce de créatures humaines. Néanmoins tel qu'il est, les colons y font de perpétuels empiétemens chaque fois qu'ils viennent à découvrir une fontaine ou même une simple mare d'eau. Si ce territoire eût été moins stérile et moins inhospitalier, on ne peut douter qu'il ne serait depuis long-temps entièrement occupé par les chrétiens. Ils sollicitent sans cesse du gouvernement de nouvelles concessions au-delà de la frontière nominale, et en ce moment ils convoitent avec ardeur la possession d'un district situé entre la rivière de Zak et d'Hartebeest. Pour justifier ces agressions, les deux planteurs me dirent que les Bushimen étaient une nation de voleurs, et que comme ils ne cultivent point le sol et ne font point paître de troupeaux, ils sont incapables de tirer aucun profit de leur territoire; qu'ils mèneraient une existence beaucoup

plus douce en se faisant bergers ou domestiques dans les fermes des chrétiens, qu'en subsistant comme ils le font au jour le jour; qu'enfin ils ne peuvent être civilisés par aucun autre moyen, ainsi que l'a prouvé le peu de succès de l'établissement des missionnaires sur la rivière de Zak. Nel et son confrère me dirent que de leur côté ils avaient échoué dans toutes leurs tentatives pour améliorer le sort des Bushimen sauvages; ils me racontèrent qu'à une certaine époque ils avaient donné au capitaine d'une horde une certaine quantité de brebis et de chèvres pour être exploitées de compte à demi entre les propriétaires et les bergers, mais qu'ayant été visiter le kraal quelque temps après, ils n'y trouvèrent pas un seul animal, et que les Bushimen étaient dans la même détresse qu'auparavant.

Quelle que puisse avoir été la cause qui a rendu infructueux les efforts des missionnaires pour civiliser les Bushimen, je crains qu'en général la conduite des fermiers à leur égard n'ait été plus propre à les plonger davantage dans la barbarie et le désespoir, qu'à gagner leurs cœurs et à les convertir à la civilisation. Il est vrai que dans ces derniers temps quelques-uns des fermiers les plus éclairés ont adopté à leur égard des mesures moins violentes; et Nel m'apprit qu'il existait maintenant entre lui et le capitaine de la principale horde de son voisinage une espèce de traité. Ce chef vient trouver Nel

à chaque troisième lune, et lui rend compte de ce qui s'est passé dans son clan. Si la conduite de ces hommes a été exemplaire, s'ils ont modestement vécu de fourmis et de racines, s'ils se sont abstenus de dérober du bétail, ils reçoivent du weld-commandant et des planteurs placés sous son autorité une espèce de subside qui consiste en moutons, en tabac, et en quelques colifichets.

Mais, d'après leur propre témoignage, on a longtemps suivi un système bien différent vis-à-vis de cette race malheureuse. Nel me dit que depuis trente ans il avait pris part à trente-deux incursions contre les Bushimen, par suite desquelles un grand nombre avait été tué et leurs enfans emmenés dans la colonie. Dans une de ces expéditions il n'y eut pas moins de deux mille Bushimen de massacrés. Pour justifier cette conduite barbare, ils me racontèrent une foule d'histoires révoltantes d'atrocités commises par les Bushimen contre les colons, atrocités qui, jointes à de continuelles dévastations sur leurs propriétés, avaient fréquemment attiré sur les premiers les plus cruelles représailles. Telle a été, telle est encore l'horrible guerre qui existe entre les chrétiens et les naturels de la frontière du nord. guerre qui amènera infailliblement l'entière extermination de ces peuplades.

Le 1^{er} mai, ayant l'intention de pénétrer dans le Bushman vers le nord, et de reconnaître, s'il était

possible, la jonction de la rivière de Zak ou plutôt de Hartebeest avec le Gariep, j'avais déterminé le weld-commandant à expédier des exprès dans différents villages des environs pour me procurer des chevaux et une escorte; mais comme il fut impossible de trouver dans le voisinage un seul Hottentot qui consentit à m'accompagner, je fus obligé de côtoyer encore la frontière de la colonie vers l'ouest, dans l'espérance de pouvoir compléter les arrangements nécessaires à mon voyage dans le Hantam. En conséquence, dans la matinée je partis de la maison du vieux Nel, homme qui, quels que soient ses défauts, possède assurément la vertu de l'hospitalité à un éminent degré. Malgré la rudesse et la grossièreté de leurs manières, malgré leurs préjugés cruels et anti-chrétiens à l'égard des pauvres indigènes, ces planteurs conservent au fond une grande simplicité patriarcale, et beaucoup de bienveillance et de franchise.

Nel m'avait procuré des chevaux frais et un guide; je m'avançai à travers un pays élevé, d'où je découvrais de temps à autre dans le lointain les montagnes de Cédar. La nature était âpre et sauvage, la température vigoureuse. Cependant j'aperçus dans les montagnes quelques expositions propices, où les fruits de la colonie atteignaient une maturité parfaite. J'arrivai le soir à Downs, résidence de Schalk-van-der-Merwe, située à l'extrémité nord

des Roggeveld-Bergen, qui se terminent en ce lieu en collines à pic et détachées.

Je trouvai la maîtresse de la maison qui faisait paître les vaches et les brebis pendant l'absence de son mari; elle me dit que je ne pourrais me procurer en cet endroit ni chevaux ni guides; mais ayant appris que quelques Hottentots métis libres résidaient à environ six milles, je me remis en route à pied, au clair de la lune, dans l'intention d'en prendre un ou deux pour guides, et de me procurer des renseignemens sur mon voyage projeté. Un vieux Hottentot, domestique de la famille, m'accompagna.

En arrivant au village Hottentot, j'appris que les hommes étaient tous absens, et qu'il n'y avait dans le kraal que les femmes et les enfans, avec un peu de gros et de menu bétail. Je me dirigeai avec mon vieux guide vers l'habitation la plus voisine, c'était celle du vieux Hans Cœtsee, entre le Hantamberg et le Paardenberg. Toute la famille était couchée, et nous eûmes de la peine à nous faire ouvrir. Je ne trouvai pas le logis très commode lorsque j'y fus entré. La vieille hôtesse s'excusa en bâillant de n'avoir aucune nourriture à m'offrir. Je n'obtins qu'un verre d'eau et une espèce de natte pour étendre mes membres fatigués, et j'oubliai bientôt, au sein d'un sommeil profond, tout autre besoin.

Voyage dans le Hantam. Guides hottentots. Départ de la colonie.
Entretien avec les Bushimen. Lac salé. Sécheresse excessive.
Rivière de Kot's-Kop.

Le 2 août, m'étant procuré des chevaux frais et un guide, je me mis en route immédiatement après déjeuner. Je continuai mon voyage à travers une contrée aride, et en apparence extrêmement stérile. A ma gauche était le Hantamberg, montagne isolée et d'une grande étendue, puisqu'il faudrait deux jours pour en faire le tour à cheval. Le sommet de cette montagne qui est uni et médiocrement élevé, est regardé comme un pâturage extrêmement salubre pour les chevaux à de certaines époques de l'année, où des maladies périodiques règnent dans les plaines voisines.

Dans un défilé étroit entre deux montagnes, qui se nomme *Morderaar's Poort* (la porte des meurtriers), parce que plusieurs colons ont été assassinés dans cet endroit par des Bushimen, mon guide me montra six énormes tas de pierres, qu'il me dit avoir été amoncelées par des Hottentots, en mémoire d'une bataille sanglante qui fut livrée dans ce lieu par deux tribus de leurs compatriotes, avant l'époque où les Européens arrivèrent dans le pays et les réduisirent toutes en esclavage.

Je trouvai dans un village appelé *Welleagd*, où je m'arrêtai, un colon anglais du clan William. C'était un charpentier qui travaillait de son état

pour les fermiers. Il y a maintenant des hommes aventureux de cette espèce, disséminés dans les parties les plus reculées de la colonie; et ils introduisent insensiblement parmi les planteurs Africains, non-seulement des perfectionnemens relatifs à l'agriculture et aux arts mécaniques, mais encore un esprit d'indépendance qui avant peu effacera cette docilité servile qui, par l'effet d'une longue soumission aux moindres volontés des autorités provinciales, a défiguré le caractère naturellement opiniâtre et peu flexible des Hollandais.

J'arrivai le soir fort tard au veld-cornet de Louw, à Tee-Fonteyn, jouissant par avance du plaisir de souper en famille à l'abri, dans un appartement bien chaud, du souffle glacé du vent et de la bruine. Mon désappointement fut d'autant plus grand quand je trouvai la maison fermée, et seulement trois ou quatre esclaves et Hottentots qu'on avait laissés pour la garder, et qui demeuraient dans une misérable hutte en paille. Après un instant de conférence avec eux, j'adoptai le plan que me suggéra un esclave, en enfonçant la porte de la maison. On prépara pour moi un petit souper, et j'entendis, au sein du repos et du bien-être, la tempête gronder au dehors. Il est à remarquer que ces grandes pluies, qui sont poussées jusque-là par les vents de l'Atlantique, ne s'étendent pas plus loin dans l'intérieur.

Le 3 août, il tomba toute la journée des torrens

d'une pluie bienfaisante pour la campagne desséchée; mais peu favorable pour mon voyage. Le propriétaire de l'habitation auquel j'avais envoyé un exprès arriva vers midi. Il agréa mes excuses pour m'être introduit de force dans sa maison, et ne pouvant lui-même me procurer tout ce qui m'était nécessaire pour mon voyage, il m'accompagna à la Groote-Toren (grande tour), résidence de William-Louw. Louw lui-même était à la ville du Cap, mais sa femme et ses gens me rendirent tous les services qui dépendaient d'eux, et l'on expédia sur-le-champ des messagers à la recherche d'une couple de Hottentots pour m'accompagner dans le Bushimen.

Le lendemain la pluie continua, quoique avec moins de violence, et je fus retenu toute la journée, à mon grand regret; car les habitans de la frontière ont si grand'peur de la pluie, qu'aucun d'eux ne voulut aller même à cheval chercher mes guides et mes chevaux. Il est vrai que la plupart d'entre eux sont atteints de violens rhumatismes qu'ils croient avoir gagnés en s'exposant à la pluie, mais qu'on peut, je pense, attribuer à plus juste titre à ce qu'il leur arrive souvent de s'asseoir ou de s'endormir après avoir été mouillés, sans changer de vêtemens.

La journée du 5 fut également pluvieuse et froide. Les femmes étaient assises avec des chaufferettes hollandaises sous leurs jupons, et donnaient des

ordres à leurs esclaves et à leurs Hottentots. Les hommes causaient et fumaient assis en cercle autour d'un pot de fer rempli d'un brasier de charbon, car aucun des habitans de la frontière n'a de cheminée dans sa maison, même sous ce climat vigoureux.

A midi un Hottentot nommé *Witteboy*, qu'on avait décidé à m'accompagner, arriva. Après maintes questions sur mon voyage projeté, sur mon but, mes intentions, etc., il refusa de se mettre en route sans avoir de camarade. Je me trouvais ainsi dans le même embarras qu'auparavant, lorsque par bonheur survint un autre Hottentot (*Jacob Zwart*). Après beaucoup d'hésitations ils consentirent tous deux à entrer à mon service, et nous convînmes de nous rendre le lendemain à Tee-Fonteyn, où nous trouverions des chevaux préparés.

Le 6, la pluie avait cessé et fait place au plus beau temps. Je trouvai mes Hottentots au veld-cornet avant midi; mais telle est la lenteur des habitans de la frontière, que les chevaux n'étaient pas prêts, et je fus obligé de passer la nuit dans cet endroit : ma patience était à bout.

Le 7 août enfin, le matin de bonne heure, je partis à cheval avec mes deux guides. Nous avions deux chevaux en laisse pour porter nos effets, et pour servir de temps en temps de rechange à ceux que nous montions. Mais je m'aperçus bientôt que

les planteurs, avec toute leur démonstration de civilité, m'avaient joué un mauvais tour en me donnant de jeunes chevaux qui n'étaient qu'à demi dressés. Il en résulta qu'à peine nous étions partis. L'un de ceux qui portaient notre bagage devint rétif, échappa à l'homme qui le conduisait, et nous fûmes plus d'une heure avant de pouvoir le rattraper. Mais ce qui était beaucoup plus fâcheux, nos provisions furent jetées à terre, et il y en eut une grande partie de perdue. Les calebasses destinées à transporter l'eau furent brisées. Je ne voulus pas revenir sur nos pas, pour remplacer ce que nous avions perdu, et j'ordonnai à mes gens de marcher en avant. C'était une imprudence, mais je ne doutais pas alors que nos fusils de chasse nous procureraient tout le long de la route tout le gibier dont nous aurions besoin.

Nous arrivâmes vers midi à Slinger-Fonteyn, le dernier endroit habité par les colons. Un vieil Allemand nommé *Richert* y demeure dans une misérable hutte rouge. Nous descendîmes de cheval, et après nous être reposés pendant une couple d'heures, nous nous remîmes en route, laissant derrière nous l'homme civilisé et ses demeures, et je me trouvai encore une fois avec un mélange de terreur et de joie au milieu de l'immense solitude du désert.

Environ une heure après avoir quitté Slinger-Fonteyn, nous passâmes près d'une montagne de

forme conique appelée *Spioen-Berg* (montagne de l'Espion), qui domine les plaines sans fin qui s'étendent au nord. La première partie de ces plaines est parsemée de singulières piles de rochers qui semblent avoir été élevées par la main des hommes, et qui dans l'éloignement affectent les formes les plus bizarres, celles, par exemple, de maisons, de quadrupèdes et d'oiseaux, etc., etc. Après avoir traversé cette scène qui me rappelait la cité enchantée du désert, nous continuâmes notre route sur des plaines immenses qui s'étendaient aussi loin que l'œil pouvait apercevoir, et qui n'étaient couvertes que de buissons rabougris. Les animaux que nous y rencontrâmes appartenaient aux espèces qui habitent ordinairement de telles contrées : c'étaient des autruches, des chevaux sauvages, des élans, etc. Nous marchâmes vers le nord-nord-est, jusqu'au coucher du soleil. Nous tournâmes alors un peu vers le nord-ouest, cherchant une source où nous arrivâmes avant la nuit. Nous y trouvâmes de bon eau, mais point d'abri, et à peine de quoi faire un peu de feu.

A peine étions-nous établis que nous aperçûmes une lumière à peu de distance. Nous en conclûmes que c'était le campement de quelques Bushimen, et nous nous assurâmes si nos fusils étaient en bon état, afin d'être préparés à tout événement. A peine avions-nous allumé du feu et commencé à faire

cuire quelques provisions, qu'une troupe de ces pauvres sauvages composée d'une douzaine d'hommes et femmes approcha, et sans aucune apparence de crainte ils s'assirent à côté de nous autour du feu, et entrèrent sur-le-champ en conversation avec mes guides. Quoique j'eusse préféré être dispensé de leur visite en ce moment, je pensai que le mieux était de leur faire bon accueil, et d'affecter l'apparence d'une parfaite sécurité. Ils examinèrent mes habits et témoignèrent une vive curiosité de connaître le but de mon voyage dans leur pays. Quand on eut satisfait à toutes leurs questions, ils jugèrent à propos, pour notre récréation commune, de danser une de leurs contre-danses qu'ils recommencèrent par intervalles, et ils prolongèrent ce divertissement avec beaucoup d'ardeur jusqu'à minuit, à la pâle clarté de la lune.

Pendant les intervalles de la danse, je profitai du moment où ils étaient assis autour de notre feu, et je fis adresser, par un de mes Hottentots, diverses questions aux plus intelligens d'entre eux pour m'assurer si leur langue était aussi pauvre que je l'avais entendu dire. Voici le résultat de mes recherches en ce qui concerne les nombres :

Un, *t'a*; deux, *t'on*; trois, *quo*.

Ces trois sons composent tout le vocabulaire de leur modeste numération, les autres nombres jusqu'à dix s'expriment par la répétition, et la com-

binaison de ces trois mots de la manière suivante :

Quatre — *t'oa, t'oa.*

Cinq — *t'oa, t'oa, t'a.*

Six. — *t'oa, t'oa, t'oa, etc.*

A minuit nos visiteurs nous quittèrent, et nous nous étendîmes auprès du feu pour dormir.

Le lendemain, au point du jour, nous nous mîmes en route après avoir déjeuné à la hâte. A mesure que nous avançons, le pays devenait de plus en plus aride et désolé. Nous traversâmes les lits de divers torrens desséchés et nous vîmes à notre droite plusieurs lits de sel appelés *les Brackpans*; nous franchîmes une vallée large d'environ six milles, entièrement composée de sable nu, qui paraissait avoir été couvert d'eau à diverses époques, mais il n'y en avait pas alors une seule goutte. Nous n'avions pas rencontré d'eau de toute la journée, et pour augmenter notre soif, un vent desséchant du nord-ouest nous soufflait avec violence dans la figure. Cependant, à la fin, nous atteignîmes un endroit connu de mes guides appelé *Kuil* ou *Parterre*, et nous y trouvâmes un petit réservoir naturel contenant d'assez bonne eau, mais si profondément encaissé entre deux rochers que nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine à en tirer une petite quantité d'eau, à l'aide d'une coque d'œuf d'autruche, mais nous ne pûmes nous en procurer pour nos chevaux. Le thermomètre marquait 85° à l'om-

bre, et 110° au soleil. C'était un énorme changement, en peu d'espace, depuis les sommets glacés du Roggeveld.

Nous remontâmes à cheval sur les deux heures, et nous nous dirigeâmes un peu plus à l'est pour reconnaître un immense marais salant qu'on nous avait dit exister de ce côté. Le pays était dépourvu de toute espèce de verdure, il était seulement couvert de sombres et chétifs buissons disséminés çà et là. Arrivé sur la crête d'une chaîne de collines peu élevées, je vis à mes pieds, s'étendant loin au nord, le prodigieux marais salant, ou plutôt la vallée de sel que je cherchais, autant que j'en pus juger par moi-même; et d'après ce que me dirent mes guides, cette vallée ne doit pas avoir moins de quarante milles de circonférence; elle était alors couverte d'un beau sel sec d'une blancheur éclatante. Je lui donnai le nom de *Marais Salant des commissaires*, en l'honneur des commissaires royaux des découvertes qui se trouvaient alors dans la colonie.

De cet endroit, je déterminai la situation du Spioen-Berg, dont le sommet paraissait à l'horizon comme un sombre fantôme planant sur l'immense solitude que nous avions traversée.

J'ordonnai aux Hottentots de marcher vers le nord-est, afin de rencontrer la rivière Hartebest et de reconnaître sa jonction avec le Gariep, après quoi je me proposais de suivre le cours de ce der-

nier jusqu'à la côte. Nous côtoyâmes le lac Salé pendant quelque temps et nous tournâmes à l'est; il y avait à peine une heure que nous l'avions quitté, lorsque nous fûmes surpris par la nuit et obligés de bivouaquer en plein champ sans un buisson pour nous abriter contre le vent glacé de la nuit, et sans une goutte d'eau pour nos pauvres chevaux. Je nommai cet endroit *Aride-Station*.

Le 9 août nous franchîmes une montagne très élevée, couverte d'une herbe touffue et desséchée, et après avoir marché environ deux heures, nous arrivâmes à la rivière de Kat's-Kop (tête du chat), comme mes Hottentots l'appelaient; mais à mon grand désappointement je la trouvai entièrement à sec; nous mîmes pied à terre, mais nos chevaux étaient si altérés, qu'ils refusèrent de manger. Après avoir long-temps cherché, Witteboy fut assez heureux pour découvrir un trou creusé depuis peu par les Bushimen, et qui contenait de l'eau d'un goût très saumâtre. Nous nous y rendîmes aussitôt avec les chevaux et eûmes de la peine à les faire boire les uns après les autres. Au moment où je remplissais mes deux bouteilles pour porter de l'eau à Jacob qui était resté derrière, j'eus la maladresse d'en laisser casser une par les chevaux, ce qui, dans les circonstances actuelles, était un véritable malheur. Nous nous établîmes pour faire cuire notre dîner, et en faisant la revue de notre porte-manteau

nous nous aperçûmes avec effroi que c'était le dernier repas qu'il nous fournissait, la plus grande partie de ce qu'il contenait avait été malheureusement perdue, lorsqu'un des chevaux chargé de notre bagage s'était échappé, à notre départ de Tee-Fonteyn. Ces animaux, mal dressés, peu habitués à porter des fardeaux, nous avaient en général causé beaucoup d'embarras. La conduite des planteurs du Hantam, en me fournissant de tels chevaux pour une pareille excursion, avait été extrêmement répréhensible, et elle eut dans la suite de désastreux résultats.

Nouvelle entrevue avec les Bushimen. Rivière Gamka. Rivière d'Hartebeest. Condition misérable d'une horde de Korannas. Souffrances occasionées par la faim et la soif.

Nous étions convaincus, par des indices certains, que les Bushimen nous observaient d'une hauteur voisine, et nous ne tardâmes pas à en voir une petite troupe s'avancer d'un air pacifique et amical; elle se composait d'un vieillard, de deux femmes et de deux enfans. Les enfans semblaient vigoureux et bien portans; mais les personnes plus âgées avaient la plus chétive apparence; le vieillard était d'une affreuse maigreur, et la peau d'une des femmes pendait en plis flottans sur ses flancs comme un morceau de cuir. Ils venaient pour nous demander du tabac; nous leur en donnâmes une pe-

tite quantité qui parut les rendre extrêmement heureux. Ils entrèrent volontiers en conversation avec mes Hottentots, mais ils ne purent faire aucune réponse satisfaisante aux questions que nous leur fîmes pour savoir s'il existait de l'eau dans la direction où nous voyagions. Ces malheureuses créatures subsistaient alors presque exclusivement d'œufs de fourmis qu'ils tirent de terre avec un bâton pointu durci au feu, et dont la tête est chargée d'une pierre; nous vîmes dans la plaine beaucoup d'endroits pleins de trous qu'ils avaient faits en cherchant ces insectes. Ils se nourrissent principalement de deux espèces de fourmi, l'une noire, l'autre blanche. Cette dernière est regardée par eux comme un mets délicieux, et son apparence l'a fait appeler par les planteurs *riz bushimen*. Ce riz a un goût acide et qui n'est pas désagréable, mais il doit en falloir une grande quantité pour rassasier un homme affamé; pour se remplir l'estomac et peut-être pour corriger la trop grande acidité de cet aliment, les Bushimen mangent en même temps de la gomme de mimosa, qui n'est qu'une variété de la gomme arabique.

En causant avec ces sauvages je remarquai qu'il manquait une jointure à l'un des petits doigts du vieillard. Je lui en demandai la cause, et il me répondit que sa mère, ayant perdu tous ses précédens enfans presque aussitôt après leur naissance, lui avait

coupé cette jointure pour le préserver d'un semblable malheur. Des superstitions extravagantes de cette espèce semblent constituer toute la religion des Bushimen.

Après avoir pris un repos également nécessaire à nous et à nos chevaux affamés, nous nous remîmes en route un peu après midi; un vent nord-est nous soufflait avec violence dans la figure et nous desséchait la peau à un point extraordinaire, et de fréquentes frictions avec un peu de graisse dont je m'étais muni à cet effet ne m'en garantissaient qu'imparfaitement. Nous voyagions dans une plaine sans borne; à droite, nous avons la chaîne des monts Kat's-Kop; à notre gauche et en face, une de ces vues immenses qui sont particulières aux environs de la Grande-Rivière. En général, on peut se représenter le pays des Bushimen, entre la colonie et le Gariép, comme un grand plan incliné qui s'abaisse graduellement du sommet des monts Nieuwveld jusqu'au bord de cette rivière.

Environ une heure après notre départ nous rencontrâmes un Bushiman avec sa femme qui revenait de la chasse; il avait été heureux, et portait sur son dos la moitié d'un jeune gemsbok qu'il avait tué avec ses flèches empoisonnées. Sa femme était chargée du reste, ainsi que d'un petit enfant qui était assis sur ses épaules, les pieds pendans sur sa poitrine, et qui se tenait aux tresses de ses cheveux.

Les provisions qu'ils portaient, et probablement un excellent repas qu'ils avaient fait avec leur gibier aussitôt après l'avoir tué avaient donné à ces deux individus un air de bonne santé et de contentement; la femme me parut la plus jolie femme de Bushiman que j'eusse jamais vue; en dépit des traits proéminens qui distinguent sa race, elle pouvait passer pour une beauté, avec ses yeux noirs qui brillaient comme des escarboucles sur sa figure réjouie, et une rangée de dents aussi blanches que le plus bel ivoire. Les ayant questionnés sur la probabilité de trouver de l'eau sur notre route, le chasseur me montra un certain endroit du ciel, et me dit qu'en faisant diligence nous trouverions de l'eau au moment où la lune aurait atteint cet endroit. Cette indication faisait supposer pour le moins une distance de cinquante milles, ce n'en était pas moins une consolation pour nous de penser que nous trouverions de l'eau même aussi loin. Nous nous acquittâmes envers l'officieux Bushiman avec un peu de tabac, et poussâmes en avant en redoublant de vitesse.

Au coucher du soleil, je me hasardai, sur la foi de ce que m'avait dit le Bushiman, à partager avec mes Hottentots l'unique bouteille d'eau saumâtre que nous avions apportée du puits que nous avions trouvé dans la rivière de Kat's-Kop; mais elle ne suffit point pour apaiser notre soif dévorante. Les

heures se succédèrent, minuit arriva avant que la lune eût atteint le lieu indiqué par le sauvage, et pourtant nos chevaux étaient sur le point de s'abattre sous nous, tant était grande la célérité avec laquelle nous voyagions. Lorsque nous approchâmes du lieu où nous comptions trouver de l'eau, mes guides, qui ordinairement marchaient quelques pas en avant, m'engagèrent à me tenir en ligne serrée avec eux, parce que les lions ont l'habitude de se mettre en embuscade dans ces sortes d'endroits, et qu'il leur est plus facile de s'élancer sur des hommes séparés que réunis en groupe. À peine avions-nous pris cette précaution, que nous passâmes à trente pas d'un de ces formidables animaux; il nous regarda fixement pendant un instant, et s'étendit à terre comme un chien couchant, tandis que nous passions aussi vite que possible, non sans regarder souvent derrière nous avec autant d'inquiétude que de crainte. Nous arrivâmes peu après au lit de la rivière de Gamka; mais nous eûmes le chagrin de la trouver à cet endroit entièrement à sec. Nous étions prêts à succomber par suite des fatigues de la journée et de la soif dont nous avions été dévorés. Cependant nous continuâmes à côtoyer la rivière, cherchant des yeux avec une anxiété inexprimable la mare dont le Bushiman nous avait parlé.

Nous marchâmes ainsi jusqu'à deux heures du

matin, et nous avions perdu toute espérance de réussir dans nos recherches, quand enfin nous aperçûmes la mare promise; quoique fangeuse et souillée par les excréments et l'urine d'animaux sauvages, elle n'en fut pas moins d'une inappréciable utilité pour nous et pour nos chevaux. Nous étions en marche depuis la veille à deux heures du matin; nous étions restés seize heures à cheval, et dans cet espace de temps nous avions parcouru quatre-vingts milles dont les soixante derniers sans nous arrêter un seul instant. On se représentera aisément l'état des cavaliers et des chevaux comme celui des créatures entièrement épuisées. L'extrême fatigue nous avait ôté toute espèce d'appétit, ce qui n'était pas un grand inconvénient, puisque nous n'avions absolument rien à manger. Ayant attaché nos chevaux à un buisson, nous nous étendîmes à terre à côté d'eux, car nous étions trop fatigués pour allumer du feu, et nous espérions que si nous étions découverts par les lions, ils préféreraient s'attaquer aux chevaux plutôt qu'à nous.

Nous fûmes éveillés le lendemain au point du jour par les rugissemens d'un lion peu éloigné, mais nous ne fûmes pas autrement inquiétés. Nous restâmes dans cet endroit jusqu'à midi environ, afin de laisser à nos chevaux le temps de se reposer; nous étions couchés haletant, l'estomac vide, sous un soleil dévorant. Les Hottentots donnèrent à ce

lieu le nom assez significatif de *Station de Korse Pens* (panse vide).

Nous suivîmes lentement les bords de la rivière que nous trouvâmes en beaucoup d'endroits couverts de mimosas, signe certain d'un climat où ne se fait jamais sentir un froid vigoureux. Cette plante ne se rencontre pas sur les plateaux plus élevés du sud de l'Afrique; nous passâmes auprès d'une montagne isolée de forme conique, située près de la jonction de la rivière de Gamka avec celle d'Hartebeest. Je lui donnai, en l'honneur d'un de mes amis, le nom de *Ravenhill*; plusieurs lits de torrens, qui doivent en certaines occasions contenir une masse d'eau considérable, joignent dans cet endroit le Gamka. Le pays paraissait en général extrêmement maigre et aride, quoiqu'il y eût çà et là des endroits couverts d'herbe flétrie.

Au coucher du soleil nous traversâmes le canal du Gamka pour la dernière fois, et nous tournâmes droit au nord vers la rivière d'Hartebeest où nous espérions trouver de l'eau, et probablement du gibier. Sur les neuf heures, après une course fastidieuse de neuf heures, pendant laquelle nous avions à peine fait trente-cinq milles, nous arrivâmes au lit de cette rivière dans un lieu appelé *Camel's-Mouth*; mais, à notre extrême chagrin, nous la trouvâmes entièrement à sec. Nous n'eûmes d'autres ressources que d'attacher nos chevaux à un

arbre, et, après avoir allumé du feu, nous nous couchâmes à côté, espérant trouver dans le sommeil l'oubli de nos maux. Pendant la nuit nous fûmes troublés par les hyènes qui s'approchaient à quelques pas, mais qui n'osèrent pas nous attaquer.

Le 11 août nous aperçûmes le lendemain matin que nous avions bivouaqué dans le lit de la rivière qui doit à certaines époques contenir un cours d'eau d'une violence et d'un volume considérable. C'est en effet le canal par lequel toutes les eaux du versant nord des monts Nieuwveld s'écoulent après les grands orages ou déluges périodiques dans le Gariep. On peut imaginer combien ces déluges sont rares et irréguliers, d'après ce fait que cette rivière n'a pas chassé d'eau depuis cinq ans.

Notre premier soin fut de chercher de l'eau, et, à notre grande satisfaction, nous en découvrîmes à peu de distance dans un puits profond d'environ dix pieds qui avait été creusé récemment par les naturels. Cette eau était fort saumâtre, mais elle n'en fut pas moins d'un grand secours pour nous. Pour calmer les douleurs de la faim, mes Hottentots enueillirent et mangèrent de la gomme de mimosa. J'essayai d'en manger aussi une petite dose, mais je ne pus l'avalier.

Witteboy partit alors avec son fusil à la recherche de quelque gibier; Jacob alla chercher nos chevaux qui s'étaient écartés à quelque distance, en

cherchant un pâturage, et je demeurai en arrière pour garder le bagage. Pendant que j'étais assis, enfoncé dans de tristes rêveries, deux Korannas parurent à l'improviste; ils s'avancèrent sans hésitation, et s'assirent à côté de moi; ils avaient la plus misérable apparence; ils étaient maigres et languissans : leur peau plissée pendait sur leurs flancs, et un ceinturon serré autour de leur corps indiquait que, comme moi, ils souffraient depuis long-temps du manque de nourriture. J'essayai de leur faire comprendre par signes que je manquais de provisions, et que je désirais en acheter; mais ils me répondirent d'une manière qu'il était impossible de ne pas comprendre, en secouant la tête et en me montrant les ceintures de famine attachées autour de leur estomac. J'appris dans la suite que depuis un grand nombre de jours ils vivaient exclusivement de gomme. Je leur donnai un peu de tabac qui parut leur faire plaisir; mais comme ils ne cessaient d'examiner mon fusil avec une extrême curiosité, j'eus soin de le tenir armé et sous ma main, parce que je n'avais pas absolument de confiance dans leurs intentions.

Nous restâmes assis ensemble environ deux heures, jusqu'à ce que Witteboy revint sans rapporter de gibier. Il entra aussitôt en conversation avec les Korannas; mais il ne put tirer d'eux que des détails sur leur misérable situation. Par suite de la pro-

longation excessive de la sécheresse, les bêtes sauvages avaient entièrement abandonné cette partie du pays, les racines aussi avaient disparu, et ils s'étaient vus réduits à la famine. Jacob ayant ramené les chevaux, nous partîmes sur les neuf heures, et laissant les pauvres Korannas et le Camel's-Mouth, nous suivîmes tristement le canal desséché de la rivière.

Après une demi-heure de marche environ, nous arrivâmes dans un endroit marqué de l'empreinte récente des pas des naturels, et en regardant autour de nous, nous aperçûmes à peu de distance deux créatures humaines assises sous un mimosa : je m'approchai, et un spectacle de misère, telle que je n'en avais jamais vu, s'offrit à mes yeux. Deux femmes korannas entièrement nues étaient assises par terre, leurs yeux étaient baissés, et quand nous leur adressâmes la parole l'une d'elles répondit en murmurant quelques mots, mais sans lever les yeux. Leurs corps étaient réduits par la famine à la peau et aux os. L'une d'elles paraissait fort âgée, l'autre était assez jeune, mais cul-de-jatte. Elle tenait sur son sein nu un enfant qui comme elle n'était plus qu'un squelette, et qui de temps en temps appliquait sa petite bouche alternativement aux mamelles desséchées de sa mère expirante. Il y avait devant elles un vase en bois contenant quelques gouttes d'une eau bourbeuse. Les Hottentots par-

vinrent par degrés à obtenir pour moi l'explication de cette scène déchirante. Les parens de ces trois créatures infortunées les avaient abandonnées dans ce lieu pour y mourir, à une époque où la famine la plus cruelle régnait dans la horde, parce qu'elles étaient sans ressources et incapables de pourvoir à leur subsistance. On leur avait laissé, comme je l'ai dit, un pot d'eau, et c'est avec cette eau et un peu de gomme qu'elles soutenaient depuis nombre de jours leur misérable vie. Il était surprenant qu'elles ne fussent pas déjà devenues la proie des bêtes féroces. Mais évidemment que sous un ou deux jours la famine devait mettre un terme à toutes leurs souffrances terrestres.

J'étais ému de compassion pour ces créatures abandonnées et expirantes; mais je n'avais aucun moyen de les secourir. Je m'éloignai de cette scène de misère le cœur plein de sombres pressentimens, et nous continuâmes notre route en suivant le lit du fleuve.

Je commençais à me sentir si affaibli par la longue privation de nourriture, que j'avais peine à me tenir droit en selle; le galop du cheval semblait devoir me faire tomber en pièces. Je pensai que je pourrais essayer de l'expédient que je voyais adopté par les Korannas affamés et par mes Hottentots, en attachant une ceinture serrée autour de mon corps; j'ôtai ma cravate, et je l'employai à cet usage;

à peine l'avais-je fait, que j'éprouvai immédiatement un soulagement sensible; nous continuâmes à voyager de cette manière, tantôt dans le lit de la rivière, tantôt sur ses bords jusqu'à environ deux heures. La chaleur nous parut alors si accablante que nous nous arrêtâmes au pied d'une montagne de forme conique, et laissâmes nos chevaux paître en liberté. Witteboy et moi partîmes avec nos fusils pour tâcher de trouver quelque gibier, mais après une course fatigante d'environ deux heures, nous revînmes les mains vides et le cœur désespéré. Nous nous remîmes en marche après avoir donné à ce lieu le nom de *Montagne du Désespoir*. Nous voyageâmes lentement jusqu'au coucher du soleil sans apercevoir de gibier, et sans trouver d'eau. Nous traversâmes le lit d'un bras considérable de la rivière d'Hartebeest, qui, à ce que me dirent mes guides, prend sa source à vingt ou trente milles environ à l'ouest, près de plusieurs vastes marais salans. A huit heures nous sentant exténués de fatigue, quoique nous eussions à peine fait vingt-cinq milles dans la journée, nous mîmes pied à terre dans le lit de la rivière, et après avoir attaché nos chevaux à un arbre, nous nous étendîmes sur un banc de sable. Mais notre sommeil fut troublé par le froid, la faim, la soif, le rugissement des bêtes féroces et des rêves affreux produits par la réunion de tous ces maux. Le lendemain nous étions sur

pied aux premiers rayons du jour; nous aperçûmes à peu de distance une troupe de Korannas vers lesquels nous nous acheminâmes aussitôt. Ils étaient environ une douzaine, tant jeunes que vieux, tous dans la même détresse que ceux que nous avions vus précédemment. Ils subsistaient principalement de gomme, et n'avaient pas une bouchée de toute autre nourriture à nous donner. L'espérance d'obtenir quelques provisions semblait fuir devant nous depuis trois jours; nous n'avions eu d'autre aliment qu'un peu de gomme, ce qui était pis peut-être que de n'en avoir aucun. Et les deux jours précédens nous avions reçu un régime plus que frugal. Pendant tout ce temps-là nous avions enduré les plus grandes fatigues. Je me sentais horriblement exténué, et aussi faible qu'un enfant. On aurait pris mes pauvres Hottentots pour des fantômes ambulans. Leurs joues creuses et décharnées, leurs yeux enfoncés dans leurs orbites les rendaient effrayans à voir. Jacob souffrait de la maladie autant que de la faim, et cependant ces malheureux se plaignaient à peine.

J'ouvris l'avis de tuer un de nos chevaux, mais Witteboy me pria instamment de lui permettre de faire encore une tentative à la chasse, j'y consentis; et, prenant son fusil, il partit accompagné de trois ou quatre Korannas qui ne prenaient pas moins d'intérêt que nous au succès de son entreprise, car

ils espéraient avoir leur part de ce qu'il tuerait. Jacob et moi nous nous établîmes sur une petite hauteur pour suivre des yeux le mouvement des chasseurs, un vieux Koranna nous tint compagnie. J'obtins de lui, par l'intermédiaire de Jacob, les informations suivantes sur sa tribu.

Les Korannas qui habitent les bords de la rivière d'Hartebeest n'ont aucun troupeau, et vivent exactement de la même manière que les Bushimen, c'est-à-dire de gibier quand ils peuvent en tuer, et de racines farineuses quand le pays en produit; mais lorsque ces ressources viennent à manquer, ils se nourrissent comme ils peuvent de fourmis, de gomme et des bourgeons d'une certaine espèce de buisson; ils tuent le gibier de la même manière que les Bushimen avec des flèches empoisonnées ou des fosses au milieu desquelles ils placent un bâton pointu. Ces fosses sont si nombreuses sur les bords et dans le lit de la rivière d'Hartebeest, qu'il est surprenant que nous n'y soyons pas tombés. A cette époque l'extrême sécheresse en faisant périr toute espèce de racines nourrissantes à la surface du pays avait réduit cette peuplade à la plus affreuse détresse. Les Korannas sont en général plus grands que les Bushimen; ils diffèrent d'eux par le langage et sous quelques autres rapports d'une importance secondaire : comme ils ont possédé précédemment du bétail ainsi que le reste de leur

nation, et qu'ils ont été réduits à cette existence misérable par suite des déprédations de quelques-uns de leurs voisins, leur situation présente montre par un exemple sensible par quel degré les Bushimén ont primitivement passé de la condition de pasteurs à celle de chasseurs et de brigands.

Retour de Witteboy avec du gibier. Voracité des Hottentots. Arrivée sur les bords du Gariép. Les hyènes et les lions. Voyage le long de cette rivière. Troupe de chasseurs Korannas. Excursion pour visiter une cataracte remarquable.

Cette journée monotone s'écoula lentement, tandis que nous étions assis, attendant avec anxiété le retour de Witteboy, qui nous avait été long-temps caché ainsi que ses compagnons par les ondulations du terrain : le vieux Koranna était communicatif et amical à sa manière, il faisait de son mieux pour me faire prendre patience, tantôt me donnant un morceau de gomme pour apaiser mon estomac, tantôt envoyant une petite fille nous chercher de l'eau dans une coque d'œuf d'autruche. Cette eau, quoique la meilleure qu'on pût se procurer, était tellement imprégnée de sel qu'elle semblait redoubler la soif au lieu de la calmer. Le vent aride et étouffant du nord-est soufflait sur nous, son haleine flétrissante desséchait nos lèvres au point qu'elles se fendaient et il frappait nos membres exténués d'une langueur inexprimable. J'étais accablé d'une torpeur léthargique, mais j'essayais en

vain d'échapper au sentiment de mes maux par le sommeil; un affreux cauchemar troublait constamment mes rêves et me réveillait aussitôt.

Le soir approchait et nos chasseurs ne paraissaient point, les plus cruelles tortures de la faim nous déchiraient, et notre unique ressource était de serrer de plus en plus autour de nos corps « nos ceintures de famine. » J'aurais souhaité m'être muni d'un corset de dandy, qui dans la circonstance actuelle eût été d'un secours inappréciable. Enfin, à l'instant où le soleil allait disparaître à l'horizon nous aperçûmes Witteboy et les Korannas qui revenaient; les yeux pénétrants de mes compagnons découvrirent aussitôt qu'ils rapportaient du gibier. A mesure qu'ils approchèrent, cette joyeuse nouvelle devint plus certaine, un zèbre avait été tué, et chacun en portait un morceau pour le manger aussitôt. Les Korannas, jeunes et vieux, s'élancèrent au-devant des chasseurs sautant, dansant et poussant des cris de joie. Quelque épuisés que nous fussions Jacob et moi, leurs transports d'allégresse et la vue d'un secours si opportun nous ranimèrent et excitèrent en nous un sentiment de joie et de contentement moins bruyant, mais peut-être aussi profond, que celui de ces sauvages affamés.

Sans demander à Witteboy où et comment il avait tué le zèbre, nous nous mîmes tous en devoir de le faire rôtir et d'en manger. En un instant j'en

eus dépecé plusieurs côtes. Quant à mes Hottentots, je n'exagère point en disant qu'ils en mangèrent huit livres chacun, en une heure, plus trois ou quatre livres en sus avant de s'endormir. Les Korannas se rendirent en corps au lieu où le zèbre avait été tué pour se régaler avec les abattis de l'animal et une portion de la carcasse que nous leur avions abandonnée, à condition qu'ils garderaient soigneusement le reste jusqu'au moment où nous les rejoindrions le lendemain matin.

Le changement subit qui s'opéra dans l'extérieur de mes Hottentots, après qu'ils eurent assouvi leur faim, était remarquable; l'espérance et le contentement les avaient ranimés, et l'air hagard et sauvage qui s'était répandu sur leurs physionomies commença à disparaître. Leur appétit était si vorace que je craignis sérieusement qu'ils ne mourussent d'indigestion, et quand je m'éveillai au milieu de la nuit, je les trouvai encore mangeant et fumant tour à tour.

Nous établîmes notre bivouac pour cette nuit sur la rive élevée de la rivière, car les Korannas nous avaient avertis de ne plus nous coucher dans le canal comme nous avions fait la veille, attendu, à ce qu'ils nous dirent littéralement parlant, que c'était « le sentier des lions. ».

Le 13 août, nous nous mîmes en route de bonne heure, et nous marchâmes vers le nord-est pendant

environ six milles, à travers un labyrinthe de collines basses et rocailleuses, parsemées de buissons de *wagt-eenbeetje*. Nous y trouvâmes les Korannas qui gardaient les restes du zèbre. Les assauts désespérés livrés à la carcasse et l'excessive protubérance de la panse très visible chez ces gardiens affamés, attestaient qu'ils avaient tiré bon parti de leur temps et de leurs dents. Cependant nous réservâmes pour notre usage les deux quartiers de derrière et la tête de la bête, et nous les suspendîmes aussitôt sur les chevaux qui portaient notre bagage. Nous donnâmes le reste aux Korannas pour leur peine.

Nous nous remîmes en marche avec toute la promptitude possible vers le Gariep, que nous atteignîmes, à notre grande satisfaction, au bout d'une couple d'heures environ. Après avoir souffert aussi cruellement que nous avions fait du manque d'eau, quel ravissant spectacle pour nous que ce fleuve roulant majestueusement ses flots rapides et profonds dans un lit de cinq cents pieds de largeur! Nous nous hâtâmes de descendre vers le canal, nous nous plongeâmes les mains et la figure dans l'eau fraîche, et nous assouvîmes enfin une soif que chaque verre de l'eau saumâtre des Korannas semblait redoubler. Nous laissâmes nos chevaux paître dans la prairie sur les bords du fleuve, pendant que nous nous occupions à l'ombre des saules à couper la chair de notre zèbre en tranches minces pour les

faire rôti au soleil. Ayant maintenant de la viande en abondance et toute une rivière d'eau fraîche à notre disposition, nous fîmes un repas de prince, quoique sans sel, sans sauce et sans aucune espèce de légumes. Nous trouvâmes la chair du zèbre tendre et savoureuse; mais rien ne semblait pouvoir apaiser notre faim; à peine avions-nous fini un morceau que nous étions prêts à recommencer avec un autre.

Après tant de privations, ce n'était pas une médiocre satisfaction pour moi d'avoir enfin accompli un des objets de mon voyage. J'étais arrivé au bord du Gariep par une route qu'aucun voyageur n'avait parcourue avant moi, et j'avais acquis les moyens d'ajouter à la carte du sud de l'Afrique la topographie exacte du pays intermédiaire qui, quelque aride et désolé qu'il puisse être, n'en est pas moins digne du plus vif intérêt aux yeux du naturaliste et du philanthrope.

Le Gariep doit, à certaines époques, verser dans l'Océan un énorme volume d'eau : il était alors aussi bas que jamais, et large seulement d'environ cinq cents pieds; mais les nombreux vestiges de ses débordemens s'étendaient sur l'une et l'autre rive, à un mille au moins du bord de l'eau, et en plusieurs endroits, trois ou quatre fois plus loin. Sur le bord opposé, une chaîne de montagnes court parallèlement à la rivière; cette chaîne, ainsi que

je l'ai vérifié, la suit depuis un peu au-dessous de la ville de Griqua jusqu'à l'Océan pendant un trajet d'environ cinq cents milles. Je lui ai donné le nom de *Mur gariépin*. On dit qu'un peu au-dessus de notre station, le mur gariépin, en s'approchant de la chaîne connue sous le nom de *Montagnes du duc d'York*, forme une écluse très curieuse. La rivière, qui dans cet endroit se fraie un passage entre les montagnes, coule pendant un espace considérable sous une voûte immense creusée dans le roc et suspendue entre deux rochers. Nous entendions distinctement à plusieurs milles de distance le mugissement des eaux se précipitant dans cet étroit canal ; quand la rivière a atteint sa plus grande hauteur la scène doit être bien plus imposante encore, l'énorme masse d'eau accumulée au-dessus de l'écluse, et qui forme alors un lac majestueux parsemé d'îles, doit offrir un admirable coup d'œil à l'habitant du désert. Le Gariép est sujet dans tous les temps aux crues les plus subites par suite des pluies abondantes qui tombent dans la partie supérieure de son cours, et pour cette raison les naturels ont la précaution de ne jamais se coucher trop près des bords de son cours.

Nous déjeunâmes le lendemain avec la tête du zèbre que nous avions enterrée la veille au soir sous la cendre chaude. Nous ne partîmes que sur les deux heures de *Jonction-Station*, ainsi que je l'ap-

pelai à cause du confluent de l'Hartebeest et du Gariep. Le canal desséché de la première de ces rivières, que nous traversâmes bientôt après, était dans cet endroit d'une largeur considérable, preuve manifeste de la grandeur et de la force extraordinaires de ce torrent lorsqu'il coule. En descendant le cours du Gariep, nous trouvâmes ses bords si couverts de bosquets et de halliers de mimosa et de saules, qu'il était extrêmement difficile de se frayer un chemin jusqu'à ses eaux. Sur notre passage une troupe de koodoos ¹ qui revenaient de boire déboucha en bondissant de dessous les buissons, mais trop brusquement pour qu'il nous fût possible de les tirer avec succès. Le lion s'établit souvent à l'affût dans ces sentiers frayés par les bêtes sauvages qui vont boire à la rivière, afin de s'élancer plus sûrement sur sa proie. Ces sentiers sont par conséquent fort dangereux, et mes Hottentots en firent ce soir-là l'expérience. Nous avons fait halte sur le bord de la rivière, et Witteboy et Jacob menaient les chevaux à la rivière, quand un lion s'élança brusquement sur l'un de ces derniers ; mais l'ayant manqué, il s'éloigna, comme ils font ordinairement en pareille circonstance, sans essayer une seconde attaque.

Le 15 août nous étions à cheval dès le point du

¹ Une des espèces d'antilopes les plus remarquables du sud de l'Afrique.

jour. Nous avions déjà fait environ cinquante milles en descendant le cours du fleuve, et nous n'avions pas encore rencontré un seul naturel. Sachant que ces bords étaient beaucoup plus peuplés qu'aucune autre partie du Bushman ou du Koranna, et remarquant un grand nombre de huttes abandonnées, nous ne pouvions nous expliquer pourquoi les habitans de cette contrée favorite l'avaient désertée. Enfin dans l'après-midi, au moment où nous traversons un bois épais sur le bord de la rivière, nous tombâmes brusquement sur une troupe d'environ trente Korannas qui étaient assis à l'ombre; notre première sensation fut celle d'un vif plaisir, en nous retrouvant en contact avec ces hommes pacifiques et bienveillans, car depuis notre départ de la colonie nous avions fait un triste voyage. Mais notre joie s'évanouit bientôt, en voyant les Korannas, dès qu'ils nous eurent aperçus, se dresser sur leurs pieds et courir à leurs armes; je n'attendais que le moment de voir une volée de flèches empoisonnées lancées contre nous, mais Witteboy avec une présence d'esprit admirable se précipite à bas de son cheval, jette son fusil à terre, et courut à eux les bras étendus, leur criant dans leur langue que nous étions des amis. Ils entrèrent aussitôt en pourparler, et un instant après nous nous serrions les mains avec une satisfaction mutuelle.

Nous apprîmes alors que la cause de leur alarme,

à notre arrivée, était la conduite du brigand namaqua l'Africanez, qui, à la tête d'un fort parti d'esclaves fugitifs et de métis, tenait toutes les tribus voisines dans la terreur, et avait déjà réduit le plus grand nombre d'entre elles à la misère, en leur enlevant leurs troupeaux de gros et menu bétail. Dans le premier moment, les Korannas nous avaient pris pour des hommes de la bande l'Africanez, et s'étaient préparés à résister jusqu'à la dernière extrémité. Leur kraal, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, était sur la rive opposée, de manière que nous ne pûmes obtenir d'eux ni laitage ni aucune autre espèce de provisions. Ils n'avaient traversé la rivière que pour chasser. Dès que nous eûmes établi avec eux des relations amicales, je les interrogeai sur une grande cataracte qu'on m'avait dit exister dans le voisinage. J'appris avec un vif plaisir qu'elle n'était pas située à plus de sept ou huit milles en descendant la rivière, et comme il n'était guère plus de midi, je me déterminai à l'aller visiter sur-le-champ, de manière à revenir au camp des Korannas pour y passer la nuit.

Laissant nos deux chevaux les plus fatigués, nous partîmes, Witteboy et moi, escortés de cinq Korannas que j'avais décidés à nous accompagner à pied. Lorsque nous approchâmes de la cataracte, sa voix commença à se faire entendre comme le bruit du tonnerre dans le lointain. Cependant nous

avions encore un pénible trajet à franchir avant d'arriver au but de notre voyage, car nous en étions séparés par un bras de la rivière, et au-delà par plusieurs milles d'un terrain sauvage et couvert de bois. Le bras principal et intermédiaire du Gariep qui forme la cataracte traverse une espèce d'île d'une étendue considérable, couverte de rochers et de bois, et bornée de tous côtés par des courans d'eau. Lorsque nous eûmes passé le bras sud de la rivière, qui n'est à cette époque qu'un faible ruisseau, nous continuâmes de suivre les Korannas pendant plusieurs milles à travers une forêt épaisse d'acacias. Le bruit terrible de la cataracte croissait à chaque pas. Nous arrivâmes enfin à une chaîne de rochers, et nous fûmes forcés de descendre de cheval pour suivre nos guides à pied. On eût dit que nous entrions sous le portique mystérieux de l'un des plus magnifiques temples de la nature, et les sauvages ignorans qui nous conduisaient témoignaient par le recueillement et la circonspection avec laquelle ils marchaient, qu'eux aussi cédaient à l'empire du *genius loci*. Ils m'invitèrent à plusieurs reprises à me tenir derrière et à les suivre lentement, parce que les précipices étaient dangereux pour les pas des hommes, et la vue ainsi que le bruit de la cataracte étaient si terribles, qu'eux-mêmes n'envisageaient ce lieu qu'avec effroi et ne se hasardaient que rarement à le visiter. Enfin ils s'arrêtèrent

tous, et m'invitèrent à en faire autant. Un d'eux s'avança vers le bord du précipice, et après l'avoir examiné avec précaution il me fit signe d'avancer. J'obéis, et j'eus sous les yeux une scène aussi curieuse qu'imposante. Cependant ce n'était pas encore la cataracte. C'était une écluse formée par le volume presque entier des eaux de la rivière, resserrées dans un canal étroit d'à peine cinquante pieds, où elles descendaient en décrivant un angle de près de 45 degrés, et se précipitant en tumulte à travers un soupirail noir et tortueux creusé au milieu des rochers et d'une effrayante profondeur, elles s'échappaient en torrens d'écume. Quoique ce fût incontestablement la première fois que mes noirs conducteurs amenaient un étranger admirer cette beauté de leur pays, ils faisaient preuve d'un tact particulier comme *ciceroni*, et d'un sentiment naturel du pittoresque dont j'étais également charmé et surpris. Ils m'avaient prévenu que ce n'était pas encore la cataracte : maintenant ils me guidèrent pendant un mille environ le long des rocs : quelques-uns se tenant à mes côtés, et m'avertissant continuellement de regarder à mes pieds, parce qu'un seul faux pas m'eût précipité dans des abîmes où l'eau s'engouffrait avec un fracas qui semblait faire trembler sur leurs bases les rochers qui nous entouraient. Enfin, nous nous arrêtâmes comme la première fois, et l'instant d'après je fus conduit sur un ro-

cher en saillie d'où j'aperçus une scène bien supérieure à tout ce que j'avais pu me représenter. Toutes les eaux de la rivière (à l'exception de ce qui s'en échappe par le canal secondaire que nous avons traversé, et par un autre canal semblable sur la rive nord), après avoir été resserrées dans un lit de cent pieds de large environ, se précipitent à la fois en magnifiques cascades de plus de cent pieds de haut. J'étais placé sur un rocher presque de niveau avec le sommet de la cataracte et exactement en face. Les rayons du soleil couchant tombaient en plein sur la cascade, et occasionaient le plus magnifique arc-en-ciel; les nuages de vapeurs que les eaux formaient en se brisant, la riche verdure des bois suspendus sur les collines environnantes, le fracas assourdissant de la cataracte, et au bas le bouillonnement tumultueux du courant qui tournoyait en s'échappant par un canal profond, noir et étroit, formaient un ensemble de beauté et de grandeur tel que je n'en avais jamais vu. La majesté de la nature rendait inaccessible à la crainte du danger, et après une courte pause je me hâtai de quitter ma position pour voir de plus près, de dessus un rocher qui s'élevait plus directement au-dessus du gouffre écumant. A peine y étais-je arrivé que je me sentis saisir par quatre Korannas qui m'enlevèrent en même temps par les bras et par les jambes. Ma première pensée fut qu'ils allaient

me lancer dans le précipice; cette idée ne dura qu'un instant; mais elle affligea les bons sauvages. Ils appartenaient à une race timide, et ils avaient craint que ma témérité ne m'exposât à quelques dangers. Après m'avoir éloigné du précipice ils m'expliquèrent leurs motifs et me demandèrent pardon. Je fus touché de leur intention. Quoique j'eusse volontiers maudit leur zèle officieux, je revins à mon poste pour prendre une vue de cette scène extraordinaire; mais mon esquisse, ébauchée à la hâte, était trop au-dessous de la réalité pour me satisfaire et pour mériter d'être mise sous les yeux du lecteur. Le caractère de toute la contrée environnante, hérissée de rocs, de cavernes et de bois impénétrables et l'aspect désolé des monts Gariépins sur le dernier plan, s'accordaient bien avec la grandeur sauvage de la cataracte, qui excita en moi une impression qui ne s'effacera jamais.

Au sortir de cette cascade magnifique, la rivière coule dans un canal étroit d'environ deux milles de longueur, profond d'environ cinq cents pieds, et qui paraît avoir été creusé dans le roc depuis des siècles par la force du courant.

Dans l'automne, quand la rivière est haute, la chute doit être beaucoup plus belle; mais dans cette saison elle est probablement inaccessible. En effet, il est évident que la masse des eaux qui ne peut s'échapper par ce passage, se précipite alors

avec impétuosité dans les deux canaux secondaires que nous trouvâmes presque à sec, et même qu'elle déborde sur le pays boisé qui les sépare, pays qui forme dans les autres saisons une espèce d'île, ainsi que nous le vîmes : je donnai à ce lieu le nom de *Cataracte du roi Georges*, en l'honneur de notre gracieux souverain.

Obstacles à la culture. Manière de traverser la rivière à l'usage des naturels. Coutumes, caractère et condition des tribus korannas.

Pressé par l'approche du soir et les importunités des Korannas, je m'arrachai avec peine au spectacle imposant que j'ai vainement essayé de décrire. Nous nous hâtâmes de revenir à leur camp, et moi et mes deux compagnons nous établîmes notre bivouac pour la nuit sous un vieux saule, sur le bord même de la rivière.

En causant avec les sauvages de la cataracte du roi Georges, j'appris d'eux que la rivière de Kuruman, qui prend sa source dans le pays des Betchouanas, se jette dans le Gariep un peu au-dessous de cette cataracte, mais que dans la partie inférieure de son cours elle est souvent à sec pendant plusieurs années consécutives, comme le torrent d'Hartebeest du côté du sud.

En examinant les bords du Gariep, je me convainquis à regret de l'impossibilité d'employer ses

eaux à l'irrigation des campagnes voisines, au moyen d'écluses et de fossés, suivant la méthode usitée et la seule praticable pour la culture des terres de l'intérieur du sud de l'Afrique. La grande élévation des bords du Gariep, au-dessus du niveau ordinaire de ses eaux, ne semble permettre aucune espérance de succès pour toute entreprise de cette espèce qui serait dirigée d'après les procédés ordinaires. Quant à la question de savoir si l'on pourrait tirer parti de ses débordemens naturels pour atteindre jusqu'à un certain point le même objet, ou si quelque mécanisme peu compliqué, semblable au puits d'Égypte, ne pourrait pas être employé avec succès pour les irrigations ; je me reconnais incompetent pour la décider, et c'est, selon toute apparence, un problème qui ne sera pas résolu de sitôt.

Aucune des tribus de l'Afrique du sud, dans l'intérieur ou sur la côte, ne possède rien qui ait forme de barque ou de canot. Le moyen qu'ils emploient pour traverser une large rivière, et que j'ai vu mettre en usage, est fort simple : chaque homme a une poutre de bois, à l'une des extrémités de laquelle se trouve une cheville ; tenant cette cheville d'une main, il s'assied jambe de-ci, jambe de-là, ou s'étend tout de son long sur la poutre et rame contre le courant avec ses pieds et son autre main. C'est un procédé bien grossier, mais qui paraît suffire aux besoins de ces indolens enfans de la nature.

Dans la journée j'eus de longues conversations, par l'intermédiaire de Witteboy et de Jacob, avec les plus intelligens de la troupe à laquelle nous nous trouvions momentanément associés. Voici un abrégé succinct des informations que je me suis procurées dans cette occasion et dans d'autres.

Les Korannas sont de purs Hottentots qui se sont établis dans le voisinage de la grande rivière et qui s'écartent très rarement à une distance considérable de ses principaux bras ; on en trouve tout le long de son cours en remontant du lieu où nous nous trouvions vers ses sources, aussi loin qu'ont pénétré les explorateurs Européens. Les Korannas se divisent en un grand nombre de clans indépendans ou kraals, suivant l'expression usitée dans la colonie.

Nos interlocuteurs en comptèrent plus de trente qui, dans leur langue, sont distingués par diverses dénominations puisées dans quelques particularités relatives à leurs vêtemens ou à leur subsistance.

Chaque clan ou kraal est gouverné par un chef ou capitaine ; c'est ordinairement l'individu le plus riche ; mais son autorité est extrêmement limitée et on ne lui obéit qu'autant que les ordres ont l'approbation générale. Dans les cas pour lesquels il n'existe pas d'anciens usages, chaque homme agit suivant ce qui est juste à ses yeux. C'est un peuple de pasteurs,

et plusieurs de leurs kraals possèdent des troupeaux considérables de gros bétail, ainsi que quelques chèvres et brebis. Les troupeaux de cette espèce sont peu nombreux, quoiqu'ils réussissent à merveille et qu'ils parviennent à une grosseur extraordinaire. La difficulté de les protéger contre les bêtes féroces et de les conduire d'un lieu à un autre dans leurs fréquentes migrations ont probablement empêché les Korannas de les augmenter d'une manière considérable. Beaucoup de kraals n'ont ni chèvres ni brebis, mais seulement des vaches. Nous en avons vu qui, ayant perdu leurs troupeaux, ont rétrogradé de la vie pastorale à la condition de chasseurs ou de Bushimen.

Les Korannas voyagent sans cesse de place en place suivant le besoin de pâturage ou leur caprice. Quant à leurs huttes mobiles, qui ne se composent que de quelques perches et d'une couverture en natte, ils les transportent avec eux au moyen de leurs bœufs de charge, qui sont merveilleusement dociles et bien dressés.

Leur langue diffère considérablement de celle des Bushimen ; mais elle est presque semblable aux dialectes que parlent les Hottentots de la colonie et les Namaquas ; aussi mes guides les comprenaient-ils facilement, tandis qu'ils n'entendaient parfaitement que ceux des Bushimen qui avaient fréquenté la colonie. Leur habillement est fait de peau de

mouton, auquel les femmes ajoutent un tablier de peau et les hommes une espèce de poche qui ne satisfait qu'imparfaitement au vœu de la pudeur. Tel est, du reste, le costume primitif de toutes les tribus hottentotes qui a été assez minutieusement décrit par les voyageurs précédens.

Au physique, les Korannas sont supérieurs à toute autre race de Hottentots. Beaucoup d'entre eux sont grands, ont la figure bien coupée, les traits saillans, et un air d'aisance et de bonne humeur répandue sur toute leur personne prévient singulièrement en leur faveur. C'est en effet une race douce, apathique, peu entreprenante, bienveillante envers les étrangers et disposée à vivre en paix avec toutes les tribus qui l'entourent, à l'exception des Bushimen, auxquels ils portent une haine invétérée à cause des déprédations continuelles de ces derniers contre leurs troupeaux de gros et de menu bétail. On dit qu'une si grande animosité préside à leurs guerres avec les Bushimen, qu'on fait rarement quartier de l'un et de l'autre côté, soit aux jeunes gens, soit aux vieillards. Ces deux tribus font usage des mêmes armes, si ce n'est que celles des Korannas sont plus grandes et mieux travaillées, et que leurs flèches empoisonnées sont quelquefois garnies de plumes.

Ils ne fabriquent indépendamment de leurs nattes, de leurs armes et de leurs vêtemens, qu'une espèce

de faïence grossière et quelques vases de bois, qu'ils creusent avec beaucoup de peine dans des blocs de bois massif. Ils achètent leurs couteaux et leurs haches aux Betchouanas et aux Boors, car ils ne travaillent point le fer.

Les femmes Korannas ont rarement plus de quatre ou cinq enfans; s'il leur arrive d'avoir deux jumeaux, ce qui est rare, on en détruit un de la même manière que chez les Bushimen.

La dégoûtante cérémonie du mariage qui, au dire de Kolben, était pratiquée autrefois parmi les Hottentots de la colonie, n'existe point chez les Korannas; on dit seulement qu'une espèce d'aspersion avec de l'eau sainte, telle qu'il l'a décrite, a lieu maintenant à l'époque où les jeunes gens atteignent l'âge de la puberté, et c'est probablement cette coutume qui a donné naissance au conte de Kolben. La seule cérémonie matrimoniale chez les Korannas dont j'aie entendu parler, consiste dans un repas donné par le fiancé et les parens de la future épouse à tout le kraal, dans le cas où leurs facultés le leur permettent. Ils aiment la bonne chère, mais ils ont de la répugnance à tuer leur bétail, et ne vivent ordinairement que de lait ainsi que de racines sauvages et du gibier qu'ils tuent à la chasse. Ils aiment chanter et danser au clair de la lune, et s'amuser ensemble en racontant des aventures imaginaires le soir au coin du feu. A l'exem-

ple de toutes les autres tribus africaines, les Korannas savent faire une espèce d'hydromel enivrant, qu'ils font fermenter au moyen du jus d'une certaine racine dont, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu me procurer le moindre échantillon. Quelques-uns des Hottentots de la colonie possèdent ce secret, et ils vendent souvent des morceaux de cette racine aux fermiers contre une forte quantité de liqueurs spiritueuses ou de tabac ; mais les tribus des bords du Gariep ne paraissent pas avoir les moyens de faire de fréquens excès avec cette liqueur enivrante.

Les Korannas sont très sujets à la consommation, ce qui du reste leur est commun avec toutes les tribus hottentotes, et surtout à une maladie appelée fièvre de sang, qui en fait périr un grand nombre. Quelques personnes pensent que cette maladie provient de leur habitude de se plonger fréquemment et sans précaution dans leur rivière favorite, au retour de la chasse et couverts de sueur. D'autres l'attribuent aux propriétés malfaisantes de l'eau à certaines époques. La fièvre de sang se manifeste ordinairement à l'extérieur par des clous sur quelques parties du corps ; dans ce cas on pratique une incision autour de la partie attaquée et on y applique avec succès le fiel et la graisse de certains animaux. Mais si elle se porte à l'intérieur, il n'y a point de remède, le malade succombe.

Cette fièvre ne s'étend pas au-delà des bords du Gariep ; elle exerce ses plus grands ravages dans le mois de février et de mars. Pour les coupures et les contusions ils font usage des feuilles du buku, ainsi que d'une ou deux autres plantes et ils s'en trouvent bien.

Ils n'ont point de cérémonies religieuses, et seulement des idées très confuses sur une autre vie. Quelques-uns disent que leurs pères leur ont transmis une tradition suivant laquelle l'esprit des hommes après leur mort monte par un passage étroit, à travers les nuages, dans un autre monde où ils recommencent une seconde vie ; mais ils ajoutent que cette tradition n'est admise que par un petit nombre d'individus. Du reste, ils s'accordent tous à reconnaître que jusqu'à l'arrivée des missionnaires parmi eux, ils n'avaient aucune idée distincte d'un Dieu tout-puissant, ainsi que des peines et des récompenses dans une autre vie.

Ils sont fort adonnés à une espèce de magie ou sorcellerie malfaisante qui ne diffère pas beaucoup de celle des tribus cafres, dont ils se servent souvent pour se tourmenter cruellement entre eux. On dit que quelquefois ils ne s'en tiennent pas aux charmes imaginaires, et qu'ils ont recours aux philtres et aux poisons.

Leur manière d'enterrer les morts est la même que celle qui est particulière aux autres tribus

hottentotes, à l'exception peut-être des Bushimen. Ils commencent par creuser une fosse dans la forme accoutumée, et ensuite ils pratiquent sur l'un de ses côtés une niche dans laquelle ils déposent le corps enveloppé de la peau que le défunt portait pendant sa vie. Ils remplissent la fosse avec des pierres et de la terre pour protéger le cadavre contre les hyènes.

Les clans korannas, dans la partie supérieure du Gariep et sur les bras de ce fleuve, sont tous amis ou alliés des Griquas auxquels ils se réunissent contre les Bushimen, qui sont regardés comme les Ismaélites du sud de l'Afrique. Par suite de cette intimité, quelques-uns se sont procuré des armes à feu. Plusieurs clans sont aussi étroitement alliés à la tribu matchapi des Betchouanas, avec lesquels ils se marient souvent. Ceux qui habitent plus bas, sur les bords du fleuve, ont beaucoup souffert pendant les dernières années des déprédations du brigand Africanez et autres bandits qui pullulent maintenant sur les rives du Gariep. Un grand nombre de leurs kraals ont été dépouillés de leurs troupeaux. Dans cet état, ils sont plus misérables que les Bushimen eux-mêmes, car bien que les classes pauvres chez les Korannas soient accoutumées en tout temps à vivre en partie de la chasse, ainsi que d'insectes et de racines sauvages, cependant ils paraissent être doués de moins d'a-

dresse et de persévérance pour subvenir à leurs besoins à l'aide de ces ressources précaires, que les subtils et actifs enfans du désert qui n'ont pas d'autres moyens d'existence. Il en résulte que dans les temps de disette ils sont réduits à l'horrible détresse dont j'ai donné l'idée en parlant de ceux que nous avons rencontrés sur la rivière d'Hartebeest. Il faut pourtant avouer que, dans la construction des trappes pour les hippopotames et autres animaux de cette espèce, ils font preuve d'un degré d'intelligence et d'application qui, eu égard à l'imperfection de leurs outils, est digne des Bushimen, et qu'on ne pouvait attendre de l'indolence qui est le trait fondamental de leur caractère.

Départ de la station de la cataracte. La chaleur, la soif et la faim.
Vengeance des Bushimen. Pella. Désespoir des Hottentots.
Campement de Namaqua.

Le 17 août, au point du jour, quand nous fîmes nos préparatifs de départ, nous trouvâmes le plus vieux de nos chevaux tellement affaibli par les effets purgatifs de la mauvaise eau qu'il avait bue dans le pays des Bushimen, qu'il était hors d'état de nous accompagner, et nous fûmes obligés de l'abandonner à son malheureux sort. Nous avons fait quelques présens de peu de valeur à chaque Koranna individuellement. Ils vinrent nous dire adieu en grande cérémonie, et quand nous partîmes nous saluèrent des hourras les plus affectueux.

En quittant les rives boisées du Gariep, nous passâmes sur quelques collines d'un roc nu et poli qui paraissaient être chacune d'un seul bloc de pierre. En face et sur la gauche, les plaines sans bornes du désert s'étendaient de nouveau devant nous, tandis qu'à droite la chaîne sauvage des monts Gariep, bordée par la rivière et les bois qui couvrent ses rives, se prolongeait à l'ouest aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. Au bout de quelque temps, le pays voisin de la rivière devint si rocailleux et si impraticable, que mes guides crurent nécessaire de nous diriger un peu plus au sud-est de manière à rejoindre le Gariep à Pella, station des missionnaires dans le Namaqua, à environ deux jours de marche : nous comptons nous procurer dans cet endroit les vivres frais qui seraient nécessaires pour le reste de notre excursion projetée.

Les plaines dans lesquelles nous entrions étaient entièrement dépourvues d'eau, et quelques gemsboks en broutaient seules l'herbe desséchée. Les pluies d'orage, quelque accidentelles et irrégulières qu'elles soient, suffisent, à ce qu'il paraît, pour entretenir l'herbe vivace de ces contrées. Après la pluie elle croît en abondance et se fane tout aussi promptement aux rayons brûlans du soleil; mais, verte ou sèche, elle nourrit des milliers d'animaux sauvages qui émigrent d'un endroit à un autre sui-

vant les saisons et l'abondance ou la rareté de l'herbe et de l'eau. C'est de ce pays que sortent les troupeaux destructeurs de *trek-bokken* ou *springboks* fugitifs qui, chassés par les longues sécheresses, inondent parfois le nord de la colonie.

Sur les quatre heures de l'après-midi, après un long et fastidieux trajet d'environ quarante milles, nous arrivâmes au lit d'une rivière située à peu près au centre d'une chaîne de montagnes secondaires. N'ayant aucun moyen d'apprendre comment les naturels appelaient la rivière et la montagne, j'imposai à la première le nom de *Comte de Morpeth*, et à la seconde celui de mon digne ami *M. Pillans*. Nous trouvâmes une troupe de Korannas campés près de la rivière de Pillans; mais ils étaient venus des bords du Gariep uniquement pour chasser, et n'avaient apporté avec eux d'autres provisions qu'un peu d'eau dans des calabasses qu'ils ne purent partager avec nous. Heureusement qu'après avoir cherché dans le lit du torrent pendant un mille environ, nous découvrîmes un puits qui contenait de l'eau, mais tellement saumâtre qu'il nous fut presque impossible de la boire. Nous nous établîmes dans cet endroit pour la nuit, et après avoir envoyé paître nos chevaux, nous préparâmes notre fourneau pour faire cuire le souper : quel fut mon chagrin en m'apercevant que mes trop généreux et très imprévoyans Hottentots avaient

donné presque toute notre chair de zèbre sèche aux Korannas à la cataracte du Roi Georges, et que nous nous trouvions encore réduits à la portion congrue avec cette eau détestable! Pour ajouter à toutes nos privations, la nuit fut extrêmement froide, et comme nous n'avions pu trouver de bois pour faire un bon feu, nous fûmes fréquemment réveillés par le froid perçant de la bise, ainsi que par les hurlemens des hyènes affamées. Nous convînmes, les Hottentots et moi, de donner à ce lieu le nom de *Misérable Station*.

Le 18 août, ne pouvant dormir, nous nous levâmes vers quatre heures du matin, et nous continuâmes notre route au clair de la lune. Mais au bout d'une heure de marche, les Hottentots avaient si froid aux extrémités qu'ils déclarèrent qu'il leur était impossible d'aller plus loin. En conséquence, nous nous arrêtâmes, et après avoir allumé du feu nous attendîmes le lever du soleil. Les Africains de toutes les classes sont moins capables de supporter le froid et la pluie que les Européens.

Nous avions passé les monts Morpeth avant de nous arrêter. Cette chaîne court du sud-est au nord-est, et se termine à environ vingt-cinq milles à droite du Gariép. Le mur Gariépin était toujours le point le plus élevé à notre droite. Une autre plaine immense s'étendait devant nous, bornée dans le lointain par une chaîne de montagnes semblables à celles que

nous venions de franchir; je les appelai *monts Carlisle*, en l'honneur du vénérable seigneur qui porte ce nom ¹. A notre gauche, dans la direction de la colonie, les plaines du désert n'étaient bornées que par l'horizon.

Au lever du soleil nous nous remîmes en marche. La chaleur devint bientôt aussi insupportable dans la plaine que le froid l'avait été quelques heures auparavant : telles sont les brusques transitions de la température dans ce pays; peut-être la présence d'une grande quantité de nitre ne contribue-t-elle pas médiocrement à la fraîcheur des nuits. Nous nous arrêtâmes après trois heures de marche et nous déjeunâmes avec notre dernière tranche de zèbre.

Nous étions encore à plus de cinquante milles de Pella; mais n'ayant aucune espérance de nous procurer des vivres et de l'eau avant d'y être rendus, nous résolûmes de faire une marche forcée, afin d'y arriver le jour même si nos chevaux harassés pouvaient nous y conduire. Nous poussâmes donc en avant, et nous arrivâmes rapidement au bord d'une longue vallée qui s'étendait entre nous et le pied des monts Carlisle, sur une largeur d'environ quinze milles. Elle était, comme les plaines que nous venions de quitter, entièrement dépourvue

¹ Cette chaîne est désignée sous le nom de *Montagnes Kaabus*, dans le premier voyage de M. Campbell.

d'eau. Nous y descendîmes par des ravins nus de gravier calcaire, et en arrivant au fond, nous trouvâmes la chaleur tout-à-fait insupportable. Chaque pas ajoutait à l'épuisement de nos chevaux, et au moment où nous sortions de cette *vallée Brûlante*, comme nous l'appelâmes, un d'eux s'abattit et nous fûmes obligés de l'abandonner pour devenir la proie des lions et des hyènes. Nous commençâmes à concevoir de sérieuses inquiétudes pour nous-mêmes. Nous arrêter était impossible, nos chevaux ne pouvaient supporter la soif un jour de plus, et s'ils venaient à succomber avant que nous eussions trouvé de l'eau, nous ne pouvions manquer de périr comme eux; dans cette extrémité, nous jetâmes nos boîtes à poudre et tout ce qui ne nous était pas indispensable afin de nous alléger, car nos chevaux étaient maintenant réduits à trois, et l'on ne pouvait espérer, étant exténués par les fatigues précédentes, et surtout par le manque actuel d'eau, qu'ils pussent résister plus de quelques jours. Le cheval supporte moins bien la soif que le bœuf, et pour cette raison les voyageurs qui tentent des excursions dans les contrées arides préfèrent de beaucoup ce dernier.

Au coucher du soleil nous arrivâmes au pied des monts Carlisle. Ils nous parurent avoir environ deux cents pieds de hauteur. Les Korannas avaient signalé à mes guides l'existence d'un passage étroit au milieu de ces montagnes. Nous le trouvâmes sans

peine, et il nous conduisit de l'autre côté de la chaîne sans que nous eussions monté un seul pas. C'était l'une des gorges les plus escarpées et les plus pittoresques que j'eusse jamais vues. Elle s'ouvrait au centre même des montagnes qui s'élevaient perpendiculairement à une hauteur d'au moins trois mille pieds : on eût dit que cette gorge avait été creusée dans l'origine à travers le roc par quelques grandes convulsions de la nature. On a donné à ce poort ou passage, un nom qui dans les langues namaqua et bushman signifie *hurlemens des hommes gras*, par suite d'un événement qui, au dire des naturels, a eu lieu à une époque fort reculée. Une troupe de Boors avait quitté la colonie pour reconnaître les rives du Gariep, se flattant peut-être de découvrir dans ces contrées lointaines des campagnes où coulaient des ruisseaux de lait et de miel, et dont ils n'auraient à disputer la possession qu'à quelques indigènes faibles et affamés. J'ignore si à leur passage ils avaient commis quelques agressions contre les Bushimen; mais à leur retour ils furent amenés dans ce défilé par ces perfides et vindicatifs sauvages et un grand nombre d'entre eux y périt sous un déluge de pierres et de flèches empoisonnées; les hurlemens affreux qu'ils poussaient en fuyant, ont fait donner au passage le nom qu'il porte à présent. Cette histoire fournit au moins une preuve des sentimens que la tyrannie insolente des Eu-

ropéens avait excités chez les tribus du désert.

Au sortir de ce sombre ravin il était nuit close, et nous pûmes seulement apercevoir qu'une perspective étendue s'ouvrait à l'ouest sur une plaine parsemée çà et là de montagnes isolées. Nous nous considérâmes comme étant entrés dans le Namaqua, et nous marchâmes directement sur Pella sans cesser de nous appuyer à droite sur les monts Carlisle. Pressant le pas autant que l'obscurité et le déplorable état de nos chevaux le permettaient, nous voyagions épuisés de soif, de faim et de fatigue. Chaque heure nous paraissait le triple de sa longueur accoutumée, et à chaque minute je m'attendais à voir nos chevaux succomber et nous abandonner sans secours au milieu du désert.

Nous marchâmes ainsi pendant six mortelles heures. Enfin Jacob cria d'une voix joyeuse : « De l'eau, » et regardant à terre, j'aperçus la réflexion d'une étoile scintiller aux pieds de mon cheval. Mes deux Hottentots s'étaient déjà jetés en bas des leurs, et couchés sur le ventre ils aspiraient l'eau rafraîchissante qui coulait sur le sable en un filet à peine visible ; je fus bientôt à leurs côtés, et pendant quelques minutes on n'entendit d'autre bruit que celui que faisaient nos chevaux en s'abreuvant avec avidité.

Nous étions maintenant certains de n'être pas loin de Pella ; mais comme l'obscurité était profonde, qu'il était minuit passé, et que nous nous

sentions accablés de fatigue, nous nous couchâmes à côté d'eux sans souper et sans feu.

Nous attendions avec impatience le retour de la lumière pour nous diriger vers quelque horde de bons Namaquas ou vers la maison hospitalière de leur pasteur. Dès que l'aurore commença à briller sur les montagnes, avec quelle anxiété je désirais entendre le cri des coqs, l'aboïement des chiens, le mugissement des vaches, ou quelque autre bruit qui m'apportât l'heureuse nouvelle du voisinage des hommes! Mais tout demeura immobile et silencieux. Quand le jour grandit et que les objets devinrent plus distincts, nous nous trouvâmes à deux cents pas d'une maison. Je me levai et marchai de ce côté; mais quel fut mon désappointement en trouvant la station entièrement abandonnée! Il n'y restait pas une créature humaine, pas un être vivant. Le courage de mes Hottentots les abandonna, et je vis un profond abattement se peindre sur leurs visages. Quant à moi, quoique d'un caractère naturellement ferme et peu accessible à la crainte, j'avoue que je fus saisi d'effroi et que je ne pus me défendre de l'idée que nous étions condamnés à périr de détresse dans cette contrée aride et désolée.

Après avoir fouillé tous les coins et commis une espèce de sacrilège en pénétrant de force dans une petite chapelle qui servait en même temps d'école, nous revînmes à l'endroit où nous nous étions ar-

rêtés, sans avoir pu nous procurer une seule bouchée de nourriture ou le moindre indice sur le lieu où s'étaient retirés le missionnaire et ses néophytes.

Mes Hottentots me déclarèrent alors d'un ton péremptoire qu'ils ne me suivraient pas plus longtemps. Ils étaient résolus à partir à midi, quand les chevaux seraient un peu reposés et rafraîchis, et essayer de retourner par le chemin le plus court à la colonie. Ils devaient se servir des chevaux aussi long-temps qu'ils pourraient les porter, et dès qu'ils auraient succombé, les tuer pour s'en nourrir et continuer leur route à pied. Ce fut en vain que je leur représentai les périls d'un tel projet. Ils me répondirent insolemment qu'ils étaient irrévocablement résolus à ne point rester dans cette effroyable contrée pour y périr à la longue de soif ou de faim : que j'étais le maître de choisir le parti qui me semblerait préférable, mais que pour eux, à midi ils se mettraient en route pour la colonie.

L'obstination de ces hommes me désappointa plus qu'aucun obstacle que j'eusse encore rencontré. Je m'assis à quelque distance, et j'examinai en moi-même s'il valait mieux accepter leurs propositions ou rester seul et me mettre à la recherche de quelque kraal namaqua sur les bords du Gariep. Pendant que j'étais occupé de cette épineuse délibération, je tournai les yeux vers le sud-ouest, et je vis deux

hommes qui approchaient. Transporté d'allégresse j'appelai les Hottentots, et Witteboy et moi nous marchâmes aussitôt à leur rencontre; c'étaient deux Griquas ou Hottentots métis, faisant partie d'une troupe de chasseurs peu éloignée, qui étaient venus de ce côté en cherchant de l'eau. Ils n'avaient point de provisions; mais ils nous donnèrent la consolante nouvelle que M. Bartlet le missionnaire était maintenant dans un lieu appelé *Kanit*, à environ vingt milles à l'ouest. Mes Hottentots consentirent alors à rentrer sous mes ordres, et se mirent en devoir de seller les chevaux pour quitter sur-le-champ la station désolée de Pella.

Cet établissement, qui appartient à la société de Londres, est situé dans un lieu bas, au pied des monts Carlisle ou *Kaabas*, qui s'élèvent dans cet endroit avec une majesté imposante et presque perpendiculairement à deux cents pieds de hauteur. Cette chaîne se termine au Gariep à environ une demi-heure de marche de Pella : cette rivière coule sur un lit étroit et rocailleux resserré entre les monts Carlisle et Gariépins. L'emplacement de Pella semble bien choisi; mais je crois que la grande quantité de salpêtre dont le sol est imprégné le rend peu favorable aux végétaux. Cependant j'y vis plusieurs ébéniers qui avaient été transplantés des bords du Gariep et qui réussissaient à merveille.

Après une marche fatigante d'environ cinq heures

nous aperçûmes la résidence du missionnaire et des troupeaux appartenant à la congrégation. M. Bartlet accourut à notre rencontre et m'accueillit avec la plus franche cordialité, bien qu'il ne fût pas médiocrement surpris de ma visite et de mon apparition inattendue. Lorsqu'il m'eut fait entrer dans sa petite hutte, je lui fis connaître le but de mon voyage, ainsi que les privations que j'avais endurées. Il me fit préparer sur-le-champ un peu de nourriture et du thé. Lui ayant témoigné un vif désir de manger du pain, il ordonna de broyer un peu de blé qu'il avait fait venir récemment de Kamiesberg, et d'en faire un gâteau. On ne cultive point de blé dans ce pays, et par conséquent le pain y est regardé plutôt comme une superfluité que comme une des nécessités de la vie, même chez les missionnaires.

Le 20 août je fus favorisé par une matinée magnifique pour visiter l'établissement pastoral de M. Bartlet. Il était arrosé par un ruisseau alimenté par les monts sourceilleux au pied desquels il était établi. Les plaines environnantes sont couvertes d'un gazon qui ne pousse qu'en touffes séparées comme la chevelure sur la tête des Hottentots. C'est de là que ce lieu tire son nom de *Kama*, qui signifie dans le dialecte namaqua *touffes de gazon*.

Il n'y avait en ce moment qu'une petite troupe de trente à quarante Namaquas qui résidassent auprès des missionnaires : quand toute la congrégation

est réunie à Pella elle se monte à environ quatre cents personnes; mais les sécheresses excessives et le manque de pâturages qui en est la conséquence, les forcent fréquemment à se disperser par bandes dans les lieux où il existe de l'eau et de l'herbe aux environs pour leurs troupeaux. C'est pour cette raison que Pella était à cette époque entièrement abandonné. Cette vie aventureuse et précaire est, sans contredit, très contraire aux progrès de la civilisation; mais telle est la nature du pays qu'un peuple comme les Namaquas doit être nomade, et que les missionnaires doivent nécessairement les accompagner dans leurs excursions. Dès qu'il aura plu, les pâturages de Pella repousseront, et les bandes disséminées dans le pays se réuniront de nouveau.

M. Bartlet habitait une petite hutte couverte de nattes, semblable à celle des naturels. Je passai la journée entière à me promener ou à m'entretenir avec ce digne homme, ainsi qu'à prendre des notes sur les renseignemens que j'obtins de lui et des plus intelligens de ses disciples au sujet des tribus namaquas et du pays qu'elles habitent. On trouvera dans le paragraphe suivant le résumé de ces informations et de celles que je me suis procurées d'un autre côté.

Les Namaquas. Étendue et aspect de leur pays. Leurs mœurs et leur manière de vivre. Le brigand Africanez. Peuplades de Damara. Hottentots métis résidans sur les bords du Gariép.

Les Namaquas sont une race de Hottentots qui habitent le pays voisin de la côte sur les deux rives du Gariép. C'est un peuple pasteur chez lequel on retrouve les principaux traits caractéristiques des Korannas et des tribus aborigènes de la colonie. En effet ils se nourrissent principalement de lait, ils mènent une vie errante, et sont d'un naturel doux, apathique et peu entreprenant.

Le pays occupé par cette tribu est ordinairement distingué sur les cartes par les noms de petit et grand Namaqua. Cette dernière contrée, quelle que puisse avoir été son étendue primitive, est maintenant réduite à l'angle aigu compris entre la côte de la mer et le Gariép, et bornée au sud et à l'est par la rivière de Koussie et les montagnes Carlisle. Le grand Namaqua est un pays plus vaste et moins bien circonscrit. Il s'étend à environ deux milles au nord depuis les bords du Gariép, et à la même distance environ à l'est de la côte de la mer vers l'intérieur.

Il est séparé du Betchouana par un vaste désert entièrement inhabitable parce qu'il manque d'eau; il est borné au nord par le pays des Damaras. Une grande partie de ce territoire consiste en une im-

mense plaine ou vallée arrosée ou plutôt traversée par un cours d'eau appelé *Fish River* par Vaillant et mal à propos représenté sur sa carte, et d'après son autorité sur celle de Burchell, comme se jetant dans la mer au nord de la baie d'Angra Pequena. J'ai reconnu cette rivière pour un des bras du Gariep et je lui ai donné le nom de mon ami et mon compagnon M. A. Borradaile. Elle se jette dans le Gariep à peu de distance de son embouchure, et on dit qu'après de grandes pluies elle charrie un volume d'eau considérable; mais à l'exemple des autres rivières intermittentes, son canal est à sec dans presque toute son étendue, et il ne se reconnaît que çà et là à des flaques d'eau stagnante. Ce n'en est pas moins, après le Gariep, la principale rivière du Namaqua, et pendant la sécheresse ses bords sont le rendez-vous d'un grand nombre de naturels. Une autre rivière de quelque importance, appelée *Kooisip*, est représentée comme tombant dans la mer plus au nord. Mais n'ayant pu me procurer aucune donnée précise sur son cours et sur son importance, je l'ai omise dans ma carte. Au demeurant le Namaqua est un pays aride et désolé, qui ne possède qu'un petit nombre de fontaines permanentes disséminées çà et là, qui fournissent aux besoins des habitants et de leurs troupeaux pendant les périodes de sécheresse qui sont longues et fréquentes. La grande vallée de Borradaile est séparée de la côte

de la mer par une chaîne de montagnes rocailleuses médiocrement élevées, et qui semble rejoindre la chaîne que j'ai nommée *le mur Gariépin*.

Le sol du Namaqua est en général léger et sablonneux ; il est couvert d'une couche légère d'une espèce d'herbe qui pousse rapidement à la suite des pluies accidentelles particulières au climat de ce pays, et qui suffit à la nourriture de nombreux troupeaux de bétail et d'animaux sauvages. On dit que les plaines situées vers les sources de la rivière de Borradaile fournissent un pâturage plus fertile que le reste du pays, et qu'on y rencontre çà et là quelques fontaines abondantes que les missionnaires considèrent comme des emplacements favorables pour y établir des villages permanens.

Les Namaquas, comme toutes les autres tribus hottentotes, sont divisés en un grand nombre de clans, gouvernés (s'il est permis d'appliquer ce mot à des sociétés si imparfaites) par un chef dont l'autorité est limitée et temporaire. Les kraals limitrophes de la colonie ont été depuis long-temps détruits ou réduits en esclavage. Les vastes plaines qui s'étendent entre le Gariép et le Kamiesberg sont représentées par les anciens auteurs comme habitées par une peuplade nombreuse, possédant de grands troupeaux de vaches et de brebis, et vivant au sein de la paix et de l'abondance. De cette peuplade il ne subsiste plus maintenant que la tribu qui réside

à Pella et dans les environs. On l'a appelée *Obseses*, du nom d'une espèce de bœuf qui s'associe volontairement au bœuf domestique, probablement parce que cette horde s'est formée par la réunion de plusieurs autres petites peuplades. Dans le grand Namaqua la population décroît rapidement; mais on cite les clans suivans comme y existant toujours et quelques-uns d'entre eux comme étant fort nombreux : les Nannimap, les Koerissimap, les Kannamap-arrisp, les Haikammap-Koowoosip, les Isaumap, les Isaugamap, les Karramap, les Aimap, les Kanma-Tsawep, les Gandemap, etc.

Les Namaquas habitent des huttes mobiles qui ressemblent sous tous les rapports à celles des Korannas, si ce n'est qu'elles sont plus grandes, et que le terrain y est ordinairement creusé d'un pied ou d'un pied et demi au-dessous du niveau du sol environnant. Ils n'ont pas à proprement parler de résidence permanente, mais ils errent de place en place avec leurs troupeaux de vaches et de brebis, ainsi que leurs ustensiles de ménage, suivant que le besoin d'eau et de pâturage l'exige.

Le climat du Namaqua est beaucoup plus chaud et plus sec que celui de la côte sur les bords du Gariep, qui, comme je l'ai dit, sont beaucoup plus bas que la contrée environnante : la chaleur est très forte pendant l'été; le thermomètre s'y élève souvent à 120 degrés. Cette température est insuppor-

table pour les naturels, et à plus forte raison pour les Européens.

Les tribus namaquas, qui autrefois étaient riches en troupeaux de vaches et de brebis, vivaient dans l'abondance et la sécurité, sauf quelques incursions passagères de Bushimen errans; depuis quelques années elles ont été assaillies par un ennemi bien plus formidable. Il y a environ quinze ans un Hottentot métis nommé *Africanex* réunit une bande d'individus de sa race, d'esclaves fugitifs et d'autres hommes désespérés; ayant réussi à se procurer des armes à feu, il commença un système régulier de déprédations contre les Namaquas et les Korannas sans défense, leur enlevant une grande quantité de bétail qu'il échangeait ensuite avec des colons peu scrupuleux contre de nouvelles provisions d'armes et de munitions. Cet état de choses dura jusqu'à l'époque où ce chef de brigands se convertit au christianisme et embrassa un genre de vie honnête et régulier, à l'instigation d'un missionnaire qui, au péril de sa vie, était venu le trouver dans cette généreuse intention; mais malheureusement cet état de calme ne fut pas de longue durée. *Africanex* mourut, et son fils qui portait le même nom que lui, ainsi que la plupart de ses compagnons, revinrent aussitôt à leurs anciennes habitudes, et se rendirent plus formidables et plus dangereux que jamais aux tribus pacifiques des environs. Cette bande

se monte maintenant à plus de trois cents hommes ; ils possèdent environ deux cents mousquets qu'ils ont enlevés en partie à quelques tribus Korannas, et en partie achetés à des marchands de la colonie. Après avoir arraché aux Korannas et aux Namaquas inoffensifs la plus grande partie de leur bétail, ils ont fait en dernier lieu plusieurs expéditions heureuses contre les Damaras, et ils sont devenus le fléau et la terreur de toute cette partie de l'Afrique. Quant à la nation damara, qui habite l'ouest de la côte au-delà du grand Namaqua, voici les renseignemens que j'ai recueillis sur son compte des missionnaires et d'autres personnes qui l'avaient visitée. Les Damaras sont d'origine cafre, et parlent un idiome semblable à celui des Betchouanas. Leur pays est plus fertile que celui des Namaquas, puisqu'ils cultivent avec succès le miel, les courges, les bananes et les autres espèces de légumes qui sont communément en usage chez les autres tribus de la même race. Ils possèdent aussi de nombreux troupeaux de gros bétail, et ils ne sont pas, comme Barrow l'a dit à tort sur l'autorité d'un réfugié de leur nation, réduits à se procurer une subsistance précaire en échangeant avec les tribus voisines les ornemens qu'ils fabriquent en cuivre indigène de leur pays. Il est vrai qu'on y trouve en abondance un cuivre natif très riche, et qu'ils l'épurent et le travaillent comme Barrow le rapporte. Des échan-

tillons de ce cuivre ont été portés à Cape-Town.

Les Damaras sont réunis en communautés plus nombreuses que les Korannas et les Namaquas ; ils sont gouvernés par des chefs héréditaires, pratiquent la circoncision , et demeurent dans des villages solidement bâtis à l'instar de ceux des Betchouanas. Les clans les plus voisins de la colonie sont connus sous les noms de *Ghoup*, de *Nevis*, de *Gamaquas* et de *Kuras* ; il est évident que ce ne sont pas là leurs noms primitifs, mais bien ceux qui leur ont été imposés par les Hottentots. A l'exemple des Matelhapis ils font usage d'arcs et de flèches, ainsi que de sagaies. Il est vraisemblable que les Matelhapis et eux ont emprunté l'arc et les flèches empoisonnées aux Hottentots, par suite de leurs fréquentes relations avec les tribus de cette race ; car ni les Betchouanas qui résident plus au nord, ni aucune des tribus des Cafres du sud, ne font usage de l'arc et n'empoisonnent leurs armes.

Les Damaras sont séparés des tribus betchouanas à l'est par un vaste désert sans eau , et par conséquent inhabité. Cependant il est quelquefois traversé après la saison des pluies par des bandes appartenant aux clans matelhapis et barrikarris, qui, n'étant pas occupés de guerres plus voisines de leurs pays, s'en vont, pour secouer la monotonie de leur existence, piller leurs voisins. Quelques chefs damaras ont dit aux missionnaires qui les ont visités.

qu'il existait sur leur côte une île où les bâtimens mouillent quelquefois, et où ils échangent du fer contre du bétail. En 1824 le capitaine Chapman, commandant *l'Espiègle*, corvette de guerre, découvrit par le 22^e degré de latitude (qui correspond au pays des Damaras, ou à celui de quelque autre tribu de la même famille) une rivière considérable, à laquelle il a donné le nom de *Nourse*, en l'honneur de feu l'honorable commodore de ce nom. Il dit que cette rivière a environ trois milles de largeur à son embouchure, et quoique son entrée comme celle de toutes les autres rivières d'Afrique soit fermée par une baie, cependant à l'époque où il l'a examinée elle était facilement accessible pour des bâtimens légers, puisqu'il y avait neuf pieds d'eau au-dessous de la baie sans aucun ressac. Il se pourrait donc que l'embouchure de la rivière de Nourse fût un mouillage plus favorable pour commercer avec les naturels que celle du Gariép qui, ainsi que je l'ai vérifié, est à peine praticable pour des barques, et dont le cours à plusieurs centaines de milles est intercepté par quantité de cataractes et d'écluses, de sorte qu'on ne peut considérer ce fleuve comme présentant aucune facilité pour la navigation intérieure. D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, dans sa partie inférieure ses bords sont stériles et désolés, et peuplés seulement de quelques hordes de Hottentots er-

rans , pauvres et en proie à des guerres intestines.

L'état de choses actuel sur les bords du Gariep réclame impérieusement l'intervention du gouvernement colonial. Ce pays est devenu depuis quelques années le rendez-vous de bandes nombreuses de bandits, composées principalement de Hottentots métis et d'esclaves fugitifs. J'ai parlé de la troupe d'Africanez ; il en existe le long du fleuve d'autres moins considérables. Depuis mon voyage à la ville de Griqua, les dissensions qui existaient dans cet État se sont changées en guerre ouverte entre les factions ennemies. Un grand nombre de mécontents se sont retirés sur les montagnes à l'est de la rivière de Zeekoe, et ont embrassé de nouveau la vie déréglée et aventureuse , à laquelle les missionnaires étaient parvenus, après plusieurs années de travaux et de périls, à les faire renoncer. Ils ont pillé les clans paisibles des Betchouanas à l'est, sans provocation et de la manière la plus cruelle. Ils ont détruit ou dispersé des tribus entières, en leur enlevant leurs troupeaux et même leurs enfans, rivalisant de férocité avec les sauvages Mantatis, et ils ont augmenté les malheurs causés par eux. Cette position déplorable existe ou du moins existait à l'époque de mon excursion dans le Namaqua, depuis les sources du Gariep jusqu'à son embouchure. Les Grikwas ou Hottentots métis sont répandus le long de ce fleuve, sur une étendue d'au moins sept

cents milles. On évalue leur nombre à environ cinq mille, et je suis convaincu qu'ils possèdent maintenant au moins six cents fusils.

Un tel état de chose est, je le répète, trop préjudiciable à la considération du gouvernement colonial pour qu'il en tolère long-temps l'existence. Ce serait un acte de présomption de la part d'un voyageur qui a traversé le pays à la hâte, de prétendre indiquer quels sont les moyens les plus propres pour mettre un terme à ces désordres. Je me bornerai à dire que l'extension des limites de la colonie jusqu'au Gariep me paraît une mesure avantageuse sous plus d'un rapport, et d'ailleurs elle est maintenant souhaitée avec ardeur par les tribus indigènes elles-mêmes. En prenant la Grande-Rivière pour limite de notre territoire au nord, nous établirions une excellente barrière naturelle entre la colonie et les tribus indépendantes qui habitent au-delà, et de plus nous détruirions les bandits qui infestent maintenant ses bords, en faisant, par des mesures douces, équitables et prudentes, rentrer les clans Griquas sous notre autorité, et en les établissant dans des demeures permanentes où ils seraient soumis à la surveillance de magistrats qui auraient à leur disposition les forces nécessaires.

Départ de T'Kams. Fontaine Goubus. Arrivée au Kamiesberg.
Clan William. Baie Sainte-Hélène. Baie Saldanha. Ferme Groote-
Port. Établissement de Groene-Kloof. Arrivée à Cape-Town.

Le 21 août, m'étant procuré avec l'assistance de M. Bartlet quatre chevaux frais et deux nouveaux guides, je payai Witteboy et Jacob, et je les laissai retourner à la colonie à leur aise, quand eux et les chevaux harassés que j'avais amenés du Hantam auraient recouvré les forces nécessaires. J'avais d'abord eu l'intention de suivre le Gariep jusqu'à son embouchure, et après en avoir reconnu la baie, d'étendre mon excursion au grand Namaqua et peut-être jusqu'au pays de Damara, qu'aucun Européen n'a encore visité, à l'exception de quelques missionnaires. Mais les difficultés que j'avais récemment éprouvées par suite de l'excessive sécheresse qui régnait à cette époque me décidèrent, après y avoir mûrement réfléchi, à renoncer à ce projet et à me rabattre sur la colonie, me contentant des informations que j'avais recueillies sur les autres objets de mon voyage projeté.

Je pris congé de mon respectable hôte sur les deux heures après midi. Après avoir franchi les montagnes qui se dirigent à l'ouest de T'Kams, nous entrâmes dans une plaine immense couverte de touffes d'herbes sèches, mais dépourvue d'eau. Quelques rocs et quelques collines isolées s'éle-

vaient devant nous ; au bout de deux heures de marche sur un sol plat et stérile, nous passâmes un défilé entre deux montagnes, au-delà duquel les plaines d'herbes sèches s'étendaient au sud et à l'ouest, bornées seulement par l'horizon. Nous nous arrêtàmes sur les dix heures du soir.

Nous nous levâmes le lendemain au point du jour. La plaine immense s'étendait encore autour de nous dans toutes les directions, toujours couverte de touffes de gazon desséché. Je nommai ce lieu *Station désolée*.

Au bout de quatre heures de marche nous atteignîmes un endroit nommé *Goubus*, où existe une singulière masse de rochers nus qui s'élèvent à vingt ou trente pieds au-dessus des plaines environnantes, sur une largeur de trois ou quatre cents pieds. Nous parvînmes avec peine à tirer de l'eau de plusieurs vieux puits encaissés dans les rochers qui forment une espèce de bassin ou d'auge dans laquelle s'accumulent les eaux pluviales. C'est de là que ce lieu tire son nom : *Goubus* signifie en langue bushimen *auge-fontaine*.

Nous ne tardâmes pas à nous remettre en marche. La plaine déserte s'étendait toujours devant nous, animée seulement de temps à autre par quelques autruches errantes. Enfin, deux heures avant le coucher du soleil, nous vîmes les pics du mont Kamies se dessiner à l'horizon, vis-à-vis de nous.

à cinquante ou soixante milles. Une ou deux heures de marche nous conduisirent à quelques collines secondaires qui se dirigent vers le Kamiesberg, et dans la soirée nous atteignîmes au milieu de ces collines un endroit nommé *Biet-Fonteyn*, occupé par un Griqua ou Hottentot bâtard.

Le 23 août après déjeuner nous repartîmes de Biet-Fonteyn : depuis Pella jusque-là, le pays avait été, quoique imperceptiblement, en s'élevant; de sorte que, avant même de quitter la plaine, nous devions être à plusieurs mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Après avoir voyagé environ une heure, nous traversâmes le Koussie, ou rivière du Buffle, limite actuelle de la colonie. Quatre heures après nous passâmes au milieu des montagnes détachées qui font partie de la chaîne du Kamiesberg. Nous nous arrêtâmes vers midi dans un défilé pittoresque appelé *Pieter's-Kloof*, où nous trouvâmes d'excellente eau. L'aspect du pays était bien différent des solitudes desséchées que je venais de traverser; il avait plu en abondance, et les versans des montagnes étaient couverts d'une herbe haute et verdoyante qui fournit un excellent pâturage aux chevaux et aux vaches.

Le soleil se couchait au moment où nous atteignîmes la cime du Kamiesberg et le village hottentot de Lily-Fountain fondé par les missionnaires Wesleyens. M. Shaw, le missionnaire, était parti

pour Cape-Town; mais je fus reçu avec empressement par deux prédicateurs indigènes qui étaient chargés pendant son absence de la direction de l'établissement. Je fus logé dans l'une des maisons des missionnaires, et l'on me prépara un bon feu et des rafraîchissemens.

Le village de Lily-Fountain a été fondé il y a huit ou dix ans. Le nombre actuel des habitans se monte à environ quatre cents, composés principalement de Namaquas-Hottentots mêlés de quelques familles de métis ou Hottentots bâtards. Ces derniers sont en général les plus riches et les plus actifs. Beaucoup d'habitans ont des troupeaux considérables. Les deux prédicateurs indigènes me dirent que cette petite communauté ne possédait pas moins de quatre mille têtes de bétail.

Le Kamiesberg est à environ quarante milles de la côte ouest; on suppose qu'il s'élève quatre à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. L'établissement des missionnaires est situé à trois cents pieds au-dessous du principal pic de la montagne : le climat y est par conséquent bien différent de celui des plaines inférieures; il y tombe souvent de la neige pendant l'hiver, et la gelée y est quelquefois assez forte pour endommager les moissons naissantes : ce lieu n'en réunit pas moins de grands avantages, et la salubrité de son climat est passé en proverbe. En somme cette mission est

favorablement située, dirigée avec intelligence : elle fait honneur à ceux qui l'ont fondée, et répand d'inappréciables bienfaits sur les naturels qui l'habitent.

Le 24 août, en regardant dehors, le matin au point du jour, je fus surpris de voir le pays couvert de neige : le thermomètre était à zéro ; mais en moins d'une heure la neige disparut entièrement. Je partis après déjeuner avec des chevaux frais, ayant congédié les chevaux et les guides que j'avais amenés du Namaqua.

Du sommet de la montagne je découvris une vue beaucoup plus étendue, mais une vue sauvage et triste sur laquelle aucune habitation, aucune trace de l'activité humaine ne répandait la vie : nous descendîmes par un sentier raide et rocailleux, et après l'avoir suivi pendant quarante milles environ nous arrivâmes à la résidence du weld-cornet Engelbregt. C'était la première maison de planteur que je voyais depuis mon retour dans la colonie. Le propriétaire demeurait dans une hutte de Namaqua, quoiqu'il eût l'air d'un homme fort à son aise. Les pluies abondantes qui étaient tombées depuis peu avaient répandu sur toute la nature un air de vie et de fraîcheur qui me ravissait, après avoir erré si long-temps dans les solitudes arides du Bushman et du Namaqua. Des ruisseaux descendaient de chaque montagne, mais ces eaux rafraîchissantes ne

s'étendent pas dans tous les temps au-delà de Kamiesberg. Le manque d'eau se fait vivement sentir depuis l'endroit où nous étions alors jusqu'au bord de la rivière d'Oliphan, sur une étendue d'environ cent milles. Ce pays ne peut, par conséquent, être occupé que momentanément après la saison des pluies. Cependant, tout stérile et inhospitalier qu'il est, il a tenté la convoitise des chrétiens, et il en est résulté l'expulsion, et plus tard la destruction complète de la tribu hottentote appelée les *Amaquas*, qui occupaient primitivement cette contrée.

Le boor Engelbregt m'accompagna à la ferme de Coetzee, son plus proche voisin, appelée *Buffel's-Fonteyn* et située à environ vingt milles. Cette résidence est établie dans la situation la plus pittoresque, au milieu d'énormes blocs de granits nus, dont chacun ressemble à une petite montagne d'un seul bloc. Le *Paark-Rock*, dont le village ainsi appelé a tiré son nom, est loin d'être comparable à aucune de ces masses, quoiqu'il ait été regardé par quelques voyageurs comme le roc détaché le plus considérable qui existe dans le monde.

Le 25 août, ayant pris un guide et trois bons chevaux pour me conduire à la rivière d'Oliphan, je continuai mon voyage à travers une contrée solitaire et inculte. J'arrivai dans la soirée à Eland's-Fonteyn après avoir fait plus de soixante milles.

C'est un *lieu de refuge* qui n'est occupé que pendant l'hiver. L'unique fermier qui y résidait habitait avec sa famille une hutte de Namaqua.

Je me remis en route le lendemain au point du jour, je traversai le lit à sec de la rivière d'Hantan, près du lieu où elle se jette dans la rivière d'Oliphan. Une heure après j'arrivai à Friedensdal, demeure du weld-cornet Vanzyl, sur les bords de l'Oliphan.

J'appris que cette rivière inonde ses rives en certains lieux, ordinairement avant l'époque des semailles, et que quand le sol couvert par les débordemens est labouré et ensemencé, lorsqu'il est encore saturé d'humidité, il produit des récoltes abondantes sans avoir besoin d'autres irrigations. Je pensai qu'il serait peut-être possible de cultiver avec succès les bords du Gariep en certains endroits d'après le même système.

Le 27 août, j'arrivai le soir au clan William. Ce clan fait partie du ci-devant district de Tulbagh, maintenant de Worcester. Le village est situé sur un cours d'eau auquel on a donné dans l'origine le nom de *rivière de Jan Distet*. Il ne se compose que d'une demi-douzaine de maisons et est dominé par le mont Cédar. Les oranges et une foule d'autres fruits y atteignent une maturité parfaite, mais les ressources de ce lieu et de la contrée environnante sont fort restreintes. L'Oliphan, qui est la princi-

pale rivière du district, n'est pas accessible même pour des bâtimens légers à cause de la barre qui en ferme l'embouchure. La baie de Lambert, le mouillage le plus voisin pour le débarquement des marchandises, est ouverte et exposée au vent du nord-ouest. Cependant si on faisait de ce village le chef-lieu d'un district indépendant, il pourrait à la longue se peupler et acquérir quelque importance. Il est à environ deux cents milles de Cape-Town.

Le 30 août, ayant l'intention de visiter la baie de Sainte-Hélène et celle de Saldanha, je me détournai considérablement de la route directe, et j'arrivai à la première dans le courant de la journée.

La baie de Sainte-Hélène est bien abritée du côté du sud, mais elle est ouverte du côté du nord. Elle offre un bon mouillage, et je pense qu'une petite anse située au sud serait un port très sûr pour les petits bâtimens côtiers. Mais la stérilité de la contrée environnante rend cette baie beaucoup moins importante qu'elle ne le serait sur la côte sud-est de la colonie. La rivière de Berg, qui s'y jette, est considérable, mais les barques peuvent seules passer par-dessus sa barre.

Le 31 août, j'arrivai de bonne heure à la baie de Saldanha, qui est connue pour le meilleur ou plutôt le seul bon port du sud de l'Afrique. Mais à peine existe-t-il aux environs assez d'eau fraîche pour la consommation d'une seule famille.

J'arrivai le soir à Grootepost, ferme établie par le gouvernement pour l'encouragement de l'agriculture et le perfectionnement du bétail dans la colonie. Je passai la nuit à Klaiver-Vallei, résidence de M. Duekest, agriculteur entreprenant, dont je trouvai la vaste exploitation montée sur le même pied qu'une ferme anglaise.

Le 1^{er} septembre, après avoir visité l'établissement morave de Groene-Kloof, j'arrivai vers midi chez M. Van Beenen, à Brak-Fonteyn, où je trouvai deux personnes de ma connaissance qui étaient venues en visite de la ville du Cap. J'acceptai avec plaisir une place dans leur voiture, et je rentrai le soir chez moi, après une courte et pénible excursion d'environ cinq mois.

COWPER ROSE.

QUATRE ANS DE SÉJOUR DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE,
PRINCIPALEMENT AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

(1828.)

PRÉLIMINAIRE.

Le tableau qu'on va lire fut tracé par un jeune officier anglais, d'un esprit enjoué, et dont les impressions ne manquent point de vivacité. Il a vu pendant environ quatre années les objets qu'il décrit, il a donc eu le temps de les observer, bien qu'il ne donne ses observations que pour des esquisses. Elles ont de la philosophie et de la finesse, et sont présentées sous une forme généralement piquante. Nous allons laisser parler le voyageur lui-même, et le lecteur jugera.

RELATION.

Société de la ville du Cap de Bonne-Espérance. Jardins du gouverneur. Danse des esclaves. Les dames. Mariages. Amusemens. Courses de chevaux. Vêtemens des domestiques indiens. Équipages fashionables. Bals et mascarades.

Presque toujours les possesseurs d'une colonie, ou conquise ou cédée, lui imposent leurs mœurs et leurs coutumes, et quoique les colons primitifs du Cap soient encore à une grande distance de la

civilisation, leurs enfans marchent avec le siècle (non en fait d'intelligence pourtant) et arrivent quelquefois à une imitation qui n'est pas toujours sans succès.

La société de la ville du Cap est une copie de la société anglaise; mais, ainsi que toutes les copies, ce qu'elle a le mieux saisi, ce sont les défauts de son modèle. Un bal y est à peu près ce qu'il est chez nous. Les femmes y dansent tout aussi bien, seulement elles s'habillent avec encore plus de recherche et moins de décence; du reste, elles montrent la même timidité dans le commencement avec leurs danseurs, puis la même coquetterie que dans les autres pays, car au Cap comme ailleurs, la femme est toujours femme. Je veux montrer ce peuple tel qu'il est, et pour cela, je ne vois rien de mieux que de faire faire au lecteur un tour dans les jardins du gouverneur.

Les dimanches chaque famille cherche à s'amuser. La foule se rassemble sous l'ombrage des chênes. Ce tableau est on ne peut plus animé, l'esclave même s'abandonne à la joie. Là, on voit l'indolent officier, l'Indien plus indolent encore, avec son teint cuivré, n'exprimant ni désir ni volonté. Les femmes hollandaises, quoique n'ayant pas cette fraîche carnation qui distingue les anglaises, sont fort jolies et fort remarquables. Le Malais, avec son chapeau pointu à forme conique ou son turban

bleu ou cramoisi, sa ceinture rouge, sa taille fine et déliée, ses yeux de tigre et son cou nu et nerveux, semble semé dans ce panorama mouvant pour en relever l'effet. Là est encore cette femme de caste mêlée, qui tire son origine d'un père européen et dont la taille est si gracieuse, la démarche si souple; son sang européen colore son teint, sa chevelure brune et soyeuse ombrage son front et encadre ses yeux noirs, d'où jaillissent des étincelles. Toutes ces figures à contrastes étranges s'avancent à l'ombre des rameaux du chêne d'Afrique, à travers lesquels pénètrent les rayons du soleil, qui de temps à autre jette son éclat sur les vêtemens bigarrés des promeneurs. Tout cela est d'un effet pittoresque et caractéristique.

Des jardins du gouverneur on passe à la danse des esclaves, dont la laideur paraît encore plus hideuse par la bizarrerie de leur accoutrement. On ne peut vraiment appeler musique les sons qui règlent leurs pas, car c'est un vrai charivari, et leur danse, qui est la danse orientale, si voluptueuse ordinairement, paraît ici dégoûtante à force d'être laide.

Mais l'observateur qui veut pénétrer plus avant, et suivre cette race vagabonde et changeante dans ce pays amphibie où le vice et la folie se heurtent et se donnent la main avec l'Europe; l'observateur, dis-je, qui prendra la peine de l'analyser ne perdra pas son temps.

La plupart des femmes qui passent sur les marchés indiens pour y voir leurs amis ou leurs parens n'ont d'abord aucune idée de mariage, mais elles savent qu'elles seront vues par ces Indiens invalides qui viennent achever leur vie dans la paresse et dépenser leur revenu au Cap. C'est sur de tels hommes que ces femmes jettent leur plan pour avoir chacune un mari, et elles finissent par le trouver. Elles passent sur le teint vicieux, sur la santé délabrée de ces hommes, et ceux-ci sur le manque d'éducation et sur une infinité de qualités regardées comme essentielles en Angleterre. Ce que doit être une femme, ce qu'est une femme anglaise, un homme qui a laissé son pays fort jeune ne peut plus le savoir. Les femmes du Cap sont en général jolies, dansent bien, causent agréablement, parlent un anglais créole ou bien un indien hollandais : d'abord elles n'excitent qu'un faible intérêt, puis ces hommes désœuvrés s'y attachent par habitude. Telle est la manière dont se font ces mariages.

Dans la description abrégée qui va suivre, de la ville du Cap, je ne dois pas omettre le signal de station et la nappe de nuages qu'on aperçoit sur la montagne de la Table. Le premier signal de l'approche d'un vaisseau se donne avec un drapeau noir. Alors naît un sujet d'inquiétude : est-il anglais ? devient la question générale. Le signal ajoute : il est anglais. Vient-il d'Angleterre ? oui. Alors on

demande s'il a des dépêches. Le signal résout la question par l'affirmative ; puis quand il a donné la date de son départ, le bateau de santé met en mer et revient avec les dépêches. Chacun attend avec inquiétude et curiosité, pour savoir s'il y a les cinq boîtes de la poste, dont les bureaux sont assiégés ; puis sont distribués des journaux, dont la date vient coïncider avec les derniers que l'on avait reçus deux ou trois mois avant : les plus déterminés politiques s'emparent des plus récents qui contiennent le discours de Brougham sur la situation du Cap, et chacun lit avec ravissement.

On a aussi ses amusemens, ou du moins les choses auxquelles on donne ce nom. Au même rang sont les courses de chevaux. Après bien des délais et une longue attente, un cheval arrive seul au but, un second suit à peu de distance, enfin arrive le troisième au petit galop. Puis les contestations et les conjectures sur le résultat supposé de la course. Les jokeis hottentots sont aussi animés que nos jokeis anglais. Quelques-uns sont en pantalons et en bottes, coiffés d'une toque en satin qui contraste singulièrement avec leur figure cuivrée d'une étrange laideur, se prêtant l'un l'autre un double charme, ainsi que des perles sur un bras éthiopien. L'enceinte est jonchée de cavaliers de toute espèce. Les uns ont mis leurs chevaux au galop, les autres vont au pas sur une herbe à moitié desséchée par le

soleil; ici est l'officier élégant monté sur un coursier magnifique, l'Indien sur un cheval encore plus beau, le gros et massif paysan hollandais dans sa jaquette de buffle et son pantalon de peau, le Malais avec son chapeau conique sous les larges rebords duquel il abrite ses yeux sauvages; puis la foule de piétons, parmi lesquels brille l'uniforme du soldat; puis encore l'esclave dans ses plus beaux vêtements, aussi heureux que si le lendemain il ne devait pas reprendre sa toile et que le dimanche dût toujours durer, car on le voit rire de si bon cœur en montrant ses blanches dents, qu'il est aisé de reconnaître qu'il n'a pas une pensée pour le chagrin.

Quelquefois, c'est un groupe de figures orientales, avec leurs riches turbans aux couleurs variées, coiffure la plus gracieuse. Le corps est enveloppé dans une robe de lin qui cache leurs formes et leurs larges et blanches culottes. Le costume de ces hommes est noble et imposant; cependant ce ne sont que des domestiques indiens. Les traits sont généralement beaux, toujours expressifs. Leurs fronts bien marqués, des cheveux à profusion d'un noir de geai, des moustaches bien dessinées sur une peau brune; leur cou nu et musclé est admirable de force : souvent j'en ai vu se tenir debout derrière la chaise de leur maître, et j'ai pensé que si le moule dans lequel est jeté l'homme décidait

des rangs, ils occuperaient une place supérieure à celle du maître qu'ils servent.

Tous les équipages de la colonie sont rassemblés dans l'enceinte préparée pour la course. Les premières places sont dévolues aux puissances; c'est là qu'est réuni tout ce que la colonie a de beau et de fashionable; puis viennent les cavaliers, au visage mêlé d'espérance et de crainte, sentimens que tous expriment de la même manière.

On peut s'amuser à considérer le long de cette ligne la gradation, depuis l'élégant tilbury anglais jusqu'à la lourde voiture hollandaise, espèce de tombereau en forme de fourgon avec ses gros chevaux, loués pour une journée; ces voitures sont occupées par de noires beautés, parées de leurs plus belles couleurs, qui mangent tout le temps de leur promenade et rient aux éclats.

Il y a cependant quelque société au Cap, et les environs de cette ville sont fort bien habités; on y trouve des Indiens fort instruits et fort agréables. La saison du plaisir, l'hiver, qui correspond à l'été de l'Europe, est généralement terminée par des bals et des mascarades. Ces dernières sont tout nouvellement introduites; mais je ne pense pas qu'elles soient très appropriées au flegme du Hollandais, peuple dont les dandys et les fashionables entretiennent au bal leurs danseuses du prix du girofle ou de la cote de la bourse. Il y a des yeux

qui à travers un masque étincellent de mille beautés, yeux noirs indiquant qu'à une époque plus ou moins reculée le sang noir d'un Africain est venu se mêler au pur sang hollandais. En Espagne, vous savez que ce mélange est un péché : c'en est pareillement ici un grand, et les yeux bleus ne cachent pas leur haine pour leurs rivaux.

Il existe contre les bals masqués un préjugé dont je n'ai pu démêler la cause. Peut-être une jeune personne dont la figure est jolie ne voit-elle pas la nécessité de la cacher, aussi est-il toujours douteux qu'elle accepte l'invitation.

J'ai parlé des courses de chevaux, de l'arrivée des dépêches, des bals masqués. Je défie le plus enthousiaste habitant du Cap de me citer autre chose. L'on ne peut donner une juste idée du vide et de l'ennui qu'on éprouve dans la capitale de l'Afrique méridionale, à moins qu'on ne se décide à être un politique ou un chef de parti.

Plaines du Cap. Fransche-Hoek, établissement de huguenots français. Ravin. Description de la vallée. Intérieur d'une ferme où se fait le vin du Cap. Son état de saleté. Vins du Cap. Chasse au tigre. Les Hottentots.

Lorsque je suis ennuyé de tout ce que j'ai vu et décrit dans ma première lettre, et incapable de me prêter au caprice de tous ces frivoles personages; lorsque je ne trouve nulle harmonie aux sons que j'entends et aucun sel à leurs plaisante-

ries, je dirige mon cheval hors de la ville, et fixant mes regards sur une montagne distante, je cherche à m'y rendre à travers une vaste solitude appelée les *Plaines du Cap*, où le sable est entassé sur le sable, comme les vagues de l'Océan. Là, l'œil n'aperçoit que la tortue de mer, ne distingue que la trace profonde du pied du loup sauvage. Cette scène de désolation s'étend à quatre milles à la ronde; le buisson sur lequel se perche l'oiseau est à demi desséché par le soleil, les pierres semblent calcinées, le serpent seul y montre sa robe luisante. Cette plaine de sable est entourée d'une rangée de montagnes coupées de vallons fertiles, d'admirables points de vue, verts, bien arrosés, de sites ombragés, au milieu desquels le vigneron hollandais a bâti des maisons confortables qu'il contemple du sein de ses chênes verts.

Je me suis dernièrement arrêté à une de ces maisons dans la vallée de Fransche-Hoek, où se trouve une colonie de huguenots français, à environ quinze milles du Cap. Les habitans ont toutes les habitudes hollandaises, n'ayant conservé de français que le nom; on ne trouverait même pas chez eux un livre écrit en cette langue. La seule marque distinctive que j'aie reconnue entre eux et les autres paysans, c'est leur prédilection pour le chant des psaumes et leur aversion pour la danse. Cette colonie, située loin de tout contact hollandais, et ce-

pendant n'ayant conservé aucun de ses usages nationaux, m'a surpris.

Près de cette vallée est un ravin appelé *Franch-Hoek-Kloof*. C'est une de ces routes pratiquées à travers la barrière naturelle des montagnes pour former un passage dans l'intérieur de la colonie. Elle a sept milles de longueur, et va en montant depuis la vallée jusqu'au sommet; puis elle descend de l'autre côté de la même manière. Toujours pratiquée sur une des montagnes escarpées qui forment le ravin, cette route mérite d'être citée par la difficulté de l'exécution et l'immense travail qu'elle a nécessité. Plusieurs endroits ont été taillés dans le roc vif dont les masses grises quelquefois la recouvrent en voûte, tandis que d'autres fois, elles forment un parapet qui sépare le voyageur d'un précipice au fond duquel on voit couler un torrent impétueux, et à une telle profondeur que l'on juge plutôt de la violence de son cours par la vue que par le bruit qui parvient à peine à votre oreille. J'ai certainement vu de plus hautes montagnes, mais quant aux effets de lumière et d'ombre, j'avoue n'avoir jamais eu sous les yeux une scène qui eût produit sur moi une impression plus sévère.

J'ai parcouru ces montagnes dans le moment où le soleil était le plus élevé; c'est en vain qu'à la ronde je cherchai un ombrage pour me défendre de l'ardeur de ses rayons. Chaque objet vacille de-

vant vos yeux dans sa brillante et silencieuse immobilité, et mon cheval, les oreilles dressées, d'un pas faible et avec de fréquentes haltes, gravissait péniblement jusqu'au sommet; tandis que tout dans la nature semblait succomber sous l'influence brûlante de la chaleur, que les arbrisseaux rabougris et les géraniums qui tapissent les flancs de la montagne sont desséchés, et que les *proteas* variés qui poussent dans le creux des rochers et s'y entassent, sont aussi languissans que s'ils avaient ressenti l'action du feu.

J'ai parcouru également ces montagnes au moment où le soleil déclinait vers l'horizon sur un des flancs du ravin dont l'ombre me protégeait; il semblait qu'elles se rapprochassent l'une de l'autre. Une chose admirable est le spectacle de ces rochers pyramidaux dont l'ombre grisâtre se reflète sur le côté qu'éclaire la lumière pourprée du soir. C'étaient les glaces de la vieillesse contrastant avec la fraîcheur du jeune âge. Le seul être animé que j'y aie rencontré ajoutait encore au sombre caractère de cette scène; c'était un vautour dont je troublai la paix. Il s'éleva lentement de son nid, étendant ses larges ailes grises, plana un instant au-dessus de ma tête, puis, dépassant le ravin, disparut dans l'immensité de l'horizon.

La vallée de Fransche-Hoek est un superbe amphithéâtre bien cultivé, entouré de montagnes

toutes de formes aussi variées que les nuages qui les recouvrent. Plusieurs sont tapissées de verdure depuis leur base jusqu'au milieu, et cette verdure cesse subitement pour faire place à des rochers gris et nus. D'autres, entièrement stériles, n'offrent çà et là que quelques réduits ombragés.

La vallée a plusieurs détours, des enfoncemens boisés et des bas-fonds inondés en hiver, mais en été couverts de la plus riche végétation, de plantes bulbeuses, de quelques bruyères rares, de quelques géraniums, à travers lesquels mon cheval avait peine à se frayer un chemin. J'y trouvais de temps à autres quelques oiseaux aux brillantes couleurs, appelés *sugarbirds*, c'est-à-dire *chercheurs de miel*. Je voulais découvrir la source de quelques ruisseaux dans la montagne, et dans ce but il m'arriva en remontant de suivre le cours paisible d'une eau transparente, et de poursuivre ma route sur ses bords tantôt bordés de roseaux, tantôt ombragés par des saules aux branches pendantes, frappé par le contraste que m'offraient les objets à une distance de quelques centaines de pas. C'était une verdure variée; j'y trouvais l'orange avec sa teinte jaunâtre, la vigne vierge grimpante, et cette eau limpide coulant doucement sous ce feuillage épais et fleuri. Un mille plus loin la scène changeait, et tout à l'entour portait l'empreinte de la défaillance et de la mort. Des troncs d'arbres dépourvus de

leur écorce étalaient leurs couleurs d'un gris pâle : ils étaient desséchés , calcinés par le soleil, véritables squelettes de ce qu'ils furent autrefois ; et ce ruisseau qui partout semblait couler avec plaisir et promener ses eaux fécondes, ici se promenait très tristement à travers un pays de désolation : feuilles, arbres et fleurs, tout céda à cette funeste influence. En me promenant dans la partie habitée de la vallée, combien j'ai admiré cette belle ferme entourée de chênes et d'orangers, ses gigantesques haies couvertes de roses de Ceylan, son toit blanchâtre et sa cheminée qui s'élançait à travers le vert feuillage des arbres ! C'est le soir surtout qu'il faut voir ces troupeaux qui ont trouvé leur nourriture sur les bords du ruisseau, ces troupes de chèvres qui ont disputé quelques brins d'herbes aux rochers tapissant la montagne, conduits par ce jeune Hottentot, environné de ses chiens, avec son chapeau rustique orné d'une plume d'autruche, et ses vêtemens déguenillés : il n'a rien perdu au change, car c'est encore un peu mieux que sa peau de monton primitive... Et cette fumée blême qui s'échappe ondoyante à travers les arbres.

Mais que l'on pénètre dans l'intérieur de la ferme ; c'est là qu'il faut bannir toute idée de cette élégance qu'on peut encore retrouver dans les chaumières du midi de la France dont ces colons tirent leur origine : qu'on s'attende encore moins à cette des-

cription que fait Washington-Irving d'une ferme hollandaise à New-York. Au Cap, la nature a tout fait, l'homme n'y est pour rien.

Les bâtimens sont vastes, les magasins et les logemens des esclaves sont spacieux; mais on n'y voit qu'indolence, saleté, absence de tout ce qu'on trouve en Angleterre dans les fermes de la plus chétive apparence. La porte d'entrée donne dans une large chambre obscure, dont les volets sont fermés pour tempérer la chaleur et pour écarter les mouches qui vivent là par myriades et causent beaucoup de mal. Dans cette chambre sont tous les membres de la famille; là, ils prennent leurs repas et chantent leurs psaumes; là, les enfans des Hollandais et ceux de l'esclave, tous également sales, distingués seulement par la couleur, se roulent pêle-mêle sur le plancher. Mais quel délicieux plaisir de trouver ce toit hospitalier à ces heures où le soleil se montre dans toute sa force! Quelle ravissante beauté présentent la lumière et les ombres sous ce ciel sans vapeur! Quelle verdure se déploie sous l'abri de ces chênes, qui pour la feuille et le gland ressemblent au nôtre, mais qui n'en ont ni la force ni les branches noueuses! Ceux-ci languissent en apparence trop faibles pour supporter le poids de leurs feuilles et de leurs fruits suspendus hors de la portée du serpent qui rampe autour de son tronc, tandis que le ramier se perche dans son feuillage.

Regardez cette mince et gracieuse tige qui s'en va toujours diminuant par gradations admirables, couronnée par ses branches luisantes et flexibles, plus déliées encore que la feuille de saule qui les ombrage, se reflétant à chaque jet de lumière et se balançant au moindre souffle de vent : c'est le bambou. Ici croissent l'oranger qui porte à la fois sa fleur et son fruit, le citronnier, le prunier, le pêcher, le grenadier, l'amandier. Ne jetez pas un coup d'œil indifférent sur cet arbre à la feuille déliée, au fruit noir et ridé : c'est le figuier ; mais pour trouver ce fruit parfait, il faut le cueillir avant que le soleil du matin l'ait frappé de ses rayons. Je n'ai pas mentionné la vigne, bien que je sois entouré de vignobles semblables à ceux de France, et qui n'ont rien de pittoresque dans leur aspect ; ce sont de longues et régulières lignes de ceps noirs et dépouillés en hiver, en été couverts de feuilles et de grappes pourprées. L'arbre est laid, le fruit superbe et le vin détestable ; on a essayé mais en vain de le rendre meilleur. Il est bien entendu que je n'entends parler ici que du vin commun ; car il en est une espèce que les habitans du Cap sont parvenus à améliorer, quoique personne n'ait encore pu lui faire perdre le fumet indéfinissable des vins du pays.

Mais revenons à la ferme. Au coucher du soleil les bestiaux, les chevaux et les moutons ont rega-

gné leurs kraals¹, et malheur à celui qui s'écarterait, car le loup est descendu de la montagne et parcourra la vallée jusqu'au jour! Il n'est pas jusqu'au superbe tigre du Cap qui ne se glisse vers le soir, et ne vienne rôder autour de l'habitation. Tapi près du kraal des moutons, le court et sourd hurlement qu'il laisse échapper en flairant sa proie a rompu le silence de la nuit, et au jour le fermier trouve des traces des efforts qu'il a faits pour franchir l'enceinte.

Le tigre semble éprouver du plaisir dans la destruction, différent en cela des autres bêtes féroces qui n'obéissent qu'à la nécessité. Souvent on trouve des moutons dont il s'est contenté de sucer le sang. Voici ce que j'ai recueilli sur la manière dont on chasse cet animal. On commence par le traquer dans sa tanière au fourré du bois, puis on le fait attaquer par des chiens. Si sa fuite lui devient possible, il l'exécute, sinon il fait une vigoureuse défense en s'élançant sur les assaillans, et essayant de les renverser, ce qui arrive quelquefois, vu sa force étonnante; mais il semble deviner son principal ennemi; car si l'homme s'approche à sa portée, il laisse les chiens et s'élance sur lui; alors le combat est à mort. Un esclave étant allé un matin visiter son troupeau, entendit les chiens aboyer; s'appro-

¹ Enceinte formée par des palissades. Le corral de l'Amérique du sud. Ce mot signifie également un village des naturels du pays.

chant pour en connaître la cause, il fut surpris par un tigre qui s'élança sur lui, et, le saisissant par la nuque, lui arracha toute la peau. Dans cet état désespéré, l'esclave eut encore la force de tirer son couteau de sa poche, et de le lui plonger dans le cœur. Durant cette chasse l'homme, placé à une certaine distance, attend l'occasion de tirer, en prenant garde de ne pas blesser ses chiens.

Les fermes sont cultivées par des esclaves, et quoique dans ces contrées l'esclavage n'ait pas cet aspect révoltant que l'on remarque ailleurs, il blesse encore l'humanité. Les Hottentots, dans ces pays dont ils furent les premiers possesseurs, tiennent le milieu entre l'homme libre et l'esclave; ils ne sont pas vendus comme ce dernier, mais il leur est permis de se louer bergers, et les garçons de ferme sont la plupart des Hottentots salariés.

Cette vie errante qu'ils menaient primitivement ne leur est plus permise; et lorsqu'un Hottentot approche de la ville, s'il n'a point de maître, on l'envoie en prison jusqu'à ce qu'il en trouve un. C'est un être singulier, d'une laideur repoussante, et sur quelques points d'une simplicité et d'une ignorance extrêmes. Cependant, si l'on a un message à envoyer, des montagnes et des torrens à franchir, c'est un Hottentot qu'on en charge; il traverse avec un instinct merveilleux des pays qui lui sont totalement inconnus.

Ville de Graham. Population. Situation. Agriculture. Productions. Chariots des paysans. Duchany, chef des Cafres. Différens animaux. Chasse aux Éléphans. Aventures singulières. La rivière Orange. Chaka. Les Cafres. Déprédations des tribus des frontières.

Combien un court espace de temps change et nos habitudes et nos relations ! Trois jours se sont écoulés, la brise a soufflé, et me voici à sept cents milles du Cap, dans la ville de Graham, capitale de l'Albany, frontière de la colonie, vers la Cafrerie.

Dans cette contrée un fermier qui arrive d'Angleterre est bien vite établi, c'est-à-dire qu'on lui accorde immédiatement une grande étendue de terrain; aussi toute la population est-elle Anglaise. La ville de Graham est grande, laide et mal bâtie. Elle contient à peu près trois mille habitans ou soldats. Dans les commencemens c'était un simple poste militaire; le mimosa en ombrageait les principales rues. C'est sous ces arbres que le premier officier anglais qui, dit-on, commanda dans le pays, le colonel Graham, posa sa tente; le colonel Graham n'est plus, et la seconde ville de la colonie porte son nom, prononcé toujours avec respect. Des baraques et des maisons de toutes les formes se sont promptement élevées, une église pour la religion dominante, et des chapelles pour les dissidens-wesléiens, anabaptistes, indépendans, etc. Tout

récemment on a construit un superbe bâtiment appelé *La Prison*.

La population se compose d'un mélange d'officiers indolens, de marchands paresseux, de soldats ivrognes et d'artisans plus ivrognes encore. On y trouve une bibliothèque et un tailleur assez bon dont l'enseigne annonce qu'il vient de Londres; des accordeurs de piano, une pension pour les jeunes demoiselles, et un artiste qui, en Angleterre, était employé à copier les dessins de Varley, et qui lui succéda si bien qu'on ne pouvait plus se procurer les originaux sans y trouver mêlées ses copies. Mais, hélas! l'Afrique ne protège pas les arts, le pinceau fournit à peine à l'artiste les moyens d'exister.

La ville de Graham est située dans un fond, entourée de montagnes couvertes de verdure, sur lesquelles sont tracées à une grande étendue les diverses routes qui, telles que des rayons, partent du centre commun. Tout le long du chemin on rencontre de pesantes charrues traînées par des bœufs qui tracent lentement un pénible sillon. Les montagnes n'ont ni forme ni beauté; elles ne s'élèvent même pas bien haut, du moins pour l'Afrique. Cependant on y trouve des sites d'une grande beauté, plusieurs ravins ombragés d'arbres, et richement fournis de toutes les fleurs qui croissent à l'ombre. Ces montagnes offrent diverses couvertures bordées de chaque côté de précipices élevés.

d'où pendent des branches garnies d'un gracieux et épais feuillage, tandis qu'au bas coule un torrent, tantôt reflétant la lumière sur le lac opposé, tantôt perdu dans l'ombre des magnifiques arbres qui les bordent.

Sur le sommet des montagnes, rien de délicieux comme le spectacle d'un coucher du soleil. Une douce teinte pourprée se répand sur chaque objet, grandit l'ombre de ces rocs grisâtres, et la projetant en avant, donne un corps à tout à mesure qu'elle se rapproche de la ville, vers laquelle se dirige une traînée de lumière partant de la montagne. La scène est embellie par cette foule de troupeaux de bétail que les garçons de ferme hottentots ramènent à l'étable. On les voit s'éparpiller dans la vallée ou disparaître dans l'ombre ; puis viennent les gros chariots qui arrivent de tous les points du district, et se rendent au marché avec des denrées. Ils font halte, pour la nuit, dans le premier endroit venu ; car leurs conducteurs n'ont pas besoin d'auberge. Pendant que les bœufs attelés paissent l'herbe, on allume le feu, et toute la famille se range autour : là est le fermier, aux formes colossales ; là sa femme en général peu attrayante, sa servante hottentote, et le rejeton de la famille, le garçon hottentot qui marche à côté de la première paire de bœufs. Le fermier est ordinairement coiffé d'un chapeau à larges bords, orné d'une plume d'autruche flottante.

et vêtu d'une peau de mouton étroite. Au milieu du cercle sont les énormes dogues de la ferme.

Toutes ces familles viennent souvent de loin, car les villes sont clair-semées en Afrique, et ici le temps n'est pas calculé comme dans nos pays civilisés. La misérable charge de son char doit procurer au paysan de quoi vivre dans sa ferme, et s'habiller pendant toute une année, payer la taxe qu'on lui demande; et c'est là que se borne son ambition. La ferme satisfait aux besoins de la vie animale, et ce paysan n'en connaît pas d'autres. Petit à petit le feu s'éteint. Les membres composant ce groupe se retirent dans leurs chariots, les chiens cessent d'aboyer, l'enfant de crier, et un doux sommeil s'empare de tout le monde.

Le chargement du chariot rappelle les premiers âges de la société, lorsque l'homme était demi-agriculteur et demi-chasseur. Au milieu des objets nécessaires à la vie, il n'est pas rare d'y trouver la peau basanée du lion, et celle du tigre ou du léopard, le loup à la couleur fauve, le lynx rougeâtre, les énormes cornes du buffle, différentes antilopes, des œufs et des plumes d'autruche et des tapis grossiers formés de peaux de daims.

Les chariots de ceux qui trafiquent avec les tribus des frontières méritent aussi l'attention. Ils portent des dents d'éléphants, d'hippopotames, le riche manteau fourré du Betchouana et du Griqua, leurs étran-

ges ornemens et leurs armes; le lacet avec lequel ils arrachent les dents aux loups et les griffes aux tigres, et, ce qui est encore plus précieux, de mystérieux morceaux de bois ou d'argile auxquels les naturels attribuent un charme magique; puis encore des bracelets en cuivre et en ivoire, quelquefois ingénieusement travaillés.

On y trouve aussi la sagaie du Cafre, javelot de près de six pieds de long, orné d'une barbe en fer, et qui sert indifféremment à la guerre et à la chasse. La partie en fer varie de forme; les uns ont un simple dard adhérent à la flèche de bois, les autres ont sous la partie barbue des tiges de fer carrées, minces et dentelées, avec des entailles aux angles des extrémités. Deux de ces entailles sont dans la direction inclinée, les deux autres dans la direction contraire. Leur action est de déchirer la chair en faisant une blessure, soit que le fer entre, soit qu'il sorte en frappant le corps. Il existe un raffinement de cruauté dans cette forme, et il est impossible de ne pas admirer l'habileté de l'homme qui, avec des moyens aussi imparfaits, parvient à fabriquer une arme pareille. Un rocher sert d'enclume et une pierre de marteau. Les haches de guerre, armes des hordes éloignées, valent également la peine d'être vues. Le manche en est fait avec la corne droite du rhinocéros.

Les armes des petits, mais redoutables Bushimen

ou hommes des bois, se voient aussi sur les marchés. Rien de plus insignifiant en apparence et de plus dangereux en effet. C'est un arc d'à peu près deux pieds six pouces. La flèche peut en avoir huit. La manière dont elle est faite est ingénieuse. Dans un roseau délié s'enfonce un os d'autruche taillé en pointe et empoisonné. En arrachant l'arme de la blessure, l'os reste dedans, par la précaution qu'on a prise de ne le fixer au roseau qu'au moyen d'un petit crochet placé à l'un des côtés; d'autres ont un épais morceau de fer triangulaire couvert d'une substance noire et gluante, qu'on dit être un poison minéral et subtil. D'autres prétendent qu'il provient d'un serpent; d'autres enfin veulent qu'il soit tiré d'une plante. Peu importe, à mon sens; le fait est qu'il donne la mort.

Le chariot du missionnaire cafre est souvent accompagné d'une foule de naturels désertant leur pays pour venir visiter celui des hommes blancs. Ces hommes, d'une taille gigantesque, ouvrant des yeux surpris sur tout ce qui excite leur étonnement, sont disposés à se laisser dominer par les étrangers.

Peu de temps après mon arrivée, deux chefs distingués, Duchany et son frère, vinrent à Braham avec un missionnaire. A l'aspect de la ville, le courage de Duchany faiblit; il apprit alors à son conducteur qu'il y était signalé, ayant quelques années

auparavant essayé une attaque sur cette ville, que son nom était bien connu des Anglais, et même que sa tête avait été mise à prix. Le missionnaire eut toutes les peines du monde à dissiper ses terreurs et à lui faire comprendre que tout était oublié. Il considéra la ville quelque temps en silence de la hauteur qui la domine, puis finit par dire qu'au fait le kraal était trop grand pour être à craindre.

Le Cafre reçoit et ne donne jamais ; telle fut la réponse de Duchany à un de mes amis qui lui avait fait quantité de cadeaux et lui demandait en échange un anneau qu'il portait à son oreille. En effet, je n'ai jamais vu peuple plus quêteur. Un des hommes de sa suite m'ayant suivi chez moi me demanda une culotte, que je lui donnai, puis il fallut y ajouter une veste et un chapeau. Jamais je ne vis créature plus heureuse ; il sautait et baisait ma main, et ses yeux exprimaient la joie la plus vive. Quelques mois après le rencontrant dans son pays, il me reconnut et vint à moi ; puis il se mit à courir et revint avec le chapeau, seul article qu'il eût conservé, concluant de cette conservation que je devais lui donner autre chose. Il m'eût été difficile de lui persuader que son large manteau noir, son collier de grains de différentes couleurs, sa ceinture de métal, ses anneaux à la jambe et ses bracelets d'airain, formaient un costume plus remarquable que celui qu'il désirait.

Quelquefois des animaux curieux sont amenés de bien loin de l'intérieur et passent par Graham pour aller au Cap. C'est ainsi que j'y ai vu la girafe avec sa tête si belle et si petite, et son œil si doux ; le gnu , qui tient à la fois de l'antilope , du cheval et du bœuf ; le zèbre , dont la peau rayée semble plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature , et d'autres encore. Toute cette région est peuplée d'animaux sauvages , et paysans et artisans se réunissent pour faire une partie de chasse , comme nous pour un pique-nique.

A propos de chasse , voici deux anecdotes qui m'ont été racontées : « Je me trouvais , me dit le narrateur , avec des paysans hollandais , et chassant l'éléphant , nous avions tué une femelle. J'étais descendu de mon cheval , qu'un Hottentot gardait pour me donner le temps d'enlever le *bois* de la tête de la bête morte , je m'étais baissé dans ce dessein , lorsque j'entends un cri étrange : non , jamais un tel son de terreur n'avait retenti à mon oreille ; je me retourne et je vois mon Hottentot fuyant au galop de mon cheval ; dans l'instant j'aperçois un énorme éléphant venant à moi sa trompe en l'air. C'était un mâle , il venait venger sa femelle. — Qu'éprouvâtes-vous , demandai-je ? — Je ne m'en souviens plus ; tout ce que je sais , c'est que je me retrouvai sur le dos de mon cheval , et que les paysans qui me regardaient m'ont répété depuis que

je courais comme une chèvre et que je pris mon cheval par la queue pour sauter dessus. »

Jusqu'à cette aventure, mon narrateur avait été cité pour sa hardiesse, je dirai même sa témérité. dans ces sortes d'expéditions; mais cette fois il avait, ce que jusque-là il avait toujours nié, qu'on y courait du danger.

La seconde aventure est celle d'un officier chassant avec des Hottentots. On lui signale un éléphant broutant dans un fossé; alors saisissant un fusil chargé d'une seule balle, il s'avance pour le considérer, lorsqu'il s'en voit poursuivi. Dans sa frayeur il quitte le taillis qui formait la seule chance de refuge qu'il pût avoir, et se dirige au contraire en rase campagne, où l'éléphant l'eut bientôt rejoint. Alors il s'arrête, et voyant l'animal se diriger sur lui, de désespoir il lâche son coup qu'il vise à peine, et se met à fuir de nouveau. Tout à coup il entend de grands cris, son imagination se frappe, il croit que le monstre l'atteint et va le saisir; tout au contraire, c'étaient des cris de joie poussés à la chute de la bête que sa balle avait tuée.

A mon arrivée à Graham, le gouverneur avait envoyé un détachement considérable vers la rivière d'Orange sur la frontière, dans le dessein de s'assurer de l'état du pays et des tribus qui l'habitaient. Les contrées parcourues par ce détachement n'offrent pas beaucoup d'intérêt; cependant on y gagne

toujours quelques renseignemens. Les seuls ennemis qu'on y rencontra la dernière fois furent une troupe de lions.

Ces renseignemens sont cependant nécessaires, car il court toujours un bruit qu'un rassemblement innombrable de plusieurs milliers d'hommes va fondre sur l'établissement, qu'une coalition de tribus cannibales se prépare, et que ces tribus sont habiles dans l'art de la guerre. Très souvent les bruits n'ont aucun fondement; le plus léger motif suffit quelquefois pour les faire naître. Le pays des tribus éloignées aura beaucoup souffert de la sécheresse, les moissons seront desséchées, la mortalité aura enlevé les bestiaux; pour sauver le reste il faut s'industrialiser. Alors, poussés au désespoir par la faim, ils attaquent leurs voisins, les subjuguent, et les privent de tout moyen d'existence. Ceux-ci usent de représailles sur d'autres, et de proche en proche le mouvement se communique à la frontière. C'est ainsi que le fait est exagéré, et que le nombre des ennemis qui n'est jamais moindre de cent mille se réduit quelquefois à vingt personnes. On conçoit que ces alarmes deviennent le sujet de toutes les conversations.

La première cause de ces mouvemens est généralement attribuée à un chef fameux dont la renommée s'est étendue jusqu'à la colonie, où il est connu pour ses conquêtes et pour ses cruautés. C'est Chaca

chef d'une petite tribu guerrière dans le voisinage de la baie de Delagoa, appelée *Zoolas*. C'est l'Alexandre de l'Afrique méridionale. Ses guerriers sont beaucoup mieux armés que les Cafres. Il a déjà conquis toutes les petites tribus à l'entour, et son nom est la terreur du pays dont il a juré la destruction.

Il n'en est pas moins certain que si les différentes tribus de Cafres pouvaient se réunir entre elles, ce qui n'arrivera jamais, nous aurions dans cette union un ennemi redoutable qui n'aurait aucune peine à détruire les divers établissemens clair-semés dans l'Albanie. Une grande portion du pays étant boisée leur fournirait les moyens de nous dérober leurs mouvemens, et de fondre à l'improviste sur des troupes harassées et disséminées. Dans l'état actuel des choses, je doute que nous devions le craindre; ce ne serait que la cruauté qui les y porterait, et elle est loin de leur caractère : mais qui sait si un jour un chef ne leur inspirera pas l'idée de la destruction des hommes blancs, et la représaille des agressions et des cruautés que nous avons exercées contre eux?

Les déprédations des tribus de la frontière sont assez fréquentes, mais elles ne sont jamais souillées de sang. L'amour seul les inspire. Les femmes chez ces sauvages s'achètent et se paient en bétail. Celui qui n'a rien à donner, mais qui sait que le blanc

possède beaucoup, rassemble quelques amis, avec promesse de les aider en circonstance semblable; ils se mettent en embuscade dans un taillis fourré, couronnant une hauteur, de là ils épient le gardien d'un troupeau, et malheur à lui s'il s'écarte de la ferme, s'il s'en absente ou s'il leur paraît trop faible! Le fermier s'aperçoit du vol de son troupeau, en trouvant ses Hottentots attachés à un arbre.

Il lui est impossible de le retrouver, par la précaution qu'ont les voleurs d'effacer le *spoor*¹, et d'éviter les postes militaires en longeant les bois; et en traversant la rivière du Poisson ou *Fish-River*, ils arrivent bien vite dans leur pays. Alors, une portion du vol est donnée au chef, dont ils achètent la protection contre toute plainte de la part des Anglais, et celui-ci partie en paroles de soumission, en allégations de complète ignorance du fait, en imprécations contre les voleurs, et surtout en dénégation que le vol ait été commis par sa tribu, traîne la chose en longueur. Si cependant elle prend un aspect sérieux et que l'on parle de satisfaction à exiger, il trouve les voleurs, fait semblant de les punir, rend les bestiaux, et exalte beaucoup la promptitude qu'il a mise dans cette affaire.

Qu'on n'aille cependant pas s'imaginer que nous sommes dans un pays perdu, et privé de toute

¹ Terme employé par les chasseurs tant d'hommes que de bêtes pour désigner l'empreinte du pied.

communication avec le monde civilisé. Nous recevons tous les neuf jours du Cap, siège du gouvernement d'Afrique, les papiers publics, les vers de Charles Wright, les changemens de ministère; la nomination d'un premier ministre quelquefois, mais avant que sa dignité soit connue en Afrique; le dernier ouvrage de Walter Scott, qui depuis, à la vérité, doit avoir été suivi par plusieurs autres, mais n'importe. Pour compléter ce tableau, imaginez que tout cela se passe dans une place où lorsqu'on donne un bal, il n'est pas rare de voir une jambe chaussée en bas de soie, descendre d'un chariot traîné par des bœufs, et ces bêtes brouter la salle de danse jusqu'à ce que commencent les quadrilles.

Scène naturelle. Plantes. Fleurs. Halte sur Kap-River. Incident. Vengeance des Cafres. Gouvernement de la frontière hollandaise. Les chefs anciens. Police militaire anglaise. Règles d'humanité. Caractère des Cafres. Coutumes. Aventures. Anecdotes. Réflexions.

J'ai parcouru environ trois cent soixante milles; ce sont nouveaux arbres, nouvelles fleurs, nouveaux animaux, nouveau peuple. Le pays est essentiellement différent du Cap. Ici la terre est couverte d'herbe qui, après une pluie, reprend la plus belle teinte verte et offre l'aspect d'un parc anglais. A la vérité, on n'y voit pas les magnifiques forêts de l'Europe, car dans cette plaine les arbres ne peuvent s'élever qu'à une très faible hauteur, mais en revan-

che ils sont très variés d'espèces; il en est de même pour les arbrisseaux et les fleurs. C'est là que se trouvent l'euphorbe au tronc dépouillé de son écorce; le mimosa au vert si tendre, à la fleur jaune et à l'épine blanc de lait; plusieurs espèces de jasmins aux fleurs blanches et au vert feuillage; le boom taché, qui sert de nourriture à l'éléphant, à demi caché par le géranium qui, semblable au lierre, grimpe jusqu'à sa cime, qu'il couronne de ses fleurs rouges; diverses plantes parasites, le bus-tique aloès et toutes ces plantes qui serpentent sur le sol et que nous connaissons aujourd'hui chez nous. Puis, sur le bord des rivières, on voit de beaux arbres géans. Il n'est pas de mots pour rendre l'impression qu'on éprouve à cet aspect.

Dans une de mes excursions, je fis une halte près de la rivière Kap, et dans un poste militaire abandonné mes yeux furent frappés par la vue de trois petites masses blanches : c'étaient trois tombes de soldats anglais. Il y a quelque chose qui impressionne vivement dans la rencontre de ces objets en un lieu aussi sauvage; mon émotion fut encore augmentée par le récit que me fit un de ceux qui m'accompagnaient. Ces trois soldats avaient quitté le poste avec une lettre pour se rendre à la frontière, à l'époque où une capture de bestiaux avait été faite sur les Cafres, qui étaient résolus de s'en venger. En approchant du taillis ils reçurent une pluie de sagaies sur

le corps. L'un d'eux rebrousse chemin, les deux autres continuent, et de ces deux un est frappé. Les Cafres poussent alors ce cri sauvage qui annonce que leur ennemi est blessé. Ils le poursuivent en gravissant la montagne; le malheureux tombe baigné dans son sang, et les Cafres s'approchant, lui plongent leurs sagaies dans le sein. Son compagnon ne peut que prendre la fuite, poursuivi par les cris des sauvages pendant un trajet de trente-cinq milles; cependant il parvient à leur échapper et à regagner le fort.

Malgré ce fait, je ne puis considérer les Cafres comme un peuple cruel ou vindicatif. Les réglemens sont sévères contre eux; mais à quelle époque les Européens ont-ils respecté le droit des gens chez les sauvages? Des fermiers hollandais m'ont dit que sous leur gouvernement on en avait massacré des masses sans pitié, qu'on les tirait comme on aurait fait des loups. Les Anglais sont innocens de pareilles cruautés, mais les naturels ont été refoulés successivement et des postes militaires établis dans la contrée d'où ils ont été chassés. Des ordres ont été donnés pour mettre à mort tout Cafre qui dépasserait certaine limite. Quelques-uns des anciens chefs, avec leurs tribus, ont été repoussés à cent cinquante milles de leur pays; et lorsque l'un d'eux, Saint-Lamby, qui occupait la contrée près de Uitenage en fut dépossédé, il demanda pour-

quoï son père ayant mangé le miel sauvage de ces arbres, lui devait s'en voir privé.

En 1810 on proclama la grande rivière du Poisson la limite orientale de la colonie. En 1820, Gaika, chef puissant, que nous avions aidé dans ses guerres, fut contraint d'évacuer l'espace qui s'étend entre la rivière et le Keiskama, et déclara que, bien qu'il nous fût redevable de son existence comme chef de tribu, il ne pouvait regarder ses bienfaiteurs que comme des oppresseurs. Il est naturel que les sauvages ne trouvent aucune justice dans de semblables mesures et qu'ils se croient en droit de troubler la tranquillité de gens qui occupent un pays qui fut le leur.

Les Cafres sont une peuplade nombreuse et brave, et si elle était unie, elle pourrait devenir un ennemi dangereux pour l'Angleterre : des présens faits avec une certaine pompe aux chefs, flatteraient leur vanité et nous les attacheraient. On pourrait les graduer sur l'importance de la tribu et les augmenter ou les diminuer suivant leur bonne ou mauvaise conduite envers la colonie. Un missionnaire avec qui j'en ai causé m'a représenté ce peuple comme ayant eu une civilisation beaucoup plus ancienne que celle d'aujourd'hui ; il fondait son opinion sur la richesse de leur langue, sur leurs superstitions, sur leurs coutumes à la mort d'un chef, sur leur croyance en la sorcellerie et sur les cé-

rémonies dont ils accompagnent leur circoncision.

Le nom de Cafre , qui vient de kafir ou mécréant , fut dès l'origine donné par les Maures aux peuples de l'Afrique méridionale , à qui il fut confirmé par les Portugais. Beaucoup de tribus descendant d'une souche commune et ayant de l'analogie dans leur langage et dans leurs coutumes , portent ce même nom , bien que distinguées entre elles par des noms particuliers. Ainsi , celles qui habitent les frontières orientales de la colonie s'appellent Amakose et leur pays Amakosinae. Elles occupent deux cents milles de terrain , ne s'éloignant pas plus de soixante-dix milles des côtes , et vivent au nombre de quatre mille sous la conduite de quatre chefs. La tribu est gouvernée par un chef assisté de ses conseillers , et qui ne peut rien entreprendre sans eux. Lorsque la guerre est résolue , il commande l'armée ; à la chasse sa part est plus forte ; son habitation n'a aucune marque distinctive , mais son kraal a une queue d'éléphant suspendue à l'entrée. La vie d'un Cafre est une vie d'exercice violent ou de parfaite indolence. La culture des champs est abandonnée aux femmes , à qui l'entrée du kraal est expressément interdite. Les hommes seuls peuvent traire les bestiaux. Ils sont forts chasseurs , et armés de leurs seules sagaies ils attaquent l'éléphant et l'hippopotame ; mais que rien ne les force à cet exercice .

ils resteront des heures entières autour du feu, écoutant les histoires de leurs conteurs.

Les arts sont peu connus chez ces sauvages ; ils ont si peu de besoins ! La sagaie, le kirri, une petite massue, sont leurs seuls instrumens de guerre et de chasse ; un baquet élégamment travaillé pour le lait, un vase grossier pour le feu, des cuillers de bois ou de corne ; une pelle également en bois pour remuer la terre est le seul instrument d'agriculture qu'ils connaissent.

L'aspect d'un Cafre, dans son costume de guerre, présente quelque chose de sauvage et de singulier ; son *carosse* ou manteau est jeté de côté pour qu'il ne gêne pas ses mouvemens. Son bouclier est formé d'un cuir très fort, et taillé en forme ovale ; il est suspendu à son bras gauche, tandis qu'il porte dans sa main droite un faisceau de cinq sagaies, et que deux plumes grises de grue sont attachées à sa tête par une lanière de cuir.

En matière de religion il ne paraît en avoir d'autre que l'idée imparfaite d'un être qui exprime sa colère par le tonnerre ou par la famine venue à la suite d'une sécheresse ; quelques superstitions terribles touchant la sorcellerie et l'apparition de la mort, le portent à croire à un mystérieux rapport avec un monde peuplé d'esprits, mais tout est confus et indéfini.

Le riche pays que Gaïka nous avait cédé avec

tant de regrets lui a été rendu, et il leur est de nouveau permis de vivre là où ont vécu leurs pères, et de cultiver encore le champ qu'ils ont cultivé jadis. Ce pays appelé *le sol Neutre* peut avoir soixante milles; nous n'en avons gardé qu'une vingtaine, où nous avons élevé un fort.

Je vis la fumée bleue de quelques kraals ou villages s'élever entre les montagnes vertes; je m'y rendis, et je me trouvai au milieu de ces huttes en forme de ruches. Les hommes étaient assis autour du feu, leurs chiens et leurs armes à leurs pieds; deux chèvres fraîchement tuées étaient le produit de la chasse de la journée. A mon arrivée les chiens poussèrent un hurlement, et un Cafre se détachant du groupe me tendit la main, en me saluant par un *gœdendag* ou bonjour en hollandais. Je l'imitai et répétai *gœdendag*. Le reste de la horde vint à moi, en me demandant des présens; mais je remarquai que les enfans semblaient me regarder avec terreur, et je ne doute pas que l'homme blanc ne soit le diable avec lequel leurs mères les retiennent dans l'obéissance. Je les quittai, et je visitai un autre kraal avant d'arriver au fort.

L'emplacement du kraal est généralement choisi avec une intention marquée pour l'effet pittoresque. Celui qu'habite le vieux Enno sur la rivière de Reka, est placé dans une des plus heureuses positions. Les huttes en sont élevées sur la pente d'une colline qui

descend jusqu'à un torrent. L'entrée est tournée au soleil levant; le torrent coule au bas entre des rochers et des arbres qui le recouvrent. La vallée est couverte d'arbres et d'arbustes, à l'ombre desquels paissent de nombreux troupeaux de bétail, et de temps en temps quelques morceaux de terrain semés en blé de Turquie, que l'on entoure d'une haie vive.

Pour comprendre leur danse, il faut l'avoir vue. Aucune description, aucun tableau ne peut donner l'idée d'un mouvement un peu plus prononcé que la simple marche, et qui cependant devient un violent exercice; les danseuses se tenant par la main, forment un demi-cercle. Deux d'entre elles s'en détachent, s'avancent au milieu du cercle avec d'étranges contorsions, puis se retirent, et le tout au son d'un air monotone. Les femmes sont moins bien que les hommes; le travail des champs qui leur est dévolu les abîme, tandis que la chasse fortifie les hommes. Néanmoins, lorsqu'elles sont jeunes, on en trouve d'une beauté frappante. Leur noir manteau pend, non sans quelque grâce, autour de leur corps noir, tandis que les colliers et les bijoux ou blancs, ou d'une couleur vive, dont elles parent leurs bras, leurs cous ou leurs jambes, contrastent admirablement avec leur peau et leurs vêtemens rayés bleu et blanc, ce qui les rend fort avenantes.

J'avais remarqué une jeune fille aux regards

expressifs, aux dents superbes, sur laquelle je me flattai d'avoir fait quelque impression. Sa manière de me le faire entendre fut assez singulière. Elle prit sur son manteau un des nombreux insectes qui le peuplaient, et vint me l'offrir. Le signe de répugnance que je manifestai lui fit pousser un grand éclat de rire. Elle porta ensuite à sa bouche l'insecte que j'avais refusé, pour m'en montrer la valeur.

Le chef est généralement distingué par un *carosse*¹ de peau de tigre, et par un bandeau de grains de verroterie qu'il porte autour de la tête. Lorsqu'il est entouré de ses compagnons, armés et drapés dans leurs sombres manteaux, il présente un coup d'œil imposant. Leurs figures sont nobles, leurs mouvemens gracieux et leur attitude sûre; on dirait des statues de bronze. Je fus frappé de l'étrange ressemblance d'un groupe de Cafres avec les Grecs et les anciens Étrusques, à la draperie près.

La danse des hommes diffère de celle des femmes; cependant, comme elles, c'est à la voix, et ils forment un demi-cercle. Ils se dépouillent de leurs carosses, baissent la tête, et se précipitent en avant, en faisant de grands sauts.

J'invitai le chef et ses principaux officiers à souper à mon bivouac; et tandis que je mangeais un poulet bouilli, je fêtai mes hôtes avec du mouton grillé, du pain, mets de luxe pour eux, et de l'eau-de-vie du

¹ Sorte de manteau africain.

Cap, leur suprême régal. J'étais assis près d'eux, enveloppé dans la housse de mon cheval, imitant ainsi leur carosse, et qui fut beaucoup admirée. Le chef m'offrit, pour la lui céder, deux chevaux ou trois moutons, et son offre ne produisant aucune impression, il eut recours au mot *barserla*, qu'ils emploient pour demander. Notre interprète chanta une chanson cafre, très douce et très agréable, car leur langue est propre à la musique. Cette chanson parlait des étoiles vers lesquelles il élevait les bras. La nuit approchant, ils se levèrent un à un à la voix de leurs femmes qui les appelaient du haut de la montagne, et qui continuèrent leur danse au clair de la lune jusqu'au jour, que nous déjeunâmes avec le chef et ses compagnons. Durant le repas, un Cafre qui avait été envoyé à la recherche des bestiaux volés par une tribu voisine, revint : la recherche avait été infructueuse. Il garda le silence jusqu'au signe du chef; alors s'asseyant à quelque distance du groupe, il commença son récit, sentence par sentence. A la fin de chacune, le chef manifestait son assentiment d'un ton mélancolique, par un monosyllabe. Le récit dura plus de deux heures. Je remontai à cheval, prononçai *gædendag*, et touchai la main à la moitié de la tribu dont je pris congé.

Cette tribu est une des plus rapprochées de nos frontières, et est désignée par les autres sous le

nom de la tribu des *Meurtriers*. Enno son chef est un vieillard singulier, dont j'ai eu l'occasion d'approfondir le caractère, mélange de simplicité, de ruse et de penchans sauvages.

Lors d'une autre excursion que je fis avec le landdrost d'Albanie, chez une tribu voisine, nous passâmes la nuit dans un kraal. Enno le chef nous honora de sa présence, ainsi que ses principaux compagnons; les uns près de nous dans la tente, d'autres assis en dehors. Nous dinâmes, on donna des vivres à Enno; j'observai qu'il en distribuait toujours une portion à ses officiers. On lui présenta une patate, en lui disant qu'il ne lui serait pas difficile de s'en procurer dans son pays; il répondit avec douceur et calme : « Je suis bien vieux, trop vieux pour apprendre de nouvelles choses, cependant j'accepte ce que vous me donnez... » Je me mis à rire, et lui dis que c'était une réponse adroite. « Oui, ajouta-t-il, j'ai vécu long-temps, et j'ai appris à devenir rusé. »

Rien de plus amusant que la manière dont il s'y prit pour obtenir un présent. Ce n'était pas la valeur qui le tentait, disait-il; mais c'était pour pouvoir, dans le cas où on lui demanderait si le landdrost l'avait visité, dire quel présent il lui avait laissé, lui qui était si généreux. Je remarquai un Cafre blanc, défiguré par des raies rouges sur sa peau; c'était le fils du chef. J'appris qu'Enno, plaisanté par

les siens sur cette couleur et sur l'infidélité supposée de sa femme, se mit à rire et leur demanda si une vache noire n'avait jamais fait un veau blanc.

Une chose assez piquante, c'est un de ces sauvages transporté de son désert au milieu de la civilisation, et son étonnement à la vue de tous les objets qui frappent ses regards. Je me rappelle avoir vu deux Betchuanas amenés au Cap par des missionnaires. C'étaient les premiers que je voyais; leur costume me frappa, je les suivis; on les mena voir l'exercice du canon : la curiosité mêlée de frayeur avec laquelle ils approchaient et se serraient l'un contre l'autre, semblant avoir un pressentiment de l'effet que produit le canon; l'anxiété avec laquelle ils épiaient chaque mouvement des canonniers, et quand eut lieu l'explosion la stupeur dont ils furent frappés, les regards effrayés qu'ils échangeaient entre eux, et leurs pas timides en s'en éloignant sans oser fixer l'objet de leur terreur : tout cela m'amusa beaucoup. On me raconta qu'un chef ayant été fait prisonnier et envoyé au Cap, il fut reconnu par un officier qui, se souvenant de son courage et de son adresse, lui tendit la main. Le Cafre au lieu de lui donner la sienne, répondit « qu'il ne pouvait pas, qu'il avait le cœur brisé ¹. »

Ce fut avec un grand intérêt que je vis Gaika. Ce chef fameux était dans le fort couvert d'une veste

¹ For his heart was broken.

de soldat, et avec une suite de vingt-cinq femmes. Il a une cinquantaine d'années ; un air mélancolique a remplacé l'air martial qu'il avait à dix-neuf ans, lorsque Barrow le vit et prédit ce qu'il serait. Les Anglais lui ont accordé leur protection, en revanche il en a saisi tous les vices ; ils en ont fait un être dégradé, un misérable, méprisé et suspect aux siens. Il est toujours inquiet, et prêt à vendre ses femmes pour de l'eau-de-vie.

Tels sont pour les sauvages les bienfaits de la civilisation : nous les avons trouvés simples et confians, nous les avons rendus intempérans et traîtres, et le plan de leur entière destruction est basé sur ce que nous leur avons enseigné.

Excursion. La grande rivière du Poisson. Les caves. Scène sauvage. La caverne du tigre. Soldat hottentot. Caractère bushiman. Paysans. Les Cafres. Contraste de caractère.

On m'avait parlé d'une montagne près de la rivière du Poisson, qui renfermait des caves servant de retraite et d'habitations aux Cafres. Accompagné de mon Hottentot, je résolus d'aller les visiter. Je me munis d'un guide, c'était un jeune garçon qui les connaissait. Je laissai mon cheval sur le haut de la montagne, et je me mis à descendre de rochers en rochers, me retenant aux branches des arbres qui croissent dans les crevasses ; je parvins ainsi jusqu'aux cavernes. J'essayai d'y pénétrer, à l'aide de

mes mains et de mes genoux ; mais cela me fut impossible, tant l'ouverture en est étroite et encombrée d'ordures par le séjour d'une multitude de lapins, les seuls habitans d'aujourd'hui. Si j'éprouvai jamais un désappointement, ce fut ce jour-là. Je n'eus pour me dédommager que la beauté du site ; partout la végétation la plus forte, des plantes même au milieu des rochers, des branches d'arbres entrelacées offrent un délicieux ombrage.

Je retournai vers mon Hottentot, et l'envoyai avec les chevaux un peu au-delà, avec l'ordre de m'attendre tandis que je parcourrais le bois jusqu'au torrent qui roule dans le creux profond de la montagne, et entre des rochers à pic. Ce ne fut pas sans peine que je parvins au bord de ce torrent, dont le lit est à sec en plusieurs endroits, tandis qu'en d'autres l'eau séjourne dans des bassins profonds, rendus encore plus sombres par toutes les branches des arbres qui interceptent le jour, et parmi lesquels j'en distinguai un dont le bois était jaune. Je remontai le lit en suivant mon jeune guide qui, pour me tranquilliser, me parlait de la tanière d'un tigre qui venait la nuit rôder près des habitations et enlever des moutons. Nous étions sous de gros arbres dont les troncs gris sont couverts d'une mousse brune, et les branches entourées de vigne-vierge dont les rameaux pendent en guirlandes. Au bord du torrent, je trouvai le caféier cafre, qui géné-

ralement est peu élevé. Ici il acquiert la force d'un gros arbre; ses feuilles à palme se détachent d'un tronc de près de vingt pieds de haut.

Autour de moi tout est sombre, et indique que même à midi les rayons du soleil n'y pénètrent jamais; je l'aperçois se cacher derrière les montagnes; aucun bruit ne vient troubler cette solitude, aucun oiseau ne vole à travers ce feuillage, aucun zéphyr ne ride l'eau.

J'éprouvai un véritable plaisir à m'éloigner de cette ombre et de me retrouver à la lumière, promenant mes regards sur un vaste paysage que doreraient les derniers rayons d'un beau soleil couchant.

On a formé un corps de Hottentots pour le service de la frontière. Aucune troupe n'est dressée et plus propre au service qu'on en exige, qui consiste dans la recherche du bétail volé par les Cafres. Le Hottentot est plutôt une race instinctive que pensante. Sa vue est excessivement perçante, son habileté à se diriger dans des lieux où aucune route n'est frayée est aussi surprenante que celle de l'Indien américain; il poursuit aussi sa proie avec l'intelligence du chien de chasse. Ajoutez qu'il est capable d'endurer les plus grandes privations, pouvant s'abstenir de nourriture pendant plusieurs jours, et y suppléer en serrant la ceinture de la famine ¹. C'est de plus un excellent tireur.

¹ Lorsque la faim le presse, le Hottentot s'entoure l'estomac

Réunis en corps, j'ai trouvé quelque chose de militaire chez ces hommes. Leur prestance, leurs petits chevaux nerveux et velus, leurs havresacs blancs contrastant avec leur vêtement gris, leur bonnet noir, la peau de mouton qui recouvre leur carabine, leur poire à poudre en bandoulière, et cette gibecière en peau de tigre qu'ils portent pendue à l'épaule, tout semble harmoniser avec la sauvage contrée qu'ils traversent. Mais voyez-les dans une parade à côté de nos brillans dragons, tout change et tout devient ridicule. La laideur hideuse de ces petits hommes, leur front élevé, enfoncé dans le milieu, ces cheveux touffus et laineux, ces petits yeux enfoncés, ces joues saillantes, ces larges narines, et pour terminer couronnez cette tête d'un schako de dragon, et vous en aurez une idée.

Quant aux femmes, un anglais qui voit une Hottentote pour la première fois doit la prendre pour un phénomène. Il ne peut s'imaginer que chez quelques peuples, une femme ne conserve aucun trait de la femme; mais c'est surtout lorsqu'elle a fait des enfans qu'elle devient horrible. Dans leur jeunesse, leur figure est encore passable, la forme de

d'une ceinture qui produit les effets décrits; mais chose surprenante, après plusieurs jours d'abstinence, il peut surcharger son estomac de la quantité de nourriture qu'on lui offre, sans qu'il résulte aucun inconvénient d'un si long jeûne ni de la surcharge qui s'ensuit.

leur cou, de leurs épaules, de leurs bras est en général bien ; leur démarche élégante, et quelques-uns de leurs mouvemens souples et gracieux, surtout lorsqu'elles croisent leurs bras : elles ont l'oreille essentiellement musicale ; elles chantent d'une voix assez douce les hymnes qu'elles ont apprises des missionnaires. En entendant ces voix, en Italie et en Espagne, le voyageur sentimental tomberait en extase ; mais comment admirer en pareil cas des créatures avec un nez pareil et une bouche aussi repoussante ?

Le Hottentot de la colonie est, en général, un être qui sent son infériorité auprès de l'homme blanc ; mais il existe une race d'hommes indisciplinable, qui ne connaît pas l'obéissance, ne respire que la haine, qui, entourée par l'ennemi, ne demande jamais quartier, mais combat jusqu'à la mort : ce sont les Bushimen ¹, qui habitent les cavernes et se nourrissent de racines, de fourmis et de sauterelles, du gibier qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées, et des chevaux ou du bétail qu'ils volent aux fermiers ou aux Cafres. Cette race dégénérée, dont la personne et les habitudes n'ont presque rien d'humain, est fort diminuée en nombre ; on leur a donné la chasse comme à des bêtes féroces ; ils sont le rebut de l'humanité ; le serpent est moins à craindre et moins redouté.

¹ *Bush*, buisson ; *men*, pluriel de *man*, hommes.

Les armes que les Européens ont placées entre les mains du Hottentot, et l'habileté avec laquelle il les manie lui donnent une supériorité marquée sur son ennemi. La sagaie ne peut s'opposer au mousquet, et un bouclier de cuir est une faible défense contre une balle.

J'avais remarqué un Hottentot qui, avec les caractères de la physionomie des autres, avait une teinte plus noire et des traits beaucoup mieux. « Vous n'êtes pas un véritable Hottentot, » lui dis-je. « Je suis bâtard » fut sa réponse, qu'il me fit avec un ton d'exaltation; et ce qui eût été une tache chez un autre, chez lui excitait son orgueil.

La portion de la contrée que j'avais visitée contient plusieurs établissemens anglais, et cependant j'y ai peu trouvé de gens aux coutumes et aux mœurs anglaises; même parmi ceux du premier rang, beaucoup sont tombés dans l'indolence et la paresse: que dirai-je des réduits de la basse classe, mauvaises maisons d'argile, et fréquemment le séjour de la misère et de l'ivrognerie? eh bien! la vanité vient encore s'y loger, et beaucoup de ces malheureux fermiers s'abandonnent à des rêves d'imagination qu'entretient encore l'eau-de-vie du Cap.

Les fils des anciens fermiers forment une classe d'hommes propres au pays. Hardis, acclimatés, bons chasseurs, jamais attristés par le souvenir d'autres climats, ceux-là peuvent aller loin.

Plan de route. Montagnes. Rivières. Description du pays. Animaux sauvages. Oiseaux. Troupeaux de bétail. Partie de voyage. Plan d'un voyage. Incidens et aventures. Hauteur de nos tentes. Établissements des missionnaires. Chef des Cafres. Mœurs et anecdotes. Portraits. Écoles. Langage. Devin. Hymnes cafres. Usage de missionnaires. Bêtes féroces. Superstitions. Singuliers lits. Histoires. Coutumes. Anecdotes. Chasse de l'éléphant.

Il est deux cas où il devient intéressant de visiter un pays pour en saisir les traits ; c'est lorsqu'il nous est totalement inconnu, et alors nous agrandissons le cercle de nos idées ; ou lorsque nous le connaissons parfaitement, nous parcourons alors une route qui déjà nous est familière ; chaque pas nous rappelle un souvenir : nous corrigeons notre ouvrage si nous y reconnaissons une erreur. Ici il s'agit d'un pays où je flotte entre le connu et l'inconnu ; j'ai vu des sites, j'ai décrit des lieux, et cependant il en est beaucoup dont je n'ai pas parlé, faute de les connaître.

J'entrepris donc une nouvelle excursion du côté de l'est ; à notre droite étaient les côtes dont quelquefois nous approchions ; entre les montagnes sont de grandes forêts terminées par la ligne bleue de la mer ; derrière nous la colonie, et au nord les montagnes Buffalo adossées au Kolaco et aux chunmies. Les rivières principales que nous traversons sont la Grande-Rivière du Poisson, le Keiskamma, la Chilamni, le Buffalo, le Namaqua, le Acoon, le Goonovi, le Gualaka et la Clé ; tous ces courans se

rendant à la mer. Le caractère de ces rivières, à l'exception du dernier, est en général le même : les rives en sont couvertes d'arbres touffus, mais peu hauts, et les eaux en paraissent noirâtres par l'effet que produisent les branches qui les ombragent. Les arbres sont variés, et quelques-uns sont d'une beauté remarquable ; le riche feuillage de la figue sauvage et du prunier y contraste singulièrement avec le vert-jaune du saule pleureur ; on y trouve aussi l'arbre de fer, tandis que les bords de l'eau sont couverts par le radeau en fleur et par le caféier cafre à feuilles de palmier.

En approchant des fleuves, le pays devient montueux et couvert d'arbustes en fleurs ; ensuite on parcourt de riches plaines où l'on trouve à chaque pas le mimosa. Une fois l'été passé, le pays prend un aspect de sécheresse qui fatigue les yeux ; on voit des plaines où la flamme a passé, et qu'on aperçoit noires et d'un aspect triste. C'est quelquefois l'effet du hasard ; fréquemment, c'est fait à dessein ; c'est le seul moyen de se débarrasser des herbes sèches. Mais l'herbe croît avec une vitesse qui paraît magique aux yeux du voyageur accoutumé à la lenteur de la végétation européenne. Pendant la nuit l'effet de ce feu se déployant sur les montagnes est magnifique.

La Cafrerie n'abonde pas en animaux : ce peuple chasseur épuise la contrée ; pas un oiseau ne peut

se montrer qu'il ne soit poursuivi et abattu par le kirri qui n'est jamais lancé sans atteindre son but. Les troupeaux de bestiaux sont les seuls quadrupèdes que nous ayons rencontrés; aussitôt qu'ils nous apercevaient ils accouraient vers nous galopant et bondissant comme si l'homme était bien-venu pour eux, et ne devait pas être un objet de terreur.

Notre caravane était composée de dix-neuf personnes, dont sept Européens, le landdrost à notre tête. Nous avions trois fils de fermiers, beaux jeunes gens hardis, actifs, qui avaient payé leur taxe en têtes de bêtes féroces mises à prix dans ces contrées; deux soldats hottentots, des domestiques, des Cafres et des interprètes, un chariot pour porter notre tente et nos bagages, seize chevaux, des bœufs pour le chariot et un troupeau de moutons. Nous nous arrêtions durant la chaleur pour faire reposer notre troupeau, et le soir nous gagnions le bord des rivières où nous élevions nos tentes et allumions nos feux.

La situation de nos bivouacs était quelquefois très pittoresque, celui de Keissama surtout fut remarquable par sa beauté. Notre tente fut plantée sur le bord de la rivière dans une petite vallée où l'on aurait cru reconnaître la main de l'art. Le taillis qui nous entourait était épais; la fumée de nos feux s'élevait bleue à travers les mimosas et les jasmins.

rendant à la mer. Le caractère de ces rivières, à l'exception du dernier, est en général le même : les rives en sont couvertes d'arbres touffus, mais peu hauts, et les eaux en paraissent noirâtres par l'effet que produisent les branches qui les ombragent. Les arbres sont variés, et quelques-uns sont d'une beauté remarquable ; le riche feuillage de la figue sauvage et du prunier y contraste singulièrement avec le vert-jaune du saule pleureur ; on y trouve aussi l'arbre de fer, tandis que les bords de l'eau sont couverts par le radeau en fleur et par le caféier cafre à feuilles de palmier.

En approchant des fleuves, le pays devient montueux et couvert d'arbustes en fleurs ; ensuite on parcourt de riches plaines où l'on trouve à chaque pas le mimosa. Une fois l'été passé, le pays prend un aspect de sécheresse qui fatigue les yeux ; on voit des plaines où la flamme a passé, et qu'on aperçoit noires et d'un aspect triste. C'est quelquefois l'effet du hasard ; fréquemment, c'est fait à dessein ; c'est le seul moyen de se débarrasser des herbes sèches. Mais l'herbe croît avec une vitesse qui paraît magique aux yeux du voyageur accoutumé à la lenteur de la végétation européenne. Pendant la nuit l'effet de ce feu se déployant sur les montagnes est magnifique.

La Cafreterie n'abonde pas en animaux : ce peuple chasseur épuise la contrée ; pas un oiseau ne peut

se montrer qu'il ne soit poursuivi et abattu par le kirri qui n'est jamais lancé sans atteindre son but. Les troupeaux de bestiaux sont les seuls quadrupèdes que nous ayons rencontrés; aussitôt qu'ils nous apercevaient ils accouraient vers nous galopant et bondissant comme si l'homme était bien-venu pour eux, et ne devait pas être un objet de terreur.

Notre caravane était composée de dix-neuf personnes, dont sept Européens, le landdrost à notre tête. Nous avions trois fils de fermiers, beaux jeunes gens hardis, actifs, qui avaient payé leur taxe en têtes de bêtes féroces mises à prix dans ces contrées; deux soldats hottentots, des domestiques, des Cafres et des interprètes, un chariot pour porter notre tente et nos bagages, seize chevaux, des bœufs pour le chariot et un troupeau de moutons. Nous nous arrêtions durant la chaleur pour faire reposer notre troupeau, et le soir nous gagnions le bord des rivières où nous élevions nos tentes et allumions nos feux.

La situation de nos bivouacs était quelquefois très pittoresque, celui de Keissama surtout fut remarquable par sa beauté. Notre tente fut plantée sur le bord de la rivière dans une petite vallée où l'on aurait cru reconnaître la main de l'art. Le taillis qui nous entourait était épais; la fumée de nos feux s'élevait bleue à travers les mimosas et les jasmins.

A peine eûmes-nous fait halte que chacun prit une occupation : les uns s'empressèrent de dételer les bœufs et de former une enceinte pour les moutons, d'autres allèrent à la chasse des poules d'eau, et les derniers préparèrent le dîner.

Vint à passer un chariot de missionnaires dont les gens nous dirent que nous avions choisi une position où nous serions inquiétés par les hippopotames, mais nous n'en vîmes point. Le lendemain nous traversâmes la rivière, et nous arrivâmes à Wesleyville, premier établissement des missionnaires dans la Cafrerie. Elle est située sur une colline qui s'élève sur une des branches du Chilumni, et ses blanches maisons petites et perchées sur une pente verte ont un air de propreté qui enchante. La scène dont nous fûmes témoins à notre arrivée était excessivement animée par le nombre des tribus que notre approche avait rassemblées, et dont le chef Pato et ses deux frères Conguar et Kaama s'étaient préparés à nous recevoir, et dans le fait c'était chose peu ordinaire que de voir ces trois personnages habillés l'un en quartier-maitre général, l'autre en maréchal de camp d'artillerie, et le troisième en lancier, au milieu de leurs noirs compagnons dont la friperie militaire était loin d'être en harmonie avec la leur. Elle me parut si neuve et si amusante, que je passai une grande partie du jour à attendre et à considérer tous ces nouveaux arri-

vans qui se rendaient de leurs kraals à plusieurs milles à la ronde, et qui m'apparaissaient et disparaissaient entre les mimosas.

Combien il me semblait étrange de voir disparaître de devant mes yeux cet empire de l'or et de l'argent, de le voir remplacé par celui des boutons et des grains de verroterie, et de me trouver entouré d'hommes et de femmes que ces babioles rendaient heureux, ainsi que de grands enfans ! Il fallait voir la surprise de tous ces hommes en regardant nos fusils, et surtout en nous voyant frapper avec ces armes un but à une grande distance. Les femmes n'en saisissaient pas moins l'occasion d'exercer leur instinct de coquetterie : je crois qu'on peut désespérer de trouver un point sur le globe où cet art de la coquetterie n'ait pénétré, puisqu'il est en pleine activité chez les Cafres. La manière dont les jeunes filles distinguaient parmi nous les chefs est singulière : elles examinaient les poignets de nos chemises, et suivant qu'elles les trouvaient fines et blanches, elles dirigeaient leurs attaques.

Kaama, le plus jeune des chefs, était souvent venu à la colonie, et y avait pris des manières. Il s'était trouvé quelquefois dans la société, et de lui-même et par instinct, il s'était conformé à ses divers usages. Je visitai son kraal, j'entrai dans sa hutte, et même je fus présenté à sa seule femme Nomguiny. C'était un véritable type de femme ca-

fre. Je vis aussi sa mère ; mais je ne sache pas avoir jamais vu un plus laid portrait de sorcière, chassieuse, ridée, les lèvres flétries, en un mot, la décrépitude en personne. Pendant sa jeunesse, me dit-on, elle s'était adonnée à la magie.

Tandis que je considérais la haute taille et les grâces de ce jeune chef drapé avec sa peau de tigre, car il avait déposé son costume de lancier, et conséquemment gagné au change, sa femme et ses trois enfans jouant autour d'elle, j'entendis ces mots : « Kaama, pauvre maison. » Je crus comprendre qu'il faisait la comparaison de la hutte et de la dernière maison où nous nous étions rencontrés, et j'avoue que ce retour sur son état présent et sur les objets qui l'entouraient ne me fit nullement plaisir. Nous visitâmes l'école, où quelques enfans apprennent le hollandais et le cafre, dont les missionnaires ont formé un vocabulaire, peine, selon moi, fort inutile, car il est des mots dont la prononciation ne peut se rendre. En outre, comment faire comprendre certaines expressions anglaises à ces sauvages ? Ainsi, prenant pour exemple le mot *hypocrisie*, après une longue explication, un Cafre à qui on la donnait s'écria : « Je comprends, vous mettez sur vous le manteau de votre femme lorsque vous travaillez à votre jardin. » Ses idées n'allaient pas au-delà d'un déguisement matériel.

Nous dînâmes avec les missionnaires et les trois frères, qui se conduisirent avec décence ; mais je fus surpris lorsque j'offris du vin à Conguar d'entendre un éclat de rire derrière ma chaise ; il parlait de la petite fille de ce chef, que cette cérémonie divertit beaucoup.

Le matin suivant nous assistâmes au service divin célébré par le missionnaire, et j'éprouvai une certaine impression en entendant chanter les prières sur les airs du pays. Parmi ces chants, je distinguai une hymne composée par un Cafre. Je me la suis procurée. Les quatre premières paroles de chaque vers étaient chantées par une seule voix, à laquelle se joignaient toutes les autres en chœur. Les prières étaient faites partie en hollandais, qu'un interprète faisant l'office de clerc traduisait en cafre, partie en langue nationale. C'était la première institution missionnaire que je voyais. Voici un échantillon de ce chant :

« Celui qui est notre manteau de consolation, le donneur de la vie, l'ancien d'en haut, est le créateur des cieux et des étoiles toujours étincelantes. Dieu est puissant dans les cieux où les astres décrivent leurs routes. Nous l'invoquons sur son trône comme notre guide, car il fait que l'aveugle voit ; nous l'adorons comme seul bon, car il est notre seul refuge, notre seul bouclier ; et là-haut, ce dispensateur de la vie est le créateur des cieux. »

Quant au danger à craindre de la part des bêtes féroces, rien de plus erroné que les opinions des Anglais à cet égard. Le voyageur traverse une grande étendue de pays sans rencontrer un être vivant, si ce n'est quelques timides antilopes, et s'il veut des animaux sauvages, il doit les chercher dans leurs tanières, où la peur est plutôt de leur côté que du sien; dans mes courses j'ai souvent rencontré le Hottentot plongé dans un profond sommeil, sur un rocher auprès de la flamme d'un feu ardent, tandis que dans le lointain j'entendais le hurlement de quelques loups.

Quelques-uns des nôtres entrèrent le soir dans le kraal de Pato, et furent témoins d'une cérémonie du magicien ¹ pour découvrir une sorcière. Le chef avait été malade, et ce magicien fut appelé, parce que la maladie du chef est toujours l'effet de la sorcellerie ou du poison, et que la tribu vit alors dans les craintes. En entrant, je trouvai les femmes rangées en demi-cercle. frappant sur les larges boucliers des guerriers et chantant un air mélancolique, mais je m'aperçus qu'elles n'aimaient pas rendre un étranger témoin de leurs rites, car elles cessèrent à notre approche.

La croyance à la sorcellerie est générale dans le pays, et sa punition terrible. Le magicien accuse un individu qui possède une grande quantité de

¹ *Rain-Maker*, ou *faiseur de pluie*, dit le texte.

bestiaux. Aucune preuve n'est nécessaire, aucune protestation d'innocence admise ; le malheureux est attaché à terre avec une courroie, traîné par les pieds et par les bras, qui sont liés à des pieux ; des pierres brûlantes sont placées sur son corps, et des nids brisés de grosses fourmis noires et venimeuses placées sur les parties écorchées de son corps. Dans ses tourmens il avoue tout ce qu'on exige de lui ; alors on lui ordonne de se défaire du pouvoir par lequel il fait le mal ; il donne quelque chose, quoi que ce soit, un fil de grains ou un autre ornement, alors on lui donne la mort ; ou il est banni de la tribu, et devient mendiant et vagabond.

Voici à ce sujet une anecdote que me conta un missionnaire.

Sur le territoire appartenant à Hinza, un Cafre, dont les richesses excitaient l'envie, fut accusé d'élever un loup qu'il retenait dans la journée, et qu'il lâchait dans la nuit pour détruire les troupeaux. On s'empara de lui et de tout ce qu'il possédait, ses bestiaux furent partagés, moitié à Hinza, moitié à ses conseillers. L'homme fut banni. En s'éloignant, à son tour il s'empara du troupeau d'un autre, qu'il conduisit à Voosani, chef des Tambooky. Hinza envoya se plaindre et redemander le troupeau, en informant ce chef du crime de son protégé. Le troupeau fut rendu avec tous les témoignages d'une

grande horreur pour le crime. Le missionnaire parlant à Hinza sur ce sujet, lui demanda pourquoi il avait ruiné cet homme; à quoi Hinza lui répondit d'un ton ironique et avec un sourire qui laissait voir qu'il savait à quoi s'en tenir : « C'est vrai, mais vous savez qu'élever un loup est une chose étrange. »

La contrée souffre beaucoup de la sécheresse : lorsqu'elle a lieu, les hommes, faute de blé, meurent par centaines; alors le devin, ou magicien, ou docteur, car il réunit les trois caractères, devient un homme important qu'on prie, à l'aide du présent d'un bœuf, de faire tomber la pluie. Il le promet. Si la pluie ne tombe pas, c'est que le présent est d'une trop mince valeur, et déplaît à l'esprit de la pluie. On lui en fait un second, nouvelle promesse. Si celle-là ne réussit pas, il demande le bœuf favori du chef. Alors grande hésitation pendant laquelle il gagne du temps. Mais si on le lui donne, il est au bout de ses subterfuges; alors il nomme l'homme ou la femme qui a détruit les effets de l'enchantement, et le massacre du malheureux sauve son crédit.

Voici le détail de quelques superstitions : Un Cafre fait choix, pour son gardien, de l'esprit de quelque chef ou d'un ami, il l'invoque dans toutes les occasions difficiles, le remercie chaque fois qu'il échappe à un danger, lui donne une portion du bœuf qu'il tue, du gibier qu'il prend et du grain qu'il récolte; en traversant une rivière, il l'appelle,

et lorsque ayant perdu quelque chose il vient à le retrouver, il l'attribue à ce bon génie. Dès que la foudre tombe sur un kraal, il est abandonné; on brûle un bœuf sur le lieu même, comme offrande expiatoire à l'esprit du tonnerre.

L'esprit de la mort, qu'ils nomment *shulanga*, vient visiter le kraal; lorsqu'il n'est pas satisfait, on lui sacrifie un bœuf pour l'apaiser, on le conjure de s'éloigner, et un homme sort de l'habitation pour l'accompagner.

Dans quelques villages nous vîmes la cérémonie de la circoncision. Les enfans nous furent apportés; ils nous parurent hideux. Avec leurs corps blanchis, leurs têtes et leurs vêtemens couverts de feuilles de palmier, ou de café cafre, ils formèrent une espèce de danse dont le principal mouvement était une pirouette; les femmes chantèrent un air monotone en frappant sur une peau de bœuf. On ordonne ensuite à ces petits malheureux de lever les mains, et on les frappe avec le kirri. Ils sont regardés comme souillés ou sacrés pendant quelque temps, j'ignore pourquoi; puis on les réunit dans une hutte séparée, où on les relègue pour un temps, après quoi on les admet au rang des hommes.

Lorsqu'une femme meurt, son mari est souillé; il quitte le kraal, et vit dans les bois pendant quelque temps. A son retour, il se revêt d'un nouveau kross et brûle celui avec lequel il a porté le deuil.

A la mort du chef, la cérémonie est la même, mais le deuil est plus long.

Nous remarquâmes sur les rives de la Kei les mêmes tas de pierres que nous avons vus près de la rivière du Poisson; on nous apprit que ce sont les endroits où des soldats européens sont tués. Nos guides nous dirent que lorsqu'un Cafre se sent fatigué, il ajoute une pierre au tas. Son père, son grand-père l'a fait, il le fait aussi. Ces tas de pierres s'appellent *vivani*.

Un des missionnaires me conta que, à la mort du vieux chef, Pato fut choisi pour son successeur, de préférence à Conguar son frère aîné, qui fut nommé régent jusqu'à ce que Pato eût atteint l'âge. Le moment arrivé, Conguar, nullement content de se démettre du pouvoir, reçut ou supposa une marque de mépris de son frère, et se retira à quelque distance du pays. Après un certain temps, Pato ayant eu des difficultés avec un chef puissant son voisin, ses conseillers lui donnèrent l'avis de consulter Conguar. Des messagers lui furent dépêchés, et revinrent avec sa réponse : « La maison de mon père avait trois supports : il y en a deux, un large et un faible en devant, et un fort par derrière. Aujourd'hui le plus faible s'est mis dans la tête de pouvoir supporter toute la maison sans l'assistance du plus fort : qu'il essaie. »

La tradition de la famille de Pato est curieuse.

C'était sous le règne de Tshio, six générations en arrière, les Cafres ne comptant pas au-delà. Leur aïeul Quaani fut un grand soldat et favori du chef, qui lui confia ainsi qu'à un autre ses ordres souvent tyranniques, tels que la destruction des kraals, la capture des bestiaux ou le massacre des riches possesseurs de bétail; Quaani éluda ces ordres en envoyant au chef les troupeaux et cachant les familles loin du pays ou dans les montagnes. Il agit ainsi pendant long-temps jusqu'au moment où des soupçons s'élevèrent et que l'autre capitaine lui demanda s'il avait obéi aux ordres du chef. En déclarant que non, Quaani quitta le kraal, et son ennemi publia qu'il était allé rassembler les gens qu'il avait sauvés. Il fut absent plusieurs jours, lorsqu'une nuit la reine favorite le vit entrer dans sa tente. Il lui dit : « Au point du jour allez trouver Tshio, et dites-lui de regarder sur les montagnes, vous verrez mes guerriers. » Ainsi fit la reine. « Qu'est-ce que je vois, s'écria-t-elle, des bois de mimosas ? il n'y avait rien hier. » Alors regardant de nouveau, elle reconnut que c'était des hommes armés qui venaient les surprendre, et le cœur de Tshio fut brisé. Quaani vint alors au-devant de lui avec cent jeunes guerriers armés de leurs sagaies et de leurs boucliers, et ornés de la plume de guerre. Ils plièrent tous le genou devant le chef, déposant leurs armes à ses pieds; puis arrivèrent les hommes âgés, les femmes, leurs en-

fans et leurs bestiaux, et Quaani dit à Tshio : « Ce peuple, vous m'aviez ordonné de le faire mourir, et je l'ai sauvé; » et Tshio garda une portion de ce peuple et des bestiaux, et donna l'autre à Quaani; il lui donna en outre un pays sur la côte de la mer, de soixante milles de long et douze de large, puis il lui dit : « Je vous adopte pour mon fils; vous êtes, dès aujourd'hui, un Amachoui (tribu du chef), et si un de mes fils lève la sagaie contre vous, faites-en autant contre lui, car vous êtes son égal. »

Il ne me semble pas étonnant que dans un pays où depuis long-temps le luxe a énervé les hommes, des distinctions se soient établies dans la société, et qu'un homme rampe devant un autre homme pour en obtenir pouvoir et dignité. Tous les dehors s'y rencontrent; un palais, une multitude de domestiques à son service, un titre imposant. Mais ici où la hutte d'un chef ressemble à la hutte du dernier de la tribu; où les vêtemens, les richesses sont les mêmes; où aucune supériorité de talens n'existe; où tous assis autour du feu, une pipe fait la ronde et entre dans la bouche royale, humide encore de la salive du dernier de ses sujets; cependant qu'il soit obéi avec une telle promptitude que, lorsqu'un Cafre le rencontre, il lui dise : « Tu es mon chef, et je suis un chien », c'est ce qui m'étonnera toujours.

C'est à la chasse ou à la guerre que l'on peut voir se déployer l'énergie de ces naturels, groupés au-

tour du feu ou à l'ombre des arbres. Leur caractère semble être un mélange d'apathie et d'indolence ; mais c'est à la poursuite d'un éléphant qu'il faut voir son adresse à le cerner, l'habileté qu'il déploie à former un cercle autour de sa victime, à l'élargir ou à le rétrécir selon la circonstance, et à lui lancer la sagaie ; toute sa vigueur à l'attaque, ou sa rapidité à la fuite. Il faut les voir marcher silencieusement ; tantôt se montrer à demi, tantôt s'enfoncer dans le plus épais hallier, puis tout à coup reparaitre et faire retentir les échos des rochers de leurs cris de triomphe ; il faut voir leur adresse à saisir l'avantage de chaque massif, de chaque rocher ou inégalité de terrain, à se mettre sous le vent pour se dérober à la finesse de l'odorat de l'animal ; et lorsque tout cet art est devenu inutile, et que poussé au désespoir l'éléphant s'élance sur eux, la promptitude avec laquelle ils mettent le feu aux herbes et aux taillis et se retirent derrière les flammes. La bête morte, il faut les voir s'approcher, se disculper de sa mort, et lui déclarer gravement qu'elle n'est que l'effet d'un accident ; puis, dans le but de prévenir sa colère et de lui ôter tout moyen de leur nuire, ils lui coupent sa trompe, en répétant en chœur pendant l'opération : « L'éléphant est un grand chef et sa trompe est sa main. »

Dans cette nature on aperçoit une ressemblance avec celle que Shaws cite dans ses voyages, des

Arabes qui brûlent la tête de la hyène pour lui ôter toute espèce d'influence maligne.

Un missionnaire m'a conté le trait suivant : Un éléphant ayant reçu plusieurs blessures, se plonge dans un des creux de la rivière Chilumni ; ce creux était profond et étroit. Les Cafres lui lancèrent leur sagaie jusqu'à ce que son dos en fût tout couvert ; l'eau se teignit de sang. Un Cafre lui tire un coup de fusil et le blesse à l'épaule ; l'animal pousse un cri terrible, et s'élance près du rivage, sur les chasseurs qui s'écartent et lui font place. L'animal blessé à mort retourne à la rivière. Dans le moment un des assaillans retourne à l'attaque, saute dessus, et le saisissant par la queue, lui plonge la sagaie dans le flanc. L'éléphant revint au rivage et mourut.

Wesleyville. Son délicieux paysage. Seconde et troisième station des missionnaires. Interprètes et guides. Éloquence hottentote. Grave argument. Artifice. Jeux. Amusemens du soir. Chasse à l'hippopotame. La rivière Kei. Aventure. L'incagolo. Chef des Cafres et son bâton. Anecdotes.

En laissant Wesleyville, notre caravane s'augmenta de l'un des frères de Conguar et de quatre de ses compagnons, Faarni, Chiqua, Ikey et Claa-Claa. La toilette de ce dernier avait été faite par ses femmes, qui avaient peint son corps de raies rouges et peigné ses cheveux.

De la dernière montagne d'où l'on découvre Wes-

leyville, et ses blanches maisons couronnant la colonie, je jetai un dernier coup d'œil sur ses champs et sur ses jardins qui bordent un torrent dont le cours est si paisible et qui serpente à travers les arbres, et je pensai que jamais retraite ne serait mieux choisie pour le repos et le bonheur.

Nous visitâmes une seconde station de missionnaires sur une montagne nommée par les Cafres, à cause de sa beauté, *Omkangesa* ou *Rayon de lumière*, et par les missionnaires, *mont Coke*. De là nous allâmes dans une autre, mais celle-ci est encore dans son enfance, sur la rivière Buffalo. C'était la dernière dans la direction de notre incursion. Il était question d'en établir une autre dans le pays d'Hinza, et déjà des négociations s'étaient entamées à ce sujet. Nos nouveaux compagnons, parmi lesquels étaient deux interprètes et un guide, nous étaient utiles. Je les observais pendant leur marche devant nous; ils égayaient leur route par des histoires accompagnées de gestes : l'un gardait la parole environ une heure, et l'autre la reprenait ensuite. Je cherchai, mais en vain, à comprendre leurs discours; cela me fut impossible.

Les Hottentots sont éloquens lorsqu'ils racontent les déprédations des Cafres, et qu'ils énumèrent les services qu'ils nous rendent par leur organisation en corps d'armée; une dispute s'éleva entre un Cafre et un de nos soldats Hottentots; après

bien des paroles échangées, la victoire resta aux Hottentots.

Nos repas se faisaient dans notre tente; ils consistaient en un excellent dîner que la marche nous faisait apprécier encore davantage; Conguar, qui le partageait avec nous, s'en acquittait fort bien. Je ne lui ai vu refuser qu'une chose, c'est du lait; parce que, nous étant fourni par des Cafres subalternes. lui, chef, se serait dégradé en le buvant.

La tente et le chariot formaient nos logemens pour la nuit. Au point du jour tout était en mouvement. Les uns préparaient le déjeuner, d'autres pliaient la tente, ceux-ci attelaient les bœufs, ceux-là les chevaux. Cette excursion me donna un avant-goût de la vie des Bohémiens dans un climat aussi doux que l'Afrique méridionale.

Les jours se succédaient sans accident, notre voyage était lent, et nous faisons de fréquentes haltes; il nous fallait aller lentement, à cause de notre chariot qu'il fallait hisser sur des montagnes, ou bien faire descendre sur le bord des rivières, en nous ouvrant passage à travers des arbres ou des taillis; il était curieux de voir les naturels du pays accourir près de nous afin de nous voir. Je ne dois pas oublier les étranges voyageurs que souvent nous rencontrions sur des bœufs ¹, et qui causaient une

¹ Les bœufs sont apprivoisés et formés à la course lorsqu'ils sont jeunes. On leur perce le cartilage qui sépare les narines, et

singulière frayeur à nos chevaux. Vers le soir, les habitans des kraals voisins de nous rôdaient sans crainte autour de nos tentes, apportant des baquets de lait doux ou aigre pour le vendre, et transformaient ainsi notre bivouac en petit marché.

Après dix jours de marche nous atteignîmes la rivière de Kei. Le paysage, à mesure que nous en approchions, devenait plus sauvage et plus pittoresque. Là, à cause de la difficulté du terrain, il fut décidé que nous abandonnerions le chariot, et que nous continuerions notre route à cheval jusqu'au kraal d'Hinza distant d'environ trente milles. Nous dépêchâmes un messenger pour prévenir de notre approche, et il fut décidé que le jour qui précéderait son retour serait consacré à la chasse de l'hippopotame, dont la rivière abonde. Le matin donc, guidés par les naturels, nous arrivâmes à l'endroit de la rivière où nous devons avoir la meilleure chance.

Les Cafres nous avaient dit qu'il n'y avait pas loin; cependant nous marchâmes plus de deux heures, et long-temps avant d'apercevoir la rivière, j'entendis le feu de ceux d'entre nous qui avaient pris les devans, répété par les échos des montagnes

l'on passe dans le trou un morceau de bois d'environ un pouce de diamètre et huit de longueur, ayant aux deux extrémités une courroie qui leur sert de bride.

L'allure du bœuf est, dit-on, très douce, mais je ne l'ai jamais essayée.

solitaires. A la fin, atteignant le faite de la montagne, j'aperçus la rivière au loin, serpentant le long des montagnes. Il me fut impossible de faire descendre mon cheval à travers les rochers sur lesquels nous étions; l'attachant à un arbre, je continuai mon chemin avec les Cafres, suivant les larges traces des veaux marins qui viennent errer sur les montagnes au clair de la lune. Le feu continuait toujours; enfin j'atteignis le reste de nos compagnons que je trouvai dans un lieu appelé par les naturels *creux des veaux marins*; ils étaient avec quelques-uns de ces monstrueux animaux.

Deux de nos compagnons qui avaient précédé les autres virent un hippopotame étendu au soleil sur le bord de la rivière. Mais leur impatience fut telle qu'ils tirèrent leur coup de fusil, et le monstre se jeta à l'eau très effrayé, mais non blessé, et ne leur donnant plus l'occasion de répéter cette attaque qui rendit du reste les animaux très avisés. Lorsqu'ils étaient obligés de sortir de l'eau, ils ne montraient leurs têtes hideuses que le temps absolument nécessaire pour respirer; quelques-uns de nos hommes étaient bons chasseurs; ils continuèrent à tirer quelques heures encore, mais ce fut sans résultat du moins apparent, quoique beaucoup de leurs coups eussent porté; Conguar était sûr que deux des siens avaient atteint l'hippopotame.

La rivière de Kei est la plus grande rivière que

j'aie vue dans cette partie de l'Afrique; elle porte un caractère différent de celles que nous avons déjà rencontrées. On trouve peu d'arbres sur les bords, mais au contraire de gros rochers qui forment le pied de hautes montagnes. Dans l'été la rivière offre en certains endroits une ligne étroite de terrain entrecoupé de rochers, et couvert d'une riche végétation, tandis qu'en d'autres ce sont d'affreux précipices à travers lesquels l'eau coule dans l'ombre, formée par leurs bords escarpés. Dans quelques endroits il serait difficile de mesurer sa profondeur. Tout à la ronde porte l'empreinte de la destruction, occasionée par les vents d'hiver. Cette rivière, si faible en été, enfle et devient un torrent, entraînant des arbres dans son cours destructeur. Cette scène répand sur l'imagination une teinte de mélancolie sombre.

En retournant je trouvai que mon cheval avait cassé sa bride et s'était échappé : notre caravane poursuivit son chemin, et je restai avec un jeune Cafre pour le chercher. Nous y réussîmes, mais sans la bride ce qui ne me laissa pas le choix, et m'obligea à regagner notre bivouac à pied à travers des taillis, des rocs, et en remontant et redescendant les montagnes que nous avions déjà parcourues. Jamais je n'ai admiré agilité plus grande que celle de mon jeune guide, lorsque, fatigué ainsi que je l'étais, je me traînais au bas d'une montagne au

sommet de laquelle il était déjà arrivé. Je vois encore ses yeux brillans, lorsque surtout avec des gestes gracieux il s'efforçait de rendre son langage intelligible et répétait le mot *Amber*, et lorsque, dirigeant ses regards sur notre tente, il marquait par les mouvemens de sa main le nombre de montagnes et de vallées que nous avions encore à traverser, puis qu'il la ramenait vers le soleil couchant, m'indiquant par-là que nous n'avions pas de temps à perdre.

Il est des situations dans lesquelles l'être pensant reconnaît sans peine son infériorité vis-à-vis d'un enfant ingénu de la nature. Nous gravissions en faisant des zigzags cette montagne qui n'en finissait jamais. Nous descendions de l'autre côté dans un ravin boisé, où je vis un arbre portant un fruit qui me tentait. Mais quantité des fruits sauvages de cette contrée sont empoisonnés, ce qui m'empêcha d'y toucher jusqu'à ce que mon guide m'en eût donné l'exemple. *L'incagolo* est le nom de ce fruit ; il vient sur un arbre très feuillé, d'à peu près vingt pieds de hauteur ; il ressemble à un petit abricot. Il est juteux, son goût est acide, il contient sept à huit semences semblables à celles de la grenade. Il appartient particulièrement aux montagnes de la rivière de Kei, car les Cafres que nous avions avec nous ne le connaissaient pas et l'appelaient poison. J'en avais cueilli quelques-uns que nous trouvâmes

délicieux ; cependant je pense que la chaleur et la soif contribuaient beaucoup à nous faire apprécier son mérite : il est étonnant que les missionnaires n'en aient jamais parlé, et que ce soit nous qui l'ayons fait connaître à la colonie.

Je dois une mention toute particulière à mes bons amis noirs , Faarni, Ikei, Chiqua et Claa-Claa. Les trois premiers étaient des guerriers , Claa-Claa un conseiller. Celui-ci, auquel on avait donné un cheval un peu vif qu'il ne put pas maîtriser, éprouva un accident sérieux. Nous le vîmes descendre le versant d'une montagne, et tout à coup le cheval monter de l'autre côté sans cavalier. Je cours, craignant de le trouver sérieusement blessé : il se grattait le coude et une autre partie, paraissant indifférent à un coup qu'il s'était donné à la tête, et qui avait été assez fort pour ensanglanter le rocher où il avait frappé. On lui donna un cheval plus doux. et vers la fin de la journée, comme je riais de sa difficulté à s'asseoir, il me demanda pourquoi je riais de ses maux, lorsqu'il était plus naturel d'en pleurer.

Un jour j'avais une épine dans la main, je priai Chiqua de me l'ôter. Les Cafres portent toujours avec eux des petites pinces dans ce but. L'opération fut faite très adroitement, et chaque soir, depuis, mon nouvel ami prenait ma main et l'examinait avec grande attention. Je dois donner aussi une idée du

caractère de Conguar. Une nuit notre bivouac fut entouré par une horde de Cafres très éloignés, et sur lesquels il n'avait aucune autorité. Je lui demandai s'ils respecteraient nos effets : « Ils m'ont dit qu'ils ne prendraient rien, me répondit-il ; mais je ne connais pas leur cœur. » Sur ma demande quel était le plus grand chef des Cafres : « Hinza, » me répondit-il ; et après une pause : « Puis Gaika, puis St'lamby. » Il s'arrêta : « Et votre famille vient après, je suppose. — Nous sommes des chiens auprès d'Hinza, et nous sommes auprès de lui ce que la boue est à mes pieds. »

L'un de nous entreprit de lui expliquer que la lune était un monde habité aussi bien que le nôtre ; il l'écouta attentivement, puis me dit : « Je ne veux pas vous dire que cela n'est pas vrai, mais quelqu'un est-il allé le voir ? »

La matinée suivante nous nous préparâmes à quitter notre station pour nous rendre au kraal d'Hinza ; une partie de la nuit fut employée par les Cafres à se préparer à ce grand événement, à se graisser le corps et à se frotter avec de l'argile rouge. Cette préparation est nécessaire, à n'en pas douter, pour leur conserver la peau, et l'empêcher de se gercer à la chaleur ; elle leur sert aussi de défense contre le froid, et leur donne l'air d'une statue de bronze posée. J'observai que Conguar qui portait une jaquette et des culottes ne se frottait pas

le corps d'argile, mais avec nos habits affectait nos usages.

Gué de la rivière Kei. Kraal d'Hinza. Regrets sauvages et civilités. Caractère. Marques d'hospitalité. Aventures. Proposition curieuse. Mamerké. Autres anecdotes. Femmes cafres. Présens. Départ du kraal d'Hinza. Chaka. Valeur des femmes. Tribu de Conguar.

Abandonnant notre fourgon et laissant les Hottentots à la station, nous passâmes la rivière de Kei à gué et nous gravîmes, non sans quelque difficulté, la haute montagne qui la borde, et après une journée fatigante tant pour les hommes que pour les chevaux, à cause de la nature du terrain, nous arrivâmes au kraal d'Hinza. A notre arrivée, ce chef était absent, mais on lui dépêcha un exprès, tandis qu'on nous arrangea une hutte : j'allai la visiter accompagné d'un interprète, et j'en trouvai les propriétaires occupés à déménager leur mobilier consistant en une natte, une pièce de vaisselle grossière en terre, deux baquets et une cuillère. Je pris dans ma main la main ronde et petite de sa femme, et je lui exprimai d'un air d'intérêt combien j'étais fâché de les déranger. Je n'ai jamais vu une expression plus naturelle que celle exprimée par ses yeux, tant que dura mon discours auquel elle ne comprenait pas un mot. Lorsqu'il fut fini, elle se tourna vers l'interprète qui le lui traduisait en cafre, et répondit : « Oui, c'est fort déplaisant. » Une femme

civilisée eût répondu que ce n'était point un dérangement, mais un plaisir.

J'examinai le kraal, qui pouvait contenir une cinquantaine de huttes, et ne différait en rien de ceux par où nous avions passé : le chef commandait pourtant trente mille sujets. Il arriva le jour suivant. Il se leva à notre approche, et se détachant d'un groupe d'officiers, s'avança vers nous en tendant la main, et nous demandant si nous restions. Sur notre dénégation, il nous répondit que son cœur se brisait de se séparer de nous. C'était irrésistible, et nous consentîmes à lui accorder un jour. Je m'amusai d'un trait d'orgueil à cette première entrevue. Après avoir pris la main aux Européens de notre caravane, il regarda Conguar qui se tenait debout, habillé en officier d'artillerie ; il le connaissait pour s'être trouvé en différentes occasions avec lui ; mais se tournant vers un des siens, il lui demanda avec une ignorance affectée : « Qui est celui-là ? » Sur la réponse il dit : « Comme il est beau ! » et lui tourna le dos.

Hinza porte peu d'ornemens, et rien ne le distingue, si ce n'est une peau de tigre. Sa taille est haute et robuste, sa contenance belle pour celle d'un Cafre, et ses manières un mélange de grossier et de prétentieux.

Le landdrost avait apporté quantité de présens qu'il distribua au chef, à ses femmes et à ses filles.

Il y avait des haches, des scies, des canifs, des verroteries, des boutons, des boîtes à fusil, et des morceaux de bronze pour bracelets. Jamais pareille fête n'avait eu lieu au kraal; c'était tout joie et étonnement.

Hinza reçut une robe écarlate qu'il jeta sur ses épaules, et dont il fut très satisfait. Sa remarque à ce sujet fut vraiment celle d'un sauvage : « Je la porterai en allant visiter mes troupeaux; mes bœufs viendront à moi pour me voir; je pourrai les compter et les surveiller moi-même. » Puis il ajouta : « Je serai à présent aussi beau que Conguar. »

Il la quitta et reprit son carosse de peau de tigre, et j'eus lieu d'observer combien les extrêmes se touchent, car la robe que nous lui avions donnée différait peu pour la forme du manteau qu'il portait habituellement.

En notre honneur on tua un bœuf dont les chefs, les officiers et quelques hommes influens, pour employer le langage des missionnaires, prirent chacun une large part. Le soir, assis en rond autour du feu, Hinza nous pria de renvoyer nos Cafres, ayant quelque chose à nous communiquer. Nous ne fûmes pas peu surpris lorsqu'il entama la conversation sur ses femmes. Il nous dit que c'était quelque chose de beau que d'avoir neuf femmes, parce qu'elles travaillaient aux champs; mais qu'il trouvait une sorte de difficulté à établir de l'ordre

parmi elles, et qu'il craignait qu'il n'en arrivât malheur; qu'il avait pris les troupeaux de celles qui l'avaient offensé, et qu'il les avait bannies, mais que ce n'était pas assez, parce qu'elles pouvaient revenir. Nous essayâmes de consoler le royal affligé, en lui disant que ce qui lui arrivait était naturel, et que nous ne concevions pas comment il nous faisait part de ses chagrins; mais en nous retirant dans notre hutte, nous en eûmes l'explication en y trouvant deux de ses femmes et deux de ses filles. Hinza avait probablement jugé que ne pouvant parvenir à les soumettre, il ferait tout aussi bien de les donner à ses amis. Elles étaient accroupies auprès de la porte, pensant à la bizarrerie de leur situation, et fort contentes peut-être de pouvoir nous échapper; nous leur fîmes donner la liberté par notre interprète.

Le jour suivant, après une distribution de présens dans laquelle nous n'eûmes garde d'oublier la petite femme dont nous occupions la hutte, nous fîmes seller nos chevaux, et la tribu, s'assemblant autour de nous, nous fit ses adieux, lorsque je demandai par hasard le prix d'une des filles de Hinza, jeune fille noire d'environ seize ans qui ne paraissait pas fâchée de venir avec nous. Elle fut évaluée vingt vaches, prix modéré pour une princesse. Je lui dis que j'allais chercher sa garde-robe, elle me répondit qu'elle n'avait que son manteau et le bonnet qu'elle

portait. Je lui proposai un cheval, elle préféra marcher. Tant d'humilité dans un si haut rang m'enchantait ; mais ce fut chez une autre tribu que je vis une femme qui produisit chez moi une impression profonde. Namarké était la fille d'un grand soldat du pays de Saint-Tamby, et aurait passé pour belle dans tout pays. Ses traits étaient nobles, sa taille haute et élancée ; si Goldsmith l'avait vue, il n'aurait pas écrit contre les femmes cafres, qu'il nomme les hideuses femelles des Cafres. Ses vêtemens lui seyaient parfaitement ; sa coiffure était une bande de cuir qui entourait la partie supérieure de la tête, ornée de rangs de grains bleus et blancs, produisant un effet agréable, et faisant ressortir sa taille sur laquelle ils retombaient : son cou était orné d'un collier formé de grains de verre colorés et de griffes de tigre, et sa jolie petite jambe portait aussi un simple rang de grains : pour achever son portrait, son carosse était drapé autour de son corps ; et la jeune Cafre était aussi élégante sous ce costume que la femme la plus parée que j'aie vue dans nos bals.

Le matin, lorsque nous eûmes plié notre tente, et que tout fut prêt pour le départ, Namarké parut de nouveau. S'étant aperçue de l'effet qu'elle avait produit sur moi, elle avait redoublé de coquetterie, et déployé une nouvelle recherche dans sa toilette : elle s'était rendue hideuse en se barbouillant d'ar-

gile rouge ; mais lui ayant dit que ce changement n'était pas de notre goût , elle se retira et reparut de nouveau après s'être débarbouillée.

Le landdrost avait distribué ses présens , et tous étaient de bonne humeur : les chevaux étaient sellés , les bœufs étaient attelés au fourgon , lorsque je fis mes propositions à la jeune fille. Je débutai par lui dire qu'elle était jolie , et lui demandai si elle me trouvait bien. Elle me répondit oui. Jamais intrigue ne commença sous de plus heureux auspices. Je continuai en lui demandant si elle voulait venir avec moi. Alors son père ; qui n'avait encore rien dit , me dit que je devais donner des monceaux de grains. Je répliquai que je la croyais digne de tous les grains du monde. « Mais , que me donnerez-vous ? » me demanda le soldat. « Ce n'est pas vous , mais votre fille que je veux. » Namarké se mit à sourire , et me montra des dents d'ivoire. Le Cafre me frappant l'épaule avec la familiarité d'un beau-père : « Cela est bon , mais je voudrais cinquante vaches : vous êtes voyageur , et elle ne peut aller avec vous. » Là-dessus il s'en alla , et nous nous apprêtâmes à en faire autant. Je donnai ma main à baiser à Namarké qui y imprima les marques rouges de ses lèvres. Ainsi se termina cette aventure.

Hinza , après avoir reçu nos présens , nous demanda un cheval , disant qu'il n'en avait qu'un , encore était-il vieux et boiteux ; puis il offrit de nous

accompagner jusqu'au fourgon , dans l'espoir de recevoir d'autres présens. Il était d'un naturel quêtteur et menteur, ce qu'il nous prouva en ordonnant qu'on lui préparât sept chevaux en outre de ceux que nous vîmes dans le kraal de ses bestiaux. Les Cafres montent à cheval sans selles ni étriers, et paraissent n'en pas sentir le besoin, car ils se tiennent fermes. Un faisceau de sagaies dans une main, leur bride dans l'autre, leur carosse jeté tantôt sur leurs épaules, tantôt retombant sur les flancs du cheval, ces hommes galopent hardiment sur le sol rocailleux, tantôt cachés par les taillis épais, tantôt traversant à gué la rivière; quelquefois à peine les aperçoit-on à travers les arbres qui bordent le rivage, d'autres fois on les voit gravir la haute montagne qui fait face à leurs kraals.

Hinza avait trop entendu parler des blancs pour être sans frayeur avec eux. Assis à table avec nous, il paraissait distrait et craignait de manger; une fois même il murmura le mot *poison*, et lorsqu'on lui demanda la raison de son peu d'appétit, il répondit qu'il avait mal au ventre. Quelques verres de vin surmontèrent sa crainte et il remarqua avec une apparence de satisfaction qu'il lui réchauffait les entrailles et lui faisait du bien. J'ai peine à me rappeler quelque trait de Sa Majesté, qui vaille la peine d'être cité. Il nous dit, en nous parlant d'une de ses femmes, qu'elle avait un con de colombe : était-ce pour nous

donner une idée de tout ce que nous avions perdu en la refusant ? je l'ignore. Je lui demandai ce qu'il ferait dans le cas où Chaka tenterait d'envahir son pays : il me fit une réponse qui n'était rien moins que guerrière : « Je demanderais, dit-il, l'assistance de l'Angleterre. » Ce nom de Chaka inspire la terreur : une femme m'en parlant, me dit que c'était un loup qui détruisait tout.

Hinza ayant pris congé de nous, nous poursuivîmes notre chemin vers la colonie : la route différait peu de celle que nous avions parcourue pour venir. Notre caravane s'accrut d'une jeune femme de la tribu de Conguar, dont le mari avait été dans l'impossibilité de payer le prix convenu. Il était d'accord en la prenant d'envoyer un troupeau ; ne le pouvant, il la rendait. La malheureuse créature paraissait affligée et marchait seule, s'éloignant du feu, que les autres entouraient gaîment. Barrow, parlant des femmes cafres, dit que leur prix était un bœuf. Si cela est, ce prix a augmenté, car une femme du moindre rang en vaut huit aujourd'hui. Conguar m'a dit en avoir acheté une des siennes quarante.

Avant de rentrer dans la colonie, le landdrost crut devoir congédier les Cafres qui nous avaient accompagnés, mais ce ne fut pas sans présents. Je n'ai jamais vu gens aussi heureux. L'un d'eux fondit en larmes en recevant les siens, tandis qu'un autre nous répondit qu'ayant un fusil, tout ce qu'il

demandait était de quoi le faire partir. On lui donna sept charges. On ne vit jamais si agréable expression de joie ; il baisa à plusieurs reprises la main du donateur, et ajustant son arme, il nous promit que les veaux marins qui vivent sur le bord de la rivière ne dormiraient pas toujours. Enfin, nous rentrâmes dans la colonie, et j'avais éprouvé tant de plaisir dans cette excursion, que je me promis bien de revenir faire une visite à mes noirs amis.

Sources d'intérêt. Chasse aux éléphants. Portrait d'un chasseur. Excursion d'une semaine. Aventures. Embuscade. Rhinocéros. Buffle. Joie. Retour au bivouac. Anecdotes d'éléphants. Chasseurs. Skipper.

Nous avons décidé, un de mes compagnons et moi, d'aller retrouver un chasseur d'éléphants dans les montagnes qui bordent la grande rivière du Poisson, pays boisé et infesté de ces animaux. Après une demi-journée perdue à la recherche, nous entendîmes un coup de fusil dont nous vîmes la fumée. Peu de minutes après le chasseur nous rejoignit : il était monté sur un petit cheval très vif et suivi par neuf chiens de différentes espèces, dogues et bassets. Il nous dit n'avoir rencontré aucun éléphant, ni même la moindre trace. Après avoir cherché encore quelques heures et pris conseil de deux Hottentots qui l'accompagnaient, nous résolûmes de nous établir là, et nous nous disposâmes à

dîner. Nous étalâmes nos provisions et nous allumâmes deux feux : l'un pour nous, au nombre de quatre, y compris un jeune garçon associé aux périls du chasseur; l'autre pour nos Hottentots. à qui nous donnâmes nos chevaux à garder. Le dîner terminé, nous nous étendîmes sur nos peaux de mouton et nous écoutâmes les aventures du chasseur, aventures que je désespère de raconter avec l'intérêt que j'éprouvai à les entendre dans la solitude et dans le silence d'une de ces belles nuits de l'Afrique. C'était un artisan anglais. Après avoir été contrebandier parmi les Cafres, lorsque le commerce fut permis il le continua au fort Wiltshire ¹ : il perdit à un commerce licite tout ce qu'il avait gagné dans un commerce illicite. Alors, n'ayant plus rien, il se fit chasseur d'éléphants. Il joignit à cette profession l'exercice de son premier métier, mais non sans danger, puisqu'il fut plus d'une fois saisi par les Cafres qui le dépouillèrent, et entre autres une fois par Gaika, qui le menaça de le livrer aux Anglais qui l'auraient pendu; mais un autre chef, Duchany, le fit échapper; il nous cita même un trait noble de ce chef, de qui il avait acheté un troupeau. Ce troupeau ayant été saisi par une horde, avant son arrivée à la colonie Duchany le reprit et le lui rendit. Une nuit qu'avec un de ses compagnons il voulait

¹ Comté d'Angleterre.

prendre un troupeau dans un établissement, tous deux se virent entourés par des Cafres ; ils s'échappèrent, lui à pied, seul et sans armes. La nuit tombait, lorsqu'en tournant un rocher il aperçut, à une vingtaine de pas, trois Cafres armés qui s'étaient emparés du troupeau et du corps sanglant de son camarade. Il prit la fuite et crut entendre les sagaies siffler autour de lui. Une autre fois il faillit être pris par le corps du Patrol et ne dut son salut qu'aux jambes de son cheval, abandonnant son troupeau, qu'il aurait perdu s'il n'eût gagné le sergent qui ne le poursuivit pas. Il s'arrêta là, et nous nous endormîmes d'un profond sommeil.

Le lendemain nous nous mîmes en route ; traversant une contrée sauvage, aucune fumée ne s'élevait dans les montagnes pour nous indiquer une habitation. La route que nous suivions avait été frayée par les éléphants, et jamais homme n'avait paru dans ces contrées. Tout était silencieux, seulement arrivait à notre oreille le chant de l'oiseau-cloche ¹, doux et paisible habitant de cette contrée, puis tout rentrait dans le silence. En vain cherchions-

¹ *Bell-bird*, dit le texte. Cet oiseau est décrit sous ce nom dans les *Waterson's Wanderings*. C'est le campanero, en espagnol. Il a une voix aussi forte et aussi claire que le son d'une cloche, qui peut s'entendre à la distance de trois milles. Lorsque le soleil de midi a imposé silence à la nature, le campanero se fait entendre, il lance une note, puis une deuxième, puis une troisième, suivie d'un silence de huit à dix minutes. Cet oiseau est originaire de la Guiane.

nous à l'approcher, toujours il fuyait devant nous en nous jetant des notes mélancoliques et douces.

Nous suivions le sentier tracé par les éléphants, à travers les montagnes et les ravins, jusqu'à l'heure où, nullement accoutumé à un chemin aussi pénible, je commençai, mais à la grande surprise du chasseur, à ressentir des symptômes de fatigue. « Nous serons bientôt arrivés, me dit-il; alors nous nous reposerons et nous les attendrons. » Nous allâmes plus loin.

Nous trouvions fréquemment l'empreinte des pas de ces animaux, et nos Hottentots les reconnaissant, nous en disaient la date. Celle-ci est de trois jours, celle-là de la nuit dernière. Celle de l'éléphant et du rhinocéros ressemble à celle de trois chevaux. Le buffle, le loup, la timide antilope tracent aussi la leur.

Le soleil d'Afrique dardait tous ses feux; il était midi; à peine pouvais-je porter mon fusil, et les yeux du chasseur se promenant à la ronde ne découvraient rien. Les seuls animaux que nous eussions aperçus étaient trois buffles paissant sur le flanc de la montagne devant nous. Nous avons trouvé des corps d'éléphants morts, et leurs os blanchis par le soleil et par la pluie perçaient à travers cette peau ridée et calcinée; à côté était le squelette d'un rhinocéros, leur mortel ennemi.

Nos recherches avaient été vaines, lorsque notre

guide nous désigna une montagne éloignée, en nous disant que les éléphants passaient par-là. Je regardai et ne vis rien. Cependant, redoublant de courage, nous nous y rendîmes, et là nous nous arrêtâmes. Quelques mots furent échangés entre le chasseur et Skipper, un de nos Hottentots. Alors nous descendîmes dans le ravin. Ils recommencèrent à parler, regardèrent de quel côté venait la brise, et nous gravîmes la montagne contre le vent, car nous étions si près d'eux que notre odeur eût pu nous trahir. Skipper s'arrêta, tandis que nous suivions à la file le sentier étroit qui bordait un ravin; ces animaux paissaient sur le côté opposé. Le guide s'arrêta et le chasseur nous donna, à mon compagnon et à moi, des bâtons allumés, nous disant de mettre le feu au taillis et aux herbes, puis de nous retirer dans le cas où les éléphants viendraient sur nous. Ce fut pour moi une étrange pensée que celle de me trouver à vingt pas de ces animaux, dont le moindre mouvement eût été ma mort. Mais ils paissaient tranquillement dans le bois, ouvrant leurs larges oreilles, marques de sécurité. Nous allions nous arrêter, lorsque nous entendîmes un coup de fusil qui fut suivi d'un autre, et sur huit éléphants, sept prirent la fuite. Nous avançâmes pour voir les effets du coup; Skipper avait visé juste. l'éléphant était tombé, mais il se releva. Je n'ai jamais entendu cri pareil à celui qu'il jeta; il

retomba, et nous allâmes sur lui; la balle était entrée derrière l'épaule et avait frappé au cœur.

En considérant ce monstre, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Pauvre bête ! si ce n'était les défenses d'ivoire, tu serais encore en vie, mais elles t'ont été données pour ta destruction. — Et pour sa défense, » ajouta mon compagnon. « Non, dit le chasseur, car l'éléphant le plus dangereux est une espèce que les Hollandais nomment *koeskops*, et il n'a pas de défenses. » Nous coupâmes sa trompe et nous suivîmes la troupe en descendant la montagne. Nous la vîmes traverser le ravin et détruire tous les obstacles qui s'opposaient à son passage, brisant les branches d'arbres et des euphorbes à forme de palmier, si communs dans ces contrées, comme elle aurait pu faire d'une baguette.

Dans notre course, nous passions devant des retraites de buffles et d'éléphants, lorsque tout à coup, après avoir parcouru vingt-quatre milles dans un terrain aussi inégal, avec un fusil du poids de vingt livres, je me trouvai dans l'impossibilité d'aller plus loin, et m'appuyant à terre, je dis au chasseur de continuer sa route, et qu'arrivé au bivouac il m'enverrait mon cheval et un Hottentot. « Impossible, me dit-il, il va faire nuit, et même dans le jour personne ne vous retrouverait ici. » Cette menace n'ébranlant pas ma résolution, il fut décidé que le jeune garçon resterait auprès de moi, et que lors-

que nous serions reposés, nous remonterions en allumant des feux sur notre route. Les autres partirent.

Une demi-heure après, je pris mon fusil et nous commençâmes à gravir la montagne. A notre droite elle était si boisée, que l'œil même ne pouvait y pénétrer. Nous marchions paisiblement, lorsque nous entendîmes le pesant galop d'un animal qui s'approchait. Mon jeune compagnon était à quelque distance, soufflant sur un morceau de bois allumé. « Écoutez, » lui dis-je; les yeux du jeune homme brillèrent de frayeur, et il se mit à courir. Nul doute que ce ne fût un rhinocéros : le bruit approchait; j'aperçus un gros animal noir sortir du bois à quelque distance, et suivre le sentier où je courais; je ne pouvais m'arrêter, car à la lueur de mon bâton je crus reconnaître un rhinocéros. Mon jeune compagnon mit le feu au bois dont j'entendis les craquemens, et en peu de minutes il me rejoignit. Il n'y a plus de moyen d'échapper, » me dit-il. Qu'est-ce que c'est? — Le rhinocéros! Ne le sentez-vous pas près de vous? Il sort du bois en feu. » Il y avait certainement du danger, et le plus hardi chasseur fuit et évite ces animaux : on sait qu'une troupe de lions prend la fuite devant eux. Cependant, m'armant de courage, je me confiai à la vitesse de mes jambes plus qu'à mon fusil, ce qui par l'événement fut très heureux, car il rata

trois fois. Nous gagnâmes heureusement le haut de la montagne : là, nous vîmes les éléphants marcher un à un, leur large croupe dépassant le taillis. Nous entendîmes alors le feu de nos compagnons, et nous vîmes ces animaux s'enfuir, et un venir vers nous. Nous mîmes le feu au taillis et aux herbes, et nous fûmes enveloppés d'un cercle de flammes. Nous prêtâmes l'oreille et n'entendîmes aucun bruit. Nous avançâmes, et nous aperçûmes une grosse femelle d'éléphant frappée de dix balles; elle était à terre, et son jeune nourrisson auprès d'elle, couvert de son sang.

Continuant notre chemin, nous rencontrâmes une mare pleine d'eau. Jamais découverte ne vint plus à propos, car nous étions altérés. L'eau en avait été troublée par les éléphants, il nous fallut la boire en serrant les dents. Le jour disparut totalement; nous nous trouvâmes dans une complète obscurité, confians dans la promesse de ceux qui nous avaient quittés, et qui devaient nous retrouver au moyen de la ligne de feu que nous tracions. Mon compagnon avait un espoir que je ne partageais pas; de temps en temps il tirait un coup de fusil pour se faire entendre.

Nos feux brillaient seuls sur l'horizon, et c'était un superbe spectacle que de voir ces flammes s'élever et éclairer d'une lueur fantastique ces arbres qu'elles dévoraient, tandis que des colonnes de fu-

mée s'élevaient et prenaient les riches couleurs du feu. La nuit devenait de plus en plus sombre; le courage du jeune homme, qui s'était soutenu pendant le jour, commença à faiblir, et il manifesta la crainte d'être mis en pièces par les éléphants. J'essayai de rire de ses frayeurs; nous fîmes provision de bois, et nous convînmes de veiller et de dormir alternativement jusqu'au jour. Je l'engageai à reposer et j'eus la satisfaction de voir qu'il n'eut aucune peine à m'obéir.

L'étoile du matin vint enfin nous annoncer le jour, et nous nous hâtâmes de rejoindre nos amis. En chemin nous vîmes que les éléphants avaient dû s'approcher de nous, mais que notre feu nous avait servi de sauvegarde. Arrivés, on nous demanda comment nous avions passé la nuit. Nous contâmes nos aventures et surtout celle du rhinocéros. Le chasseur me demanda si en me poursuivant il avait arraché le gazon avec sa corne. Je répondis que je ne le croyais pas, autant que j'en avais pu juger à la lueur de ma torche. Alors il me dit que probablement il ne me cherchait pas et qu'il avait été effrayé par les éléphants. Un vieux Cafre qui était avec nous me raconta ce qui lui était arrivé. Ses compagnons de chasse l'ayant laissé seul, tout à coup un rhinocéros se montre à lui, mais de si près qu'il n'eut que le temps de sauter sur son dos. Le monstre effrayé s'élance dans le taillis, laboure le

terrain avec sa corne et fait tous ses efforts pour se débarrasser de son cavalier. En galopant, les branches arrachent son carosse, le rhinocéros s'en saisit, et tandis qu'il le foule aux pieds, le Cafre se précipite à terre et se perd dans le bois. Quand le rhinocéros est blessé, il devient furieux et les flammes mêmes qui effraient les autres animaux ne produisent aucun effet sur lui. Le buffle est à peu près de même; cependant il est moins difficile de lui échapper. On l'attaque avec des chiens, et lorsqu'il est aux prises avec eux, on fait feu sur lui.

Dans ma conversation avec le chasseur, j'eus lieu de m'apercevoir qu'il méprisait souverainement la méthode des Hollandais, qui tirent de loin et toujours près de leurs chevaux.

Le feu de nos Hottentots était séparé du nôtre; je remarquai qu'ils étaient silencieux. « Ils le sont toujours, me dit le chasseur, tant qu'ils n'ont pas apaisé leur faim, et ce n'est pas chose aisée. Lorsqu'ils en sont venus à bout, l'un d'eux, sur un ton monotone, conte une histoire que les autres écoutent; et ainsi à tour de rôle, ils parleraient jusqu'au jour sans paraître jamais ne devoir s'endormir. Ils sont très superstitieux: à la chasse ils portent un talisman sur eux, et c'est le bois que l'on trouve dans la tête de l'éléphant. »

Le lendemain arriva: je parlai de ne pas me confier à mes jambes, mais bien à celles de mon cheval.

Elles vous rendront encore moins de service, me dit-il, la peur les prive de marcher, et j'en ai vu se coucher à la manière des chiens, dès qu'ils aperçoivent des éléphants. Nous suivîmes la rivière à travers un pays ressemblant à ceux que nous avions parcourus; nous entendîmes l'oiseau chercheur de miel. Un de nos Hottentots lui répondit par un coup de sifflet. L'oiseau répétant son cri, nous suivîmes, et il nous amena devant un nid qui par malheur se trouva placé en lieu où il était impossible de l'atteindre.

Après avoir passé en recherches une partie de la journée, nous aperçûmes enfin les éléphants. Alors ceux qui étaient à cheval descendirent, attachèrent leurs bêtes à des arbres, la tête tournée au danger, et répandirent autour d'eux de la fiente desséchée d'éléphants, ce qui les pouvait sauver en cas que ces animaux eussent l'intention de se jeter sur eux. Nous en comptâmes jusqu'à dix. Nous marchâmes silencieusement jusque sur eux. Les Hottentots prirent leur poste, et nous avançâmes : nous les entendîmes marcher. Les bourgeons de l'arbre appelé *speckboom* sont leur nourriture favorite. Un coup de fusil partit alors, puis un autre, que suivit un grand mouvement de la part de ces animaux, qui passèrent devant nous; le chasseur fit feu sans succès; je n'eus pas le temps de ramener mon fusil de mon épaule, déjà ils étaient loin. Nous les poursuivîmes

en descendant la montagne. Nous entendîmes un autre coup de feu. Le résultat de ces coups fut la mort de trois éléphants. Ils étaient petits, le plus haut n'ayant que neuf pieds. Je regardai enlever le bois de leurs têtes. Il est enfoncé à environ un pouce dans sa peau, tout près de l'œil. Son aspect est celui d'une corne ou d'une petite baguette cassée. Quelques-uns n'en ont pas. En réfléchissant, on conçoit que l'animal, passant sa tête à travers les branches d'arbres, puisse en rompre une et se l'enfoncer ainsi dans la tête ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe et que les Hottentots le regardent comme un talisman. Nous ouvrîmes un de ces animaux et nous prîmes une portion du cœur, qui est énorme ; nous l'enveloppâmes avec une de ses jambes dans une oreille, et prenant aussi les dents, nous abandonnâmes le reste aux loups et aux vautours. Nous dînâmes avec nos provisions : le cœur et la trompe furent trouvés excellens, mais le pied enleva tous les suffrages ; cuit dans la cendre, c'est le meilleur morceau. Je ne puis lui comparer que le goût exquis de chair de porc.

Le jour suivant nous résolûmes de faire une chasse au buffle ; dans cette intention nous partîmes avec des chiens, ce qu'on ne fait pas lorsqu'on va contre des éléphants. Mais nous n'en trouvâmes point ; nous en fûmes quittes pour tuer encore trois éléphants. Le chasseur me conta le trait d'un de ces

animaux, qu'il vit ne pas vouloir s'éloigner d'un de ses compagnons blessé, et se faire tuer à côté plutôt que de l'abandonner. Je jugeai à la quantité que j'en ai pu apercevoir, qu'il devait y en avoir un nombre considérable, car j'en ai vu à peu près trois mille en troupe. Je ne passerai pas non plus sous silence une observation, c'est que jamais on ne rencontre le corps d'un éléphant mort de sa mort naturelle : on en trouve beaucoup de tués par les chasseurs. Le nôtre me dit en avoir, avec les Hottentots, tué en vingt mois plus de huit cents, dont quatre cents avec son seul fusil, mais très souvent au péril de sa vie. Je demandai à Skipper à combien s'élevait sa part, il me compta deux rhinocéros, un lion, je ne sais combien d'éléphants, de loups et de tigres ; il termina enfin par deux Cafres, car Skipper était un homme distingué.

Le jour suivant nous nous séparâmes. Je souhaitai bonne chance au chasseur et un haut prix pour son ivoire, et à Skipper de pouvoir fumer entouré de ses dents d'éléphants ; à quoi il me répondit sans s'émouvoir et prenant mes paroles à la lettre : « Non, non, car ils pourraient me sentir. » Quelque temps après j'étais au Cap, attendant un vaisseau pour retourner en Angleterre.

Retour au Cap. Auberge. Saunterelles. Résultats de la guerre contre les Cafres. Portrait d'un paysan hollandais et de sa famille. Le maître d'école. Portrait de héros. Christine. Vie d'un paysan. Anecdotes. District de Georges. Institution morave. Mariage. Noms classiques.

J'étais déterminé à me rendre par mer à la colonie, et pour cela je m'embarquai dans un petit bâtiment; mais une brise me fit abandonner ce projet au bout de quelque temps. Qui n'a pas éprouvé ce vent a quelque chose à apprendre, qui l'a éprouvé n'a pas envie de recommencer. Sur le point de quitter ce pays, je voulais encore y étudier quelques scènes de mœurs; c'est pourquoi m'étant pourvu d'un compagnon sachant assez de hollandais pour m'aider, j'entrepris une excursion dans la campagne.

Nous étions descendus de cheval, nos montures paissaient dans la campagne, et je dormais dans une petite maison décorée du nom d'auberge, sur les bords de la rivière du D'sunday, entre Graham et la baie d'Algoa, quand une conversation à la porte me réveilla. Quelques minutes après, mon compagnon entra avec un vieillard qui ôta son chapeau avec des formes très cérémonieuses. Il y avait quelque chose de frappant dans son abord, ses vêtemens blancs, ses traits flétris, et ses yeux gris et perçans; et lorsqu'il nous parla de l'objet de ses études de trente années, il déploya une énergie, un enthous-

siasme qui faisaient oublier ses soixante-cinq hivers. Il avait voyagé dans le pays des Cafres, et apprenant que j'en revenais, il m'accabla de questions sur la nature des arbres, car sa vie avait été consacrée à cette étude. Il nous apprit qu'il en avait reconnu soixante-six variétés; il avait décrit leurs propriétés, fait une collection de leurs feuilles, de leurs fruits et de leurs fleurs, des insectes et des oiseaux qui y trouvent leur nourriture. La moitié de sa vie s'était écoulée dans les forêts de l'Afrique; aussi lui était-il facile de citer les noms de plus de mille oiseaux dont le chant lui était devenu familier, et qu'il reconnaissait à leurs notes. Seul, sans asile et sans connaissances, il ne vivait que pour la nature dont il cherchait à surprendre les secrets les plus intimes. Il avait servi dans les armées allemandes, maintenant il vivait pour lui-même, enthousiaste pour la nature, la musique et la théologie.

Les paysans qu'il fréquentait, bien qu'il n'aimât pas leur grossièreté, consultaient souvent le bon visionnaire sur des points de morale et de religion, et tout en les méprisant, il leur donnait de bons conseils, car il était le père du pays. Je recueillis de ce brave homme autant de renseignemens qu'une conversation d'une demi-heure put me le permettre; après quoi il prit congé de nous. Plus tard, au Cap, je vis sa collection qu'un *gentleman* avait achetée. Le plan m'en parut ingénieux; chaque variété com-

posait un livre en forme de boîte, la couverture en était en bois, le dos en écorce, les pages représentaient des feuilles pliées et contenaient une description.

En quittant le district d'Albany, nous vîmes une nuée de sauterelles qui s'étendait au-delà de trois milles; elles étaient si nombreuses que nos chevaux en étaient fatigués : de tous les fléaux qui désolent la terre, celui-ci est un des plus affreux. Le vent apporte ces insectes par myriades, la désolation marche avec eux, et toute végétation disparaît à leur approche; lorsqu'ils ont dévasté un endroit, un autre vent les transporte ailleurs.

Dans la contrée de Uitenhage, nous aperçûmes les restes brûlés et enfumés de fermes détruites dans la guerre contre les Cafres. Je ne sais pourquoi à la vue de ces murs ruinés, de cette dévastation, l'âme éprouve une sensation plus pénible que dans les forêts désertes : c'est que ces lieux n'ont pas toujours été ainsi; c'est qu'ici ont vécu des êtres avec leurs sensations d'espérance et de crainte, de peine et de plaisir, et ils ne sont plus!

Les habitans sont très clair-semés sur le sol que nous traversâmes. Je n'entreprendrai de décrire qu'une seule ferme, toutes étant sur le même modèle; c'est celle de Hendrick, chez qui nous descendîmes de cheval. Après avoir donné nos montures à garder au guide, nous entrâmes aux aboiemens

d'une douzaine de chiens. La maîtresse se leva de sa chaise à coussins, en nous priant de nous asseoir; mon compagnon expliqua nos motifs et moi je m'amusai à regarder autour de moi. La fermière était une grosse personne, contraste parfait avec nos vives fermières anglaises; car tout ici trahissait son indolence; ses pieds nus étaient enfermés dans des pantoufles et posés sur un tabouret; sa seule occupation était de préparer le thé, et la fashionable théière hollandaise, placée sur une table devant elle, y restait toute la journée. Auprès d'une autre table, dans une grande chambre, était sa fille qui travaillait, et dans une troisième deux femmes esclaves repassaient, tandis que deux enfans esclaves à moitié nus et leur peau brûlée au soleil se vautreient au milieu de l'appartement sans le moindre bruit, et qu'un sale enfant hollandais ressemblant à un singe habillé se mêlait à leurs jeux.

Le travail de la journée étant terminé, Hendrick entra. Véritable paysan hollandais, flegmatique, indifférent, grosse masse apathique, jamais le chapeau n'avait abandonné la tête, ni la pipe sa bouche. Mon compagnon lui conta la même histoire, et termina en disant que nous avions besoin d'un lit pour la nuit et de chevaux pour le lendemain : ce que ce brave homme promit. Arrivèrent ensuite ses fils, hardis et fort jeunes gens; puis le précepteur : il fallut donner des poignées de main à tous ces gens-là.

Mais ce précepteur demande une note particulière : c'est presque toujours un soldat anglais qui a son congé, menant douce vie et tenant le milieu entre l'homme libre et l'esclave. Son salaire est faible, mais il est nourri et on ne lui épargne pas l'eau-de-vie ; en revanche, il enseigne quelque peu de littérature et forme ses élèves dans les règles de la civilité envers leurs parens. Par exemple, il dit à Hendrick que tous ses vœux étaient présens ; mais trop étranger à la famille, je ne puis dire s'il prétendait réellement parler des vœux véritables ou s'il désignait ainsi les jeunes gens. Il engagea ses élèves à s'exprimer en anglais, mais les sons qui sortirent de la bouche de ces oursons ne peut se décrire.

Un membre de cette famille que je ne saurais oublier, c'est Christina - Vander - Zépher. Elle peut avoir environ seize ans ; mais il est difficile de juger de l'âge d'une femme dans ce pays, elles se développent si promptement sous ce soleil brûlant ! Elle avait des yeux noirs et expressifs, et ne manquait pas de coquetterie, car elle se levait et nous quittait sous le moindre prétexte, et promenait si souvent ses yeux à la ronde que je doute que son travail avançât.

Après avoir décrit la famille, il faut décrire l'appartement dont les murs blancs étaient décorés de portraits de Napoléon, Washington et autres généraux ; mais distinguer Alexandre du roi de Prusse

fut au-dessus de mes forces. Hendrick était fier de ces portraits, surtout parce qu'il en avait vu les originaux. Je n'oublierai jamais le visage olivâtre de Napoléon, et l'expression diabolique de ses yeux, non plus qu'un tableau représentant Jonas sortant de la gueule de la baleine, d'où il était rejeté avec l'impétuosité d'une bombe qui sort d'un mortier. Le monstre exprimait sa satisfaction par les mouvemens de son énorme queue. Il y avait un livre dans la chambre; il était orné d'un large fermoir en argent; c'était la Bible; elle contenait une mappemonde et quelques gravures. En regardant la mappemonde la fermière nous montra l'Italie qu'elle prétendait être l'Angleterre, et le pédagogue confirma cette opinion, tenant beaucoup plus au nom qu'au lieu où était situé le pays, et je ne crus pas nécessaire de me disputer avec toute la race des Hendrick-Vander. Nous nous mîmes à table pour souper, et nous eûmes pour régal un plat dont le souvenir me poursuit encore; c'était un infâme ragoût de têtes et de queues de moutons, parmi lesquelles nageaient quelques légumes. Il fut racheté à la vérité par du pain, du beurre et du lait excellens, avec quelques poissons salés, et assaisonnés par un *smaacly keeten* ou bon appétit, gagné à la fin d'une journée passée à cheval. Hendrick nous fit la question accoutumée, si nous étions mariés. combien nous avions d'enfans, et me trouvant garçon

on me compara à l'éléphant solitaire obligé d'errer et de chercher sa nourriture seul dans les champs ; puis on parla de taxes , sujet qui ne manque jamais ; puis on nous montra nos chambres en nous souhaitant un *slaap gerust*, un profond sommeil.

Au point du jour nous nous levâmes. La famille était sur pied, les chevaux sellés ; nous bûmes le café, nous donnâmes des poignées de main, et nous partîmes accompagnés du vœu d'Hendrick, que nous pussions en Angleterre dire que les taxes pesaient un peu trop sur les paysans de l'Afrique, et chargés des complimens des dames pour l'Angleterre.

Telle est la description d'une ferme dans ces pays, car si elles n'ont pas tout ce que possédait matériellement Hendrick, comme les fermiers connaissent peu les besoins, ils n'ont pas de privations. Un fermier nourrit son cheval, tue ses moutons et de la peau se fait des vêtemens : il ne porte pas de bas. Hendrick le fils, mange, dort, et fume tout comme Hendrick le père, et rien ne le tire de son apathie, si ce n'est lorsque son dîner brûle.

La maison d'un fermier est grande, dans l'intérieur comme à l'extérieur, mais elle paraît dévastée ; nous n'y trouvons rien de confortable. Si l'étranger n'y rencontre pas empressement pour l'hospitalité, du moins on ne la lui refuse pas. Pour égayer la route mon compagnon me conta diverses anecdotes, une entre autres dont son frère avait été témoin.

Une partie de chasse aux éléphants avait été concertée entre des fermiers; tous étaient revenus au logis à l'exception d'un seul; on fut à sa recherche, on le trouva son cheval paissant à côté de lui, son fusil déchargé et une balle lui traversant le corps. La famille fut rassemblée de plusieurs milles à la ronde; sa mère, sa sœur et sa femme y assistaient. La mère commença la cérémonie en disant : « O mon fils, vous êtes le troisième qui mourez de cette mort : mon aîné a été tué par les éléphants; mon second, accroché aux arbres, fut dévoré par les bêtes féroces, et vous êtes le troisième. » La sœur en dit autant, puis vint la femme qui dit : « Vous avez perdu vous un fils, vous un frère, mais moi j'ai perdu un mari. » Il y avait quelque chose de déchirant dans ce mot; mais comme il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule, le père ajouta : « Que l'on prépare une fête pour ses funérailles. » Pendant qu'il parlait, les femmes coupaient des concombres tout en continuant leurs lamentations, et mêlaient si bien ces deux opérations, qu'arrivées au paroxysme de leur douleur, leurs mouvemens redoublèrent d'activité.

Nous parcourûmes diverses contrées nous offrant toujours des précipices effroyables, des sentiers bordés de rochers nus, des torrens ombragés par des branches d'arbres descendant en guirlandes, des montagnes à pic; enfin, la nature parée et la nature sauvage dépeuplée, car à peine le seul vau-

tour vient rompre cette solitude affreuse. Mais rien n'égale la beauté du district de Saint-Georges ; il est difficile de voir quelque chose de plus magnifique : ses larges rivières semées d'îles toujours vertes, les pâturages qui en décorent les bords, la vaste étendue de pays que l'œil embrasse, ses superbes forêts, ses belles montagnes perchées les unes sur les autres et dont le sommet de la dernière se perd dans les nues, tout contribue à émerveiller. Près de sa source la rivière, roulant sur un lit de cailloux, ressemble à un lac entre des arbres gigantesques et offre sur ses bords tout le luxe d'une végétation africaine dont la plume ni le pinceau ne peuvent donner une idée ; on y voit des champs de lis avec ses larges feuilles et ses fleurs au blanc d'ivoire, contrastant avec la noire verdure de la plante et l'écarlate de la fleur de l'aloès.

Dans cette excursion nous eûmes occasion de visiter Gnadenthal, mot qui signifie *Val-de-Grâce*, institution morave pour les Hottentots : sa situation au milieu d'un paysage entouré de montagnes est enchanteresse, ainsi que l'air de propreté et d'industrie qui y règne. La coutellerie commune qui s'y fabrique est très estimée dans le pays, ainsi que les broderies, faites par les femmes. Les écoles, peuplées d'enfans de toutes couleurs et suivant la méthode Lancastérienne, nous intéressèrent infiniment. Il serait difficile de rendre ce que j'éprouvai à la vue

de tous ces enfans, les yeux attachés sur leurs livres et nous regardant à la dérobée. Nous dinâmes avec les frères et les sœurs de l'établissement. Je fus ravi de la simplicité et de la douceur de leurs manières. Je me hasardai de dire à l'un d'eux que lorsque je serais las d'errer dans le monde et que je soupire-rai après le repos, je viendrais le chercher parmi eux, inquiet seulement de savoir s'ils voudraient d'un membre inutile tel que moi. Il me répondit en riant qu'ils trouveraient à m'occuper. On sait assez ce qu'ils ont fait des Hottentots; il ne faut déses-pérer de rien, et une institution qui d'un homme aussi dégradé fait un être utile à ses semblables et à lui-même ne saurait être trop appréciée.

En quittant l'établissement pour retourner au Cap, nous nous trouvâmes au milieu d'une noce : c'était celle de la fille d'un veldt-cornet, petite auto-rité dont le devoir est de procurer des chevaux aux voyageurs. Des monceaux de viandes étaient étalés dans la cuisine, et pendant que j'y faisais sécher mes habits, je vis Apollon, chargé de bois, le venir peser auprès de moi. Cet Apollon était bien l'esclave le plus hideux et le plus tortu de la Mozambique; tandis que Cupidon, autre animal moitié Hottentot et moitié Mozambique, apporta une provision de citronille, et qu'Ève, assise auprès de la chemi-née, plumait une poule d'eau à côté d'Annasina qui frottait un banc. Il me fallut attendre quelque

temps avant de distinguer ces dames , car leur couleur noire , jointe à l'obscurité du réduit , ne permettait pas de les apercevoir de prime abord. Je ne vis au commencement que leurs grands yeux qu'elles roulaient avec une vivacité surprenante. La noce , au reste , eut lieu comme toutes les noces , et nous revînmes au Cap pour attendre un passage en Angleterre , à bord d'un bâtiment de l'État , passage que je n'attendis pas long-temps.

FIN DU VOYAGE DE COWPER ROSE.

CAMPBELL.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE, NOTAMMENT DANS L'INTÉRIEUR
OU LES ENVIRONS DE LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

(1820.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyageur dont nous allons analyser la relation était un missionnaire envoyé par la Société des missions de Londres, instituée en 1795. Campbell fit un premier voyage en 1812 au cap de Bonne-Espérance, et dans l'intérieur de la colonie de ce nom; nous nous bornerons à rapporter de ce premier voyage quelques observations de mœurs sur les indigènes et sur leur pays, notamment sur les Boutchouanas ou Betjouanas, les Griquas, les Namaquas et les Damaras : nous passerons ensuite au voyage de 1820.

Quand les Boutchouanas parlent, il est difficile, dit Campbell, de savoir s'ils sont fâchés ou de bonne humeur; dans leurs discours les plus frivoles, ils crient de toutes leurs forces comme s'ils s'adressaient à des gens éloignés d'eux. Ils s'occupent très peu de leurs femmes, qui du reste agissent librement et sans gêne devant les hommes. Ces femmes cultivent les champs, la reine des Boutchouanas n'est pas elle-même exempte de ce travail, car elle

fouit la terre avec les autres femmes. Toutes, en se servant de la pioche, répètent des chants joyeux comme pour s'animer à la tâche, et frappent le sol en mesure. Elles sèment et font les récoltes; elles construisent les maisons, tandis que l'occupation des hommes est de traire les vaches, de faire les vêtemens, et d'aller à la guerre. Les enfans vivent dans l'indolence, mais sont traités assez durement. La charité ne paraît pas exister chez ces païens; le sentiment de l'humanité n'est pas non plus très grand chez eux.

Les Boutchouanas ne manquent pas d'industrie; ils fabriquent avec le fer des haches, des doloires, des couteaux, des lames et des poinçons; avec le cuivre, des anneaux pour les jambes, les bras, les doigts, et des boucles d'oreilles. Ils se font des manteaux cousus avec autant de soin que s'ils sortaient de la main d'un ouvrier européen. Ils préparent les peaux de la manière suivante : une peau déjà passée et durcie est étendue à terre; on pose dessus celle que l'on veut amollir; douze hommes à genoux l'entourent; de deux en deux, six se baissent à la fois sur la peau, en la repoussant devant eux, de sorte qu'elle est refoulée en un tas vers le centre; en se relevant ensuite ils la tirent à eux, et elle redevient unie; alors les six autres font à leur tour la même opération : on dirait à la régularité de leurs mouvemens que c'est une machine qui est en ac-

tion; ils les accompagnent d'une espèce de chant qu'ils mêlent de cris et de hurlemens épouvantables.

La capitale des Betchouanas est Lattakou ou Littakou, située par environ 27 degrés de latitude sud, et 25 degrés de longitude orientale. Elle est partagée en un certain nombre de quartiers séparés les uns des autres; chacun a un chef et un emplacement enclous pour l'usage du public, où les hommes passent ensemble la plus grande partie du jour à préparer les peaux, fabriquer des couteaux et divers objets. Lors du voyage de Campbell, on estimait le nombre des maisons à quinze cents, et la population à sept mille cinq cents habitans.

Quand une famille de Betchouanas veut dormir pendant le jour, ce qui arrive fréquemment, et qu'elle désire ne pas être dérangée, elle place une ou deux pierres plates en dehors de la porte, ce qui est un signal qu'il ne faut pas entrer. Ce peuple paraît très propre, et on n'aperçoit aucune ordure autour des maisons ni dans aucune partie de la ville.

Campbell vit un jour dîner le roi et la famille royale des Betchouanas. Tout le monde était assis à terre dans un coin de la cour, en dehors de la maison. On ne distinguait le roi que parce qu'il se trouvait le plus près du pot contenant les fèves bouillies composant le repas, et avait seul une cuiller avec laquelle il mangeait et servait aussi les

autres convives , en mettant dans la main de chacun de ceux-ci la portion qui lui revenait. Une des princesses était occupée à couper avec une hache une panse sèche en petits morceaux qu'elle jetait dans un pot où ils cuisaient, soit pour compléter ce repas, soit pour un autre qui devait le suivre. Rien de moins ragoûtant que la vue du repas du roi de Lattakou ; d'ailleurs ils mangent indifféremment la chair d'éléphant, de lion, de tigre, de girafe, de quagga.

Campbell nous apprend qu'une foule de tribus indigènes, comme les Morolongs, les Bamachaas et autres, sont comprises sous le nom de Betchouanas, et parlent toutes la même langue.

Au nord de Lattakou est une vallée qu'on appelle *Tchoué*, c'est-à-dire *la vallée du Miel* ; elle se trouve à trois ou quatre journées de cette capitale. Les habitans de cette même vallée sont des Betchouanas pauvres qui n'ont ni bœufs ni moutons. Quoiqu'ils aient un chef particulier, ils se regardent comme indépendans des chefs voisins et des gens riches qui les entourent ; par exemple, leurs fils se disent les sujets du fils de l'homme que leur père servait. Ils chassent avec les chiens appartenant aux hommes riches, et portent à ceux-ci les peaux des animaux qu'ils ont tués. Ils se servent de la sagaie, et, de même que les Boschimen, ils creusent aussi des fosses pour prendre les animaux. Quand ils sont

appelés pour une expédition de pillage contre des voisins, tout ce qu'ils gagnent doit être livré à leur supérieur, et il dépend de la générosité de ceux-ci de leur en donner une portion. Il leur est défendu de porter des manteaux de peaux de chacal ; ils n'emploient que les peaux dont les riches ne font pas usage. Quoique nombreux, ils vivent éparpillés, et il ne reste que quelques-uns d'entre eux auprès du chef.

Au nord de Lattakou est la ville de Setabi, située sur une rivière du même nom, qui dans la saison des pluies est un affluent du Meloppo. Le Meloppo est large et rapide jusqu'aux environs de Setabi ; alors, coulant au milieu de cavités profondes, il diminue à un tel point avant de se réunir au Krouman Kuissy, qu'il est entièrement à sec, si ce n'est dans la saison des pluies. Toutes les rivières voisines du Meloppo et toutes celles qui coulent entre Lattakou et le Krouman se jettent dans ce dernier durant la saison pluvieuse ; alors le Krouman arrive au Groote-Rivier ; mais dans les autres temps, il ne lui apporte pas une seule goutte d'eau.

A l'ouest de Kuissy habitent les Betchouanas pauvres et les Boschimen, en travers de l'Afrique jusqu'au pays des Namaquas et des Damaras.

Quant au pays des grands Namaquas, il est situé entre le Groote-Rivier au sud et le pays des Damaras au nord, ce qui fait une étendue d'environ cinq

cents milles de voyage. Ce pays occupe principalement la côte de l'océan Éthiopien, et ne se prolonge pas vers l'est à plus de dix journées. Il est en général montueux et pierreux.

Les Namaquas reconnaissent l'Être suprême, sans en avoir aucune notion, et sans savoir qu'ils ont une âme; ils croient qu'ils meurent tout entiers comme les bêtes. Une éclipse de soleil ou de lune les alarme beaucoup, et leur fait supposer qu'il s'ensuivra de grandes maladies. Quand certaines étoiles se montrent sur l'horizon, ils pensent que certaines racines dont ils se nourrissent sont mûres et fouillent la terre pour se les procurer. Quand ils voient la planète de Jupiter, ils disent que c'est pour eux le temps de l'abondance. Un phénomène lumineux, comme l'aurore boréale, leur paraît de mauvais augure; ils ne connaissent du monde que ce qui les entoure. Ils dansent au son de flûtes faites de roseaux et de racines d'un arbre épineux, et ont des tambours recouverts de peau. Ils fabriquent des gamelles pour le lait, des jattes, des sagaies, des anneaux, des haches et des couteaux en fer; ils préparent des peaux et creusent des puits. Ils ont beaucoup de bœufs, de chèvres et de moutons. Les femmes font des nattes en jonc pour couvrir les huttes, traient les vaches, construisent les cabanes et creusent la terre pour en tirer les racines. Les parens semblent avoir beaucoup d'affection pour

leurs enfans, et ils sont très soigneux pour les malades, les vieillards et les infirmes. Au reste, dans les maladies ils ont recours à des sortilèges, et exécutent beaucoup de mouvemens sur la partie souffrante. Ils ont une grande frayeur du météore nommé *l'étoile tombante*; ils le regardent comme un présage de maladies pour leurs bestiaux, et pour y échapper, ils les conduisent dans un autre canton.

Il est rare qu'un Namaqua s'éloigne de son pays, même temporairement, pour aller dans un autre. Le fils aîné hérite de tout le bien du père : si un frère obtient quelque chose, ce doit être par le résultat d'un combat; la pauvre veuve n'a rien. La seule liqueur qu'ils connaissent est faite avec le miel.

Quand un garçon parvient à la puberté, on construit un hangar; on tue un animal, et on attache sa graisse autour de la tête du jeune homme, qui doit la porter jusqu'à ce qu'elle se corrompe et tombe. On lui fait avec un instrument tranchant des entailles à la poitrine. On réunit tout le lait du kraal et on s'en régale en l'honneur de la circonstance. Le jeune homme reste huit jours sous le hangar sans pouvoir goûter aucune autre nourriture que le lait de vache. Ce délai expiré on se livre à la danse; les entrailles de l'animal tué au commencement de la cérémonie étant desséchées et réduites

en poudre, on les détrempe dans l'eau et on en frotte le jeune homme de la tête aux pieds : c'est alors qu'il est déclaré homme en présence de tout le kraal. Quiconque ne subit pas cette épreuve ne peut manger qu'avec des femmes, et est méprisé. Un homme qui tue pour la première fois un éléphant, un hippopotame ou un rhinocéros, a le droit de porter autour du bras les entrailles de l'animal, et en effet il les porte toujours.

Le pays des Damaras est situé immédiatement au nord de celui des grands Namaquas, à peu près à vingt-cinq journées de l'embouchure du Groote-Rivier. Cette nation est partagée en deux classes, les riches et les pauvres. Ceux-ci demeurent dans le voisinage de la mer et s'engagent fréquemment comme domestiques chez les Namaquas. La richesse des autres consiste en bétail. Ils façonnent un peu de fer et du cuivre : ils fabriquent également des vases en fer. Leurs maisons ressemblent à celles des Hottentots. Les pauvres n'ont pour vêtement que de l'herbe, et se frottent de bouse de vache ; les riches s'habillent de peaux de vache. Les uns et les autres sont aussi noirs que les habitans de Mozambique, et ont comme eux les lèvres épaisses ; ils parlent la même langue. Leur principal amusement est de danser au son d'une flûte de roseaux ; ils ont aussi un instrument en peau qui ressemble à un tambour. Ils enseignent à leurs enfans à tuer les lions et à

danser devant leurs bœufs, comme le bien qu'ils aiment le mieux.

On ne peut guère dire que le mariage existe chez les Damaras. Ils gardent une femme jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués, qu'ils se querellent avec elles, ou qu'ils en voient une autre plus selon leur goût. Ils pratiquent la circoncision. Ils craignent beaucoup la mort, comme les Namaquas. Au décès d'un homme riche, on couvre son tombeau des cornes et des ossemens du bétail qu'il a tué pendant sa vie.

Les Damaras sont fréquemment en guerre avec les Namaquas; l'enlèvement respectif des femmes occasionne ces hostilités qui ont pour objet de s'emparer du bétail de l'ennemi. Les prisonniers que font les Damaras deviennent domestiques ou interprètes; on ne les tue point. Si un étranger arrive paisiblement chez eux, il y est bien reçu. Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'un petit tablier par devant, et les femmes qu'un morceau de peau autour des hanches. Le pays est médiocrement montueux; il y a peu d'arbres, et à peine quelques buissons: mais il abonde en herbe, quoique le terrain soit généralement sablonneux.

Campbell parle aussi des Boschimen ou hommes des bois; mais comme il en a été question d'une manière étendue dans le voyage de Burchell, formant le XXVI^e volume de notre *Bibliothèque des Voyages*, nous ne dirons rien ici de ces peuples sau-

vages, voisins de ceux que nous venons de signaler. Nous passerons donc maintenant au voyage effectué en 1820 par le même Campbell.

RELATION.

Campbell partit du Cap le 18 janvier 1820, et se rendit par Stellenbosch, Paarl et Thulbagh, à l'entrée du Hex-Rivier-Kloof, défilé long et tortueux, entre des montagnes hautes et escarpées, dont le pied était couvert de mimosas en fleur. On entendait le fracas du Hex-Rivier qui se précipitait à travers les broussailles : Campbell dit que ce paysage est d'un pittoresque achevé. On sortit de la vallée en gravissant sur des coteaux; on s'engagea dans un ravin, et l'on fit halte sur la rivière du Karrou. Le 4 février on traversa le Buffalo-Rivier, qui est un affluent de la rivière de l'Éléphant, et plus loin on fit halte sur les bords du Helbeck-Rivier. Le lendemain on vit du haut d'un monticule les monts de l'Éléphant, à une vingtaine de milles de distance; de tous côtés on n'apercevait qu'un désert d'une aridité affreuse.

Le 5 notre voyageur aperçut un des plus beaux groupes de montagnes qu'il eût observés en Afrique: il consistait en quatre rangées courant parallèlement les unes aux autres du nord-ouest au sud-est; la plus proche était la plus basse; ensuite elles s'éle-

vaient successivement les unes au-dessus des autres : l'ensemble présentait un aspect magnifique.

On atteignit bientôt le Dweeka-Rivier, puis le Cat-Rivier, et la Gamka ou *Leleeuwe-Rivier* ; cette dernière tirant son nom de la quantité de lions qui en fréquentent les bords, embellie par des mimosas, et maintenant visitée par une centaine de bœufs qui y trouvent une herbe abondante.

Le 6 on était sur les rives du Groote-Rivier, où l'on trouva une vingtaine de Corannas. On remonta le long du fleuve, et d'autres Corannas aidèrent les voyageurs dans leur route jusqu'au 11 février, époque où l'on atteignit Griqua-Town, station de missionnaire. Le 21 Campbell partit de ce lieu, et le 1^{er} mars il était arrivé à Lattakou, ville dont nous avons déjà parlé.

On distingue le vieux et le nouveau Lattakou ; un intervalle d'une cinquantaine de milles sépare ces deux villes qui ont à peu près chacune quatre mille habitans. Les maisons et les kraals sont de forme semblable ; les quartiers sont séparés les uns des autres, pour que chacun puisse avoir à sa portée du champ où l'on sème le sorgho, des buissons épineux qui servent de clôture, du bois destiné au chauffage. Les missionnaires ont creusé un canal du Krouman à la ville ; sa longueur est de trois milles, et il procure les moyens d'arroser les champs et les jardins situés sur ses bords. Les cultures s'é-

tendent à deux milles au-delà, le long de la rivière. Trois des quartiers de Lattakou sont situés un peu au nord-est des autres; tous sont à une distance considérable de la rivière, car les Betchouanas regardent comme insalubre de demeurer près d'une rivière.

Campbell ne fit pas un long séjour à Lattakou; il voulut pénétrer plus avant dans l'intérieur, et passa le Krouman. Il visita d'abord le vieux Lattakou, où il ne trouva plus aucun vestige des premières fondations; le terrain était couvert de grands buissons de mimosas, qui en peu de temps devaient devenir des arbres et former un bois impénétrable.

Au bout de six jours de marche après avoir quitté ce lieu, on passa devant un lac d'eau saumâtre, et d'une circonférence d'à peu près quatre milles. Le 16 on vit les montagnes de Malapitzi, à une quarantaine de milles dans le sud. Le 18 on commença un peu à descendre. Le 20 on traversa une plaine absolument nue, pour arriver près d'un autre lac sur les rives duquel on trouva plusieurs indigènes. Dans les premiers jours de mai, on arriva à Korritchane, une des principales résidences des Maroutzis. On poursuivit le pèlerinage, et après avoir franchi un grand désert, on descendit le 24 dans une belle et vaste vallée bornée de chaque côté par des collines; vallée large de deux à cinq milles.

et où paissaient de nombreux troupeaux de quaggas. Ensuite on atteint la ville de Maubati, ainsi nommée d'après la rivière qui coule dans une jolie vallée étroite, bornée par deux rangées de collines basses. Les arbres qui couvraient cette vallée et une partie du flanc des collines ajoutaient beaucoup à la beauté du paysage. Maubati est occupée par les Corannas.

Faisant route au sud-sud-ouest, on atteint le 24 les montagnes de Turrihey, s'étendant en forme de demi-cercle sur une longueur de dix à douze milles du nord au sud, et présentant des formes variées et pittoresques. On arrive ensuite à la ville du même nom, qui renferme une centaine de maisons bâties comme celles de Lattakou. L'herbe des environs de Turrihey passe pour excellente, et le bétail est nombreux. A l'ouest s'étend un désert de plus de cinq cents milles, plaine absolument unie et nue, sauf quelques arbres épars qui croissent dans le sable ; plaine qui mériterait le nom de *Grand-Sahara* méridional.

Campbell quitta ce lieu, et après en avoir visité beaucoup d'autres, il revint à Griqua-Town le 16 août 1820. Le 22 il dirigea sa course vers le Groote-Rivier, qu'il traversa entre l'embouchure du Craddock et celle de l'Alexander-Rivier. On passa ensuite à Konnah, poste de Hottentots chrétiens, mais dont les environs sont entièrement peuplés de Bos-

chimen. Le 28 on était à Ramah, autre poste hottentot, et le 31 sur les rives du Cradock.

Le 5 septembre on traversa un pays stérile, triste et montueux. Le 15 on descendit les hauteurs du Sneuwberg, et le soir on arriva à Graaff-Reynett, lieu décrit par Burchell. Le 27 on traversa le Zondag-Rivier, et le lendemain le Camdebot, affluent du Zondag-Rivier. Le 6 octobre on entra dans Beaufort, et le 17 on traversa le Gamka, pour revenir le 27 à la vallée du Hex-Rivier, et le 10 novembre à la ville du Cap, après une absence de neuf mois. Le 15 février 1821, Campbell se rembarqua pour l'Angleterre, et attérit à Portsmouth le 8 mai suivant. Voici la substance des principales observations de ce voyageur sur les peuplades sauvages qu'il a pu visiter, notamment les Matchappis, les Betchouanas, les Machâous, les Maroutzis, les Corannas et les Boschimen.

Les manteaux des Matchappis sont très variés; il y en a en peau de chat, en peau de chacal, en peau de bœuf ou de vache, en peau de lion avec le poil, en peau de gnou et en peau de harte best, dont le poil a été raclé; il y en a aussi en peau de tigre et de léopard, et seulement un petit nombre en peau de mouton. Ces manteaux sont portés par les personnes des deux sexes; les hommes ont par devant une petite couverture, fixée par une ceinture attachée autour de la taille; les femmes ont

un tablier de peau par devant et par derrière. Tout le monde a un bonnet de peau, et en voyage on porte des sandales. Toutes les parties du corps où l'on peut suspendre quelque chose sont ornées de verroterie. Les Matchappis sont si accoutumés à avoir des vêtemens de peau, qu'ils ne peuvent concevoir comment on en fait d'une autre manière, et surtout d'une matière produite par un arbre; quoique les vêtemens des Européens leur causent de l'admiration, ils ne désirent point les imiter.

Les Matchappis cultivent le sorgho, plantent la canne à sucre, qu'ils mangent dans son état naturel, ignorant l'art d'en extraire le sucre. Toutes les tribus de ces régions aiment à mâcher la tige, et la regardent comme une grande friandise. Ils sèment de petits haricots, et une espèce de melons d'eau, ainsi que des potirons; mais quoiqu'ils aiment les pommes de terre et d'autres productions naturelles dont se nourrissent les Européens, ils n'ont pas pu se décider à en élever. Le maïs et le chou ne sont regardés par eux que comme des plantes médicinales : ils supposent qu'en les soignant ils deviendraient impurs, et empêcheraient la pluie de tomber. Ils se nourrissent une grande partie de l'année d'une grosse racine bulbeuse qui a une vertu purgative. Ils cueillent une baie noire qui croît sur les buissons; ils la mangent crue, ou en font des gâteaux.

Quelques parties des animaux sont rôties, d'au-

très sont bouillies, et souvent la viande est coupée en petits morceaux. Le cœur, le foie, la panse sont émincés après avoir été bouillis, puis mêlés avec de la graisse et cuits une seconde fois; c'est ce qui compose le premier plat après que l'animal a été tué. On fait cuire aussi le sang avec la graisse, et ce mélange est très recherché. On fait bouillir le sorgho et on le mange avec le riz, ou bien il est moulu et bouilli avec du lait; les portions se cuisent au four après avoir été coupées en tranches. Le lait se boit tel que la vache le donne, ou bien quelque temps après qu'il a été gardé dans un sac de cuir. L'eau est la boisson habituelle; cependant on a aussi quelquefois une espèce de bière faite de sorgho bouilli et moulu, qu'on laisse fermenter : breuvage peu agréable, mais salubre.

Comme la plupart des peuples civilisés, les Matchappis sont paresseux. Ils sont généralement enclins à mendier. On voit constamment les hommes dormir pendant le jour; mais il n'en est pas de même des femmes, car elles sont très laborieuses : ce sont elles qui vont chercher le bois à brûler, et qui préparent tous les repas.

Campbell parle beaucoup de la prédilection des Matchappis pour le tabac, soit à priser, soit à fumer.

Quant à leur industrie, elle est déjà quelque peu avancée : ce peuple fabrique des couteaux et des sagaies; il tire le fer du nord-est, assez loin dans

l'intérieur du pays; il fabrique des pots avec une pierre verte et réduite en poudre, et dont il a pétri la pâte.

Ce peuple salue le roi par ces mots : « Matibé ois; » ce qui signifie qu'il est le seul homme de considération du lieu. Les capitaines sont regardés comme ses domestiques. Le roi seul a le pouvoir de concéder des terres, à l'exception toutefois du terrain qui a été occupé par un capitaine, au moins pendant la vie de celui-ci. Dans les temps de sécheresse le peuple fait des vœux pour que le roi offre un présent au sorcier par la magie duquel la pluie descend du ciel; on pense que ce don aura un double pouvoir pour procurer une ondée bienfaisante.

Les Matchappis possèdent dans leur territoire la montagne d'où les Betchouanas tirent le minerai d'un bleu luisant qu'ils pulvérisent pour orner leur tête; le prince exige un droit pour l'enlèvement de ce minerai.

Suivant une loi des Matchappis, on ne peut couper le sorgho qu'après la première gelée, et lorsque le roi en a donné la permission formelle.

La plus grande liberté d'expression règne dans le *pitso* ou assemblées publiques. Ces assemblées commencent et finissent par le mot *poulé*, c'est-à-dire *pluie*, que prononcent les spectateurs; ce même mot est employé au commencement et à la fin du discours, de même aussi quand on se sépare. La

subsistance des Matchappis dépendant entièrement du lait et du sorgho, rend la pluie de la plus haute importance; une sécheresse continuelle les plongerait dans les horreurs de la famine.

Lorsque les Matchappis vont attaquer un kraal de Boschimen pour se venger des vols commis par ces derniers, ils n'épargnent personne; ils disent qu'ils tuent les femmes pour empêcher qu'elles n'engendrent des larrons, et les enfans de crainte qu'ils ne deviennent des brigands comme leurs pères. Quand ils reviennent de ces expéditions sanguinaires, un pitso est convoqué, tous les détails de l'affaire y sont racontés; ensuite les hommes et les femmes se dispersent par la ville, en imitant les cris des personnes qui ont été tuées, répétant leurs expressions de terreur, et représentant leurs gestes lorsqu'elles demandaient la vie. Les femmes dans ces occasions laissent éclater des sentimens plus barbares que ceux des hommes.

Dans leurs exercices de danse, même les plus violens, les Matchappis, malgré la transpiration que de tels exercices occasionent, n'ont pas coutume de boire pour se désaltérer; ils peuvent aussi voyager long-temps sans eau, et se contentent d'une petite quantité de vivres. Ils ne s'inquiètent pas de la chaleur; mais dès qu'il tombe une goutte de pluie, tout travail extérieur cesse: il est vrai que la pluie durcit les manteaux de peaux et enlève la peinture

que ces naturels se font sur le corps. Quand ils n'ont pas de quoi manger, ils boivent beaucoup d'eau. En pareil cas, un Hottentot, s'il est en voyage, se serre le corps avec une corde, ou, s'il est dans sa hutte, chasse la faim en dormant; ils mettent ainsi en application notre proverbe : *Qui dort dine*.

Dans les enclos publics où les hommes passent ordinairement la journée, soit à travailler, soit à causer, il existe un pavillon où les Matchappis se retirent quand la chaleur du soleil devient incommode; c'est là qu'ils goûtent dans toute son étendue le *far niente* des Italiens. Ce pavillon est formé de branchages courbés en forme de voûte.

Les capitaines ont beaucoup de gens qui sont regardés comme leurs domestiques, et il en est de même de leurs enfans. Ils peuvent réclamer leurs services en tout temps quand ils leur fournissent des vivres; mais en général ces gens ont la faculté d'aller où ils veulent, et de faire ce qui leur convient.

Les Matchappis ont divers usages superstitieux; il en est de même des Betchouanas. Pour ceux-ci le poisson est regardé comme impur; ils n'en mangent pas: il n'est pas permis non plus de couper certains arbres pendant que le sorgho est sur pied, parce qu'ils croient que cela empêcherait la pluie de tomber. Quoique la terre de leurs kraals à bétail soit couverte quelquefois de deux à trois pieds de fumier durci, ils refusent aux missionnaires d'en

prendre pour leurs champs et leurs jardins, de peur qu'il n'en résulte des maladies. Ils considèrent les chiens et les chats comme impurs, et ne veulent ni les écorcher ni les manger; mais ils ne sont pas si scrupuleux pour les chats sauvages, les chacals, les loups et d'autres animaux. Si une vache met bas dans un champ, et qu'on y laisse le veau deux à trois jours avant de l'amener à la maison, ils croient qu'il ne sera jamais bien apprivoisé et aura toujours peur des hommes.

Si une matinée avant le mois de décembre est nuageuse, on ne peut se mettre en route ni faire aucun ouvrage dans les champs, de crainte que la besogne n'arrête la pluie. Si quelqu'un meurt dans la ville, personne ne peut sortir ce jour-là. Lorsqu'au milieu de leur danse il apparaît un météore dans l'air, chacun se hâte de rentrer chez soi, de peur de quelque événement fâcheux. Ces naturels attribuent aux faiseurs de pluies tous les biens qu'ils éprouvent, et à un être invisible tous les maux qu'ils ressentent. Ils pensent que la divinité agit ainsi contre eux par malice. On ne doit pas tuer d'éléphant durant la croissance du grain, ni toucher aux dents de cet animal avant qu'une certaine quantité de pluie soit tombée, parce qu'autrement celle qui est nécessaire ne rafraîchirait pas la terre.

Les Matchappis aiment beaucoup le sel, et pour-

tant ils ne veulent ni entrer dans un lac salé, ni en prendre la moindre parcelle. Mais si quelqu'un leur apporte du sel, ils l'achètent comme un objet de commerce.

Si un Matchappi tue un codou, animal à peu près de la grosseur d'un mulet et à longues cornes, il paie une amende; mais ensuite il peut en abattre autant qu'il voudra. Quand ces naturels chassent en grande troupe, ils entourent le gibier en formant un cercle; s'il s'y trouve un codou, ils lui laissent un passage libre pour s'évader.

Lors de la nouvelle lune on suspend tout travail, et on observe une sorte de jour férié, parce que n'ayant ni lampe ni chandelle, la lune est un flambeau précieux.

Les Betchouanas portent souvent autour du corps un furet, parce que cet animal ayant la vie dure, les empêche d'être tués aisément.

Quand une femme accouche de deux jumeaux, un des deux est mis à mort : la même chose se pratique pour la vache : un des veaux est égorgé ou envoyé ailleurs.

Après la naissance d'un enfant, le père ne peut entrer dans sa maison avant la révolution de deux lunes : à cette époque la mère subit certaines cérémonies et paraît en public avec des espèces de glands attachés à son tablier, comme signe de sa reclusion récente. Durant ces deux lunes le mari ne

pent prendre part aux excursions de la chasse.

Lorsque quelqu'un relève de maladie, on lui met à la main un bâton au bout duquel est fixé un hérisson, et on lui frotte de suie tout le corps : souvent on le met à califourchon sur un bœuf étendu à terre, et on lui verse de l'eau sur la tête. On fait entrer de force la tête de l'animal dans un grand vase plein d'eau, qui ne tarde pas à le suffoquer. Les Betchouanas croient que le mal dont le patient était atteint a passé dans le corps de la bête et qu'elle est ainsi morte : alors on la dépèce et on la mange. Toutefois, le remède le plus ordinairement employé est un liniment composé de graisse et de suie ; on en frotte la partie malade, et toute la famille du malade en fait autant. Dans certains cas on lui souffle dans l'oreille, parce qu'on espère ainsi chasser le mal. Mais quelquefois on souffle avec tant de violence, qu'on met le patient à la dernière extrémité : c'est alors que le médecin va dans les champs supplier Dieu de ne pas tuer le malade.

Si une femme ne donne pas à son mari ce qu'il regarde comme nécessaire pour son souper, il sort de la maison, il crie à tue-tête la conduite de sa femme. Quand elle est châtiée par son mari, elle sort de même et se plaint à grands cris à tous ses voisins. Si quelqu'un perd quelque chose, il l'annonce de la même manière et souvent l'objet se retrouve.

Les vieillards étant regardés comme inutiles, on les méprise généralement et on les laisse mourir de faim; souvent même leurs corps sont traînés hors de la ville pour être dévorés par les loups.

L'usage de se dire bonjour ou bonne nuit en hollandais s'est établi chez les Matchappis; ils l'ont appris des missionnaires: ils ont aussi adopté la coutume de prendre la main. Quand un Betchouana rencontre quelqu'un sur une route, son premier soin est toujours de demander ce qu'il y a de nouveau.

Les Matchappis pratiquent la circoncision. Ils battent sévèrement leurs enfans avant de pratiquer sur eux cette opération: c'est, disent-ils, pour leur enseigner à être hommes. Ces enfans ne peuvent manger de viande qu'après la circoncision. Peu de jours avant l'opération, on leur sert un morceau de poitrine, accompagné d'une violente fustigation; ils sont ainsi battus jusqu'à ce qu'ils aient goûté de toutes les parties de l'animal; mais dès que la circoncision a été accomplie, la fustigation cesse.

La plupart des gens riches ont deux ou trois femmes et quelquefois davantage, ce qui fait que les jeunes gens ont de la difficulté à trouver des épouses; c'est aussi pour cela que beaucoup de filles sont fiancées dans leur enfance. A Lattakou, les femmes mangent avec leurs maris dans la maison, mais n'assistent point aux repas publics. Une femme ne

peut traire une vache, ni un homme une chèvre. Les filles seules peuvent traire ce dernier animal et en boire le lait.

On regarde comme un discrédit pour un homme que sa femme ait en hiver un manteau chétif. Un des parens d'un homme qui laisse une veuve doit la prendre chez lui comme sa femme. Si l'individu désigné par la famille réunie refuse de s'en charger, on prend ce refus comme une insulte qu'il faut venger.

Les Matchappis, en sortant le matin de leur logis, demandent au premier venu qu'ils rencontrent : « Qui est-ce qui a tué aujourd'hui ? » c'est-à-dire « qui a tué un bœuf ou une vache pour la conservation de sa famille ? » Dès qu'ils le savent, ils se rendent chez lui et réclament leur portion.

Quiconque possède assez de bétail pour entretenir une famille a droit au rang de capitaine, quoique dans un canton il n'y en ait réellement qu'un seul.

Après les Matchappis et les Betchouanas viennent les Machàous, dont les mœurs et coutumes sont à peu près les mêmes. Les maisons sont bâties à peu près de la même manière, excepté que celles des Machàous ont devant la façade ce qu'on appelle au Cap une *terrasse*. C'est un espace large de 3 pieds, élevé d'environ 5 pouces au-dessus du sol et dessiné en forme de croissant. De même que les Matchap-

pis, les Machâous achètent leurs femmes pour des bestiaux, qu'ils donnent aux parens. Ce dernier peuple connaît l'inoculation de la petite vérole et fait l'incision au front. Ce même peuple n'est pas très hospitalier et passe des jours entiers avant de rien offrir à l'étranger : cet usage vient peut-être du peu d'abondance des vivres.

Quant aux Maroutzis, ils savent fondre le cuivre, fabriquer des pioches en fer et autres ustensiles du même métal. La principale occupation des hommes est de préparer des peaux, et de faire des manteaux sur les places publiques. Ils cultivent beaucoup de tabac pour leur usage et pour le commerce. Ils font de la bière avec du sorgho moulu : elle est de la couleur du lait foncé, et aussi épaisse que du gruau ordinaire. Ce peuple aime beaucoup les verroteries, unique signe représentatif de la valeur des choses qui ait cours dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, où il remplace la monnaie, comme les cauris dans l'Inde et dans l'Afrique septentrionale.

Les Maroutzis possèdent beaucoup de bétail. Le sifflement des hommes qui conduisent les bœufs et les moutons ressemble tellement au chant des oiseaux, qu'il est impossible à un étranger de le distinguer. Ce peuple a un enclos public où il tue le bétail.

Les Maroutzis ne s'éclairent pendant l'obscurité qu'à la lueur de leur feu. La tranquillité qui règne

la nuit à Korritchane est si grande, que lorsque le temps est calme, si quelqu'un tousse fortement, aussitôt tous les chiens aboient. Ce silence est peut-être prescrit, afin qu'on puisse mieux entendre l'approche d'un ennemi. Il est défendu de siffler après la chute du jour, à moins que l'ennemi ne se présente.

L'usage de former une liaison avec une personne appartenant à une autre nation existe à Korritchane : on demeure dans la maison l'un de l'autre ; quand on se rend visite, on se fait mutuellement des présens. Les personnes ainsi unies sont appelées *marts* à Lattakou. La liaison à Korritchane se contracte en se prenant respectivement le nez : Campbell passant un matin sur la place publique dans cette dernière ville, un vieux capitaine lui demanda s'il voulait le prendre par le nez, ce qui voulait dire s'il voulait être son *mart*.

Les alligators sont très communs dans les rivières du pays des Maroutzis ; voilà pourquoi ce peuple, avant de les traverser ou d'y puiser de l'eau, y jette des pierres pour effrayer ces gros reptiles qui sont de couleur verte.

Il y a comme ailleurs, chez ce peuple, un faiseur de pluie ; mais ce conjurateur n'aurait aucun crédit s'il ne venait d'un pays éloigné.

Il nous reste à parler des Corannas et des Boschimen. Les premiers ne quittent guère la rivière

d'Orange , ou Groote-Rivier ; rarement on les rencontre un peu loin de ce fleuve. Les plus septentrionaux sont à Maubati , au-delà de Malapitzi. A l'ouest on n'en trouve pas au-delà des cataractes de Groote-Rivier , ou à mi-chemin de l'embouchure du Cradock , au pays des Namaquas. Bien qu'ils demeurent dans des villages séparés et indépendans l'un de l'autre , ils conservent la même langue et les mêmes usages. Il y a dans chaque village un chef ou capitaine dont le pouvoir n'est guère que nominal , car on ne lui montre pas beaucoup de déférence , et chacun agit à sa fantaisie. Ce chef , qui porte le nom de *Gougou* , exerce un emploi héréditaire ; mais celui qui a le plus d'influence est toujours l'homme qui a le plus de bestiaux. Quand les Corannas transportent leurs villages plus haut ou plus bas le long du fleuve , c'est uniquement parce que quelqu'un en a eu l'idée : les autres le suivent.

Le bétail est une propriété commune à l'homme et à la femme : le premier ne peut en disposer sans l'aveu de cette dernière. Il est cependant rare que les hommes et les femmes mangent de la même bête.

Ce sont les femmes qui construisent les habitations et tressent les nattes de jones qui en couvrent les toits ; les hommes font les kraals ou clôtures dans lesquelles le bétail est enfermé pendant la nuit.

Ils vont à la chasse et préparent les manteaux de peau pour eux et pour les femmes.

Les Corannas ne pratiquent point la circoncision comme les Betchouanas ; mais quand un garçon arrive à la puberté, on donne une fête à l'occasion de laquelle on tue un certain nombre de bœufs. On en égorge un avant la naissance de l'enfant, et on l'offre à la mère pour son usage exclusif ; et elle fait, avec les tendons de l'animal, des anneaux dont elle orne ses bras et ses jambes. Après que l'enfant est né, elle n'a plus que la nourriture commune. Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, on enlève tout ce qui se trouve dans la maison : cette mère est placée sur la terre nue, et immédiatement après l'accouchement on a soin de tout rapporter.

Quand un enfant guérit d'une maladie, on creuse une tranchée profonde, et on place au milieu une arcade sur laquelle on fait tenir un bœuf ; ensuite on amène l'enfant sous l'arcade. Cette cérémonie terminée, l'animal est tué, et mangé par les gens mariés qui ont des enfans ; nul autre ne peut participer au régal. Si quelqu'un tombe malade, on conduit un bœuf à l'endroit où il est couché ; puis on fait à l'une des jambes de l'animal une entaille qui va de bas en haut. La peau de la partie moyenne ayant été soulevée, l'opérateur y enfonce la main pour frayer le passage à celle du malade, dont tout

le corps est ensuite frotté avec le sang du bœuf. Celui-ci finit par être tué, et de même que dans le cas précédent, les gens mariés et ayant des enfans peuvent seuls manger de sa chair.

Si un jeune homme a de l'attachement pour une femme qu'il désire épouser, il amène un bœuf devant la maison de sa belle. Si elle laisse tuer le bœuf, c'est qu'elle accepte le galant, et l'union est bientôt consommée. Souvent le bœuf est amené plusieurs fois avant que la jeune fille se prononce; il est même des cas où elle le renvoie à coups de pierres, et alors il faut que le prétendant porte ailleurs ses hommages.

Un chef qui meurt est enterré dans le kraal à bétail, la tête tournée à l'est; quand la fosse a été remplie, on amène les bœufs pour qu'ils foulent de leurs pieds la terre, et empêchent ainsi que l'on reconnaisse le lieu de la sépulture. Les gens du commun sont enterrés dans les champs, et des pierres sont entassées sur leur tombe.

Les Corannas tuent leur bétail en lui ouvrant le ventre; ils y plongent la main pour saisir un viscère voisin du cœur, et en l'arrachant ils causent immédiatement la mort.

Les Corannas permettent la pluralité des femmes; cependant il y en a peu qui en aient plus d'une. Ils sont timides contre les Boschimen, mais hardis contre les Betchouanas. Ils aiment beaucoup à

dormir, le jour comme la nuit. Ils fument beaucoup, et boivent de même du lait en abondance.

Le fils d'un capitaine n'a pas la permission de marcher quand il est jeune; on le tient enfermé soigneusement dans sa hutte, et on l'oblige à boire beaucoup de lait pour devenir robuste : il ne peut pas se servir lui-même, on le fait boire. Lorsqu'il est arrivé à la puberté, son père prend deux kirris, petites baguettes à tête ronde; il lui en donne un et garde l'autre; le père et le fils s'en servent pour s'exercer fréquemment à se battre. Si le fils jette son père à terre, celui-ci le reconnaît pour chef du kraal à sa place, et le comble d'éloges.

Comme les Boschimen, les Corannas exposent les gens âgés pour être dévorés par les bêtes féroces; usage cruel qu'ils justifient en disant que ces individus ne sont plus bons à rien, et consomment la nourriture qui profiterait aux autres. Ils n'ont absolument d'autre occupation que celle de traire leurs vaches pour se nourrir; ils ne prennent pas seulement la peine de façonner leurs manteaux de peau; ils les reçoivent des Betchonanas en échange du bétail. Ils se procurent des Griquas l'ocre nécessaire pour peindre leur corps, et la paient en bœufs et moutons.

Relativement aux Boschimen, sur lesquels il nous reste à dire quelques mots, le voyageur Campbell ne s'étend point aussi longuement, parce que

sans doute il savait que Burchell aurait laissé après lui peu de choses à glaner. Campbell dit que ces sauvages, quoique voleurs, gardent fidèlement les objets qu'on leur confie. Ils empoisonnent la pointe de leurs flèches avec le venin d'un serpent jaune auquel ils ont coupé la tête.

Les Boschimen excellent à tuer les lions. Ils saisissent le moment du sommeil de cet animal, et comme il l'a très dur, ils s'avancent avec beaucoup de précautions, sans faire le moindre bruit; alors ils tirent sur lui leurs flèches empoisonnées, et se cachent derrière un arbre ou un buisson en faisant un grand vacarme. L'animal effrayé s'enfuit, mais le poison ne tarde pas à produire son effet; il tombe et devient une proie aisée pour ceux qui le cherchent.

Les Boschimen ne boivent jamais l'eau de la source la plus proche de leur kraal, parce qu'ils laissent après eux une odeur forte que les animaux connaissent. S'ils fréquentaient une source, leur odeur écarterait le gibier et les priverait des moyens de subsister : c'est pour remédier à cet inconvénient qu'à une certaine distance des sources ils creusent des trous dans lesquels ils vont puiser leur eau.

Les Boschimen aiment passionnément le tabac. Ils font avec des os leurs pipes qui conservent l'huile du tabac après qu'on a fumé. Quand la provision du tabac est finie, ils versent un peu de cette huile

sur des feuilles d'arbrisseaux qu'ils fument, et ainsi une petite quantité de tabac dure très long-temps.

Campbell distingue les Boschimen sauvages et les Boschimen-Betchouanas; ceux-ci parlent la langue des nations qui les entourent, et en sont méprisés à cause de leur propreté. Du reste les nations de l'Afrique méridionale ne cultivent la terre que dans le voisinage des villes : Campbell n'a pas observé qu'ils eussent des champs autour des kraals à bétail éloignés quelquefois de deux et trois journées des villes.

Les Boschimen sont dans un état d'ignorance et de dégradation extrême; ils sont également très sales. Ceux des déserts sont, il est vrai, sujets à des alarmes continuelles pour la sûreté du peu qu'ils possèdent. Tous en général sont extrêmement misérables, et le plus souvent ils ne volent que pour satisfaire à leurs besoins pressans.

N'oublions pas de dire encore que les Betchouanas attribuent toujours la mort de quelqu'un à sa faim, à la violence ou à la sorcellerie, quand même le défunt serait parvenu à une vieillesse très avancée. Son trépas doit donc être vengé, ce qui occasionne quelquefois des massacres et de grands malheurs, surtout si le défunt est un homme puissant.

Quant à la langue betchouana, elle est parlée par les tribus qui vivent au nord de la colonie jus-

qu'au 20^e degré de latitude sud , et les dialectes de la même langue se ressemblent depuis la mer des Indes jusqu'à l'océan Atlantique.

Terminons cette analyse par une courte appréciation de l'état actuel de la colonie du Cap , d'après les derniers voyageurs et les documens officiels publiés en 1828.

Colonie du Cap.

On se rappelle que le cap de Bonne-Espérance a long-temps dépendu de la Compagnie des Indes en Hollande; il lui fut enlevé par les Anglais en 1795, et rendu après le traité d'Amiens en 1805, pour être repris un an plus tard, et conservé définitivement par les Anglais.

L'exécution des ordres du gouverneur est confiée au secrétaire général, qui signe tous les actes du gouvernement. Ses bureaux contiennent les archives administratives et toutes les demandes adressées au gouvernement. Ce secrétaire a souvent autant d'importance que le gouverneur lui-même, tant il exerce d'influence sur l'administration.

Dans les districts la police, la justice et l'administration civile sont entre les mains des landdrosts et des heemraden ou conseillers. Suivant la population le nombre de ces conseillers varie de quatre à huit : c'est le gouverneur qui nomme les heemradem. Les deux plus anciens sortent annuellement

du conseil de chaque landdrostie; pour les remplacer, le landdrost et les autres heemraden désignent quatre candidats parmi lesquels le gouverneur choisit deux heemraden nouveaux. Toutefois les conseillers sortant sont rééligibles. Pour être apte à ces fonctions, il faut être âgé de trente ans, avoir vécu dans le district pendant trois ans, posséder une terre en propre ou en bail, ou avoir des biens fonciers à la ville du Cap. Sous la présidence du landdrost les heemraden s'assemblent chaque mois pour expédier les procès civils et criminels, pour contrôler les recettes et dépenses dont les comptes passent dans les bureaux du secrétaire colonial à la fin de chaque année. Le conseil de ces magistrats a un secrétaire nommé par le gouverneur; ce secrétaire a le privilège exclusif du notariat, et reçoit les actes civils des particuliers. Enfin, sous le rapport de la police, le landdrost est secondé par des notables de chaque district.

Toute la colonie du Cap est divisée en deux provinces : celle de l'ouest, comprenant les districts du Cap, de Stellenbosh, Zvellendam, Worcester et Chanwiliam; et la province de l'est, composée des districts de Graaf-Reynett, Beaufort, Sommerset, Albany, Uitenhagen et George. Chacune de ces provinces a son chef : elles sont à peu près égales en étendue. En 1826, on comptait dans la province occidentale quarante-cinq mille quatorze individus

libres, et vingt-huit mille neuf cent trente-quatre esclaves; dans la province de l'est, trente-neuf mille cinq cent treize individus libres, et six mille cinq cent soixante-quinze esclaves. Ce que produit surtout la première de ces provinces, ce sont les grains et le vin. La seconde est riche en pâturages, et convient essentiellement pour élever les bestiaux et les moutons.

La ville du Cap, quoique fort éloignée de plusieurs districts, continue d'être le chef-lieu de la province occidentale, parce que c'est le lieu de débarquement et l'entrepôt des productions de la colonie. Pour le chef-lieu de la province orientale, on a désigné Uitenhagen, ou bien Graham's-Town, qui, comme position militaire et étant dans le voisinage de la Cafrerie, mérite peut-être la préférence, ainsi que le remarque M. Walckenaer, auquel nous empruntons ces détails. Il est vrai que Uitenhagen, éloignée de quatre-vingts milles de Graham's-Town, n'est qu'à vingt milles du port Élisabeth, mouillage dans la baie de Lagoa; il est vrai encore que Uitenhagen est abondamment pourvue d'eau et possède de vastes édifices propres à loger une administration.

Le gouverneur de la colonie est assisté par un conseil composé de fonctionnaires publics; il y a aussi pour la ville du Cap une sorte de conseil municipal sous le nom de sénat, composé de bourgeois.

Son origine date de l'an 1657, dans les premiers temps du gouvernement hollandais.

Les taxes onéreuses qui frappent les colons ne suffisent pas toujours pour couvrir les dépenses dans les districts les plus populeux et les plus productifs; et encore moins dans les districts où le revenu est insignifiant, et où le gouvernement est pourtant obligé de maintenir à grands frais la sûreté publique. On lève un droit pour jauger les barils de vin et d'eau-de-vie; on en lève un sur les bouchers qui abattent ou vendent le bétail; il en existe un autre sur les personnes et les récoltes. Le gouvernement a le monopole de la poudre à feu. La poste aux lettres ne rapporte point ce qu'elle coûte au gouvernement pour faire arriver la correspondance dans tous les districts. Il est vrai que le revenu commercial rétablit un peu la balance, et sous ce rapport le Cap entretient de fréquens rapports avec l'Angleterre et les Indes. La valeur des importations annuelles dépassent 260,000 livres sterling, et la valeur des exportations, 250,000 livres sterling. La valeur des productions seule de la colonie est d'environ 200,000 livres sterling par an.

CAILLIÉ.

VOYAGE A TEMBOCTOU, AFRIQUE CENTRALE.

(1827-1828.)

PRÉLIMINAIRE.

Avant de retracer la relation du voyage de M. Caillié, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'offrir au lecteur quelques détails sur le voyageur même.

M. Caillié naquit en 1800 à Mauzé, département des Deux-Sèvres. Issu de parens pauvres, il les perdit de bonne heure, et ne put recevoir qu'une éducation très élémentaire dans son village; elle se bornait à savoir lire et écrire. Il apprit ensuite un métier; mais il avait lu les *Aventures de Robinson-Crusoé*, et contracta bien vite le goût des voyages. Il se sentait dévoré par l'ambition de faire des découvertes, et il lui tardait de pouvoir courir les hasards des Mungo-Park. On lui prêta des livres de géographie et des cartes; celles d'Afrique présentaient des lacunes, il ambitionnait la gloire d'en combler une partie. Le jeune Caillié avait un oncle, il lui parla de son désir de voyager. Cet oncle eut beaucoup de peine à laisser partir son neveu; mais le penchant était irrésistible, et à force de prières,

il obtient la permission de s'embarquer pour le Sénégal. On était en 1816.

Le jeune Caillié ne possédait alors pour toute fortune que soixante francs ; c'est avec de si faibles ressources qu'il partit de Rochefort sur la gabarre *la Loire*, qui faisait voile pour Saint-Louis du Sénégal. Ce bâtiment marchait de conserve avec *la Méduse*, à bord de laquelle se trouvait M. Mollien, qui devait bientôt découvrir les sources du Sénégal. Arrivé à Saint-Louis, M. Caillié se rendit au Cap-Vert, d'où il revint au bout de quelques mois dans la rivière même du Sénégal, après la reddition de la colonie par les Anglais aux Français.

De Saint-Louis M. Caillié partit pour la Guadeloupe à bord d'un navire marchand où il avait obtenu le passage gratuit. Il ne resta qu'environ six mois dans cette île, d'où il revint à Bordeaux pour de là retourner au Sénégal, où il reparut à la fin de 1818, avec une bourse bien légère, mais avec une ardeur plus vive que jamais de pénétrer dans l'intérieur du continent africain. Il profita de l'expédition dirigée par M. Partarrien, compagnon du major Gray, et partit le 5 février 1819 du Cayor, royaume voisin du Sénégal, et parvint bientôt dans celui des Ghiolof. Il eut ensuite à franchir un désert, et souffrit cruellement de la soif. Il atteignit Boulibaba, village habité par des Foulahs pasteurs, lesquels vivent de lait assaisonné du fruit du bao-

bab. Ici le voyageur trouva des sources limpides, et put s'y désaltérer à loisir. Il marcha ensuite vers le Fouta-Toro. Après quelques jours de marche, et arrivée dans le Bondou, la caravane rencontra le major Gray.

L'almamy ou roi de Bondou força les voyageurs à rebrousser chemin. Les Français furent obligés de se séparer des Anglais, et M. Caillié parvint à gagner la rive gauche du Sénégal près de Bakel, d'où il descendit le fleuve jusqu'à Saint-Louis, et revint en France, rétablir sa santé délabrée.

En 1824 il s'embarqua de nouveau pour le Sénégal avec une petite pacotille, et toujours avec le projet de visiter l'intérieur de l'Afrique. En arrivant à Saint-Louis, notre voyageur obtint de la philanthropie éclairée de M. le baron Roger, alors gouverneur des possessions françaises dans ces parages, l'autorisation de voyager sous les auspices du gouvernement. M. Roger lui accorda quelques marchandises pour aller vivre chez les Bracknas, apprendre parmi eux la langue arabe, et les pratiques du culte des naturels. C'est ici que commence véritablement le voyage de M. Caillié, et nous allons le suivre dans sa traversée hardie du continent Africain, depuis l'embouchure du Rio-Nunez, sur la côte de Sénégambie, jusqu'au détroit de Gibraltar, en passant par le Bambara et Temboctou, puis par le Sahara et le Tafilet, dans l'empire de Maroc; traversée

ou trajet que le voyageur accomplit en moins de deux années, car le jour du départ pour son grand voyage ne data que du 19 avril 1827. Nous passerons sous silence les détails qu'il a recueillis pendant son séjour parmi les Bracknas et chez quelques autres peuples voisins de la côte, et nous partirons avec lui du Rio-Nunez pour aller trouver le Niger, et descendant ce fleuve jusqu'à Jenné et Temboctou, franchir ensuite le grand désert de l'Afrique centrale.

RELATION.

A l'embouchure du Rio-Nunez, M. Caillié fut mis en rapport avec les Mandingues de Kakondy, village situé sur le bord de ce fleuve, à cinquante lieues au nord de Sierra-Leone, et où il n'existait pas d'établissemens européens. Notre voyageur qui possédait environ 2000 francs, fruit de son industrie, les convertit, partie en argent, partie en marchandises. Il employa 1700 francs à acheter de la poudre, du papier, du tabac, des verroteries, de l'ambre, du corail, des mouchoirs de soie, des couteaux, des ciseaux, des miroirs, des clous de girofle, trois pièces d'étoffe Guinée bleue et un parapluie, tous ces objets pesant un peu moins de 100 livres. Les 300 francs restant moitié en argent, et moitié en or, furent mis dans une ceinture. Il avait de plus reçu de quelques amis à Sierra-

Leone divers médicamens. Muni de tout cela et de deux boussoles de poche, vêtu d'un costume arabe, dont les poches étaient remplies des feuillets d'un Koran déchiré, M. Caillié, qui, aux yeux des Mandingues se donna pour un Égyptien retournant vers sa patrie, s'achemina donc de Kankondy, en compagnie avec des Mandingues de l'intérieur qui remontaient vers leurs foyers. C'était le 20 avril 1827.

On suivit la rive gauche du fleuve. Après deux heures de marche, on atteignit la factorerie de M. Bethman, dont le jardin renferme les restes du major Peddie et de plusieurs autres voyageurs anglais, martyrs de leur amour des découvertes. La campagne était couverte de nédé, espèce de mimosa dont le fruit contient une substance féculieuse qui sert de nourriture aux nègres de cette partie de l'Afrique. A douze milles vers l'est on fit halte, et la femme du guide de M. Caillié prépara le souper; car dans toute l'Afrique les marchands ont adopté l'usage d'emmenner une de leurs femmes pour préparer les repas de la caravane. Ces malheureuses ne marchent que chargées de pots en terre, dealebasses, de sel, etc.; elles portent les plus lourds fardeaux tandis que les maris ne s'embarrassent de rien. Seulement les Foulahs et les Mandingues portent sur la tête un fardeau d'environ 200 livres pesant, ce qui ne les empêche pas de marcher avec

une grande vitesse, et de franchir avec une agilité merveilleuse les montagnes d'Irnanké. un bâton à la main pour les aider à soutenir leur charge contenue dans une corbeille longue de trois pieds sur un de large, et faite de morceaux de bois minces et flexibles. Quand les porteurs sont fatigués, ils posent un bout de cette corbeille entre les branches d'un arbre, et soutiennent l'autre avec leur bâton. Ils vont ainsi chargés jusque dans le Kankan pour vendre leur sel.

M. Caillié prit station à l'ombre d'un superbe bombax, sous lequel on lui prépara un lit de feuilles sèches, après lui avoir donné des fruits du nédé, ressource habituelle des voyageurs, parce qu'il est très nourrissant, et qu'il sert à économiser le riz que l'on réserve pour acheter du sel. Les Foulahs, auxquels on avait dit que M. Caillié était arabe, eurent pour lui une grande vénération : ils le plaignaient d'avoir une si longue route à faire pour retourner dans son pays, et surtout d'être souvent obligé comme eux de dormir sur les pierres. Il avait grand soin de se cacher d'eux pour écrire ses notes, car il eût été imprudent d'éveiller leurs soupçons.

Continuant sa route vers l'est, notre voyageur traversa le ruisseau de Tankilita, que ses compagnons lui déclarèrent être le Rio-Nunez. On passa près du village d'Oréouss, habité par des Foulahs qui élèvent beaucoup de troupeaux. Le village est

situé sur le penchant d'une haute montagne couverte de la plus belle végétation. De là, on fit plusieurs milles à l'est, et on arriva près d'un village dont les habitans se livraient à l'agriculture. M. Caillié remarque que tous les villages de cette partie de l'Afrique ont une dénomination à peu près commune, lorsque les habitans s'y adonnent aux mêmes travaux. Le nom de ce village est Sancoubadiélé. Il est environné de grands arbres. En le quittant M. Caillié continua sa route vers l'est, et se trouva bientôt à l'ombre des forêts. Il vit beaucoup de figuiers sauvages et des pruniers que les nègres nomment *kaura*.

Le village que l'on trouva ensuite fut celui de Daour-Kiwar, peuplé d'environ quatre cents habitans, partie Foulahs, partie Mandingues : il est situé auprès d'une mare d'eau très salubre. Cette mare est entourée de bombax, de pruniers et de naucleas.

On atteignit ensuite le village de Coussotami, situé dans une belle vallée couverte de gras pâturages. On passa un ruisseau qui va rejoindre le Rio-Nunez. Le 24 avril on franchit une montagne, au-delà de laquelle on trouva un gros ruisseau que les naturels nomment *Bangala* : ensuite on se rendit au village de Dongol, endroit où les propriétaires mènent leurs esclaves pour cultiver les champs.

Le 25 avril on franchit une chaîne de montagnes que les naturels nomment *Lantégué*, puis on séjourna

dans le village de ce nom, d'où l'on passa à celui de Pandeya, peuplé de Foulahs pasteurs, et situé au pied d'une montagne.

Le 29 avril on était dans le pays de Touma, qui sépare l'Irnanké d'avec le Fouta-Dhialon. Ce pays est hérissé de hautes montagnes, et habité par des Foulahs pasteurs dont les troupeaux font la principale richesse. Ces Foulahs ont le teint couleur marron un peu clair, la figure belle, le front un peu élevé, le nez aquilin, les lèvres minces et la forme de la tête presque ovale. Le seul trait de ressemblance qu'ils aient avec les Mandingues se trouve dans leurs cheveux crépus. Ils se tiennent en général très droits, et conservent en marchant un air de dignité; ils se croient bien supérieurs aux autres nègres. Leurs costumes, comme ceux des Mandingues, sont de la plus grande simplicité: ils consistent en une coussabe ou chemise de toile blanche du pays et une culotte. Cette culotte est faite de grosse toile; elle est très large, arrêtée seulement à la ceinture par une coulisse; elle descend jusqu'à moitié des jambes sans y être arrêtée; le bonnet est de la même étoffe. En voyage, les armes sont l'arc, les flèches empoisonnées et les lances. On se graisse le corps avec du beurre, qu'on prodigue surtout à la tête, ce qui lui donne une mauvaise odeur.

Les femmes se distinguent par le soin qu'elles ont de leur coiffure; elles ornent les tresses de leurs

cheveux avec diverses verroteries, et portent de l'ambre au cou en forme de collier; elles sont, en général, vives et jolies.

Il y a aussi dans ces montagnes beaucoup de Dhialonkis, anciens possesseurs du pays de Fouta-Dhialon, conquis très antérieurement par les Foulahs qui soumirent une partie de ces peuples au mahométisme; ceux qui persistèrent à rester dans l'idolâtrie devinrent les tributaires de l'almamy ou chef du pays; ils paient leur tribut en bestiaux. Ces peuples sont très doux, obligeans envers les étrangers qui traversent continuellement leur pays montagneux. Ils ont un idiome particulier que les Foulahs n'entendent pas bien; mais, en général, ils parlent tous mandingue.

Poursuivant sa route vers l'est, M. Caillié traversa le 30 avril un petit plateau compris dans la province de Timbi, dont Boulibané est la ville principale. Il passa dans plusieurs villages dont le plus gros, appelé *Lelewel*, pouvait contenir cinq cents habitans.

Il s'arrêta un moment à Bouma, autre village situé près d'un joli ruisseau argenté coulant au sud-est. La campagne était couverte d'une magnifique végétation. M. Caillié descendit une petite montagne au pied de laquelle se déroule le Cocoulo, rivière qui dans cet endroit a environ 45 pieds de largeur et offrant une cataracte de plus de 60 pieds de

profondeur. Le 1^{er} mai notre voyageur était à Gnevé-Temilé, village de trois cent cinquante habitans; et le 2 à Popoco, autre village de trois cents habitans, situé dans une plaine de sable noir de la plus grande fertilité, à deux journées de Timbo, capitale du Fouta-Dhialon.

Le 5 mai on fit halte à Foucouba, village d'environ cinq cents habitans; le 6, à Courou, au pied d'une petite montagne et à l'entrée d'une plaine fertile et pittoresque; le 7, à Bady, joli village de quatre cents âmes, agréablement situé sur le bord d'un ruisseau qu'il fallut passer à gué ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. On atteignit ensuite Dondé, puis Couraco, puis Coulineo, village de six cents habitans; puis Cagnola beau village situé près d'une montagne qu'il fallut gravir pour arriver sur un plateau d'où l'on découvrit une chaîne d'autres montagnes très élevées, où le Ba-Fing, autrement dit Sénégal, prend sa source. Ces dernières montagnes donnent naissance à différentes rivières plus ou moins considérables; le paysage est ici ravissant.

Le 8 mai notre voyageur arriva au bord même du Ba-Fing, nommé ici la *Rivière-Noire*, parce qu'il coule sur un lit de roches noires. C'est le principal affluent du grand fleuve qui, près de Saint-Louis, débouche dans l'Atlantique, à cinq ou six cents lieues de sa source. Près de celle-ci, il a une centaine de pas de largeur et un pied et demi de pro-

fondeur moyenne; M. Caillié le traversa un bâton à la main, non sans beaucoup de peine, attendu sans doute la rapidité du courant. Sur la rive droite il trouva quelques misérables cabanes de forgerons.

Continuant sa route vers l'est-sud-est, il atteignit Langoué, village d'environ quatre cents habitants, situé dans une plaine un peu élevée d'où l'on aperçoit, dans toutes les directions, de très hautes montagnes et de jolis hameaux habités par des esclaves cultivateurs.

Le 10 mai, M. Caillié arriva auprès du Tankisso, gros ruisseau qui vient d'ouest-sud-ouest, et coule à l'est en faisant mille détours dans les montagnes. Notre voyageur apprit des Mandingues qui avaient fait plusieurs voyages à Timbo, que ce ruisseau sort du Ba-Fing un peu au-dessous de cette capitale, qu'il va se perdre dans le Dhioliba, et que Bouré, pays fertile en mines d'or, est situé sur la rive gauche du Tankisso, à demi-journée ou trois quarts de jour de Dhioliba. Le Tankisso, après avoir couru dans les montagnes, vient se précipiter en cascades et serpente dans la plaine qu'il fertilise par ses débordemens.

Après avoir passé le Tankisso, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, M. Caillié partit pour le Kankan; mais avant de l'y suivre nous devons dire quelques mots sur le Fouta-Dhialon qu'il vient de traverser.

Le Fouta-Dhialon, suivant notre voyageur, est

gouverné par un almamy que nomment les principaux de l'État; ils se rassemblent à cet effet, et ont également le droit de le déposer, si le peuple n'est pas content de sa conduite; le gouvernement est théocratique.

Les Foulahs de Fouta sont en général grands et bien faits; leur contenance est noble et fière; leur teint marron clair est un peu plus foncé que celui des Foulahs nomades; ils ont les cheveux crépus comme les nègres, le front un peu élevé, les yeux grands, le nez aquilin, la figure un peu allongée; en un mot, les traits se rapprochent de ceux des Européens. Ils sont tous mahométans et très fanatiques; ils ont en horreur les chrétiens, et sont persuadés qu'ils veulent s'emparer des mines d'or situées à l'est du Fouta : c'est pourquoi ils mettent tant de soin à leur fermer cette route. Ils ne font pas, comme les Mandingues, de grands voyages; ils préfèrent demeurer paisibles habitans de leur pays, et veiller sur leurs esclaves qui sont une partie importante de leur fortune. Ils sont jaloux et envieux, exercent souvent des actes de rigueur envers les marchands étrangers qui traversent leur pays, surtout quand ces derniers sont riches. Cependant ils sont assez hospitaliers et secourent généreusement leurs compatriotes, car on ne voit point de mendians parmi eux. Ils cultivent dans leurs montagnes beaucoup de riz, de gros maïs et de petit mil, le

coton qui leur sert à fabriquer leurs étoffes, dont les lés n'ont que cinq pouces de large ; ces bandes couvrent leur nudité. Le principal commerce du pays consiste en sel et en étoffes ; cependant ils vont vendre à Kakondy des cuirs, du riz, de la cire et du mil, qu'ils échangent contre le sel qu'ils transportent ensuite à Kankan et à Sambatilika, pour avoir des étoffes. Il y a aussi quelques Foulahs qui font des voyages à Bouré, où ils achètent de l'or qu'ils viennent échanger à la côte pour des fusils, de la poudre, des verroteries et diverses autres marchandises, avec lesquelles ils achètent des esclaves.

Les Foulahs sont belliqueux et pleins de l'amour de la patrie. En temps de guerre, ils partent tous indistinctement ; il ne reste que les vieillards et les femmes dans les villages. Beaucoup sont armés de fusils et de sabres ; mais la majeure partie se servent de l'arc et de la lance ; il ont tous un poignard dont la lame est droite et qui paraissent fabriqués dans le pays. Le vêtement est la coussabe et la culotte citées plus haut. Ils portent aussi une pagne qu'ils se passent autour du corps, des sandales et un bonnet rouge ; leurs cheveux sont tressés, et ils y mettent du beurre. Rarement ils sortent sans avoir plusieurs lances à la main. Du reste, leurs vêtements sont toujours très propres, ainsi que leur corps. Il y a dans tous les villages des écoles publiques pour les enfans. Les esclaves se tiennent en plein air, soir et

matin, à la clarté d'un grand feu. Lorsqu'on sait lire le Koran on est regardé comme très instruit. Tous les parens sont très indulgens pour leurs enfans, et ceux-ci très obéissans et très doux. Les Foulahs de cette partie de l'Afrique ne laissent pas leurs enfans nus, ils ont une espèce de coussabe.

Les Foulahs font beaucoup usage de tabac à priser, mais ils ne fument pas. Les femmes sont vives, jolies et très douces; elles ont l'habitude de se frotter les dents avec du tabac en poudre. Leur costume est simple et toujours très propre. Elles montrent une grande docilité aux volontés de leurs maris, et ne se permettent jamais la moindre plaisanterie avec eux. Ils peuvent en avoir quatre chacun, mais les pauvres n'en prennent ordinairement que deux. Elles sont chargées des soins du ménage, et cultivent aussi un petit jardin près de leurs cases. Elles ont un logement particulier et font leur ordinaire à part; rarement elles mangent ensemble, et elles font tour à tour le souper de leur mari. Il leur donne à chacune une vache qu'elles ont soin de traire soir et matin. Ces femmes sont très gaies, peu jalouses les unes des autres, et le mari ne donne jamais quelque chose à l'une sans donner également quelque chose à l'autre.

Les Foulahs nourrissent beaucoup de bestiaux, bœufs, moutons, cabris; ils ont des chevaux d'une petite espèce, peu d'ânes, quelques chiens, et ils

élèvent beaucoup de volailles. Ils font souvent des voyages à Sierra-Leone, où ils vont vendre des bœufs pour l'approvisionnement de cette colonie. Leur pays fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, riz, mil, ignames, cassaves, choux caraïbes, oranges, bananes, etc. Ces peuples sont fiers et menteurs; on les accuse d'être paresseux et enclins au vol; ils sont sobres, supportent les plus grandes privations avec courage; ils sont braves et superstitieux; ils ont beaucoup de confiance en leurs grigris, et lorsqu'ils vont à la guerre ils en sont couverts.

Quant aux Mandingues, chacun d'eux est un chef révééré dans sa famille; sa case est placée au milieu de celle de ses femmes; on n'y voit aucun ustensile de ménage, seulement deux grandes jarres contenant des provisions de graminées pour l'année, que le mari donne par portions à ces mêmes femmes. Il n'a d'autre meuble que la peau de bœuf sur laquelle il couche; ses armes sont le seul ornement de sa case.

Lorsque le maître va aux champs soigner ses esclaves, ses femmes ont soin de lui porter son dîner. En prenant leurs repas, ils ont l'habitude d'inviter les passans à le partager avec eux. Si l'invité ne s'assied point auprès de la calebasse, le chef prend une poignée de riz qu'il tourne long-temps dans sa main, puis il la trempe dans la sauce, et la donne

à celui qu'il a invité; cette politesse ne doit jamais se refuser, sous peine de faire injure à l'hôte.

Le 30 mai 1827 M. Caillié prit congé des Foulahs, traversa sur un pont de bois le Tankisso, et atteignit de bonne heure Bagaraya, village habité par des Dhialonkès et des Mandingues, au nombre d'environ quatre cents. Il y a une mosquée particulière pour les femmes, car elles ne peuvent entrer dans celle des hommes. Le 1^{er} juin, on fit route au sud-est à travers les montagnes dont les gorges présentaient en abondance le cé ou arbre à beurre, l'indigo et le nédé.

Le 3 on passa le Ba-Ndiégué (rivière aux Poissons), ruisseau qui arrose le Balaya et va se perdre dans le Tankisso. Les esclaves travaillaient au son du tambour, car dans quelques parties de ce vaste pays on ne fait rien qu'au son de la musique. Les naturels offrirent du lait à M. Caillié, qui reçut également du chef une poule. Il s'arrêta au village de Sateya, peuplé d'environ huit cents âmes, et entouré de murs comme celui de Sancougna, dont le mansa ou chef accueillit notre voyageur, après un petit présent de ce dernier.

Le 10 juin il franchit le gros village de Siraléa, peuplé de huit cents nègres et entouré de belles cultures; puis il gagna celui de Bacocouda, dernier village du Balaya, pays qui a pour limites à l'ouest le Fouta, à l'est le petit pays d'Amana, au sud le

Sangaran, où passe le Dhioliba, et au nord quelques forêts. Tous les villages de cette contrée sont entourés d'un double mur en terre ayant des créneaux. Les habitans sont guerriers et cultivateurs; ils fabriquent des toiles blanches qu'ils échangent avec leurs voisins, pour du sel; ils font aussi de la poterie. Ils sont moins zélés musulmans que les Foulahs leurs ancêtres, car ils boivent en secret une espèce de bière composée de mil et de miel. Les femmes se frottent la tête avec du beurre, et n'ont pour vêtement qu'une bande de toile de cinq pieds de long et de deux de large qu'elles se tournent autour des reins; pendant les jours de fêtes, elles en mettent une seconde qu'elles passent sur leurs épaules, et se couvrent le sein; elles portent aussi des sandales. C'est à peu près le costume général des femmes de la Nigritie.

Le 11 juin M. Caillié atteint Couroussa, village d'Amana, entouré d'un grand mur en terre, peuplé de cinq cents habitans, et situé sur la rive gauche du Dhioliba ou Niger. Il s'arrêta un moment pour contempler ce fleuve mystérieux, qui avait si long-temps exercé l'érudition des savans d'Europe; il ne pouvait se lasser de l'admirer. Il apprit des nègres que le Dhioliba commence ici à déborder en juillet, et qu'alors ils vont en pirogues l'espace de trois milles dans la plaine, où ils cultivent beaucoup de riz. Ces nègres sont Dhialonkès, la plupart

idolâtres; ils ne voyagent pas. ils vivent paisiblement en cultivant leurs petits champs que fertilisent les débordemens du fleuve, lequel aussi leur fournit beaucoup de poissons qu'ils prennent avec des hameçons que leur donnent les voyageurs venant de la côte. Bouré, pays à mine d'or, est à cinq journées de là, en descendant le fleuve en pirogue.

Le 13 juin M. Caillié traversa le Niger dans une pirogue de vingt-cinq pieds de long sur trois de large, et un de profondeur. Pendant le passage, il vit une quantité de femmes et de jeunes filles se baigner dans le fleuve; elles étaient toutes nues et paraissaient ne faire aucune attention aux hommes qui les regardaient; elles s'en retournèrent au village avec une calebasse sur la tête et une pagne autour des reins.

Le Dhioliba franchi, on fit route au sud-est, puis à l'est; on passa au village de Sambarala, situé sur les bords du fleuve, et entouré de nédés et de cés; on atteignit ensuite le village Counancodo, ombragé par de beaux orangers. Le 14 juin on était à Fessadougou, village de quatre cents âmes, situé sur les bords d'une jolie rivière appelée *Yendan*, et coulant du sud au nord pour aller rejoindre le Niger vers la limite du Sangaran.

Le 17 juin M. Caillié arriva dans la ville chef-lieu du Kankan, située à deux portées de fusil de la rive gauche du Milo, jolie rivière qui vient du sud

et arrose le pays de Kissi, où elle prend sa source ; elle coule au nord-est et se perd dans le Dhioliba , à deux ou trois journées de Kankan ; elle est large , profonde et susceptible de porter des embarcations tirant de six à sept pieds d'eau ; dans les mois d'août et de septembre, elle déborde et fertilise les pays qu'elle arrose. La ville de Kankan est entourée d'une belle haie vive, très épaisse, qui la défend mieux qu'un mur en terre ; elle a deux portes, une à l'ouest, l'autre à l'est ; elle contient environ six mille habitans : elle est située dans une belle plaine fertile, terminée par des monticules dans le lointain. On aperçoit dans toutes les directions de jolis villages désignés sous le nom générique d'*ourandés* ; c'est là qu'on envoie les esclaves pour cultiver les terres. On récolte l'igname, le maïs, le riz, le foigné, l'ognon, la pistache et le gombo qui y viennent en abondance.

Les habitans de Kankan sont gouvernés par un chef qu'ils appellent *dougou-tigui* ; mais ce chef ne décide jamais rien sans assembler le conseil des vieillards dans lequel règne le plus profond silence. Les décisions ne sont jamais prises qu'avec une extrême circonspection ; toujours on craint de se tromper : aussi les délibérations durent-elles longtemps. On professe ici le mahométisme, et on porte une haine mortelle aux païens ou infidèles.

Il y a à Kankan un marché trois fois la semaine :

on y apporte toutes sortes de marchandises, et les choses les plus utiles à la vie. Il en arrive de Sierra-Leone et de Jenné, ainsi que du Sénégal et du Ouassoulo.

Les habitans sont d'une extrême propreté dans leur ménage, et toujours vêtus de linge très blanc. Ils fabriquent de belles toiles avec le coton que filent leurs femmes. Chaque famille a son petit entourage en paille ou en épines; les rues sont larges et tenues proprement; la ville est ombragée par des dattiers, papayers, bombax et baobabs.

Kankan fait aussi un commerce avec Bouré qui est en relation plus directe et plus fréquente avec Bamako, ville située à huit journées de distance, en descendant le Dhioliba. Bamako, que Mungo-Park écrit Bammakou, est décrite dans le voyage de ce célèbre découvreur du Niger. M. Caillié nomme et a traversé plusieurs des villes également décrites par Mungo-Park : nous ne les citons point pour éviter les répétitions.

Le 16 juillet 1827 M. Caillié s'éloigna de Kankan, et, après avoir traversé diverses contrées, notamment le Oussoulo, pays habité par les Foulahs idolâtres et arrosé par la rivière du Sarano, il arriva le 3 août à Timé, village habité par des Mandingues mahométans, et situé dans la partie sud du Bambara, par 9 degrés 3 minutes de latitude nord, et par 9 degrés 2 minutes de longitude ouest du mé-

ridien de Paris. Là il tomba dangereusement malade; il fut atteint du scorbut et blessé aux pieds; il ne fut en état de reprendre sa marche que dans les premiers jours de janvier 1828. Il avait, pendant ce long intervalle, reçu les soins d'une vieille négresse, et ce fut à elle qu'il dut son rétablissement. Il eut bien des fois ne plus jamais revoir le sol natal; seul en un pays sauvage, couché sur la terre humide, n'ayant d'autre oreiller que le sac de cuir contenant son bagage, il passa ainsi plus de cent cinquante jours entre la vie et la mort, soutenu par un peu d'eau de riz que la vieille négresse Baba lui apportait dans sa hutte enfumée. Enfin, il put partir avec un guide, et rejoignit une caravane qui se rendait à Jenné, ville située sur le Niger, et qu'il atteignit le 10 mars 1828, après avoir traversé le fleuve sur une frêle pirogue faite d'un seul tronc d'arbre.

Jenné est située par 13 degrés de latitude nord et 9 degrés de longitude ouest, dans une île enfermée par un bras secondaire du fleuve. Cette ville peut avoir deux milles et demi de tour; elle est entourée d'un mur en terre assez mal construit, ayant 10 pieds d'élévation et 14 pouces d'épaisseur. Il y a plusieurs portes, mais elles sont toutes petites; les maisons sont en briques cuites au soleil; elles sont aussi grandes que celles des villages européens. La plupart ont un étage, toutes sont à terrasses;

elles n'ont pas de fenêtres à l'extérieur et les chambres ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Leur unique entrée, d'une grandeur ordinaire, est fermée en planches assez épaisses et sciées; cette porte ferme en dedans avec une double chaîne de fer, et en dehors avec une serrure en bois ou en fer. Les chambres sont toutes longues et étroites; les murs, surtout à l'extérieur, sont très bien crépis en sable, car il n'y a pas de chaux. Chaque maison a un escalier pour conduire sur la terrasse. Il n'y a pas de cheminée, et assez souvent les esclaves font leur cuisine en plein air.

Les rues de Jenné ne sont point alignées, mais assez larges pour un pays où l'on ne connaît pas l'usage des voitures; on peut y passer huit ou neuf personnes de front; elles sont très propres et balayées presque tous les jours.

Les environs de Jenné sont marécageux et entièrement dénués d'arbres. On aperçoit cependant à des distances très éloignées, sur de petites élévations, des bouquets de ronniers; les plaines sont labourées avant les pluies et toutesensemencées en riz, qui croît avec les eaux du fleuve; les esclaves sont chargés de la culture; sur les bords du Niger ils récoltent un peu de gombo, de tabac et des giraumons. Dans la saison des pluies on récolte aussi des choux et des carottes, dont les graines ont été apportées du Tafilet. On coupe dans les marais une espèce de

fourrage qu'on fait sécher au soleil, pour nourrir les bestiaux. Dans les endroits qui ne sont pas exposés aux débordemens du fleuve on ne cultive que du mil et du maïs.

La ville de Jenné est bruyante et animée; tous les jours il part et arrive des caravanes nombreuses de marchands qui apportent toutes sortes de productions utiles. Jenné a une grande mosquée en terre dominée par deux tours massives et peu élevées; elle est grossièrement construite, bien que très grande; elle est abandonnée à des milliers d'hirondelles, dont les nids produisent une odeur infecte. Les abords de cette mosquée sont obstrués par des mendians et des vieillards aveugles ou infirmes. La ville est ombragée de quelques baobabs, mimosas, dattiers et ronniers.

Jenné contient beaucoup d'étrangers établis. Mandingues, Foulahs, Bambaras et Maures. On y parle les langues propres à ces quatre tribus, et de plus un dialecte particulier, appelé *kissour*, qui est la langue adoptée jusqu'à Temboctou. La population peut s'élever à huit ou dix mille habitans.

La résidence du chef ou roi se trouve sur la rive droite du fleuve: c'est un musulman fanatique, pour lequel Jenné paraissait trop mondaine; il a établi dans sa nouvelle ville plusieurs écoles publiques où tous les enfans vont étudier gratis. Ce chef exige des cadeaux du commandant particulier de

Jenné, à cause du commerce que les marchands viennent y faire.

Les habitans de Jenné sont très industrieux, intelligens, faisant travailler leurs esclaves par spéculation, tandis que parmi les hommes libres, les riches s'adonnent au commerce et les plus pauvres à divers métiers. On trouve ici des tailleurs qui font des habits que l'on envoie à Temboctou, des forgerons, des maçons, des cordonniers, des portefaix, des emballeurs et des pêcheurs ; ici tout le monde se rend utile. On se sert, pour emballer les marchandises, de nattes faites en feuilles de ronnier ; on recouvre ce premier emballage d'un second en cuir de bœuf.

Tous les habitans de Jenné sont mahométans ; les Foulahs sont les plus fanatiques, ils ne permettent pas l'entrée de leur ville aux infidèles, et quand les Bambaras idolâtres viennent à Jenné, ils sont obligés de faire la prière, sans quoi ils seraient impitoyablement maltraités par les Foulahs, qui forment la majeure partie de la population. Du reste, les habitans sont très affables et très doux envers les étrangers, du moins ceux de leur religion ; ils facilitent même aux marchands le débit de leurs marchandises.

Les Jennéens ont plusieurs femmes, et ils ne les maltraitent point comme les nègres des pays situés plus au sud ; elles sortent sans être voilées ; cepen-

dant jamais elles ne mangent avec leurs maris, ni même avec leurs enfans mâles. Les Jennéens ne connaissent d'autre écriture que celle des Arabes, presque tous peuvent la lire, mais peu en comprennent la signification. Lorsque les enfans savent lire le Koran, ils passent pour des hommes savans.

La nourriture des Jennéens se compose de riz, qu'ils font cuire avec de la viande fraîche, car il y en a tous les jours au marché; ils font, avec le petit miel, du couscous qu'ils mêlent avec du poisson frais ou sec très abondant. Ils assaisonnent les mets avec du piment ou du sel. Un morceau de viande de la valeur de 40 cowries ou 20 centimes, suffit pour le repas de quatre personnes. On en fait deux par jour, en se mettant autour du même plat, où l'on mange en puisant avec la main, comme tous les peuples de l'intérieur de l'Afrique.

Les maisons ne sont pas meublées; on a des sacs en cuir pour mettre les effets. On couche par terre sur des nattes ou des peaux de bœufs tendues, aussi est-on sujet aux douleurs rhumatismales à cause de l'humidité du sol et de la rareté du bois. Les enfans comme les grandes personnes sont habillés très proprement, ils portent le pantalon et une chaussure qui ressemble aux pantoufles de l'Europe. La coiffure est un bonnet rouge recouvert d'un grand morceau de mousseline arrangé autour de la tête en forme de turban. Les femmes comme les hom-

mes portent le coussabe, mais elles mettent une pagne par-dessous.

Comme il n'y a pas d'auberge dans ce pays, les étrangers prennent un logement chez les particuliers, au moyen duquel ils paient en marchandises. Ils achètent du bois au marché pour faire leur cuisine.

Jenné est située dans la partie est de l'île, sur une élévation de sept à huit pieds, qui la préserve contre les débordemens périodiques du fleuve. Monté sur la terrasse des maisons on découvre la campagne dans un grand éloignement : ce sont des marais immenses à perte de vue et quelques bosquets de ronniers; les bords du fleuve montrent aussi quelques tamariniers.

Nous nous sommes un peu étendu sur Jenné. parce que cette ville était décrite pour la première fois, M. Caillié ayant été le premier voyageur européen qui l'eût visitée et en fût revenu : nous allons la quitter pour nous rendre avec lui en descendant le Niger, à Temboctou, cette ville mystérieuse. d'où M. Caillié est aussi le premier voyageur européen qui soit revenu.

Le 13 mars 1828 notre jeune voyageur s'embarqua pour Temboctou sur une pirogue montée par des nègres, et descendit ainsi le Joliba ou *Dhioliba*. Il arriva le 2 avril parmi de grandes îles qui se trouvent non loin de l'embouchure du lac Débo. Le

fleuve, en cet endroit, est divisé par plusieurs îles qui le partagent en plusieurs branches étroites, mais très profondes. Il y en a deux plus grandes que les autres, et sur l'une d'elles sont des cases de pêcheurs et de bergers. Le fleuve, en sortant du lac Débo, peut avoir environ six milles de largeur. Plus bas il se rétrécit jusqu'à un mille. Plus bas encore il se divise en deux branches, c'est-à-dire un peu avant d'arriver à Cabra, qui est le port de Temboctou.

Ce fut le 19 avril 1828, c'est-à-dire un an après son départ de Kankondy sur la côte, que M. Caillié se trouva devant Cabra, village situé sur une petite montagne qui le préserve de l'inondation; il est entouré de marais qui dans la saison des pluies sont couverts de dix pieds d'eau, moment où il est alors facile aux grosses embarcations d'aller mouiller devant Cabra. Un petit canal conduit à ce village, mais il n'y a que des embarcations moyennes qui puissent entrer dans le port.

M. Caillié, arrivé à Cabra, vit quantité de cases en paille habitées par des esclaves marchands et près desquelles mûrissaient les fruits du nénufar. Il remarqua dans les rues un grand concours de peuple et de marchands. Les maisons de Cabra, en général, sont construites en terre et à terrasses; elles n'ont que le rez-de-chaussée. Il y en a peu de bien bâties; ce sont en partie des cahutes; car les

personnes riches habitent de préférence Temboctou, centre du commerce. Cabra, qui se trouve à une lieue de cette ville, contient environ mille à douze cents habitans tous occupés à travailler, soit pour débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Jenné, soit pour les conduire à Temboctou, au moyen d'ânes et de chameaux, le chemin qui mène à cette ville étant un sable mouvant sur lequel la marche est très pénible. Il y a tous les jours à Cabra un marché approvisionné des marchandises du Soudan. Le port de Cabra s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur d'un demi-mille et une largeur de soixante-dix pas. Il offre toujours un grand concours d'hommes et de femmes pour charger et décharger les marchandises.

Le 20 avril M. Caillié partit de Cabra pour Temboctou, à trois heures et demie après midi, et arriva dans cette ville au moment où le soleil touchait à l'horizon.

Temboctou n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre, mal construites. La chaleur étant excessive le marché ne se tient que le soir. M. Caillié vit exposés en vente beaucoup de fusils doubles français, des verroteries, de l'ambre, du corail, du soufre et des dents d'éléphants. Temboctou est habitée par des nègres de la nation Kissour. Le roi est un nègre que rien ne distingue des autres; il n'a pas plus de luxe dans son logement que

les Maures commerçans ; il est marchand lui-même. Sa dignité est héréditaire. Il ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers ; cependant on lui fait des cadeaux. Il n'a pas non plus d'administration ; c'est un père de famille qui gouverne ses enfans avec les mœurs douces et simples des anciens patriarches. En cas de guerre, tous sont prêts à servir. En général, ces peuples sont inoffensifs et très pacifiques entre eux.

Il y a beaucoup de Maures établis à Temboctou ; ils ont les plus belles maisons de la ville. Le commerce les enrichit promptement : on leur envoie en consignment des marchandises d'Adrar et de Tafilet ; il leur en vient aussi de Taouat, Ardamas, Tripoli, Tunis, Alger ; ils reçoivent beaucoup de tabac et de marchandises d'Europe qu'ils expédient sur des embarcations sur la ville de Jenné. Temboctou peut être considéré comme le principal entrepôt de l'Afrique ; on y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni ; ce sel est apporté par des caravanes à dos de chameau. Les Maures de Maroc et ceux des autres pays qui font les voyages du Soudan restent de six à huit mois à Temboctou, pour exercer leur commerce et attendre un nouveau chargement pour leurs chameaux.

La ville de Temboctou peut avoir trois milles de tour ; elle forme une espèce de triangle ; les maisons sont grandes, peu élevées, et n'ont qu'un rez-de-

chaussée; dans quelques-unes est un cabinet au-dessus de la porte d'entrée. Elles sont construites en briques de forme ronde, roulées dans les mains et séchées au soleil; à la hauteur près, les murs ressemblent à ceux de Jenné. Les rues sont propres et assez larges pour y passer trois cavaliers de front; en dedans et en dehors on voit beaucoup de cases en paille, de forme presque ronde, comme celles des Foulahs pasteurs; elles servent de logemens aux pauvres et aux esclaves qui vendent des marchandises pour le compte de leur maître.

Temboctou renferme sept mosquées, dont deux grandes qui sont surmontées chacune d'une tour en brique, dans laquelle on monte par un escalier intérieur.

Cette ville mystérieuse, sur laquelle l'érudition s'est exercée depuis des siècles, et dont la population a été singulièrement exagérée, de même que la civilisation et son commerce avec l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant, où il ne croît que de faibles arbrisseaux rabougris, tels que le mimosa *ferruginea* qui ne vient qu'à la hauteur de trois à quatre pieds. Elle n'est fermée par aucune clôture; on peut y entrer de tous côtés. On remarque, dans son enceinte et autour, quelques balanites et un palmier doum situé au centre. La population est d'environ douze mille habitans, tous commerçans, en y comprenant les

Maures établis. Il y vient souvent beaucoup d'Arabes amenés par les caravanes qui séjournent dans la ville et augmentent momentanément la population.

Au loin dans la plaine, il croît quelques chardons et graminées dont les chameaux se nourrissent; le bois à brûler est très rare, on va le chercher près de Cabra; on en fait un objet de commerce, et les femmes le vendent au marché; les riches seuls en brûlent. Les pauvres font usage de viande de chameau. L'eau se vend également sur le marché; les femmes en donnent une mesure d'environ un demi-litre pour un cauris.

Temboctou, bien que l'une des plus grandes villes de l'Afrique vues par M. Caillié, n'a, selon lui, d'autres ressources que son commerce de sel, le sol n'étant aucunement propre à la culture. C'est de Jenné qu'elle tire ses approvisionnements alimentaires, comme riz, mil, beurre végétal, coton, étoffes du Soudan, bougies, savon, piment, oignons, poissons secs, pistaches, etc. Si les flottilles venant à Cabra étaient arrêtées en route par les Tuaricks, les habitans de Temboctou pourraient être réduits à la plus affreuse disette. C'est afin d'éviter ce malheur qu'ils ont soin que leurs magasins soient toujours amplement fournis de toute espèce de comestibles; cette considération empêche aussi les flottes qui descendent le Niger jusqu'au port de Cabra de

lutter avec les Tuaricks, malgré tout ce qu'ils ont à souffrir de leurs exigences.

Les habitans de Temboctou ne fument pas; mais les Maures nomades, qui habitent aux environs, font usage de la pipe. Les esclaves puisent l'eau avec des calebasses; ils remplissent des sacs de cuir qu'ils mettent sur le dos de leurs ânes, et l'apportent ainsi chez leurs maîtres dans des jarres où elle se rafraîchit et perd une partie de son mauvais goût.

Les nègres et les Maures ne s'occupent absolument que de leur commerce. Les Maures de Tripoli et ceux d'Ardamas font des échanges avec le Haoussa, ville où ils conduisent des marchandises d'Europe; ils viennent ensuite à Temboctou avec des pacotilles d'étoffes.

Comme les environs de Temboctou sont tous dépourvus de pâturages, puisque les chameaux y trouvent à peine de quoi paître, on trouve à Cabra beaucoup de fourrage que les habitans récoltent dans les marais, et qu'ils font sécher pour le vendre aux personnes de la ville qui ont des bestiaux à nourrir, tels que chevaux, bœufs, moutons et cabris; ce fourrage est serré sur le toit des maisons. Temboctou et ses environs offrent un aspect très aride et très monotone.

Tous les habitans natifs de Temboctou sont de zélés mahométans; leur costume est le même que celui des Maures, et ils ont quatre femmes comme

les Arabes; mais ils n'ont pas comme les Mandingues la cruauté de les battre; elles sont cependant chargées de même des soins du ménage. Les femmes à Temboctou ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc; elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde. Les habitans sont doux et affables envers les étrangers; ils sont industrieux et intelligens dans le commerce, qui est leur unique ressource; la plupart des habitans sont riches et ont beaucoup d'esclaves. Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tenant très droits, ayant la démarche assurée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que chez les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces et de beaux yeux. M. Caillié a vu à Temboctou des femmes qui pourraient, dit-il, passer pour très jolies.

A Temboctou on se nourrit bien; on mange du riz et du couscous fait de petit mil cuit avec de la viande ou du poisson sec. On fait par jour deux repas. Les riches déjeunent avec du pain de froment, du thé et du beurre de vache; la classe inférieure mange du beurre végétal.

En général, les nègres ne sont pas aussi bien logés que les Maures; ceux-ci ont sur les premiers un magique ascendant, et se croient eux-mêmes bien supérieurs. Du reste, les habitans de Temboctou sont d'une grande propreté dans leurs vêtemens

et l'intérieur de leurs maisons, où l'on voit pour ustensiles de ménage desalebasses et quelques plats de bois. On ne connaît pas l'usage des cuillers ni des fourchettes, on prend les mets avec les doigts. Les nattes forment tout le mobilier; le lit se compose de quatre piquets fichés en terre à une extrémité de la chambre, et sur lesquels on tend une natte ou peau de bœuf. Les riches ont un matelas en coton, et une couverture fabriquée chez les Maures des environs de Temboctou avec le poil des chameaux et la laine des moutons.

Nous avons dit que les habitans de Temboctou ont chacun plusieurs femmes : beaucoup y adjoignent leurs esclaves. Les Maures ne prennent pas d'autres femmes que celles-ci; ils les occupent à promener les marchandises dans les rues: elles vont aussi au marché étaler une petite boutique, pendant que la favorite reste à la maison afin de surveiller celles qui sont chargées de faire la cuisine pour tout le monde; elle seule prépare tous les repas de son maître. Toutes ces femmes sont vêtues fort proprement : leur costume consiste en un coussabe comme celui des hommes, excepté qu'il n'a pas de grandes manches; elles portent aussi des souliers en maroquin. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art, et on y mêle des ornemens de corail et d'ambre faux. Ces femmes ont aussi l'habitude de se graisser la tête et le corps : la grande chaleur aug-

mentée par le grand vent brûlant de l'est rend cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles; elles portent comme à Jenné un anneau aux narines; celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un morceau de soie rouge. Les esclaves femelles des gens riches ont quelques parures en or au col, et de petites plaques en forme de collier aux oreilles.

Nous avons dit que les Tuaricks gênaient beaucoup le commerce de Temboetou : ces sauvages nomades ont rendu tous les nègres tributaires, et ils exercent envers eux le plus affreux brigandage. Ils ont, comme les Arabes, de beaux chevaux qui facilitent leurs excursions vagabondes. A Temboctou on ne laisse pas sortir les esclaves de la ville après le coucher du soleil, de peur qu'ils ne soient enlevés par les Tuaricks, lesquels s'emparent de vive force de ceux qui leur tombent sous la main, et rendent bien plus déplorable la condition de ces malheureux. Les Foulahs du voisinage de Temboctou ne sont point toutefois soumis à ces barbares, auxquels ils font bien souvent la guerre. Les Tuaricks ne se battent qu'avec la lance et le poignard; ils sont toujours à cheval : ils ne font point usage de l'arc, l'embarras de leurs boucliers les empêcherait de s'en servir utilement. Ces peuples nomades portent les cheveux un peu longs; ils ont le teint brun

comme les Maures, le nez aquilin, de grands yeux, une belle bouche, la figure longue, le front élevé; l'expression de la physionomie est sauvage et barbare. Ce sont eux qui se réunissent en nombre pour attaquer les caravanes; mais heureusement ils craignent les armes à feu.

La grande mosquée de Temboctou a une tour, du haut de laquelle on découvre à une très grande distance une plaine immense de sable blanc. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil; il y a trois galeries soutenues chacune par des arcades, aussi bien bâties que si elles avaient été construites par un homme de l'art. Ces arcades ont dix pieds de large et six de hauteur. Les murs de la mosquée ont vingt-cinq pieds de hauteur et six d'épaisseur. Le toit est en terrasse ainsi que le haut de la tour, qui est de plus environné d'un parapet de dix-huit pouces de haut. Cette mosquée a cinq portes de différentes grandeurs, trois au sud et deux au nord; au milieu de la ville on voit une espèce de place entourée de cases rondes; on y trouve quelques palma-christi et un palmier doum, le seul que M. Caillié ait vu dans le pays.

Notre jeune voyageur raconte ainsi la fin malheureuse du major Laing, assassiné dans le voisinage de Temboctou par les féroces habitans de Zaouat, d'après les renseignemens qu'il recueillit à Temboctou même sur cette cruelle catastro-

phe, et dont nous donnons seulement la substance.

« A quelques journées au nord de Temboctou, la caravane dont le major Laing faisait partie avait été arrêtée sur la route de Tripoli par les Tuaricks, et selon d'autres par les Berbiehes, tribu nomade, voisine du Dhioliba. Laing, reconnu pour chrétien, fut horriblement maltraité : on ne cessa de le frapper avec un bâton que lorsqu'on le crut mort. Un autre chrétien, probablement son domestique, périt sous les coups.

« Les Maures de la caravane de Laing le relevèrent et parvinrent, à force de soin, à le rappeler à la vie. Dès qu'il eut repris connaissance on le plaça sur son chameau, où il fallut l'attacher, tant il était faible et incapable de se soutenir. Les brigands lui avaient presque tout enlevé.

« Rendu à Temboctou, Laing guérit de ses blessures au moyen d'un onguent qu'il avait apporté d'Angleterre. Sa convalescence fut longue, mais rarement troublée par des vexations, grâce aux lettres de recommandation que des Tripolitains lui avaient données, et surtout à son hôte, Tripolitain lui-même, à qui on l'avait confié. Laing avait conservé le costume européen et levé le plan de Temboctou. Pendant son séjour dans cette ville on avait souvent voulu le forcer à convenir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que Mahomet est son prophète : il se bornait à répondre : « Il n'y a qu'un seul Dieu, »

sans rien ajouter; aussi le traitait-on de cafir, d'infidèle, sans pourtant l'outrager autrement; on le laissait libre de penser et de prier à sa manière, tolérance qui s'explique en se rappelant que les Maures domiciliés à Temboctou y sont venus de Tripoli, d'Alger ou de Maroc, et qu'ayant eu occasion de voir des Européens, ils sont moins prompts à s'effaroucher de leur culte.

« Laing, désirant voir Cabra, que nous avons vu être le port de Temboctou sur le Niger, ne put faire cette promenade que de nuit, de peur de tomber de nouveau entre les mains des Tuaricks, qui rôdent constamment dans les environs.

« Il comptait se rendre par Jenné et Sego vers les comptoirs français du Sénégal; mais les Foulahs l'ayant menacé de lui faire un mauvais parti s'il osait traverser leur pays, le major voyant qu'il n'y avait rien à obtenir de ces fanatiques, choisit la route d'El-Araouan et du Grand-Désert. Après avoir marché cinq jours au nord de Temboctou, la caravane qu'il avait rejointe rencontra le chef de la tribu de Zaouat, lequel arrêta Laing, sous prétexte qu'il était entré sur son territoire sans sa permission. Il voulut l'obliger à reconnaître Mahomet pour le prophète de Dieu et à faire le salam. Le major, trop confiant dans la protection du bacha de Tripoli qui l'avait recommandé à tous les cheiks du désert, refusa d'obéir. Alors, des esclaves noirs étranglèrent

l'infortuné voyageur anglais, dont le corps devint la pâture des corbeaux et des vautours du désert. »

M. Caillié pense que Laing, une fois reconnu pour chrétien et pour Européen, la mort était pour lui préférable à un changement, même momentané, de religion, puisqu'il eût dû renoncer dès lors à revoir jamais l'Europe. Le sort de Laing, devenu musulman par force, eût été, selon M. Caillié, le plus fâcheux qu'un homme puisse désirer. Vil esclave de barbares sans pitié, au milieu de tourmens et de dangers continuels, il eût traîné une vie cent fois pire que la mort. La résolution de Laing paraît donc avoir été tout à la fois une preuve d'impétuosité et de prévoyance.

Le 4 mai 1828 M. Caillié quitta la célèbre Temboctou, située par 17 degrés 50 minutes latitude nord et 6 degrés longitude ouest, ville dans le sein de laquelle il venait de passer quatorze jours. Il fit route au nord vers le désert, sur un sable presque mouvant et entièrement aride. A deux milles de la ville on vit quelques arbustes semblables aux genévriers et des bouquets de mimosa *ferruginea* assez hauts, donnant un peu de gomme de mauvaise qualité. Les habitans de Temboctou envoient des esclaves jusque-là pour couper du bois à brûler. La chaleur était accablante et les chameaux allaient fort lentement, parce qu'ils broutaient en cheminant des chardons et quelques herbes flétries éparses çà et

là dans ces plaines stériles. La caravane , composée de près de six cents chameaux, fit halte dans un ravin , où elle passa la nuit.

Le 5 mai elle continua sa marche vers le nord. On trouvait de distance en distance de chétifs buissons tout rabougris et quelques pieds de salvadora, que les chameaux dévoraient. On rencontra des Tuaricks allant à El-Araouan , et qui servirent d'éclaireurs à la caravane; ils étaient montés sur des chameaux et portaient au bras un bouclier en cuir , au côté un poignard et à la main droite une pique. Il fallut au bout de trois jours se débarrasser de ces pillards , bien dignes de leurs nations.

M. Caillié nous apprend qu'il calculait la route au moyen de sa boussole de poche , en se réglant le jour sur le soleil et le soir sur l'étoile polaire. Cette étoile est le fanal des Arabes dans leurs courses à travers le désert ; les plus anciens guides vont en avant pour indiquer la route aux autres ; une dune, un rocher, la différence de la couleur du sable, quelques touffes d'herbes , sont pour eux des signes infailibles et auxquels ils se reconnaissent. Sans boussole et sans autre moyen d'observation , ils ont une telle habitude de remarquer les plus petites choses , qu'ils ne s'égarent jamais , quoiqu'il n'y ait aucune trace marquée , aucune route tracée , et que les pas des chameaux soient en un instant comblés et effacés par le vent.

La direction était toujours au nord et l'on faisait environ deux milles à l'heure. M. Caillié dit que le désert n'offrait pas toujours le même aspect, bien que ce fût une plaine de sable ou de roche; néanmoins l'Arabe se trompe rarement dans le trajet, et il calcule tellement juste les distances, que l'on arrive à une demi-heure près aux endroits qu'il a indiqués le matin. Ces endroits sont en général des puits, tous ou presque tous comblés par le sable, et que les chameaux devinent d'assez loin : on les déblaie en y arrivant.

Le 6 mai la caravane continua sa route au nord, et trouva partout la même aridité, la même uniformité que dans les jours précédens. La température était extrêmement pesante et la chaleur extrême. L'eau manquait, bien entendu; à mesure qu'on s'éloignait du sud le pays devenait de plus en plus aride, on n'apercevait même plus de chardons, et tout se réunissait pour attrister la vue au milieu d'une nature aussi affreuse. C'était une véritable image des ondulations de l'Océan, peut-être du fond d'une mer sans eau. En effet, les vents creusent les sables du désert en sillons ondulés, comme la brise fait des vagues de la mer, lorsqu'elle en trouble légèrement la surface.

A la halte du soir on trouva quelques mimosas très rabougris, sur lesquels on étendit des couvertures, car ces arbustes dépouillés de feuilles ne

présentaient aucun ombrage. Les chameaux brou-tèrent quelques herbes desséchées, tandis que les voyageurs dormaient sur le sable. On repartit au milieu de la nuit, comme le temps le plus agréable pour voyager. Il faut se rappeler que les caravanes qui traversent le désert n'obéissent point à un seul commandement, chacun y est maître de la conduite de ses chameaux : les uns en ont quinze, les autres dix, d'autres moins; les plus riches nourrissent les plus pauvres, qui rendent d'autres services en échange. Les chameaux ne marchent pas à la file, mais vont dans tous les sens, par groupes ou seuls, sans toutefois trop s'écarter de la route qu'ils suivent comme par instinct. La charge d'un chameau est de 500 livres, et le transport de Temboctou à Tafilet coûte 10 à 12 mitkhals d'or que l'on paie d'avance. Le mitkhal en or est évalué 12 francs; mais le mitkhal en argent ne vaut que 4 fr. Les marchandises consistent en plumes d'autruche, étoffes en pièces ou en habits, esclaves, provision d'eau et de riz. Lorsque la caravane s'arrête, les troupes de chameaux sont tenues à deux cents pas de distance les unes des autres pour éviter la confusion.

M. Caillié fait remarquer que quand les Maures retournent dans leur pays, ils n'emportent pas seulement des plumes d'autruche et de l'ivoire, mais aussi beaucoup d'or, adressé aux marchands de

Tafilet par leurs correspondans de Temboctou, en retour des marchandises expédiées par les premiers, et que ceux-ci ont vendues pour leur compte. Pendant les haltes dans le désert, M. Caillié voyait souvent les Maures occupés à peser leur or dans de petites balances semblables aux nôtres et que l'on fabrique à Maroc. L'or que portent les Maures, véritables commis voyageurs du désert, est renfermé précieusement dans des morceaux de toile, avec une étiquette où est écrit le poids de ce métal et le nom de la personne à laquelle il appartient.

Vers onze heures du soir, la caravane continua sa route au nord, en se dirigeant sur l'étoile polaire. Les chameaux, suivant M. Caillié, connaissent si bien le désert qu'aussitôt qu'ils sont chargés, ils prennent par instinct la route du nord, comme s'ils étaient conduits par le souvenir des puits qu'on doit y trouver. M. Caillié pense qu'un voyageur, étant seul, n'aurait pas besoin de guide pour arriver. Les chameaux, ajoute-t-il, ne forcent jamais leur pas qui est naturellement un peu allongé; lorsqu'ils ont hâte d'arriver, ils avancent le cou, dont les mouvemens suivent ceux des jambes; des piétons les dirigent; occupation très fatigante qui les oblige de se relever de deux heures en deux heures.

Le 8 mai on fit halte par une chaleur insupportable, sur un sable uni. et sans que la vue rencon-

trât aucune trace de végétation. Tout le monde était mourant de soif, et l'on but avec délice une eau tiède et de mauvais goût que renfermait les outres. M. Caillié aperçut des corbeaux et quelques vautours, les seuls habitans, dit-il, de ces immenses déserts, qui font leur pâture des chameaux crevés ou que leurs maîtres ont abandonnés.

Le 9 mai au matin on fit halte dans une plaine sablonneuse, où l'on trouva un peu d'herbe pour les pauvres chameaux. C'était le lieu où le major Laing avait été assassiné; plusieurs Maures de la caravane avaient été témoins de ce tragique événement. Le puits de cette halte procura de l'eau en abondance.

Après le dîner qui consistait en riz bouilli, pain dur, un peu de miel et du beurre, on fit route au nord sur un sol très sablonneux, parsemé de quelques herbes, et le soir on arriva vers neuf heures à El-Araouan, célèbre entrepôt de commerce, ville située dans un bas-fond, entourée de hautes dunes de sable qui se plongent à l'ouest. Les rues de cette ville sont plus larges et plus propres que celles de Temboctou; les maisons construites dans le même genre, sont beaucoup plus basses et moins solides; les toits sont en terrasse, mais les petits morceaux de bois qui entrent dans la construction des toits de Temboctou sont remplacés par des couvertures faites avec les tiges d'un jonc très dur et

piquant; de faibles chevrons en bois de ronnier supportent ces tiges, qui sont couvertes légèrement de sable. Les magasins sont très étroits. Il peut y avoir cinq cents maisons, toutes peu solides, et chacune peut contenir six habitans. Les devants de portes sont crépis avec du sable jaune. El-Araouan n'a, comme Temboctou, aucunes ressources par elle-même; elle est l'entrepôt des sels de Toudeyni, qui s'exportent à Sansanding, sur les bords du Niger. Son sol est encore plus aride que celui de Temboctou; à quelque distance que la vue puisse s'étendre, on n'aperçoit pas la moindre trace de végétation. Les chameaux des nombreuses caravanes vont très loin pour trouver du fourrage; le bois est si rare, qu'on ne brûle que du crottin de chameau; les esclaves le ramassent très soigneusement, car il n'y a pas d'autre combustible pour faire la cuisine. Les Maures vont tous les six jours quérir leurs chameaux pour les mener boire aux puits qui sont dans les environs de la ville, et qui ont environ soixante pas ordinaires de profondeur. On se sert d'un chameau pour tirer le seau qui est en cuir, et pour cela on fait usage d'une poulie. L'eau de ces puits est saumâtre, très malsaine et toujours chaude; les sources sont toujours très abondantes. Quoique dans les maisons l'eau soit toujours exposée à un courant d'air, elle est constamment tiède, ce qui la rend désagréable à boire.

El-Araouan n'est pas aussi commerçant que Temboctou, d'où il est obligé de tirer toutes ses provisions, vu que Sansanding est plus éloignée, se trouvant à plus de vingt-cinq jours de marche dans l'ouest.

El-Araouan, quoique habité par des Maures de Zaouat et des divers pays des bords de la Méditerranée, n'a pas de marché. M. Caillié pense qu'il n'existe pas de séjour plus triste. Il y a des cases en paille pour loger les esclaves. Chaque famille tue un bœuf de temps à autre, et conserve la viande après l'avoir fait sécher au soleil; on la mange avec le riz ou le couscous.

El-Araouan est le point d'arrivée des caravanes qui viennent de Tafilet, du cap Mogador, du Drah, de Taouat, des villes d'Aghdamas et de Tripoli. Elles apportent des marchandises des manufactures d'Europe, telles que des armes à feu, de la poudre à tirer, des étoffes et quelques productions de leur pays, comme tabac, dattes, etc. Dans la saison des pluies les Tuaricks viennent dresser leurs tentes aux environs d'El-Araouan, et percevoir les droits qu'ils imposent au commerce de cette ville.

M. Caillié quitta cet horrible pays, car c'est ainsi qu'il le nomme, le 19 mai 1828 à six heures du matin. La caravane se composait alors de quatorze cents chameaux portant diverses provisions du Soudan, comme or, esclaves, ivoire, gomme, plumes

d'autruche, étoffes en pièces ou en habits confectionnés. Après avoir fait six milles sur un terrain entrecoupé de dunes de sable mouvant, où l'on ne voit aucune trace de végétation, on atteint Mourat, petit village composé de cinq maisons construites en bricks de sable, lieu plus triste encore qu'El-Araouan; mais dont les puits entourés de chameaux présentaient un tableau assez animé au milieu de ces vastes solitudes. D'un côté on voyait les chameaux et les ballots de marchandises, de l'autre les nègres, femmes et enfans qu'on allait vendre dans les marchés de Maroc; plus loin étaient les Maures à genoux qui invoquaient la protection du prophète. On se remit en route, afin de traverser les immenses solitudes qui séparent le Soudan des régions de l'Afrique septentrionale.

On se dirigea au nord et un peu à l'ouest. La soif dévorait tout le monde, mais on ne put boire qu'une fois dans la journée. A l'exemple des Maures, notre voyageur se mit une bande de toile de coton sur les yeux, et une autre sur la bouche, pour se garantir du vent qui lui envoyait du sable, et de l'air qui desséchait les poumons. A dix heures du soir on fit cuire du riz que l'on mangea avec du beurre fondu, et malgré la soif chacun s'endormit.

Le 20 mai de grand matin on fit route au nord. Vers midi la chaleur étant accablante, on s'arrêta pour tendre le varois, espèce de couverture en

peau de mouton tannée qui sert de tente. Chacun reçut unealebasse d'eau contenant près de trois bouteilles, que l'on avala d'un seul trait ; cette eau était tiède, et remplissait l'estomac sans désaltérer le voyageur. Le vent d'est souleva beaucoup de sable, et tout le monde souffrait horriblement. La caravane devait bientôt manquer d'eau, et il fallut réduire la ration de chacun pour les jours suivans.

Le 21 mai le vent brûlant d'est rendit la chaleur insupportable : une poussière fine et embrasée entraît dans les yeux, malgré la précaution que l'on avait prise pour s'en garantir. Chacun ne rêvait que ruisseaux, rivières ou fleuves, et pour étancher sa soif dévorante, chacun n'avait qu'un peu d'eau tiède. Le lieu où l'on campa était d'une aridité affreuse : pas un seul petit brin d'herbe ne reposait l'œil, la nature offrait l'aspect le plus effrayant ; les chameaux dispersés dans la plaine, une solitude profonde, le silence du désert, tout produisait une impression pénible, difficile à décrire. Ajoutez que les animaux exténués de fatigue, et couchés près des tentes, la tête entre les jambes, semblaient attendre avec résignation le signal du départ. Il ne fut donné qu'à cinq heures du soir.

Le 22 mai à neuf heures du matin la caravane, épuisée par la soif et toujours inquiétée par le vent d'est qui diminuait aussi les provisions d'eau en desséchant les outres, fit halte sur le sable. M. Caillié.

dévoré par la soif, allait de groupe en groupe, le chapelet à la main, mendiant quelques gouttes d'eau ; mais ne pouvant en obtenir il revint dans sa tente, et tomba sur le sable, sans avoir plus long-temps la force de se tenir debout. Cependant il fallut se remettre en voyage au milieu d'un pays hérissé de rochers et de dunes de sable.

Le 23 mai, le vent d'est souffla avec plus de violence que jamais, et à tout moment la caravane craignait d'être engloutie sous les montagnes de sable que le vent soulevait ; et pour comble de malheur, la provision d'eau diminuait de plus en plus, car la sécheresse de l'air en absorbait toujours une grande partie. De pauvres petits esclaves demandaient à boire en pleurant ; ces malheureux tombaient à terre sans pouvoir se relever, et les Maures les prenaient rudement par la main, puis les traînaient avec violence en les frappant à grands coups de fouet jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint à la course leurs chameaux qui étaient déjà bien loin. Ajoutez que les trombes de sable ne cessaient de traverser la caravane, en la faisant tournoyer comme un brin de paille, et renversant les voyageurs pêle-mêle les uns sur les autres. On ne distinguait souvent rien à un pied de distance, car le sable comme un brouillard épais enveloppait de noires ténèbres toute la caravane, alors plongée dans la consternation. On n'entendait de tous côtés que des lamen-

tations; chacun se recommandait à Dieu en criant de toutes ses forces : « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète ! » Au milieu des cris et des prières des voyageurs, mêlés au mugissement du vent d'est, on distinguait par intervalles les gémissemens sourds et plaintifs des chameaux, non moins effrayés et bien plus à plaindre que leurs maîtres, puisque depuis plus de quatre jours ils n'avaient rien mangé.

Enfin, le 26 mai, on put atteindre les puits du Téliq et se remettre un peu de tant de privations. Chacun se précipitait vers ces puits, les chameaux se disputaient les auges jusqu'à la dernière goutte. La première nécessité un peu satisfaite, l'eau devenant commune, on fit cuire du riz que l'on mangea avec du beurre; c'était le premier repas que l'on eût fait depuis huit jours.

Le 17 mai plusieurs personnes allèrent à Tondéni, petite ville située à une demi-journée des puits de Téliq, et d'où l'on tire tous les sels qui s'importent de Temboctou à Jenné, et de cette ville dans tout le Soudan.

Après avoir rempli d'eau toutes les outres, on leva le camp et l'on fit route au nord-ouest. C'était le 28 mai. On fit halte, le 29, dans un endroit où l'on trouva un peu de végétation. On en trouva aussi quelque peu le 30 et le 31. En traversant le désert, M. Caillié apercevait dans l'éloignement de

grandes étendues de terrain qui lui semblaient être des lacs et des rivières, au milieu desquels s'élevaient comme des îles de sable, et qui montraient à l'horizon cette plaine désolée comme un lieu propre à se désaltérer; mais en approchant il se trouvait toujours bien cruellement déçu : au lieu de l'eau qu'il espérait trouver, il ne découvrait plus qu'un sable mouvant et dont les grains brûlans l'aveuglaient à toute heure. Une pareille illusion redoublait ses tourmens et les rendait bien plus affreux. Il faut, dit-il, avoir vu par soi-même de semblables mirages pour s'en faire une juste idée.

Le 1^{er} juin on fit halte au puits de Traras ou Trarzas, situé dans une plaine entourée de dunes de sable jaune. Ces puits, en assez grand nombre, ont de 7 à 8 pieds de profondeur; l'eau en est salée et détestable, mais elle fut trouvée délicieuse dès qu'on eut pu les déblayer. La caravane trouva ici les Maures Tajacantes, et M. Caillié obtint d'eux quelques gouttes d'eau salée.

Le 3 juin on fit route au nord-ouest, en traversant une chaîne de dunes. Le 5 on eut à en franchir d'autres, et il en fut de même le 6, le 7, le 8 et le 9. On eut le 10 à gravir une grande côte de granit entrecoupée de coteaux noirs, et on trouva sur le versant opposé quelques brins d'herbe, que les chameaux dévorèrent avec avidité. Le 11 et le 12 on eut à parcourir un terrain inégal, pour at-

teindre. le 13, les puits d'El-Kseif, situés au bout d'un ravin et ombragés par un joli bosquet de dattiers. La vue de ces arbres produit un effet enchanteur, surtout après l'affreux tableau des solitudes que l'on vient de franchir. Du 14 au 30 la route présenta presque partout la même uniformité. Le 12 juillet on atteignit le territoire d'El-Harib, situé à deux jours à l'ouest de celui d'El-Drah, et à une journée à l'est de la contrée des Tajacantes; il se trouve entre deux chaînes de petites montagnes qui se prolongent de l'est à l'ouest et le séparent de l'empire de Maroc, dont il est tributaire. Les habitans sont des tribus nomades qui élèvent des chameaux dont le lait les nourrit, et qui forment leur principale richesse. Tous les Maures d'El-Harib font le voyage du Soudan; ils vont à Temboctou, à El-Araouan et à Sansanding; les négocians du Tafilet, d'El-Drah et du Soueyrah leur donnent des marchandises qu'ils vont ainsi vendre, en y joignant quelques petits articles pour leur propre compte. Ces Maures sont continuellement harcelés par les Berbers, qui en exigent des tributs, bien qu'ils soient déjà si pauvres.

Les Maures d'El-Harib sont vêtus comme ceux des bords du Sénégal, excepté qu'ils mettent par-dessus leur coussabe une couverture de laine fabriquée dans le pays d'El-Drah ou du Tafilet. Ils n'ont qu'une femme, et, comme les Braknas, ils en chan-

gent souvent. Ils sont tous musulmans; mais ils ne s'adonnent pas comme les marabouts à l'étude du Koran, et ils n'apprennent pas à écrire : aussi un marabout est très considéré chez eux. Il sont généralement détestés de tous leurs voisins, qui les traitent de cafirs ou infidèles. Ces Maures, hommes et femmes, sont très sales et très puans; ils mangent les chameaux crevés. Pendant que les hommes voyagent, les femmes s'occupent à faire des cordes avec de l'herbe, pour attacher les bagages et pour tirer l'eau des puits dans le désert; elles filent le poil de leurs chameaux, avec lequel elles tissent l'étoffe pour faire leurs tentes: elles travaillent le cuir, le tannent, et en font des sandales pour leurs maris; comme tous les musulmans, elles ne mangent pas avec les hommes.

Le 13 juillet la caravane entra dans le pays d'El-Drah, dont elle traversa le premier village, celui de Zaouat, dont les maisons à terrasses n'ont que le rez-de-chaussée. Ce lieu est entouré de forêts de dattiers qui élèvent majestueusement leurs cimes dans les nues. Sous ces arbres, les habitans d'El-Drah cultivent du froment, de l'orge et quelques légumes. Ils distribuent leurs terres en petits carrés pour y faire séjourner l'eau des puits; quand ils jugent qu'elle n'y est plus nécessaire, ils l'amènent par des conduits aux pieds de leurs dattiers. Chaque propriétaire a, au milieu de son champ, un puits

dont l'eau est claire et bonne à boire. Dans ce pays on fait usage de la charrue, à laquelle on attelle le mulet ou le chameau.

Le 14 juillet on fit route à l'est-nord-est, et l'on passa devant le village de Bounou, entouré de beaux dattiers. On vit ensuite un autre village tombé en ruines, et vers midi on fit halte à l'ombre des dattiers, assez près de Mimcina, grande ville d'El-Drah, habitée par des Berbers et des Maures cultivateurs; cette ville, entourée d'un mur de douze pieds de haut, est située entre deux chaînes de petites montagnes qui ne présentent aucune trace de végétation.

Les environs de Mimcina se distinguent par de jolies cultures de dattiers. Les maisons de cette ville n'ont que le rez-de-chaussée; elles sont comme celles de Temboctou, terminées en terrasse et ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Les habitants nourrissent quelques moutons à laine, des chèvres et des volailles. Ils sont grands cultivateurs et ont beaucoup de dattiers qui forment leur principale richesse.

Le 15 juillet on arriva auprès des puits de Yénéguédel, où l'on fit halte sous un bosquet de dattiers. Le 16 on fit route au nord, et l'on s'arrêta le soir auprès des puits de Faratissa, ombragés par de beaux dattiers; on eut occasion de remarquer ensuite, aux puits de Bohayara, les femmes berbères, qui lavaient des haillons et filaient la laine de leurs

moutons. Elles portaient des colliers d'ambre, de corail, et des bracelets d'argent.

Le 20 juillet on se remit en route, et le 27 on atteignit le pays de Ghourland, parsemé de dattiers. Le 29 on partit pour Fez, en traversant le Tafilet, petit arrondissement faisant, comme El-Drah, partie des États de l'empereur de Maroc; les habitans paient quelques impôts à ce souverain, qui y entretient un bacha ou gouverneur, lequel fait sa résidence à Ressant, ville ayant une grande porte, entourée de petits carreaux en faïence de diverses couleurs placés symétriquement sur le mur.

M. Caillié dépeint ce pays comme agréable. Les habitans font, dit-il, un grand commerce avec le Soudan et El-Araouan; ils y envoient du tabac en feuilles qu'ils récoltent chez eux; ils expédient aussi des marchandises d'Europe. M. Caillié dépeint le Tafilet comme renfermant tout ce qui est nécessaire à la vie de ses habitans; les nombreux dattiers qui entourent chaque propriété procurent une nourriture abondante et une branche de commerce considérable. Ils vendent beaucoup de dattes dans le pays de Maroc et surtout dans les villes situées au bord de la mer.

La population est divisée en nobles et esclaves, dont quelques-uns sont affranchis. Ici on tanne le cuir, on fait un beau maroquin très estimé dans le commerce, et qui trouve à Fez un prompt dé-

bouché. Dans les marchés, on aperçoit des couvertures de laine, des coussabes, des cuirs tannés, des pagnes, des souliers, des dattes, des plats en bois et divers objets travaillés dans le pays, qui du reste abonde en Juifs, très malheureux, allant presque nus, et constamment insultés par les Maures.

Le 12 août, M. Caillié arriva à Fez, ville importante de l'empire de Maroc, sur laquelle il donne les renseignemens suivans.

Fez ou *El-Fez*, est située dans une sorte d'entonnoir formé par de hautes montagnes bien boisées, d'où descendent plusieurs gros ruisseaux qui arrosent la campagne et fournissent la ville de très bonne eau; dans toutes les mosquées il y a des jets d'eau, et dans plusieurs rues des fontaines destinées à désaltérer les passans. On y remarque plusieurs moulins à eau pour moudre les grains. La ville a environ quatre milles de tour; elle est enveloppée d'un double mur en brique, ayant de distance en distance des pignons qui lui servent d'ornemens. Ce mur a 13 pieds de haut. On entre dans la ville par une grande porte, formant un arc de triomphe. Dans l'enceinte du premier mur, il y a quelques jardins et de petites maisons basses : c'est ce qu'on appelle les *faubourgs*. Les maisons, construites à terrasses avec des briques bien faites et cuites au four, ont en général un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et ne reçoivent le jour que par une

cour intérieure. Ces maisons, toutes blanchies à la chaux, sont mal entretenues et n'ont que de très petites fenêtres carrées et bien grillées sur les rues, qui, elles-mêmes sont pavées, très étroites, tortueuses, sombres et de la plus grande malpropreté; ces rues ne sont que de longues galeries couvertes par des treilles ou de la maçonnerie, ce qui empêche l'air d'y circuler et rend la ville très malsaine.

On fabrique à Fez des couvertures de laine et de la poudre à canon. Il y a des ouvriers qui font des charrues et des pelles de bois pour travailler la terre; il y a aussi des serruriers, des couteliers, cordonniers, tailleurs, maçons et armuriers.

Dans la plupart des quartiers de Fez on trouve des boutiques garnies de toutes sortes de denrées, où les voyageurs achètent du pain, de la viande, du beurre, de la pâtisserie et des fruits. On apporte au marché de Fez beaucoup de dattes et de cuirs tannés du Tafilet.

Pour la sûreté des boutiques on lâche toutes les nuits des chiens dans les rues du marché; ces animaux, dressés exprès, font leur service avec une telle ardeur, que si des hommes couchés à proximité ne les surveillaient pas, ils dévoreraient les passans que le hasard ou quelques affaires conduirait vers le lieu confié à leur garde.

Fez a beaucoup de mosquées; elles sont toutes surmontées d'une tour carrée d'environ 100 pieds

de haut, sur laquelle on arbore un pavillon blanc au moment de la prière. Ces mosquées sont de grands bâtimens carrés-longs, où l'on remarque plusieurs galeries formées par des arcades. Une très belle fontaine est placée près de la grande mosquée de Fez, et désaltère les étrangers, qui tous les jours viennent y dormir au frais. Comme il n'y a ni auberge ni hôtellerie à Fez, ces mêmes étrangers vont prendre d'ordinaire leur repas à la mosquée.

Hors de la ville, sur deux montagnes, on voit deux petits forts avec des embrasures, mais il n'y a point de canon. Les environs de la ville, à deux ou trois milles à la ronde, sont bien cultivés; il y croît beaucoup d'oliviers, de figuiers, de poiriers et de pommiers; près des murs sont des mûriers qui s'élèvent très haut.

Le gouvernement de la ville est confié à un bacha, lequel a sous lui un certain nombre de magistrats chargés de la police. La garnison se compose d'environ cinq mille soldats à la solde du sultan. Fez a une population d'environ vingt mille habitans, tous ouvriers ou marchands.

Le 14 août 1828, M. Caillié quitta la ville de Fez, son sac de cuir sur le dos, et partit pour Méquinaz, où il arriva le même jour.

Il dit que les rues de cette ville sont aussi sales et aussi étroites que celles de Fez. Ne trouvant point à

se loger, il dut se réfugier à la mosquée, asile accoutumé des malheureux, et encore en fut-il bientôt chassé par le portier du temple, ce qui l'obligea de dormir à la belle étoile.

Le 15 il se mit en route à pied pour aller à Rabat, ville voisine de la mer au sud-ouest du détroit de Gibraltar. Il y arriva le 18. Il espérait y trouver le terme de ses maux en se présentant chez le consul de France; mais ce consul était un juif qui fit la sourde oreille, et le 2 septembre, M. Caillié dut s'éloigner de Rabat pour tâcher d'arriver jusqu'à Tanger, où il était sûr de trouver des secours chez le consul de sa patrie, qu'il savait être Français. Il entra dans cette ville le 7 septembre 1828. Malheureusement il ne put trouver sur-le-champ accès auprès du consul, M. Delaporte, et ce ne fut qu'après quelques jours d'anxiété qu'il parvint auprès de lui et fut recueilli dans sa maison.

Il y resta jusqu'au 28 septembre, jour où, grâce à M. Delaporte, M. Caillié put s'embarquer à bord d'une goëlette française qui le ramena à Toulon, où il prit terre le 10 octobre suivant, pour venir recevoir à Paris le grand prix annuel de la Société de Géographie, récompense qu'on avait promise au premier voyageur qui serait parvenu à Temboctou en partant de la Sénégambie.

Le voyage de M. Caillié, commencé le 20 avril 1827, à Kakondy, à l'embouchure du Rio-Nunez,

en Sénégambie, sur l'Atlantique, et terminé à Tanger, sur le détroit de Gibraltar, le 7 septembre 1828, avait duré environ seize mois et demi, dont neuf pour les séjours faits en dix-huit endroits différens, et le restant en journées effectives de marche. M. Caillié a été, nous le répèterons avec orgueil pour la France, le premier voyageur européen qui ait vu Temboctou et en soit revenu, car l'infortuné major, M. Laing, qui était arrivé dans cette ville, avait péri d'une façon tragique peu de jours après l'avoir quittée, ainsi que nous l'avons rappelé dans cette analyse.

M. Jomard, un des plus ardens et des plus éclairés promoteurs des découvertes géographiques, et qui a signalé d'une manière si éclatante l'aurore de sa carrière scientifique par ses publications sur l'Égypte, terre sur le territoire de laquelle il eut la gloire de mettre le pied avec l'armée française en 1800, a joint au voyage de M. Caillié une carte et des remarques propres à le faire ressortir et à lui donner un nouveau prix. Nous en donnerons quelques traits en terminant cette analyse.

M. Jomard jette d'abord un coup d'œil général sur les connaissances antérieures au voyage de M. Caillié. Il rapporte quelques-unes des découvertes du savant cosmographe El-Edricy, qu'il appelle à juste titre *le prince de la cosmographie arabe*. Il donne ensuite quelques détails sur les marches du

célèbre Ben-Batouta, autre voyageur arabe, qui avait en 1352 visité Temboctou et le Soudan. Vient en suite un troisième voyageur nommé Léon l'Africain, qui était un Maure né à Grenade. M. Jomard rapporte que le premier Européen qui, si l'on excepte Léon l'Africain, soit parvenu à Temboctou, est le Français Paul Imbert, né aux Sables-d'Olonne, c'est-à-dire dans la même province que René Caillié. Le voyage de Paul Imbert est antérieur à l'année 1670. Paul Imbert accompagnait son maître, un Portugais renégat envoyé à Temboctou par le gouverneur de Tafilet. Le peu qu'on sait de ce voyageur, c'est que la distance de Maroc à Temboctou est de quatre cents lieues, et que l'on mettait deux mois à la parcourir. Cette route fut à peu près la même que celle que M. Caillié a suivie au moins depuis Temboctou jusqu'au Tafilet; le temps est aussi le même.

Trois autres voies, comme le remarque M. Jomard, ont été tentées par les Européens pour parvenir au centre de l'Afrique septentrionale : celle de la Sénégambie, celle de Tripoli et celle de l'Égypte et du Nil supérieur. La première est la plus courte; la seconde est pleine d'obstacles; et la troisième, quoique la plus longue, semble devoir être un jour préférée par les explorateurs, comme la plus instructive et la plus féconde en découvertes. M. Jomard présente dans un tableau la liste chronologique

des voyageurs qui ont successivement signalé leurs efforts depuis deux siècles et demi, pour pénétrer dans le cœur de l'Afrique. On voit figurer dans ce tableau vingt-cinq Anglais, quatorze Français, deux Américains et un Allemand ; mais il n'en est qu'un très petit nombre qui n'aient été victimes de leurs héroïques tentatives.

Le premier voyage important qui ait été couronné d'un succès complet est celui de Mungo-Park, effectué en 1795 ; il en fit un autre en 1805, et on sait qu'il ne revint pas. Nous avons fait connaître ces deux voyages tome XXV^e de notre collection. M. Caillié a visité quelques-uns des lieux décrits par Mungo-Park, et les principaux sont naturellement Jenné et Temboctou, villes sur lesquelles Mungo-Park avait sans doute recueilli des détails que sa mort à Boussa ne put nous conserver.

M. Caillié n'étant point pourvu d'instrumens astronomiques ni de montre, estimait l'heure par la hauteur du soleil et notait toutes les directions au moyen de deux boussoles de poches. Quant aux distances il les évaluait au nombre de mille pour chacune de ses marches à raison de trois milles anglais à l'heure ou deux milles géographiques six dixièmes de mille environ. A partir de Jenné ou Djenné, M. Caillié a voyagé par eau jusqu'à Temboctou. Le cours du fleuve était assez lent, soit à cause des obstacles provenant des îles ou bancs de sable, soit à cause

de la mauvaise construction du navire et de l'ignorance ou de la maladresse du pilote; il faut donc supposer que dans cette descente par eau M. Caillié ne faisait guère que deux milles anglais par heure, ce qui se rapproche du cours ordinaire du fleuve dont la vitesse à Couroussa, premier endroit où M. Caillié traversa le Niger, n'est estimée qu'à deux milles et demi. L'Yendan, large rivière, s'y jette à peu de distance de ce point, et il reçoit plus loin le Milo, venant de la ville de Kan-kan, et le Sarano qui arrose les riches plaines du Ouassoulo. En continuant de laisser le Dhioliba à sa gauche, et de s'avancer vers l'est, le voyageur arrive à Timé.

La première grande ligne de partage est celle qui sépare les eaux de la Sénégambie de celles du Soudan. Leur nœud paraît être à Timbo, où la distinction est nettement tranchée; c'est là que les unes vont au nord, les autres à l'est. Ainsi le pays appelé Fouta-Dhialon, Timbo et ses montagnes, sont l'origine du Rio-Grande, de la Gambie, de la Falémé, du Sénégal, etc. Le Soulimana et ses montagnes cachent la source du Dhioliba d'un côté, et celles de la Rokelle et du Mungo, de l'autre. Du revers des montagnes du Fouta-Dhialon sort le Tankisso, car il ne peut être un bras du Sénégal comme l'a dit M. Caillié. Enfin c'est dans le Kissi qu'est la source propre du Niger.

La plus grande partie de l'espace de Kakondy à

Timé est une acquisition toute neuve pour la géographie; il en est de même du trajet de Timé à Temboctou, et de Temboctou au Tafilet par le Grand-Désert. La position de Jenné ou Djenné, les bras du fleuve qui l'entourent, sa situation dans une grande île à l'écart du Dhioliba, la branche qui se détache dans les environs de Sego et rejoint le fleuve à Isaaca, à quatre journées plus loin, sont autant de circonstances neuves.

La marche dans le Grand-Désert a été également évaluée par M. Caillié à deux milles à l'heure, du moins jusqu'au Tafilet. La science lui est redevable de notions exactes et nombreuses sur ce vaste désert, que les voyageurs n'envisagent qu'avec effroi. Nous ne connaissions le lieu nommé *El-Araouan*, que par les puits qu'on y rencontre; c'est un lieu où les caravanes remplissent ordinairement leurs outres; mais le voyageur nous apprend encore que c'est une ville importante; en la voyant ainsi entourée par les déserts de toutes parts, on est moins surpris de la situation de Temboctou au milieu des sables. M. Caillié a vu les puits de Téliq et ceux d'El-Harib; à douze journées de ces derniers, on arrive au pays de Tafilet.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

	Pages.
VOYAGES EN AFRIQUE. — Dix-neuvième siècle.	1
THOMPSON. (1823-1824.)	<i>ib.</i>
Itinéraire jusqu'à Graaf-Reynet. Les cochers africains.	<i>ib.</i>
Le kraal de Ramah. Bivouac dans le désert. Impossibilité de franchir la Cradock.	21
Campbell's-Dorp. Griqua-Town. M. Melvill. Dissensions intérieures parmi les Griquas. Leur origine, leurs progrès.	32
Arrivée de M. Moffat. Départ pour Kuruman. Description de cette ville. Mœurs et coutumes des Matchapis.	43
Arend le fugitif. Source du Kuruman. Retour. Deuxième excursion.	55
Voyage à Litakou. Retour à Kuruman. Arrivée des Griquas.	68
Le réfugié Barolong. Passage du Gariep. Kraal coranna.	
Voyage à travers le Nieuweld et le Grand-Karro. Arrivée à la ville du Cap.	84
Défaite des Mantatis. Barbare conduite des Betchouanas.	
Langage, costume, armes des envahisseurs.	100
Tribus cafres. Les Betchouanas. Les Amakosæ et les Amatymbæ. Tribu d'origine européenne. Conquêtes de Chaka.	116
Origine des Mantatis. Les Ficani, les Amazizi. Amatymbæ.	132
Voyage à Roggeveld. Guerre avec les Bushimen. Cafres émigrans.	144
Voyage dans le Hantam. Rivière de Kot's-Kop.	152
Rivière Gamka. Rivière d'Hartebeest. Horde de Korannas.	162
Voracité des Hottentots. Arrivée sur les bords du Gariep.	
Les hyènes et les lions. Cataracte remarquable.	176
Obstacles à la culture. Manière de traverser la rivière à l'usage des naturels. Coutumes. Des tribus korannas.	189
Vengeance des Bushimen. Pella. Désespoir des Hottentots. Campement de Namaqua.	198

	Pages.
Les Namaquas. Leurs mœurs. Le brigand Africanez. Peuplades de Damara. Hottentots métis.	211
Départ de T'Kams. Fontaine Goubus. Arrivée au Kamiesberg. Clan William. Baie Sainte-Hélène. Baie Saldanha.	221
COWPER ROSE. (1828).	230
Société de la ville du Cap. Mariages. Amusemens. Vêtemens des domestiques indiens. Équipages fashionables. Bals et mascarades.	ib.
Plaines du Cap. Fransche-Hoek. Ravin. Description de la vallée. Vins du Cap. Chasse au tigre. Les Hottentots.	237
Ville de Graham. Population. Situation. Agriculture. Productions. Chariots des paysans. Duchany, chef des Cafres. La rivière Orange. Chaka. Les Cafres.	247
Scène naturelle. Plantes. Fleurs. Vengeance des Cafres. Gouvernemenent. Caractère des Cafres. Coutumes.	259
Rivière du Poisson. Les caves. La caverne du tigre. Soldat hottentot. Caractère Bushiman. Paysans. Les Cafres.	271
Montagnes. Rivières. Description du pays. Animaux sauvages. Oiseaux. Troupeaux de bétail. Établissements des missionnaires. Chef des Cafres. Portraits. Écoles. Langage. Devin. Hymnes cafres. Bêtes féroces. Superstitions. Singuliers lits. Histoires. Coutumes. Anecdotes.	279
Wesleyville. Seconde et troisième station des missionnaires. Interprètes et guides. Éloquence hottentote. Amusemens du soir. La rivière Kei. L'incagolo. Chef des Cafres et son bâton. Anecdotes.	294
Gué de la rivière Kei. Kraal d'Ilinza. Caractère. Marques d'hospitalité. Aventures. Proposition curieuse. Mamerké. Femmes cafres. Présens. Chaka. Valeur des femmes. Tribu de Conguar.	303
Chasse aux éléphants. Portrait d'un chasseur. Excursion d'une semaine. Aventures. Embuscade. Chasseurs. Skipper.	311
Retour au Cap. Auberges. Portrait d'un paysan hollandais et de sa famille. Le maître d'École. Portrait de héros. Christine. Vie d'un paysan. Anecdotes. District de Georges. Mariages. Noms classiques.	324
CAMPBELL. (1826.)	335
CAILLIÉ. (1827-1828.)	371



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G	Montémont, Albert Etienne de
161	Bibliotheque universelle des
M77	voyages
1833	
t.29	

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 24 04 011 1